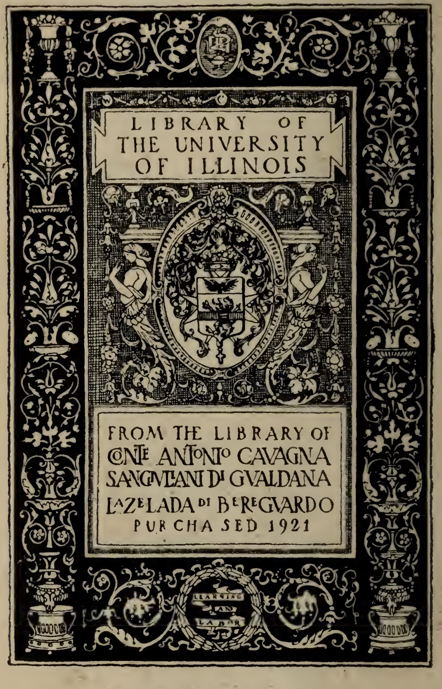
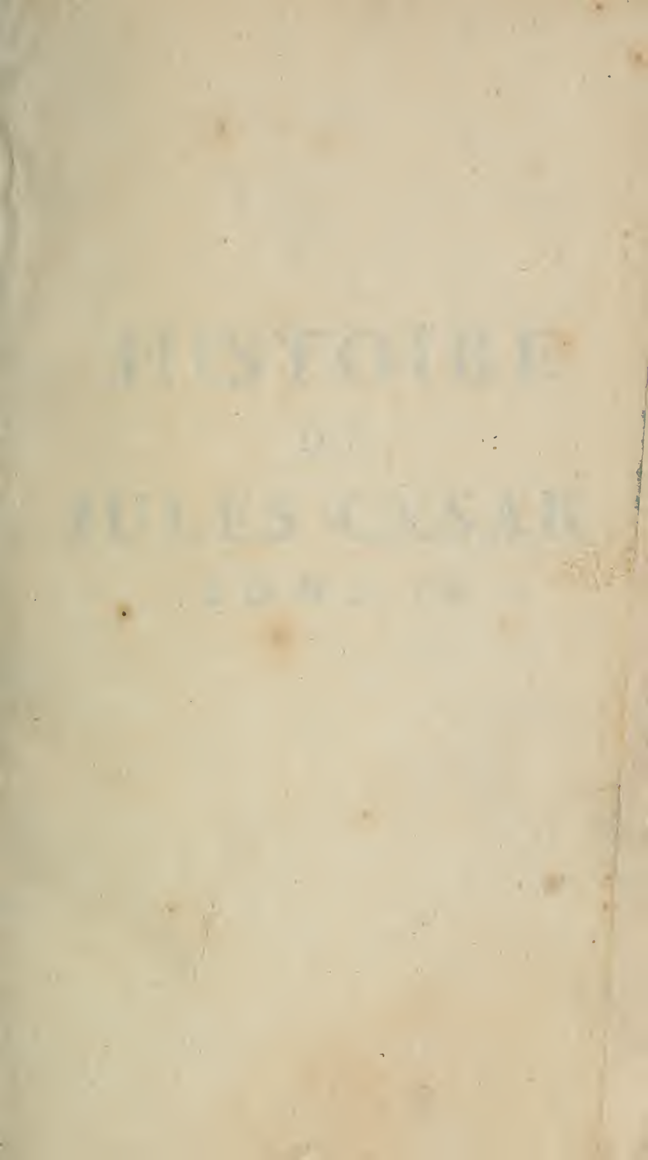



LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921





HISTOIRE
DE
JULES CESAR.
TOME II.

HISTOIRE DE LA VIE DE JULES CESAR,

SUIVIE

D'UNE DISSERTATION SUR LA LIBERTÉ,

Où l'on montre les avantages du Gouvernement Monarchique sur le Républiquain.

DÉDIÉE A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR.

PAR le Sieur DE *BURY*.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez DIDOT, l'aîné, Libraire & Imprimeur, Rue Pavée, près du Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



LA VIE DE JULES CÉSAR.

LIVRE SIXIEME.

COMME César avoit résolu de se rendre à Rome avant que de partir pour l'Espagne, il voulut avoir une entrevue avec Cicéron. Il le vit effectivement dans la Ville de Formies, sur le chemin de Rome. Cicéron rendit compte à Atticus de cette visite dans une de ses lettres. » J'ai observé, lui » dit-il, les deux choses que vous » m'aviez recommandées. J'ai parlé à » César d'une maniere plus propre à » m'en faire estimer, qu'à m'attirer » des remercimens, & je lui ai refusé » constamment d'aller à Rome: mais » j'avois grand tort de croire qu'il rece-

» vroit bien mes excuſes ; il ne pou-
» voit les recevoir plus mal. Vous ab-
» ſenter, m'a-t-il dit, c'eſt me condam-
» ner hautement, & donner lieu à plu-
» ſieurs perſonnes de ſuivre votre exem-
» ple. Je lui ai répondu qu'ils n'avoient
» pas les mêmes raiſons que moi. Après
» bien des objections & des répliques,
» il m'a propoſé d'aller à Rome pour
» travailler à un accommodement.
» Mais, lui ai-je dit, pourrai-je parler
» avec liberté ? Croyez-vous donc,
» m'a-t-il répondu, que je prétende
» vous dicter ce que vous aurez à dire ?
» Eh bien, ai-je repris, je tâcherai de
» perſuader au Sénat qu'il ne faut pas
» porter la guerre en Eſpagne, ni faire
» paſſer des troupes dans la Grece, &
» j'ajouterai d'autres réflexions ſur le
» triſte état où eſt réduit Pompée. Je ne
» veux point, m'a-t-il dit, qu'on tienne
» ce langage. Je m'en étois défié, lui
» ai-je répondu, & c'eſt la raiſon qui
» m'empêche d'aller à Rome, car je
» ne pourrois pas me diſpenſer de par-
» ler naturellement, & d'ajouter d'au-
» tres explications qui ne vous plai-
» roient pas davantage. Enfin, pour ſe
» tirer de cet embarras, il s'eſt réduit
» à me prier d'y penſer encore. Je ſuis
» perſuadé qu'il eſt parti fort mécon-
» tent, mais en récompenſe, je ſuis

» fort ſatisfait de moi. J'ai penſé oublier » de vous rapporter ſes dernieres paro- » les, qui m'ont fait plus de peine que » tout le reſte. Si vous ne voulez-pas, » m'a-t-il dit, que je me ſerve de vos » conſeils, je ſerai obligé d'en prendre » d'autres, & d'en venir, peut-être, à » de fâcheuſes extrêmités.

Quoiqu'on ait toujours accuſé Cicéron d'avoir peu de courage, la fermeté avec laquelle il parla à Céſar en cette occaſion fait voir qu'il n'en manquoit pas. Il parle, pour ainſi dire, à ſon Maître; il parle à ſon Vainqueur, qui auroit pu le punir de lui réſiſter avec tant d'opiniâtreté, mais rien ne peut l'engager dans une démarche contraire à la probité dont il a toujours fait profeſſioin. Il pouvoit tirer de grands avantages de l'amitié de Céſar, s'il avoit voulu prendre ſon parti. Céſar deſiroit avec ardeur le ſuffrage de Cicéron, qui eût été d'un grand poids pour lui, dans la ſituation où étoient les choſes. Comme il connoiſſoit ſa vertu, il lui rendoit juſtice dans le fond de ſon cœur, & ne pouvoit s'empêcher de l'eſtimer. Céſar appréhendoit, ſans doute, la prudence de Cicéron & la ſolidité des conſeils qu'il pouvoit donner à Pompée, puiſqu'il fit encore, depuis, de nouveaux efforts pour l'empê-

cher de l'aller joindre. César lui écrivit ; & rien n'eſt plus preſſant que ſes inſtances.

César, Empereur, à Cicéron, Empereur.

» Quoique je vous connoiſſe trop » de prudence pour prendre un mauvais » parti, j'ai cru que notre amitié ne » me permettoit pas de négliger le bruit » qui s'eſt répandu. Je vous conjure de » ne pas ſuivre Pompée, aujourd'hui » que ſes affaires ſont en ſi mauvais or- » dre, puiſque vous n'avez pu vous y » réſoudre lorſqu'elles paroiſſoient bien » établies. Les évenemens ayant tourné » ſi heureuſement pour moi, vous agi- » riez également contre les devoirs de » l'amitié & contre vos propres intérêts, » ſi vous ne cédiez pas à la fortune. Il » paroîtroit d'ailleurs que ce ne ſeroit » pas la bonne cauſe qui vous auroit » déterminé. Elle n'étoit pas moins » bonne lorſque vous avez refuſé d'en- » trer dans le parti qui m'eſt oppoſé, » & l'on ne manqueroit pas de croire » que j'ai fait, depuis, quelque action » que vous voulez déſavouer publique- » ment.

Quelque tems avant la priſe de Brindes, Pompée avoit écrit à Cicéron en ces termes.

Pompée le Grand, Proconsul, à M. T. Cicéron, Empereur.

» Si vous vous portez bien je m'en » réjouis, j'ai lu avec plaisir votre let- » tre, qui m'a fait voir que vous êtes » toujours rempli du même zele pour » le salut de la Patrie. Les Consuls sont » venus joindre les troupes que j'avois » dans la Pouille. Je vous conjure, par » l'attachement inviolable que vous » avez toujours eu pour la République, » de nous venir trouver pour délibérer » de concert sur les remedes qui con- » viennent aux maux présens. Je suis » d'avis que vous veniez en diligence » par la voie d'Appius.

Les lettres que nous venons de rapporter, & d'autres encore, écrites à Cicéron, qui nous restent, tant de Pompée & de César, que de leurs autres amis, font connoître l'estime & la considération qu'il s'étoit acquises. Les deux plus grands Capitaines du monde, chacun à la tête d'une nombreuse armée, se disputent l'empire de l'Univers, qui doit être la récompense du plus heureux, du plus courageux, & du plus prudent; ils se disputent en même tems la gloire d'avoir Cicéron dans leur parti. Ils ne recherchent pas

ſes talens pour la guerre, ils n'en ont pas beſoin, c'eſt ſon approbation qu'ils deſirent : perſuadés qu'ils ſont que le mérite d'un ſi grand homme doit faire regarder comme la meilleure cauſe, celle pour laquelle il ſe ſera déclaré. Ces empreſſemens de Céſar & de Pompée font ſeuls l'éloge de Cicéron.

Céſar, après l'entrevue qu'il avoit eue avec Cicéron, s'étoit rendu à Rome. La conduite qu'il avoit tenue avec ſes ennemis, dans la conquête qu'il venoit de faire de l'Italie, avoit beaucoup raſſuré ſes Citoyens. Il trouva cette Ville plus tranquille qu'il n'avoit penſé. Il y fut reçu avec de grands témoignages d'affection, ſur-tout de la part du peuple, qui le favoriſoit beaucoup.

Auſſitôt qu'il fut arrivé, il convoqua le Sénat, & il fut agréablement ſurpris d'y voir un aſſez grand nombre de Sénateurs. Dans le diſcours qu'il fit, il s'étendit beaucoup ſur les affronts & les outrages qu'il avoit reçus de ſes ennemis. Il repréſenta » qu'il n'avoit ja-
» mais recherché des dignités extraor-
» dinaires ; qu'il avoit attendu le tems
» preſcrit par les Loix pour obtenir le
» Conſulat ; que ſes ennemis l'avoient
» empêché de jouir de la faveur, qu'il
» avoit obtenue du Peuple, d'en deman-
» der un ſecond quoiqu'abſent ; que

» cette grace lui avoit été accordée sous
» le Consulat de Pompée, qui n'auroit
» pas dû y consentir, si elle n'étoit pas
» conforme à la justice. Il représenta
» qu'il croyoit avoir usé de beaucoup
» de modération, lorsqu'il avoit offert
» de licencier son armée, pourvu que
» Pompé en fît autant; que l'on avoit
» mieux aimé jetter la République dans
» le trouble & la confusion, en voulant
» le forcer de licencier ses troupes
» pendant que Pompée garderoit les
» siennes; que c'étoit dans le dessein
» de le perdre qu'on lui avoit ôté deux
» Légions, sous prétexte de la guerre
» des Parthes, pour les donner à Pom-
» pée. Il se plaignit de l'insolence & de
» la dûreté avec laquelle on avoit traité
» les Tribuns du Peuple, en les chas-
» sant du Sénat & de la Ville, & que
» l'on avoit témoigné pour lui le der-
» nier mépris, en rejettant les condi-
» tions pacifiques qu'il avoit propo-
» sées, & en refusant les conférences
» qu'il avoit demandées. Il pria les Sé-
» nateurs de se joindre à lui pour l'ad-
» ministration de la République. Il dé-
» clara cependant que, si la crainte de
» ses ennemis ou de Pompée les arrê-
» toit, il se sentoit assez de force & de
» courage pour s'en charger lui seul.
» Ensuite il proposa d'envoyer des Am-

» baſſadeurs à Pompée pour travailler » à la paix ; il dit qu'il s'embarraſſoit » peu du diſcours que Pompée avoit » tenu quelques jours auparavant dans » le Sénat, lorſqu'il avoit dit *que d'en-» voyer des Ambaſſadeurs, c'étoit re-» connoître la ſupériorité & l'autorité » de celui auquel on les députoit, & » qu'une pareille démarche marquoit de » la crainte de la part de celui qui la fai-» ſoit ;* que, pour lui, il penſoit qu'un » tel ſentiment ne pouvoit partir que » d'un génie médiocre & d'un courage » peu aſſuré ; que comme il s'étoit tou-» jours propoſé de s'élever au-deſſus des » autres par les honneurs & les digni-» tés, il vouloit encore les ſurpaſſer en » juſtice & en équité «. Le Sénat approuva la propoſition d'envoyer des Ambaſſadeurs, mais perſonne ne voulut ſe charger de la commiſſion, parceque Pompée, avant que de ſortir de la Ville, avoit déclaré qu'il regarderoit également comme ſes ennemis ceux qui reſteroient à Rome, & ceux qui ſeroient dans le camp de Céſar.

Après avoir paſſé trois jours en conférences inutiles, Céſar voyant que perſonne n'oſoit ſe rendre à ſes invitations, ſe prépara à quitter la Ville pour ſe rendre en Eſpagne. Il ſe fit précéder par la meilleure partie de ſes troupes ;

troupes; mais avant que de les joindre, il voulut s'emparer du trésor public. Les amis cachés, que Pompée avoit à Rome, susciterent le Tribun Metellus pour s'opposer au dessein de César; il lui allégua que ce trésor étoit destiné pour les besoins pressans de la République, & que les Loix défendoient d'y toucher. *Le tems des Loix, & celui des armes, sont bien différens*, lui dit César; *si ce que je veux faire te déplaît, retire-toi, la guerre ne souffre pas de pareilles contradictions; quand nous aurons posé les armes, & que la République sera tranquille, alors tu auras la liberté de parler, & d'invoquer le pouvoir des Loix. Tu ne dois pas ignorer que ce trésor étoit destiné pour servir, en cas de guerre, contre les Gaulois; je les ai soumis, j'en puis disposer. Reconnois que je te fais grace, de ne pas user contre toi de toute mon autorité, & de ne te pas punir, ainsi que tous ceux qui, après avoir quitté mon parti, sont tombés entre mes mains.* Après ces paroles, il se rendit au trésor; & comme personne ne se mettoit en devoir de lui en remettre les clés, il ordonna aux Soldats qui l'accompagnoient d'en briser les portes. Metellus voulut encore s'y opposer; mais César en colere, haussant la voix, *retire toi*, lui dit-il, *si tu veux conserver ta vie;*

apprends, jeune homme, qu'il m'eſt plus facile de te la faire ôter, que de t'en menacer. Metellus épouvanté ſe retira ſur-le-champ, & Céſar s'empara des richeſſes immenſes qu'on avoit accumulées depuis la fin de la ſeconde guerre Punique.

L'or & l'argent, que Céſar avoit tirés du tréſor, le mirent en état de continuer la guerre avec plus de facilité, ſans être obligé de lever de nouveaux ſubſides ſur les Peuples : ainſi tout concouroit à faire réuſſir ſes projets, & à le conduire à la ſouveraine puiſſance. Ces richeſſes furent employées à s'attacher ſes Officiers & ſes Soldats. N'ayant pas beſoin d'argent, & ne pillant pas les Provinces qui lui obéiſſoient, elles reſterent dans le devoir, au lieu que Pompée, après l'imprudence qu'il avoit eue d'abandonner ce tréſor à Céſar, ſe trouva dans la diſette. Ses Lieutenans tiranniſerent les Peuples, ſes Soldats déſolerent les Provinces, le parti de Pompée ſe fit déteſter, & lorſque Céſar parut pour lui faire la guerre, toutes les Villes lui ouvrirent leurs portes, & il demeura vainqueur.

Tout le monde fut ſurpris de la réſolution que Céſar avoit priſe, de commencer la guerre par la conquête de l'Eſpagne, & de ce qu'il s'éloignoit ſi

fort de Pompée ; qu'au lieu de le ſuivre, avec ſon activité ordinaire, il lui donnoit le tems de ſe fortifier au-delà de la mer, de s'emparer de toutes les forces de l'Orient, & de toutes les armées navales de la République. Mais les plus éclairés reconnoiſſoient dans la conduite de Céſar une ſageſſe & une prudence qui devoient bientôt le rendre le maître. Les troupes qu'il commandoit étoient les meilleures de la République ; il y avoit joint un corps conſidérable d'Infanterie, & ſur-tout de Cavalerie, compoſée de ces braves Gaulois, qu'il avoit eu tant de peine à ſoumettre, & que neuf années de guerre avoient parfaitement inſtruits en l'art militaire. Il étoit ſûr que les troupes que Pompée alloit ramaſſer dans l'Orient, amollies par les délices de la Grece & de l'Aſie, où la tranquillité régnoit depuis long-tems, ne pourroient réſiſter aux ſiennes ; d'ailleurs, s'il avoit ſuivi Pompée, il appréhendoit qu'après l'avoir vaincu, il ne le forçât de ſe retirer en Eſpagne, pour y recommencer la guerre. Il y auroit trouvé une armée conſidérable, toute compoſée de Soldats vétérans & aguéris. Pompée avoit acquis une grande autorité dans ce Royaume, où il avoit long-tems fait la guerre ; il l'avoit toujours gouverné de-

puis par lui-même, ou par ſes Lieutenans, & ſon nom y étoit en grande vénération. Auſſi Céſar, qui avoit reconnu la faute que Pompée avoit faite, de ne ſe pas retirer en Eſpagne, réſolut de s'en emparer lui-même, avant qu'on eût penſé à s'y oppoſer. D'ailleurs, ſi Pompée avoit été battu en Eſpagne, comme il étoit maître de toutes les Flottes, il lui eut été facile de ſe retirer en Afrique ou en Grece, pour y renouveller la guerre. Céſar étoit ſi ſûr de la réuſſite de ſon projet, qu'il dit, en partant de Rome, qu'il alloit combattre une armée ſans Général, pour revenir enſuite contre un Général ſans armée. L'évenement juſtifia ſa conduite, car dans l'eſpace de quarante jours, il ſe rendit maître de l'Eſpagne, ſans perte d'aucuns de ſes Soldats; & les ayant enſuite menés contre Pompée, il n'eût pas de peine à le vaincre à la Bataille de Pharſale, qui décida la querelle entre ces deux grands hommes.

Céſar, après avoir mis ordre aux affaires de Rome, en partit, pour ſe rendre en Eſpagne, dans le deſſein d'en chaſſer Afranius & Petrejus, Lieutenans de Pompée. Ces Généraux avoient à leur diſpoſition les troupes les mieux diſciplinées, & les plus aguerries de toutes celles qui ſuivoient le parti de

Pompée ; mais elles étoient conduites par des Chefs dont César faisoit peu de cas. Ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit si bonne opinion de cette armée ; elle étoit, pour la plus grande partie, composée de Soldats Espagnols, qui avoient vieilli sous les Enseignes Romaines, depuis que Sertorius, soutenant les restes de la faction de Marius contre Silla, s'étoit emparé de ces Provinces.

Caractere de la Nation Espagnole.

La Nation Espagnole a fait une si belle figure dans l'Histoire, qu'il ne sera peut-être pas hors de propos de s'arrêter un moment, pour faire connoître son caractere, & l'estime que les Romains faisoient de sa valeur.

La conquête de cette belle partie de l'Europe avoit coûté beaucoup de sang aux Carthaginois & aux Romains ; ces deux Puissances s'en étoient longtems disputé la possession : enfin, les Romains en étoient demeurés les maîtres, après la ruine de Carthage. Ils l'avoient divisée en deux Gouvernemens : le premier, qu'on appelloit l'Espagne citérieure, comprenoit toute cette partie de l'Espagne, qui s'étend depuis les Pirénées, jusqu'à la moitié de la Castille, & une partie du Portugal ; & le second, connu sous le nom d'Espagne ultérieure, étoit composé de

l'autre partie de la Caſtille, des Royaumes d'Andalouſie, de Murcie, de Grenade, & du ſurplus du Portugal. Cette ſeconde partie, dans laquelle étoient ſituées les Villes de Cadix & de Carthagene, qui faiſoient alors preſque tout le commerce des deux Mers, étoit la plus riche & la plus fertile.

Lorſqu'on a lu avec attention les monumens qui nous reſtent de l'Hiſtoire de la Nation Eſpagnole, on ne peut s'empêcher de lui donner les éloges qu'elle mérite. Il regne, dans ſon caractere, une grandeur de courage & une nobleſſe de ſentiment dont elle ne s'eſt jamais démentie; c'eſt dans l'hiſtoire Romaine que nous puiſons les premieres connoiſſances des belles qualités des Eſpagnols. Nous les voyons toujours en guerre avec les Romains & les Carthaginois qui ſe diſputent la gloire de les aſſujettir. Comme ils étoient plus ſavans qu'eux en l'art militaire, ils avoient preſque toujours l'avantage; mais il ſembloit que la terre d'Eſpagne, arroſée du ſang de ſes Soldats, en produiſoit de nouveaux tous prêts à vanger ceux que la guerre avoit moiſſonnés. Les conquêtes, que les Carthaginois & les Romains faiſoient ſur cette Nation, étoient toujours mal affermies; malgré les armées nombreuſes qu'ils

employoient pour la ſoumettre, elle ſecouoit ſon joug avec tant de violence, qu'elle faiſoit payer cher à ſes vainqueurs les victoires qu'ils obtenoient ſur elle.

Cependant il fallut à la fin céder à l'expérience & à la fortune des Romains ; ils ſe rendirent Maîtres de toute l'Eſpagne après en avoir chaſſé les Carthaginois ; mais leur domination y eût été de peu de durée, s'ils n'avoient adouci la perte de ſa liberté par la ſageſſe de leur gouvernement. Le grand Scipion fut le premier qui fit goûter aux Eſpagnols les fruits de la paix par ſa modération, ſa douceur & ſa continence. Il ne chercha à venger ſur eux la mort de ſon pere, celle de ſon oncle, & la défaite de leur armée, qu'en travaillant à les rendre heureux. Cependant, malgré la dépendance dans laquelle ils étoient, leur humeur martiale ſe réveilloit ſouvent, ſur tout lorſqu'ils étoient conduits par d'habiles Généraux. La guerre de Sertorius en fournit une belle preuve. Ce grand Capitaine conduiſit leur courage avec tant de prudence & d'habileté, que Metellus, & enſuite Pompée, eurent bien de la peine à les vaincre, &, ſans la trahiſon de Perpenna, qui aſſaſſina Sertorius, Pompée n'auroit pas triomphé ſi aiſément des Eſpagnols.

Cette Nation, naturellement reconnoiſſante, conſerva toujours le ſouvenir des bienfaits qu'elle avoit reçus de Pompée après ſa victoire. Elle embraſſa ſes intérêts dans la guerre civile. Le premier & le plus éclatant exploit de Céſar dans cette guerre fut la conquête de l'Eſpagne. Depuis la défaite de Pompée les Eſpagnols ſoutinrent avec tant de valeur le parti de ſes enfans, ſur-tout à la bataille de Munda, que Céſar penſa y perdre toute ſa gloire avec la vie, comme il en convenoit lui-même.

La Nation Eſpagnole n'a point éprouvé d'altération dans ſon caractere, malgré les changemens arrivés chez elle. Lors de la deſtruction de l'Empire Romain, elle fut, comme les autres Nations, en proie à l'irruption des Barbares. Ces ſortes d'invaſions changent ordinairement, pour un tems, les mœurs des Peuples ſubjugués, mais leur véritable génie ne ſe détruit jamais, & les deſcendans des vainqueurs ſont obligés de prendre inſenſiblement les inclinations des vaincus. Les Vandales & les Goths, qui s'établirent en Eſpagne, eurent bientôt perdu leur férocité, & l'on vit renaître, dans leurs enfans, les belles qualités qui forment le véritable caractere de la Nation Eſpagnole. Elle a toujours eu, pour ſes Princes, un

amour, un respect & un attachement qui vont presque jusqu'à l'adoration. On n'a point vu chez elle de ces révolutions horribles qui ne réussissent qu'à force de crimes. L'honneur, le courage, la probité & les autres vertus brillent avec éclat dans ses annales. La fraude, la trahison, la perfidie sont des monstres inconnus chez elle. » Je brûlerai ma maison, dit un jour un Seigneur Espagnol à l'Empereur Charles » V, lorsque cet homme, qui a trahi » son Maître & que vous m'avez ordonné d'y loger, en sera sorti «. César connoissoit si bien la fidélité de cette Nation, qu'il lui confia la garde de sa personne lorsqu'il fut parvenu à l'Empire.

Sans entrer dans le détail des guerres que cette brave Nation eut à soutenir pendant plus de deux cens ans pour le maintien de sa liberté, il suffira de rapporter ce qui s'est passé en Espagne dans le cours de la seconde guerre punique entre les Romains & les Carthaginois.

Les Scipions, Publius & Cnæus ayant été défaits & tués par les Espagnols, soutenus des Carthaginois, Lucius Marcius, Général Romain, forma une nouvelle armée, leur donna une grande bataille, dans laquelle il leur tua trente-sept mille hommes.

Quelque tems après, Scipion l'Afriquain, étant venu commander en Espagne, leur livra plusieurs combats, qui coûterent aux Espagnols plus de cinquante mille hommes. Lorsqu'il croyoit avoir subjugué l'Espagne, Asdrubal, Capitaine Carthaginois, trouva le moyen de lever une armée de plus de soixante mille hommes, presque tous Espagnols, de lui faire passer les Pirenées & les Alpes, & de la conduire en Italie, au secours de son frere Annibal. Les Consuls Livius & Nero battirent cette armée, & Asdrubal fut tué. » Il sembloit, dit Tite-Live, que, lorsqu'il passa en Italie, il eût épuisé l'Espagne d'hommes & de troupes « : mais, quelque tems après, Hannon & Magon, deux autres Généraux Carthaginois y renouvellerent la guerre. Hannon fut tué, & Magon fut chassé de l'Espagne. Les Carthaginois, acharnés à la conservation de ce beau pays, firent, de nouveau, soulever les Espagnols ; ils leverent une armée de soixante-dix mille hommes, avec laquelle ils attaquerent Scipion. Il est vrai que ces Soldats, nouvellement levés, n'étant pas assez aguerris, & ne portant avec eux que leurs armes & leur courage, furent entierement défaits. Tous ces évenemens, arrivés en moins de

quatre années, ont donné lieu à cette réflexion de Tite-Live, » qu'il n'y avoit » point de Nation dans le monde qui » trouvât dans ſon courage plus de » reſſources, pour renouveller la guer- » re après ſes défaites, que la Nation » Eſpagnole «. Il nous apprend que lorſqu'Annibal deſcendit en Italie pour faire la guerre aux Romains, la plus grande partie de ſon armée étoit composée d'Eſpagnols; qu'ils en faiſoient toute la force; qu'il les avoit ſi bien diſciplinés, que, ſans eux, il n'eût jamais remporté tant de victoires ſur les armées Romaines, & qu'ils eurent le principal honneur des Journées de Trébie, de Traſimene & de Cannes. Suivant cet Auteur, cette Nation étoit ſi courageuſe, elle avoit tant de paſſion pour la guerre, que, dans une occaſion où Scipion avoit fait un grand nombre de priſonniers, ce Général les renvoya ſans rançon, après les avoir déſarmés; ils en furent ſi indignés, qu'un grand nombre ſe donna la mort, de déſeſpoir d'être privés de leurs armes. *Gens ferox, nullam vitam ſine armis putat*. On peut regarder l'Hiſtoire de Tite-Live comme un magnifique monument érigé à la gloire de cette Nation. Pour faire voir avec quelle conſtance & quelle fidélité elle con-

ſerva l'alliance qu'elle avoit contractée avec les Romains, il fait la deſcription du ſiége de Saguntbe, un des plus mémorables de l'antiquité. Il dit que cette Ville fut aſſiégée par Annibal, à la tête de plus de cent cinquante mille hommes ; qu'elle fut défendue par les Eſpagnols pendant huit mois avec un courage, une valeur & une opiniâtreté ſans exemple ; qu'enfin la Ville ayant été priſe d'aſſaut, une partie des habitans ſe brûlerent avec leurs femmes, leurs enfans & leurs plus précieux effets, ſans vouloir ſe rendre au vainqueur, & que les autres combattirent juſqu'à la mort.

Après la ſeconde guerre punique, les Romains, honteux d'avoir été battus trois fois par les Eſpagnols, & ne voulant pas ratifier les traités que leurs Généraux Popilius & Mancinus avoient faits pour conſerver les armées Romaines, qui avoient été dépouillées d'armes & de bagages, furent obligés d'envoyer en Eſpagne le fameux Scipion l'Afriquain, qui aſſiégea la Ville de Numance, & ne put la prendre que par famine. Les Numantins, ayant mieux aimé périr que de ſe rendre, mirent le feu à leur Ville, & s'y conſumerent avec toutes leurs richeſſes.

On a reproché à l'Eſpagne les excès

qui ont été commis dans la conquête du nouveau Monde : mais si l'on considere quels étoient ceux qui s'y laisserent emporter, on ne les imputera pas au corps entier de la Nation, & on lui rendra la justice de penser qu'elle n'y avoit point de part. Ceux qui firent cette conquête, étoient des avanturiers, des gens sans aveu, comme il s'en trouve dans tous les Etats. Leur indigence, & peut-être leurs crimes, les avoient chassés de leur pays, pour aller chercher fortune aux extrémités du monde. Le hasard leur ayant procuré la découverte d'un pays riche & fertile, ils s'abandonnerent peut-être avec trop d'ardeur à l'avarice & à leurs autres passions. Il est bien difficile d'arrêter la licence, lorsque le Soldat a le fer dans les mains, & l'or devant les yeux. Ils étoient trop éloignés de la vue de la Nation, & le mal se trouva fait avant qu'elle pût y apporter les remedes nécessaires, dont elle a usé dans la suite. Si l'on examinoit la conduite des autres Nations, qui ont cherché hors de l'Europe de nouveaux établissemens, elles ne seroient peut-être pas plus exemptes de reproches.

D'ailleurs, la Nation Espagnole étoit dans ce tems-là extrêmement jalousée ; je ne doute pas qu'on n'ait surchargé

les portraits qu'on en a tracés. La Maiſon d'Autriche étoit alors ſi brillante, ſa gloire avoit été portée ſi haut par l'Empereur Charles V, l'un des plus grands Princes de l'Europe, que l'Eſpagne excitoit l'envie des autres Nations. Combien d'Hiſtoriens, aveuglés par un faux zele, alterent & déguiſent les faits, pour relever la gloire de leurs compatriotes, & rabaiſſer celle de leurs voiſins? Ce n'eſt pas ſur des libelles, enfantés par la jalouſie, qu'on doit juger d'une Nation; & malgré ceux qui ont été publiés contre les Eſpagnols, on ne ſe laſſera jamais d'admirer, dans la conquête des Indes, le courage, la fermeté, & la perſévérance, qui ont rendu cette Nation maîtreſſe d'un ſi beau pays, & d'un ſi vaſte Empire.

On l'accuſe encore de pareſſe & de fainéantiſe; mais avec un peu de réflexion, il eſt facile de reconnoître qu'elle eſt moins conduite par goût pour l'oiſiveté, que par une certaine grandeur d'ame qui craindroit de s'abaiſſer juſqu'aux arts méchaniques. *Corpora hominum*, dit Juſtin, en parlant des Eſpagnols, *ad inediam laboreſque, animi ad mortem parati. Dura omnibus & adſtricta parcimonia.* Les Eſpagnols ſavent également ſouffrir la faim

& le travail ; la mort ne leur fait point de peur ; ils ſont d'une exceſſive ſobriété, ils mépriſent le luxe, & ne connoiſſent d'occupation digne d'eux, que celle qui peut leur procurer de la gloire.

Au ſurplus, je n'ai pas prétendu avancer que cette Nation fût ſans défauts : celle-ci, comme les autres, a les ſiens particuliers ; les hommes ſages, dont elle eſt compoſée, ſauront bien ſe rendre juſtice ſur cet article ; mais ceux de l'Eſpagnol, quels qu'ils ſoient, n'effaceront jamais ſes belles qualités, je veux dire la généroſité, la bravoure, & la magnanimité qui le caractériſent ; & s'il a dans quelques occaſions porté trop haut la fierté, c'eſt le foible ordinaire à toutes les Nations, d'outrer quelquefois les vertus.

J'ai cru devoir cet éloge impartial à une Nation eſtimable à tous égards, qui partage avec nous le bonheur d'être ſi ſagement gouvernée par des Princes de l'Auguſte Maiſon de Bourbon.

Céſar étant arrivé dans les Gaules, pour ſe rendre en Eſpagne, avoit pris ſa route par la Provence, dans le deſſein de ſe rendre maître de Marſeille. Cette Ville, ſollicitée par L. Domitius

Ahenobarbus (1), que Pompée y avoit envoyé avec des troupes & des vaisseaux, avoit quitté le parti de César, malgré les bienfaits qu'elle avoit reçus de lui pendant la guerre des Gaules. Il auroit bien voulu en faire le siége en personne; mais comme elle étoit extrêmement fortifiée, & qu'elle pouvoit l'arrêter long-tems, il aima mieux aller tout de suite en Espagne. Avant que de partir, il ordonna de construire en diligence douze Galeres, dont il donna le commandement à D. Brutus, pour empêcher les secours d'entrer dans le Port, & il donna à C. Trebonius (2) trois Légions, pour l'assiéger par terre.

Pendant que César faisoit travailler aux préparatifs du siége, il avoit donné à Caius Fabius, son Lieutenant, le Commandement de trois Légions, avec ordre de s'emparer des passages des Pirénées, & de se rendre en toute diligence en Espagne: il l'avoit fait suivre par deux autres Légions, qui hivernoient dans les Provinces voisines, & il y avoit joint environ six mille hommes d'Infanterie Gauloise, trois mille Chevaux de la même Nation,

(1) Celui à qui César avoit si généreusement pardonné après la prise de Corfinium.

(2) Il fut depuis un des assassins de César.

qui l'avoient ſervi dans les guerres précédentes, avec un pareil nombre de la plus brave Nobleſſe, qu'il avoit levée dans les principales Villes de la Gaule.

L'armée, que Pretrejus & Afranius avoient ſous leurs ordres, étoit composée de cinq Légions, avec quatre-vingt Cohortes d'Infanterie Eſpagnole, & ſix mille Chevaux. Ils étoient venus avec ces troupes au-devant de Fabius, & ils s'étoient avantageuſement campés ſous les murailles de la Ville de Lerida.

Fabius, en attendant l'arrivée de Céſar, s'étoit campé ſur les bords de la Segre; il avoit fait jetter ſur cette Riviere deux Ponts, à quatre mille pas de diſtance l'un de l'autre, par leſquels il envoyoit ſes troupes au fourage de l'autre côté, parcequ'il avoit conſommé ce qui étoit en-deçà de ce Fleuve. Les troupes ennemies faiſoient à-peu-près la même choſe, par la même raiſon, ce qui donnoit occaſion à de fréquentes eſcarmouches, entre la Cavalerie des deux partis.

Un jour deux Légions de Fabius, qui eſcortoient ordinairement les Fourageurs, ayant paſſé le Fleuve, le Pont ſe rompit, par la violence des vents & la rapidité de l'eau, avant que la Cavalerie fut paſſée. Afranius & Petrejus, qui étoient campés au-deſſous, s'étant

apperçus de cet accident par les débris de ce Pont que la Riviere emportoit, Afranius fait paſſer auſſitôt, ſur un autre Pont dont il étoit le maître, quatre Légions, & toute ſa Cavalerie, & marche pour attaquer les deux Légions de Fabius. Lucius Plancus qui les commandoit, voyant venir de loin les Enſeignes ennemies, ſe poſta ſur une éminence, & fit face de tous côtés. Quoique ſes troupes fuſſent moins nombreuſes de moitié, il ſoutint courageuſement l'attaque des Légions & de la Cavalerie d'Afranius; & pendant qu'ils étoient aux mains, on vit paroître les Drapeaux de deux Légions, que Fabius avoit fait paſſer ſur ſon autre Pont, pour venir au ſecours des ſiens, ayant conjecturé que les ennemis voudroient profiter de l'avantage que cet accident leur offroit. L'arrivée de Fabius fit ceſſer le combat, & chacun ſe retira dans ſon camp.

Deux jours après, Céſar arriva avec neuf cens chevaux, qui lui avoient ſervi d'eſcorte; il fit auſſitôt rétablir le Pont, qui avoit été rompu; enſuite, après avoir reconnu le pays, il laiſſa ſix Cohortes à la garde du bagage & du camp, & marcha le lendemain, avec toutes ſes troupes, à Lerida. Il s'arrêta vis-à-vis du camp d'Afranius, il y ran-

gea ſon armée ſur trois lignes, & lui préſenta la Bataille.

Afranius de ſon côté fit ſortir ſes troupes; mais voulant conſerver l'avantage de ſon poſte, il les rangea ſur le penchant de la colline où il étoit campé. Céſar voyant qu'Afranius ne vouloit pas deſcendre pour combattre en lieu égal, ſe retira à quatre cens pas de-là, pour y aſſeoir ſon camp.

Entre la Ville de Lerida & le camp d'Afranius, il y avoit une plaine, d'environ trois cens pas, & vers le milieu étoit une éminence, dont Céſar vouloit ſe rendre le maître, pour ôter aux ennemis la communication avec la Ville, & les empêcher d'en tirer des vivres. Dans le deſſein de s'en emparer, il fait ſortir trois Légions de ſon camp, les range en bataille en lieu convenable, fait avancer les premiers rangs, & leur ordonne d'occuper cette hauteur. Afranius, voyant ce mouvement, détache auſſitôt les Cohortes qui étoient de garde à la tête de ſon camp, & les envoie par un plus court chemin s'emparer de cette éminence. Y étant arrivés les premiers, & ayant l'avantage du lieu, ceux de Céſar furent repouſſés, & obligés de regagner le gros des Légions. Céſar voyant, contre ſon attente, revenir ſes Soldats étonnés, con-

duit lui-même à leur secours la neuvieme Légion, après l'avoir exhortée à faire son devoir ; elle repousse les ennemis, leur fait tourner le dos, les oblige à se retirer, & s'empare de ce poste ; mais cette Légion, voulant réparer la honte que ses camarades avoient essuyée, poursuit les ennemis jusqu'au pied de la montagne sur laquelle la Ville étoit assise, la franchit hardiment, & s'engage dans un lieu désavantageux ; ensorte que, lorsqu'elle voulut faire retraite, elle fut poursuivie à son tour par les ennemis, qui la pressoient de haut en bas. Le terrein où l'on se battoit, n'avoit de largeur qu'autant qu'il en falloit pour ranger trois Cohortes en bataille ; les deux flancs en étoient tellement escarpés, que la Cavalerie que César avoit envoyée au secours des siens, n'y pouvoit pas monter pour les soutenir. On se battit avec beaucoup d'ardeur, pendant cinq heures de suite, parceque les Généraux des deux partis envoyoient continuellement de nouvelles troupes pour relever celles qui étoient fatiguées. Enfin les Soldats de César, après avoir épuisé tous leurs traits & leurs javelots, mirent l'épée à la main, & faisant un nouvel effort, obligerent les ennemis de reculer ; ils les repousserent jusqu'aux murs de la

Ville, pendant que la Cavalerie de César ayant trouvé le moyen de franchir la montagne, & s'étant postée entre les combattans, rendit la retraite plus facile & plus sûre. Chacun des deux partis se retira avec un égal avantage, mais Afranius demeura le maître du poste qui avoit été le sujet du combat; il le fit fortifier, & y mit un bon corps de troupes.

Quelques jours après, il arriva un accident, qu'il étoit impossible de prévoir; il s'éleva un si furieux orage, accompagné d'un vent de midi si violent, qu'il fit fondre les néges des montagnes voisines. On n'avoit jamais vu dans ces contrées une si prodigieuse crue d'eaux; elles enflerent tellement la riviere de Segre, qu'elle se déborda bien au-delà de ses rives, & qu'elle emporta les deux Ponts que Fabius avoit fait construire. Cet évenement causa de grands embarras à l'armée de César; elle étoit campée dans une grande plaine, située entre les rivieres de la Segre & de la Senga, qui prennent leurs sources au pied des Pirénées. L'inondation fut si considérable, que César se trouva enfermé entre ces deux rivieres. Cette incommodité empêcha les Peuples qui avoient pris son parti de lui apporter des vivres; ils

commençoient à lui manquer, n'en ayant pû faire une grande provision, parcequ'Afranius avoit fait porter dans Lerida, & dans les Villes qui tenoient pour lui, tous les grains ; d'ailleurs, la saison n'étoit pas favorable pour faire usage des bleds qui étoient sur terre, parcequ'ils n'étoient pas encore dans leur maturité. Le bétail, qui auroit été d'une grande ressource, étoit très rare, les habitans l'ayant retiré dans des pâturages éloignés, & les convois qu'on lui amenoit de l'Italie & de la Gaule, étoient hors d'état de joindre son armée.

Il n'en étoit pas de même dans le camp ennemi, tout y étoit en abondance ; car outre les provisions qu'Afranius avoit faites, il en pouvoit encore tirer commodément de la Province, parceque le Pont de Lerida, dont il étoit le maître, lui ouvroit le pays d'au-delà de la Segre, où César ne pouvoit pénétrer. Il fit ses efforts pour reconstruire les Ponts, mais il n'en pût venir à bout, étant arrêté par la profondeur & la rapidité des eaux, & parceque ses Soldats ne pouvoient se mettre à couvert des traits que leurs ennemis, postés sur l'autre bord, leur lançoient continuellement.

Afranius, Petrejus, & leurs amis,

enflés de cet avantage, qu'ils ne devoient qu'à un accident inopiné, avoient écrit ces nouvelles à Rome; ils les avoient tellement exagérées, que l'on se persuada que la guerre étoit finie, & que César étoit perdu sans ressource. Tout le monde couroit en foule à la maison d'Afranius, pour féliciter sa famille de cet heureux évenement. Plusieurs des principaux Citoyens sortirent de Rome, pour aller joindre Pompée; les uns, afin d'être les premiers à lui porter ces bonnes nouvelles, & les autres, afin de ne pas paroître avoir été les derniers à se déclarer en sa faveur.

Sur ces entrefaites, Afranius fut instruit qu'il arrivoit à César un grand convoi, qui étoit arrêté sur le bord de la Segre; c'étoient des Archers & des Frondeurs, & de la Cavalerie Gauloise, accompagnés d'environ six mille hommes, avec de nombreux bagages; il y avoit plusieurs jeunes gens de famille, des enfans de Senateurs & de Chevaliers Romains, & des Députés des Villes. Tout ce cortége marchoit assez en désordre, dans un pays où il se croyoit en sûreté, à cause de la proximité du camp de César. Afranius étoit parti pendant la nuit, avec trois Légions; il s'étoit fait précéder par sa Cavalerie, qui, tombant inopinément

ſur ce convoi, y cauſa quelque déſordre; mais la Cavalerie Gauloiſe s'étant miſe en défenſe, donna le tems à ceux qu'elle eſcortoit de ſe retirer, & de ſe mettre en ſûreté ſur les montagnes voiſines; mais voyant paroître de loin les Enſeignes des Légions, elle ſe retira, après avoir fait quelque perte.

Cependant l'armée de Céſar étoit dans une extrême diſette, le boiſſeau de bled s'y vendoit déja cinquante deniers (1), les Soldats manquoient de tout. Dans cette extrémité, ne pouvant faire conſtruire aucuns Ponts, il ordonna à ſes Soldats de faire de petits bateaux, ſemblables à ceux dont il avoit fait uſage dans ſon expédition d'Angleterre. Les principales piéces étoient faites d'un bois fort léger, & le reſte du corps étoit d'oſier, couvert de cuir. Lorſqu'ils furent achevés, il les fit charger ſur des chariots, & les fit conduire, pendant la nuit, à ſept lieues de ſon camp. Il fit paſſer la riviere à une partie de ſes Soldats, qui s'emparerent d'une hauteur qui ſe trouva ſur le bord; il la fit promptement fortifier, avant que les ennemis en fuſſent avertis; il y poſta une Légion, & en deux jours il établit un Pont ſur la

(1) Le denier étoit une petite piece d'argent, dont il ſeroit difficile de déterminer la valeur.

riviere

riviere, parceque ſes Soldats travailloient en même-tems ſur les deux rives; par ce moyen, le convoi dont on a parlé le joignit, & l'abondance fut rétablie dans ſon armée.

Dans le même tems, les habitans d'Hueſca, de concert avec ceux de Calahorra qui dépendoient d'eux, envoyerent des Députés à Céſar, pour ſe ſoumettre à lui, & recevoir ſes ordres. Ceux de Tarragone, ainſi que deux autres Peuples voiſins de Lerida, une partie de la Catalogne & du Royaume de Valence, ſuivirent leur exemple; il leur demanda à tous des bleds & des vivres: ils lui en promirent, & les firent porter dans ſon camp; & le bruit qui avoit couru de l'arrivée de Pompée par le détroit de Gibraltar & par la Mauritanie, avec de nombreuſes troupes, s'étant diſſipé, pluſieurs Nations plus éloignées abandonnerent ſon parti pour ſuivre celui de Céſar.

Toutes ces circonſtances réunies commencerent à inquiéter Afranius & Petrejus; ils craignirent de manquer eux-mêmes de vivres & de fourages, parceque Céſar étoit fort ſupérieur en Cavalerie, ce qui les fit réſoudre à ſe retirer, afin de porter la guerre dans l'Arragon, dont les habitans & leurs voiſins, qui connoiſſoient peu Céſar,

étoient fort affectionnés à Pompée.

Dans cette vue, Afranius & Petrejus laissent quelques Cohortes d'Espagnols pour garder Lerida, & font passer la Segre à toutes leurs troupes. Tout ce que César put faire en cette occasion fut d'envoyer sa Cavalerie pour les harceler & retarder leur marche, parceque son Infanterie avoit un trop grand tour à prendre pour aller passer sur le pont qu'il avoit fait construire, au lieu que les ennemis n'avoient que peu de chemin à faire pour arriver au fleuve de l'Ebre où ils vouloient se rendre. La Cavalerie de César, ayant donc passé la Segre à un gué qu'elle avoit découvert, se montre tout-d'un-coup à la vue de l'arriere-garde d'Afranius, qui avoit décampé sur le minuit, l'enveloppe de toutes parts, & l'empêche d'avancer.

Dès le point du jour l'Infanterie de César apperçut, des hauteurs voisines où elle étoit campée, sa Cavalerie aux mains avec cette arriere-garde, la presser vivement, & l'obliger de s'arrêter. On voyoit les ennemis tourner tête contre la Cavalerie de César, la charger avec leur Infanterie, la repousser, & ensuite se remettre en marche; mais ils étoient toujours suivis par cette Cavalerie.

A cette vue, on n'entendit par tout

le camp que des murmures, de ce qu'on laiſſoit échapper l'ennemi, & des plaintes, de ce qu'on vouloit traîner la guerre en longueur. Les Soldats de Céſar preſſoient leurs Centurions & leurs Tribuns d'aſſurer leur Général qu'il ne devoit épargner ni leurs travaux ni leurs peines pour l'augmentation de ſa gloire; qu'ils ſe ſentoient aſſez de forces & de courage pour oſer paſſer la riviere au gué où ſa Cavalerie l'avoit paſſée. Céſar, touché du zele & de l'affection de tant de braves gens, craignoit de les expoſer à la rapidité d'un fleuve large & profond; cependant il réſolut de profiter de leur ardeur; il ſépara de toutes les bandes les Soldats les plus petits, & ceux qui ne lui parurent pas aſſez robuſtes, il les laiſſa à la garde du camp avec une Légion. Enſuite il fit placer un grand nombre de chevaux de charge au-deſſus & au-deſſous du fil de l'eau, & il paſſa ainſi la riviere avec toute ſon armée. Le petit nombre de ceux qui fut emporté par le courant, fut repris & ſauvé par la Cavalerie, ſans perte d'un ſeul homme. L'ardeur de ſes Soldats fut telle, que, quoiqu'il eût été obligé de prendre un détour de deux lieues, & qu'il eût perdu beaucoup de tems au paſſage de la riviere, il atteignit, avant les quatre heures du ſoir,

l'ennemi, qui étoit en marche dès minuit.

Afranius & Petrejus, ayant apperçu de loin l'armée de César, furent dans un tel étonnement de cette diligence extraordinaire, qu'ils s'arrêterent sur les hauteurs voisines, & s'y rangerent en bataille. César fit faire halte dans la plaine, pour laisser reprendre haleine à ses Soldats, ne voulant pas les exposer à combattre dans l'état de lassitude où ils étoient; mais lorsque les ennemis voulurent se remettre en marche, il les suivit, il les obligea de s'arrêter & de camper plutôt qu'ils n'avoient résolu, & il campa lui-même sur une montagne voisine. Au milieu de la nuit César apprit qu'Afranius faisoit décamper son armée sans bruit, aussi-tôt il fit aussi donner l'ordre de décamper; ce qui ayant été entendu par les ennemis, la crainte d'être obligés de combattre pendant la nuit chargés de bagages, ou d'être enfermés par la Cavalerie, dans des chemins étroits, les obligea de rentrer dans leur camp.

Le lendemain Petrejus sortit secrettement avec quelque Cavalerie, pour reconnoître le pays, pendant que de son côté César avoit détaché L. Decidius Saxa, pour le même dessein. Tous deux rapporterent, qu'après avoir traversé

une plaine de cinq mille pas, on trouvoit des lieux arides & montueux, & que celui qui s'en empareroit le premier, n'auroit pas de peine à empêcher les ennemis d'en approcher.

César décampa dès que le jour parut, & prit un grand détour, ſans paroître tenir de route certaine. Sa marche étoit très laborieuſe, par la difficulté de franchir de grandes vallées pleines de fondrieres & de rochers eſcarpés qui embarraſſoient les chemins. Ses Soldats étoient obligés de ſe donner leurs armes de main en main, & de ſe ſoulever les uns les autres pour s'aider à monter plus facilement, mais pas un ne ſe rebutoit; ils regardoient comme la fin de leurs travaux l'eſpérance de couper les vivres à l'ennemi, & de l'empêcher de paſſer l'Ibere.

Cependant les Soldats d'Afranius, voyant la route que ceux de Céſar prenoient, s'imaginerent que le défaut de vivres les obligeoit de retourner à Lérida: ils ſortirent gaiement de leur camp, en faiſant de grandes huées & ſe mocquant d'eux; mais lorſqu'ils virent l'armée de Céſar tourner inſenſiblement ſur la droite, ils ſe mirent à crier aux armes, & toutes leurs troupes prirent le chemin de l'Ibere. L'avantage qu'on devoit tirer de cette marche, devoit être

pour celui qui s'empareroit le premier des défilés & des montagnes : la difficulté étoit égale pour les deux partis ; César étoit retardé par les mauvais chemins, & Afranius, arrêté par la Cavalerie de César. Enfin César arriva le premier, & ayant trouvé au sortir des rochers une plaine, il s'y rangea en bataille. Afranius, dont l'arriere-garde étoit pressée par la Cavalerie de César, & qui vit l'ennemi devant lui prêt à le recevoir, ayant gagné une colline, s'y arrêta. Ensuite il détacha quatre Cohortes d'Infanterie Espagnole, pour aller s'emparer d'une haute montagne qui étoit à la vue des deux armées. Il avoit dessein de s'y rendre avec toutes ses troupes, pour gagner ensuite la Ville d'Octogese par les hauteurs : mais dans le tems que ces troupes prenoient une route oblique pour arriver à la montagne, la Cavalerie de César parut, & les tailla en pieces après quelque résistance.

César avoit une occasion favorable de remporter un grand avantage sur ses ennemis : il étoit bien persuadé que l'armée d'Afranius, effrayée d'avoir reçu sous ses yeux un si grand échec, ne résisteroit pas long-tems, sur-tout étant enveloppée de tous côtés par sa Cavalerie. Tous les Lieutenans, les Tribuns

& les Centurions de ſon armée le ſollicitoient de ne pas balancer à faire attaquer les ennemis ; ils lui repréſenterent que ſes Soldats ne demandoient qu'à en venir aux mains, pendant que ceux d'Afranius avoient donné pluſieurs marques de la crainte dont ils étoient ſaiſis ; qu'ils n'avoient pas donné de ſecours à leurs compagnons ; qu'ils n'oſoient deſcendre de la colline ſur laquelle ils s'étoient retirés ; qu'ils ne pourroient pas ſeulement ſoutenir le choc de la Cavalerie ; & qu'ils s'étoient ſerrés autour de leurs Drapeaux, ſans ſe mettre en peine de garder leurs rangs.

Céſar leur répondit qu'il ſe flattoit que, ſans combat, & ſans répandre de ſang, il viendroit à bout de ſes ennemis, puiſqu'il leur avoit coupé les vivres. Pourquoi, diſoit-il, m'expoſer à perdre, même dans la victoire, quelques-uns de mes Soldats ? Pourquoi verrois-je couverts de bleſſures de braves gens qui m'ont ſervi avec tant de zele & d'affection ? Pourquoi tenter la fortune, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas moins glorieux à un Général de ſurmonter ſes ennemis par la prudence que par les armes ? Je ſuis touché de compaſſion, quand je conſidere que je ne pourrois être vainqueur, ſans expoſer à la mort un ſi grand nombre de citoyens, dont

je vois la perte inévitable, lorſque je puis les conſerver par une victoire moins ſanglante. La modération de Céſar étoit déſaprouvée par la plûpart de ſes Soldats: ils diſoient hautement entr'eux, que puiſqu'il laiſſoit échapper une ſi belle occaſion de vaincre, ils n'iroient pas au combat, lorſqu'il voudroit les y conduire. Malgré ces murmures, non-ſeulement il perſiſta dans ſa réſolution, mais il s'éloigna même du lieu où il étoit, pour diminuer la crainte de ſes ennemis, & leur donner le tems de ſe remettre. Afranius & Petrejus profiterent de ce mouvement pour ſe camper plus commodément, & pour ſe retrancher. Céſar, content de leur avoir fermé le chemin de l'Ibere, diſpoſa des corps de gardes ſur toutes les montagnes voiſines, & approcha ſon camp le plus près qu'il pût de ſes ennemis. Le lendemain leurs Généraux ſe trouverent fort embarraſſés ſur le parti qu'ils avoient à prendre; ils étoient ſi étroitement reſſerrés par Céſar, qu'ils ſe voyoient ſur le point de manquer de vivres, & dans l'impoſſibilité de gagner le fleuve de l'Ibere. Ils n'avoient que deux choſes à faire; l'une de retourner à Lérida; & l'autre de gagner Taragone. Pendant qu'ils tenoient conſeil, on vint leur dire que les Soldats qui étoient allés

chercher de l'eau, avoient été attaqués par la Cavalerie de César : sur cet avis ils disposent plusieurs corps de gardes de Cavalerie & d'Infanterie entremêlées de Cohortes Légionaires, & ordonnent de tirer un retranchement depuis leur camp jusqu'à la riviere, afin de pouvoir y aller en tout tems sans crainte & sans escorte. Afranius & Petrejus partagent entr'eux le commandement de cet ouvrage & sortent du camp pour aller se pourvoir des matériaux nécessaires.

Pendant qu'ils étoient absens, la proximité des retranchemens procura aux Soldats des deux partis une occasion favorable de se parler. Les gardes avancées étoient si proches, qu'elles pouvoient aisément s'entretenir. Les Soldats de César, voyant ceux d'Afranius s'avancer librement & sans armes sur leurs retranchemens, s'en approchent aussi. Ceux d'Afranius commencent les premiers à appeller les Soldats qui sont de leur connoissance ou de leur pays. Ils remercient ceux de César de les avoir épargnés la veille, dans la consternation où ils étoient, & confessent qu'ils leur sont redevables de la vie. Ensuite ils s'informent s'ils peuvent compter sur la clémence de César, & s'ils peuvent se rendre à lui en toute sûreté; ils regrettent de ne l'avoir pas fait dès

le commencement, & d'avoir porté les armes contre leurs parens & leurs amis. De diſcours en diſcours ils demandent aſſurance pour la vie d'Afranius & de Petrejus, afin qu'on ne puiſſe pas leur faire un crime de les avoir trahis; & ſur la parole que leur portent les Soldats de Céſar, ils déclarent qu'ils ſont prêts à joindre leurs drapeaux avec les ſiens, & lui députent leurs principaux Centurions, pour convenir avec lui des conditions de la paix : ils paſſent dans ſon camp avec confiance, en ſorte que les deux armées ſemblent n'en plus former qu'une ſeule. Pluſieurs Tribuns & Centurions ſe rendent auprès de Céſar pour lui demander ſa protection. Les Eſpagnols les plus diſtingués qu'Afranius & Petrejus avoient forcés de ſe rendre dans leur camp, pour leur ſervir d'otages, ſuivent cet exemple, ils cherchent des connoiſſances qui puiſſent les lui préſenter. Le fils d'Afranius, qui étoit fort jeune, avoit engagé Sulpitius, Lieutenant de Céſar, à ſolliciter ſa grace & celle de ſon pere. La joie étoit égale entre les deux partis, qui ſe félicitoient réciproquement; les uns, d'avoir évité un ſi grand danger; & les autres, d'avoir terminé cette guerre ſans aucune effuſion de ſang. Céſar, au jugement de tout le monde, recueilloit le fruit pré-

cieux de ſa prudence, de ſa modération & de ſa douceur : enfin ſa conduite avoit l'approbation générale.

Cependant Afranius, averti de ce qui ſe paſſoit, quitte les travaux & revient au camp, aſſez diſpoſé à ſupporter avec patience tout ce qui pourroit arriver. Mais Petrejus, ſans s'étonner, fait prendre les armes à ſes Domeſtiques ; il ſe fait accompagner par ſa Cohorte Prétorienne, toute compoſée d'Eſpagnols, & par une troupe de Cavalerie étrangere; il accourt aux retranchemens, fait ceſſer les entretiens des Soldats, chaſſe de ſon camp ceux de Céſar, paſſe au fil de l'épée ceux qu'il peut ſurprendre; mais la plûpart s'étant raſſemblés, ils s'enveloppent le bras gauche de leurs manteaux en forme de boucliers, mettent l'épée à la main, & ſe retirent en combattant juſqu'à leur camp, où ils ſont défendus par les Cohortes de Céſar, qui étoient en faction. Après cela Petrejus, les larmes aux yeux, parcourt les tentes de ſes Soldats, les conjure de ne pas livrer Pompée & ſes Lieutenans à la fureur de leurs ennemis. Il les fait aſſembler, il les fait jurer qu'ils n'abandonneront pas leurs Généraux & leurs Camarades, & qu'ils ne feront aucun traité particulier ; il en fait ferment le premier, il engage Afranius à l'imiter :

les Tribuns, les Centurions & leurs Compagnies ſuivent ſon exemple. Enſuite ils ordonnent à leurs Soldats de livrer ceux de Céſar, qui ſont parmi eux, & font maſſacrer ſur-le-champ ceux qu'ils peuvent trouver; mais la plus grande partie fut cachée, & ſe ſauva par-deſſus les remparts.

Céſar au contraire fit faire une exacte perquiſition des Soldats ennemis qui étoient venus dans ſon camp, & les renvoya ſans leur faire aucun mal; mais il y eut quelques Tribuns & quelques Centurions qui reſterent auprès de lui; dans la ſuite il les traita avec beaucoup de diſtinction, & il les fit monter à des grades ſupérieurs.

Cependant la rareté des fourages, & la difficulté d'avoir de l'eau, augmentoient de jour en jour dans le camp des ennemis; les vivres commençoient auſſi à leur manquer, c'eſt ce qui fit prendre à leurs Généraux le parti de retourner à Lérida, où ils avoient laiſſé une grande proviſion de bled, plutôt que de gagner la Ville de Tarragone, dont le chemin, qui étoit très long, les eût expoſés à plus d'accidens. Cette réſolution étant priſe, ils décampent. Céſar envoie d'abord ſa Cavalerie, pour inquiéter leur arriere-garde, & les ſuit avec ſes Légions. Les troupes d'Afranius faiſoient

peu de chemin, étant continuellement obligées de tourner la tête pour repousser la Cavalerie. Elles avoient à-peine avancé l'eſpace de quatre mille pas, lorſqu'elles furent obligées de gagner une haute montagne, où elles s'arrêterent, ſans néanmoins faire décharger le bagage. Enſuite, lorſqu'elles virent que l'armée de Céſar étoit campée, les tentes dreſſées, & la Cavalerie partie pour le fourage, elles ſe remettent en marche. Céſar en étant averti les ſuivit avec ſes Légions, après avoir laiſſé quelques Cohortes à la garde du bagage, & fait rappeller ſa Cavalerie : elle revint ſur les quatre heures du ſoir. Le combat s'échauffa tellemennt entr'elle & l'arriere-garde ennemie, qu'il s'en fallût peu que celle-ci ne tournât le dos, ayant eu beaucoup de Soldats & quelques Centurions de tués.

Alors Afranius, qui n'avoit ni le tems de chercher un camp convenable, ni la facilité de continuer ſon chemin, voyant d'ailleurs l'armée de Céſar prête à l'attaquer, fut forcé de camper dans un lieu déſavantageux, éloigné de l'eau. Céſar ne voulut ni combattre, ni faire dreſſer les tentes, afin d'être plus diſpoſé à ſuivre Afranius, ſoit qu'il décampât de jour ou de nuit. L'ennemi ayant reconnu le déſavantage de ſon poſte,

travaille toute la nuit à étendre ſes retranchemens ; il fit encore la même choſe le lendemain depuis le point du jour juſqu'au ſoir ; mais plus il embraſſoit de terrein, plus il s'éloignoit de l'eau, & ne remédioit à un mal que par un autre. La premiere nuit perſonne ne ſortit pour aller à l'eau ; le jour ſuivant toute l'armée y alla en corps, mais perſonne n'alla au fourage. Céſar, qui vouloit les forcer par la faim & par la ſoif, fit travailler à les renfermer par un retranchement & par un foſſé, pour ſe garantir de leurs irruptions & de leurs ſorties imprévues. Après avoir employé deux jours à ces ouvrages, Afranius appercevant, le troiſieme jour, que les travaux de Céſar étoient fort avancés, ſortit vers les deux heures après midi, & rangea ſes troupes en bataille à la tête de ſon camp, dans le deſſein de s'oppoſer à la continuation du travail.

Céſar, de ſon côté, raſſembla ſa Cavalerie & ſes Légions occupées aux retranchemens, & ſe mit auſſi en bataille pour ne pas paroître refuſer le combat, contre le ſentiment de ſes Officiers & de ſes Soldats. Il ſouhaitoit d'autant moins d'en venir aux mains, qu'il prévoyoit ne pouvoir pas remporter une victoire complette, à cauſe du peu de terrein, qui n'étoit que de deux

mille pas, & de la proximité des retranchemens des ennemis, qui leur offroit une retraite prompte & sûre. Il étoit résolu de ne point combattre sans y être forcé, & Afranius n'avoit d'autre dessein que de suspendre les travaux de César. Les deux armées resterent en bataille jusqu'au Soleil couché, ensuite chacun rentra dans son camp.

Le lendemain, Afranius, s'étant rendu sur le bord de la Segre, fit tous ses efforts pour en tenter le passage, mais César, ayant envoyé au-delà de cette riviere une partie de sa Cavalerie, avec son Infanterie Allemande, & disposé plusieurs Corps-de-gardes sur les bords, força Afranius d'abandonner ce projet. Enfin, se voyant assiégé de tous côtés, sans vivres, sans bois, sans fourages, il fit demander une conférence à César, & qu'elle se tînt, si cela se pouvoit, hors de la vue des Soldats. César fit réponse qu'il consentoit à l'entrevue, pourvu qu'elle se fît en présence de toute l'armée; il en indiqua le lieu, & Afranius s'y rendit après lui avoir donné son fils en ôtage : il prit la parole le premier, &, affectant de parler très bas, afin d'être moins entendu, » il supplia César de n'être pas irrité de » ce que les Soldats de Pompée & leurs » Commandans avoient voulu conser-

» ver jusqu'à l'extrêmité la fidélité qu'ils
» devoient à leur Général ; que, pour
» y satisfaire, ils avoient supporté la
» plus grande disette & les plus grands
» maux ; que, semblables à des bêtes
» féroces, ils se voyoient enfermés de
» toutes parts sans eau, sans vivres, &
» sans pouvoir s'échapper ; qu'ils ne
» pouvoient plus supporter les peines
» qu'ils souffroient, & la honte dont ils
» étoient couverts ; enfin qu'ils se con-
» fessoient vaincus, & lui demandoient
» instamment, s'il leur restoit encore
» quelque espérance en sa miséricorde,
» qu'il ne les livrât pas au dernier sup-
» plice.

César répondit à haute voix, » qu'il
» n'y avoit personne à qui, dans cette
» occasion, il convînt moins qu'à Afra-
» nius & à Petrejus de vouloir exciter
» la compassion ; que leurs Soldats s'é-
» toient acquittés de leur devoir ; que,
» pour lui, il n'avoit pas voulu profiter
» des occasions favorables qu'il avoit
» eues de combattre avec avantage, afin
» de pouvoir leur procurer une paix
» plus équitable ; que son armée, mal-
» gré la cruauté avec laquelle on avoit
» traité ses camarades, avoit conservé
» la vie à ceux de ses ennemis qui lui
» avoient fait des propositions de paix,
» & s'étoient confiés à sa bonne foi ;

» que, dans le tems que les deux ar-
» mées étoient diſpoſées à l'union & à
» la concorde, Afranius & Petrejus
» avoient été les ſeuls à s'y oppoſer;
» qu'ils avoient indignement violé les
» droits ſacrés d'une treve faite par un
» concert unanime des Soldats des deux
» partis, & qu'ils avoient fait cruelle-
» ment maſſacrer des hommes attirés
» par l'eſpérance d'un accommode-
» ment; qu'il leur arrivoit ce qui étoit
» ordinaire à ceux qui ſe laiſſent aveu-
» gler par leur opiniâtreté & leur arro-
» gance, de demander avec ſoumiſ-
» ſion, & de rechercher avec baſſeſſe
» ce qu'ils avoient dédaigné avec mé-
» pris; que cependant il ne vouloit
» profiter ni de leur foibleſſe, ni de
» l'occaſion qu'il avoit d'augmenter ſes
» forces; que ſon deſſein étoit unique-
» ment de priver ſes ennemis de celles
» dont ils abuſoient pour lui faire la
» guerre injuſtement; que la ſeule &
» derniere condition, ſous laquelle il
» leur accorderoit la paix, étoit qu'A-
» franius & Petrejus ſortiroient de l'Eſ-
» pagne & licencieroient leur armée,
» & que, s'ils l'exécutoient fidelement,
» il ne feroit aucun mal à perſonne. «

Lorſque ce diſcours fut répandu parmi les troupes, il parut, aux applaudiſſemens qu'elles y donnerent, com-

bien il leur étoit agréable, & quelle étoit leur ſatisfaction de ce que, au lieu des mauvais traitemens qu'elles avoient à craindre, comme vaincues, on leur offroit ce qu'elles ſouhaitoient le plus, c'eſt-à-dire leur congé. Comme on conteſtoit ſur le lieu & le tems où l'on devoit les congédier, tous les Soldats crierent qu'il falloit que ce fût ſur l'heure, parceque ſi l'on différoit à un autre tems, les promeſſes les plus ſolemnelles ne ſeroient pas exécutées. Après avoir diſputé quelque tems, on convint que ceux qui étoient établis en Eſpagne, & y avoient des poſſeſſions, auroient ſur-le-champ leur congé, & qu'on licencieroit les autres ſur le bord de la riviere du Var. Céſar s'engagea de leur fournir des vivres juſques ſur les frontieres de la Provence : outre cela il fit rendre aux Soldats de Pompée les effets qu'ils avoient perdus pendant cette campagne, & rembourſa à ſes troupes le prix de ceux qui ſe trouverent entre leurs mains. Depuis ce moment, Céſar devint l'arbitre de tous leurs différends, &, ſur ce qu'Afranius & Petrejus refuſoient de payer la montre aux Soldats, ſous prétexte qu'elle n'étoit pas échue, ils s'en rapporterent à lui, & les uns & les autres s'en tinrent à ce qu'il avoit décidé. Le tiers de cette ar-

mée fut licencié pendant les deux jours qu'elle resta dans son camp, & le reste fut renvoyé sur les bords du Var.

Après cette glorieuse expédition, César parcourut en peu de tems les principales Villes de l'Espagne ; celles qui étoient les plus éloignées lui envoyerent des Députés pour se soumettre à son obéissance. Après avoir réglé toutes les affaires de ce Royaume, il y laissa quatre Légions sous la conduite de Quintus Cassius, son Lieutenant, ensuite il se rendit par terre à Narbonne, & de-là à Marseille, où il apprit que le Préteur M. Lepidus l'avoit nommé Dictateur.

Pendant que César étoit occupé en Espagne, Fabius & Trebonius, ses Lieutenans, avoient poussé le siége de cette Ville avec beaucoup de vigueur, mais, de leur côté, les habitans s'étoient défendus avec beaucoup de courage & d'opiniâtreté, étant soutenus par les troupes que Domitius Ahenobarbus (1), Lieutenant de Pompée, leur avoit amenées, & par un Corps d'habitans des montagnes voisines, gens hardis & déterminés, qu'ils y avoient fait entrer sous promesses de

(1) Il avoit déja été pris à Corfinium par César, qui lui avoit conservé la vie, comme on l'a dit : ce qui ne l'avoit pas empêché de reprendre les armes contre lui.

grandes récompenses. Trebonius avoit réduit la Ville au point d'être forcée, mais César étant arrivé sur ces entrefaites, les habitans, rebutés des maux qu'ils avoient soufferts, réduits à la derniere disette de vivres, affligés de la peste causée par les mauvaises nourritures, se rendirent à lui. Il se fit livrer toutes leurs armes, leurs machines de guerre, leurs Vaisseaux, les deniers publics, &, après leur avoir reproché l'ingratitude dont ils avoient payé les bienfaits qu'ils avoient reçus de lui pendant la guerre des Gaules, il leur dit qu'il ne les conservoit qu'en considération de leur antiquité & de leur réputation (1).

La conquête de l'Espagne avoit mis le comble à la réputation des armes de César; il s'étoit rendu Maître, en moins de quarante jours, de ce beau Royaume, dans lequel il ne possédoit auparavant aucune place, & dont il ne pouvoit espérer aucunes ressources pour la guerre.

Par son courage, sa prudence & son expérience, il avoit entierement dissi-

(1) Marseille est la Ville des Gaules dont l'origine est la plus anciennement connue. Elle avoit été fondée par une Colonie de Phocéens. C'étoit une République très puissante & très riche, avant qu'on entendît parler dans le monde d'aucune Ville des Gaules.

pé une armée plus nombreuſe que la ſienne, compoſée des meilleures troupes de la République, ſans qu'il lui en eût couté, pour ainſi dire, un ſeul homme. Les Citoyens les plus ſenſés, qui avoient fait de ſérieuſes réflexions ſur ſa conduite, & l'avoient comparée à celle de Pompée, étoient perſuadés qu'il falloit néceſſairement que Céſar fût victorieux. La clémence & la douceur avec leſquelles il avoit traité Afranius & Petrejus & les troupes qu'ils commandoient, avoient augmenté le nombre de ſes partiſans.

Après la priſe de Marſeille, Céſar ſe rendit en diligence à Rome. Lorſqu'il y fut arrivé, il préſida en qualité de Dictateur, à l'élection des Magiſtrats. Il ſe fit nommer Conſul avec P. Servilius Iſauricus ; c'étoit l'année où les Loix lui permettoient de poſſéder cette dignité. Enſuite il ſe démit de la Dictature, &, après avoir employé onze jours à mettre ordre aux principales affaires, il ſe rendit à Brindes où il avoit fait aſſembler ſon armée, compoſée de douze Légions ; mais il y trouva ſi peu de Vaiſſeaux, qu'il ne put embarquer que vingt mille hommes d'Infanterie, & ſix cens chevaux.

Pompée avoit eu tout le tems de faire ſes préparatifs ; il avoit raſ-

ſemblé une nombreuſe Flotte tirée de toutes les Provinces dont il étoit le maître. Il avoit levé de groſſes contributions ſur les Rois & les Princes alliés du Peuple Romain, & ſur tous les peuples qui étoient ſous ſa domination ; il avoit neuf Légions toutes compoſées de Citoyens Romains ; il en attendoit encore deux que Scipion lui amenoit de la Syrie ; il avoit trois mille Archers de Crete & de Lacédemone, & douze Cohortes de Frondeurs ; ſa Cavalerie conſiſtoit en ſept mille chevaux, & il avoit fait des proviſions conſidérables de vivres, d'armes, & de toutes ſortes de munitions de guerre. Son fils aîné commandoit une Flotte compoſée des vaiſſeaux que le Roi d'Egypte lui avoit fournis. D. Lælius & C. Triarius commandoient celle d'Aſie ; C. Caſſius celle de Syrie ; Marcellus celle de Rhodes ; Scribonius Libo & M. Octavius avoient ſous leurs ordres les Flottes d'Illirie & d'Achaye ; Marcus Bibulus avoit le commandement général, & c'étoit de lui que tous les autres Commandans recevoient des ordres. Enfin Pompée étoit le maître de la Méditerranée, & de toutes les Provinces de l'Aſie, de la Syrie & de l'Afrique, pendant que Céſar ne poſſédoit que l'Italie, les Gaules & l'Eſpagne.

A ſon arrivée à Brindes, il fit aſſembler ſes Soldats, il leur fit part du deſſein qu'il avoit de les tranſporter au-delà de la Mer. Il leur dit que, comptant ſur leur courage & leur expérience & ſur leur affection pour lui, dont ils lui avoient déja donné tant de preuves, il ſe flattoit de venir bientôt à bout de ſes ennemis; que la facilité, avec laquelle ils s'étoient emparés de l'Italie & de l'Eſpagne, leur promettoit un prompt & heureux ſuccès; que puiſqu'ils étoient ſur le point de voir finir leurs travaux, il les exhortoit à laiſſer en Italie leurs gros bagages & leurs Valets, afin de s'embarquer avec moins d'embarras, & de lui faciliter le tranſport d'un plus grand nombre de troupes; & qu'enfin ils devoient tout eſpérer de la victoire & de ſa libéralité. Ils s'écrierent tous qu'ils étoient prêts à le ſuivre par tout où il voudroit les conduire.

César tirant un augure favorable de la diſpoſition où il voyoit ſes Soldats, mit à la voile le quatre Janvier, & aborda le lendemain ſur les rivages de l'Epire: ayant trouvé entre les bancs de ſable & les rochers, qui bordoient cette côte, une retraite ſûre & tranquille, il mit ſes troupes à terre, dans un lieu appellé Pharſale (1), ſans avoir perdu

AN DE ROME 705.
DE CESAR 52.
COSS.
C. JULIUS CESAR II.
P. SERVILIUS ISAURICUS.

(1) Ce lieu étoit différent de celui qui eſt ſitué en Theſſalie, près duquel Céſar défit l'armée de Pompée,

un ſeul de ſes Vaiſſeaux. Auſſi-tôt qu'il fut débarqué, il renvoya ſa Flotte à Brindes chercher le reſte de ſes Légions & de ſa Cavalerie; mais étant partie trop tard, & ayant manqué le vent, elle fut attaquée dans ſa route par Bibulus. Il étoit à Corfou avec cent dix Vaiſſeaux: ſur la nouvelle que Céſar étoit paſſé, il ſe mit en Mer dans l'eſpérance d'enlever ſes Vaiſſeaux à leur retour; il en rencontra trente, qu'il fit brûler avec les Pilotes & les Matelots, voulant réparer ſa négligence, & inſpirer de la terreur aux autres.

Soit que Céſar deſirât ſincérement la paix, ſoit qu'il fût incertain de l'évenement d'une guerre qu'il étoit ſur le point de terminer, ſoit qu'il voulût épargner le ſang de tant ds Citoyens, prêts à s'égorger les uns les autres, ou qu'il voulût mettre tout le tort du côté de Pompée, il réſolut de faire encore une nouvelle tentative auprès de lui, pour l'engager à la paix. Q. Vibullius Rufus, qui avoit beaucoup de crédit auprès de Pompée, étoit tombé deux fois entre les mains de Céſar, l'une à Corfinium, & l'autre en Eſpagne, il lui avoit conſervé la vie, mais il le retenoit priſonnier. Il crut que la reconnoiſſance des obligations que Vibullius lui avoit, agiſſant fortement ſur ſon cœur,

le

le rendroit plus propre qu'un autre à négocier un accommodement. Céſar lui donna la liberté, lui fit rendre ſes équipages, & le chargea de nouvelles propoſitions. Il le pria de dire à Pompée, qu'il ſeroit avantageux pour l'un & pour l'autre de mettre bas les armes, & d'oublier leurs animoſités, ſans s'expoſer plus long-tems aux caprices de la fortune & à l'incertitude des évenemens; que les pertes qu'ils avoient également ſouffertes, devoient leur ſervir d'inſtruction pour en appréhender de nouvelles; que Pompée avoit été forcé d'abandonner l'Italie; qu'il avoit perdu la Sicile, la Sardaigne & les deux Eſpagnes avec cent trente Cohortes de Citoyens Romains; que pour lui il avoit fait une perte conſidérable par la mort de Curion, par la défaite entiere de ſon armée en Afrique, & par la priſe de Corfou, où ſes troupes avoient été forcées de ſe rendre à diſcrétion. Qu'après avoir éprouvé l'un & l'autre combien la fortune avoit de part aux évenemens militaires, ils devoient ſe dérober à ſon inconſtance, & ménager leurs intérêts & ceux de la République. Que le moment le plus favorable pour faire la paix, étoit lorſque les deux Concurrens égaux en forces paroiſſoient n'avoir rien à rédouter l'un

de l'autre. Que si la fortune en favorisoit un, alors se croyant supérieur à l'autre, il ne voudroit plus accepter des conditions raisonnables. Que puisqu'ils n'avoient pû jusqu'à présent s'accorder sur celles qui avoient été faites, ils devoient s'en rapporter au jugement du Senat & du Peuple Romain. Que pour cet effet ils devoient faire serment en présence de leur armée de les licencier dans trois jours, de renvoyer toutes leurs troupes auxiliaires; d'exécuter fidelement la décision, & d'obéir ponctuellement aux ordres, du Sénat & du Peuple Romain; & qu'enfin il offroit de congédier le premier ses troupes, pour déterminer Pompée à accepter plus promptement les propositions qu'il lui faisoit.

Vibullius crut qu'il n'étoit pas moins important d'avertir promptement Pompée de l'arrivée de César, que de lui faire part des propositions dont il étoit chargé. Pour cet effet il marcha jour & nuit, & changeant souvent de chevaux pour faire plus de diligence, il se rendit auprès de lui, & l'informa que César étoit en marche avec toutes ses troupes. Pompée étoit alors dans la Candinavie, Province de la Macédoine, d'où il se disposoit à se rendre aux quartiers d'hiver qu'il avoit établis dans

les Villes maritimes. Surpris de cette nouvelle, il partit pour s'y rendre, dans la crainte que César ne lui enlevât quelques-unes de ces Villes ; mais il l'avoit prévenu. Dès le lendemain de son débarquement, il avoit marché vers la Ville d'Orco, dont les habitans forcecerent L. Torquatus, qui y commandoit, d'ouvrir les portes & de se rendre. César le renvoya sans lui faire aucun mal. Delà il se rendit, sans perdre de tems, à Apollonie, où il entra sur-le-champ, & où il reçut les Députés de toutes les Villes de l'Epire, qui se soumettoient à lui.

Pendant ce tems-là Pompée marchoit à grandes journées, pour venir au-devant de son ennemi ; il le trouva campé sur la riviere d'Apsus, où il se campa aussi, ayant mis la riviere entre les deux armées.

Vibullius, après avoir laissé assoupir le tumulte que l'arrivée de César avoit excité dans l'armée de Pompée, voulut exécuter la commission dont il étoit chargé ; mais à-peine en eut-il ouvert la bouche, en présence de ceux à qui Pompée communiquoit ses affaires les plus importantes, qu'il l'interrompit, & lui défendit d'en parler davantage, en lui disant : » Pourquoi faut-il que je paroisse redevable à César de la vie & de

» mon retour à Rome ? pourrois-je dé-
» truire l'opinion que l'on ſe formeroit
» que je tiendrois ces graces de la gé-
» néroſité de Céſar? « Ce diſcours lui fut rapporté, après la guerre, par ceux qui étoient préſens. Cependant n'ayant point alors reçu de réponſe, ce refus ne l'empêcha pas de tenter encore d'autres voies d'accommodement, qui n'eurent pas plus de réuſſite.

On doit avoir lieu d'être ſurpris que Pompée ſe rendît ſi difficile ſur les propoſitions de paix que Céſar ne ceſſa de lui faire juſqu'à la bataille de Pharſale, s'il étoit vrai qu'elles fuſſent ſinceres. Si les hommes étoient capables de ſe rendre juſtice, & de la rendre aux autres, Pompée auroit dû ſentir la ſupériorité que Céſar avoit ſur lui, & en prévenir les effets, indépendamment des accidens de la fortune ; mais Pompée étoit d'un eſprit trop borné pour prendre le parti le plus ſûr & le plus raiſonnable. L'orgueil s'empare ordinairement des génies médiocres, ſurtout lorſqu'ils ont d'ailleurs une ſorte de mérite, & que la fortune y joint ſes faveurs ; ils négligent ou mépriſent les conſeils ſages & prudens qu'on veut leur donner, pour ſuivre ceux que la prévention leur ſuggere. Ils ont ſouvent aſſez d'eſprit pour diſtinguer la ſupério-

rité du mérite de ceux qui les approchent; mais la jalousie les empêche de se servir de leurs conseils, parcequ'ils veulent se réserver toute la gloire des succès. Pompée fut toujours jaloux du mérite de Ciceron, & de la vertu de Caton: s'il eût écouté leurs avis, lorsqu'ils lui conseilloient la paix, il n'eût peut-être pas perdu toute sa gloire en un instant. Il faut pourtant convenir qu'une partie du malheur de Pompée, lui arriva pour s'être laissé obséder par un certain nombre de Citoyens ambitieux & sans mérite, qui étoient eclipsés par les grandes qualités de César, & qui ne cesserent de s'opposer à la paix. Je serois aussi fort tenté de croire que César, qui avoit reconnu, dès le commencement de sa brouillerie avec Pompée, l'opposition invincible qu'on lui avoit inspirée pour la paix, affecta d'en multiplier les propositions, pour rendre sa cause meilleure aux yeux du Public, & faire croire que c'étoit malgré lui qu'il avoit commencé & continué la guerre.

Le dessein que César paroissoit avoir de terminer la guerre par un accommodement, ne l'empêchoit pas de se mettre en état de la continuer avec vigueur. Par des Lettres très pressantes, il ordonnoit à Calenus, son Lieutenant à Brin-

des, en lui renvoyant sa Flotte, d'employer tous ses soins pour saisir le moment favorable de faire embarquer le reste de ses troupes; mais Bibulus, qui commandoit les armées navales de Pompée, faisoit tous ses efforts pour s'y opposer: il étoit maître de la Mer avec une Flotte très considérable. De son côté César avoit mis de si bonnes gardes sur les Côtes, qu'il empêchoit Bibulus de descendre à terre pour se pourvoir d'eau douce, de vivres, de bois, & d'autres choses nécessaires; ensorte qu'il étoit obligé de faire venir par mer toutes ces munitions, ce qui lui causoit beaucoup d'incommodités. Libon, aussi Lieutenant de Pompée, qui commandoit une Escadre dans ces parages, se trouvoit dans le même embarras: il se joignit à Bibulus, & ils concerterent ensemble le moyen d'y remédier. Ils s'adresserent à M. Acilius, qui commandoit pour César dans la Ville d'Orco, & à Statius Murcus, qui commandoit sur la Côte; & leur firent savoir qu'ils souhaitoient d'avoir une conférence avec César sur des affaires très importantes; ils firent quelques propositions qui sembloient tendre à un accommodement: ils demandoient une suspension d'armes, & ils l'obtinrent d'autant plus aisément, qu'Acilius & Murcus savoient que Cé-

ſar ſouhaitoit la paix; & qu'ils crurent que la commiſſion, dont Vibullius avoit été chargé, avoit produit un bon effet.

César ayant appris les intentions de Libon & de Bibulus, ſe rendit à Orco. Auſſitôt qu'il fut arrivé, il leur fit ſavoir qu'il étoit prêt à conférer avec eux. Libon ſe préſenta ſeul, il excuſa Bibulus ſur ſon caractere violent & emporté, ſur les inimitiés particulieres qu'il avoit conçues contre Céſar, & ſur les démêlés qu'ils avoient eus pendant leur Edilité, leur Préture & leur Conſulat; ajoutant qu'il avoit appréhendé de n'être pas aſſez maître de ſon reſſentiment, & d'empêcher la réuſſite de l'affaire dont il vouloit l'entretenir. Enſuite il dit que Pompée avoit toujours été très diſpoſé à un accommodement; mais qu'il ne les avoit pas encore chargés de ſon pouvoir abſolu pour traiter. Que ſi Céſar vouloit leur faire connoître ſes intentions, ils en inſtruiroient Pompée, qui ſe rendroit ſans doute à leurs remontrances. Qu'en attendant, ils deſiroient que l'on fît une treve, & qu'on ſuſpendît les hoſtilités, afin d'avoir le tems de ſavoir ſa réponſe.

Céſar répondit à Libon, que puiſque Bibulus & lui n'avoient aucun pouvoir de traiter, il falloit qu'on lui procurât la facilité d'envoyer en toute ſûreté des

Députés à Pompée, ou qu'ils se chargeassent eux-même de les conduire. Qu'à l'égard de la treve qu'ils demandoient, il ne pouvoit l'accorder : que comme ils empêchoient, avec leur Flote, ses vaisseaux & ses troupes de le rejoindre, de même la raison de la guerre vouloit qu'il empêchât Libon & Bibulus de prendre terre, pour se pourvoir des choses dont ils avoient besoin. Que s'ils vouloient l'engager à se relâcher sur cet article, ils devoient, de leur part, lui laisser la mer libre; mais que tant qu'ils tiendroient bon sur ce point, il ne se départiroit pas de l'autre ; que cependant les choses pouvoient rester en l'état où elles étoient, sans que la négociation fût suspendue. Libon ne voulut point se charger de faire conduire en sûreté les Députés de César ; mais il insista sur la suspension d'armes, & le pressa vivement de l'accorder, pour avoir, disoit-il, le loisir d'attendre la réponse de Pompée. Mais César, s'appercevant que le discours de Libon ne tendoit qu'à obtenir de lui la facilité de pouvoir remédier aux besoins pressans de sa Flotte, sans faire aucunes propositions tendantes à la paix, se retira dans le dessein de penser uniquement à continuer la guerre.

Comme les deux camps, de César

& de Pompée, n'étoient ſéparés que par la riviere d'Apſus, les Soldats des deux armées avoient ſouvent occaſion de conférer enſemble ; ils faiſoient entr'eux des eſpeces de treves, pendant leſquelles on ne commettoit aucuns actes d'hoſtilité. Céſar y envoya un jour P. Vatinius, l'un de ſes Lieutenans. S'étant rendu ſur le bord du fleuve, il ſe mêloit familierement dans les diſcours des Soldats, & leur demandoit ſouvent à haute voix, s'il ne ſeroit pas permis à des Citoyens d'envoyer des Députés à leurs Concitoyens, pour parler de paix, ce qu'on ne refuſeroit pas à des fugitifs & à des brigands, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit de prévenir leur deſtruction. Il tenoit encore d'autres diſcours convenables à un homme qui ne parloit que pour le bien & l'intérêt commun. Un jour qu'on l'écoutoit avec un grand ſilence, il s'éleva du côté de Pompée une voix qui dit, que A. Varron promettoit de ſe trouver le lendemain à une conférence, & que de part & d'autre on pourroit en toute ſûreté y envoyer des Députés, pour faire les propoſitions telles qu'ils jugeroient à propos ; en même tems on fixa l'heure du rendez-vous. Le lendemain, à l'heure marquée, il s'y trouva un grand nombre de perſonnes des deux partis, dans l'attente de

l'évenement. La conférence étoit déja commencée, les eſprits paroiſſoient diſpoſés à la paix, lorſque Labienus s'avança hors de la foule ; après avoir parlé pendant quelque tems aſſez tranquillement, il en vint aux altercations ; & comme il commençoit à diſputer avec Vatinius, ils furent interrompus par une grêle de traits lancés ſur ceux qui accompagnoient Vatinius. Il en fut garanti par ſes Soldats qui le couvrirent de leurs boucliers ; mais il y en eut quelques-uns & trois Centurions de bleſſés. Alors Labienus s'écria : » ceſſez de » parler d'accommodement, il n'y a » point de paix à eſpérer, ſi on ne nous » apporte la tête de Céſar «.

L'hiver étoit ſur ſa fin, & les trois premiers mois de l'année s'étoient écoulés, ſans que Céſar eût aucunes nouvelles du reſte de ſon armée. Il avoit écrit fortement à Calenus & à Antoine qui étoient à Brindes, pour leur ordonner de la faire partir inceſſamment ; & il leur avoit indiqué les Côtes où ils pourroient relâcher avec moins de danger. Comme il ſe voyoit avec une armée beaucoup plus foible que celle de ſes ennemis, il ne put réſiſter à ſon impatience & à l'inquiétude que lui cauſoit cette ſituation : il prit la réſolution de ſe rendre lui-même à Brindes, pour

hâter le départ de ses troupes. Dès que la nuit fut venue, sans communiquer son dessein à personne, il se couvre d'un habit d'esclave, il se rend à l'embouchure du fleuve de l'Anius, il y trouve une méchante Galere à douze rames, prête à faire voile pour l'Italie, & s'y embarque sans se faire connoître. Il sembloit que la fortune veilloit, malgré lui-même à sa conservation, & ne vouloit pas qu'il s'exposât témérairement à tomber entre les mains de ses ennemis, dont les Flottes couvroient toute la mer. Dans le tems que sa Galere quittoit l'embouchure du fleuve, il se leve un vent impétueux qui force les eaux de remonter vers leur source, & empêche le Vaisseau de descendre. Le Pilotte effrayé, qui ne peut résister à la violence de la tempête, ordonne aux Matelots de rentrer dans le fleuve à force de rames. César l'ayant entendu, se leve tout-à-coup, se montre, & prenant la main du Pilote, surpris & étonné de le voir : » continue ta route, » mon ami, lui dit-il, ose tout, & ne » crains rien; tu conduis César & sa fortune «. A ces mots, les Matelots oubliant le danger, font tous leurs efforts pour surmonter les vagues & gagner la pleine mer : mais après avoir épuisé leurs forces, ne pouvant franchir l'em-

bouchure du fleuve, ils ſont obligés de céder aux vents. Céſar, qui voit ſa Galere faire eau de tous côtés, & prête à couler à fonds, permet, quoiqu'avec regret, au Pilote de retourner en arriere. Lorſqu'il fut de retour à ſon camp, les Soldats vinrent en foule au-devant de lui; ils lui témoignerent, avec les empreſſemens les plus vifs, la douleur qu'ils avoient eue de ſon abſence, & la joie qu'ils reſſentoient de le revoir; ils lui firent faire par leurs Tribuns & leurs Centurions des plaintes du peu de confiance qu'il avoit en eux & en leur courage, & lui firent dire qu'ils étoient prêts à tout ſacrifier pour ſoutenir ſa gloire & ſa dignité. Mais pendant ce tems-là Bibulus étant mort d'une maladie, qu'il avoit contractée par le froid & la fatigue qu'il avoit eſſuyés pendant tout l'hiver ſur ſes Vaiſſeaux, il n'y eut plus de Commandant général de la Flotte de Pompée; chaque Lieutenant diſpoſa en particulier de ſon Eſcadre; & aucuns n'agiſſant de concert, ils laiſſerent aux troupes, que Céſar avoit laiſſées en Italie, la facilité de s'embarquer, & de le venir joindre. Il apprit quelques jours après, que s'étant embarquées par un vent favorable, elles avoient paru à la vue d'Apollonie, & qu'elles avoient débarqué proche la Ville de Liſ-

ſe ; il alla à leur rencontre, & ſe joignit à Marc-Antoine qui les commandoit. Pompée qui avoit été averti, en même tems que Céſar, de leur arrivée, avoit promptement quitté ſon camp ſur la riviere d'Apſus, dans le deſſein d'empêcher cette jonction ; mais n'ayant pu en venir à bout, il ſe retira à Aſparagium, où il campa avec toute ſon armée.

Céſar, après avoir donné quelques repos aux troupes nouvellement arrivées, ſuivit Pompée, & ſe rendit le troiſieme jour auprès de la même Ville. Dès le lendemain il fit ſortir toutes ſes troupes, & préſenta la bataille à Pompée ; mais voyant qu'il ſe tenoit dans ſon camp, il ſe mit en marche du côté de Dynachium, dans l'eſpérance d'y attirer Pompée, ou de lui couper la communication avec cette Place, dans laquelle il avoit retiré ſes vivres & tout ſon appareil de guerre. Pompée le ſuivit dans la vue de le prévenir ; mais Céſar y arriva le premier ; & Pompée ſe voyant exclus de cette Ville, établit ſon camp au bord de la Mer ſur une roche, appellée Petra, qui formoit un petit Port, & s'y fortifia. Comme il étoit le maître de la Mer, elle lui donnoit la facilité de ſe pourvoir de toutes ſortes de vivres, que ſes Vaiſſeaux lui

apportoient en abondance ; & il résolut d'attendre dans ce poste que ses ennemis fissent quelques mouvemens dont il pût profiter. César comprit par la conduite de Pompée, qu'il avoit résolu de traîner la guerre en longueur, c'est pour quoi il prit parti de l'assiéger. Comme le camp ennemi étoit environné de montagnes & de côteaux fort élevés, il s'en empara ; il y fit construire des Forts, où il mit de bons corps de gardes, & autant que la nature du terrein put le permettre, il fit faire des retranchemens de côteaux en côteaux, pour communiquer à tous ces Forts, & il investit Pompée dans son camp, se proposant dans ce dessein de diminuer la réputation que Pompée s'étoit acquise auprès des Nations étrangeres, lorsque toute la Terre auroit appris, que n'osant en venir à une bataille, César le tenoit assiégé.

Pompée, qui ne vouloit pas s'éloigner de la Mer, dont il tiroit abondamment des vivres, occupa le plus de montagnes & de terrein qu'il put, afin de fatiguer les troupes de César, & d'augmenter leurs travaux par l'immensité des retranchemens qu'ils seroient obligés de faire pour le renfermer. Il fit élever vingt-quatre Forts, garnis de Soldats, qui occupoient un terrein de près de cinq lieues de tour.

Telle étoit la ſituation de ces deux Généraux : Céſar enfermoit une armée plus nombreuſe que la ſienne, qui étoit abondamment pourvue de vivres, & qui ne craignoit pas d'être attaquée dans ſes retranchemens ; mais il avoit rendu par ce moyen ſa Cavalerie inutile, parcequ'elle ne pouvoit pas ſortir de ſon camp. La diſette du fourage y étoit ſi grande, que les chevaux pouvoient à-peine ſe ſoutenir ; toutes les bêtes de ſommes étoient mortes. Le travail continuel, auquel les Soldats de Pompée n'étoient pas accoutumés, la mauvaiſe odeur des cadavres, & la diſette de l'eau, avoient mis la maladie dans ſon camp ; car Céſar avoit détourné les rivieres & les ruiſſeaux qui ſe rendoient à la Mer ; & il avoit arrêté par des digues & des chauſſées les eaux qui couloient des montagnes, & les Soldats de Pompée étoient obligés de creuſer des puits, ce qui leur cauſoit encore une augmentation de travail.

D'un autre côté, Céſar avoit de grandes incommodités à ſouffrir : il manquoit preſqu'abſolument de vivres, ayant conſommé tout le bled qu'il avoit trouvé dans le pays ; & il auroit été obligé de décamper, s'il n'avoit pas eu une aſſez grande quantité de bétail, qu'il tiroit de l'Epire, où il étoit abon-

dant. De plus, ſes Soldats avoient trouvé une reſſource dans une certaine racine nommée *Chara*, qui étoit abondante dans le pays ; ils la détrempoient dans du lait, & en faiſoient une eſpece de pain ; & lorſque dans les entretiens qu'ils avoient avec les Soldats de Pompée, ceux-ci leur reprochoient leur miſere, ils leur jettoient de ces pains, en leur diſant qu'ils mangeroient plutôt l'écorce des arbres, que de laiſſer échapper Pompée de leurs mains. Lorſqu'on lui en préſenta quelques-uns, il s'écria : quoi ! j'ai donc affaire ici à des bêtes féroces ; & il défendit qu'on montrât cette nourriture à ſes Soldats, de peur de les décourager. D'ailleurs, le camp de Céſar étoit ſain ; il abondoit en eau ; ſes Soldats n'avoient aucune maladie, & ils étoient ſoutenus par l'eſpérance de la récolte, qui étoit prochaine.

Dans cette nouvelle façon de faire la guerre, chacun inventoit de ſon côté quelque moyen de nuire à ſon ennemi. Les deux partis étoient tous les jours aux mains ; on ſe diſputoit vivement les moindres poſtes. Mais comme ces ſortes de combats ne ſe faiſoient que pour attaquer, ou défendre les Forts, les avantages étoient alternatifs, & ne décidoient rien. Un jour que Cé-

ſar s'étoit éloigné de ſon camp, & y avoit laiſſé Publius Sylla, pour commander en ſon abſence, Pompée fit attaquer un poſte important, avec une grande partie de ſes troupes. Sylla y conduiſit deux Légions, qui chaſſerent les Soldats de Pompée, ſur leſquels il eut un ſi grand avantage, que s'il n'eût pas retenu les ſiens, il auroit pû terminer la guerre. Quoique Céſar, ſur le rapport qu'on lui fit de l'action, en fût convenu, cependant il donne dans ſes Commentaires des louanges à Sylla, en diſant : qu'il ne pouvoit être blâmé, parcequ'il y a beaucoup de différence entre la conduite que peut tenir un Général, & celle que doit avoir un Lieutenant ; celui-ci devant exécuter exactement les ordres qu'il a reçus, & le Général étant le maître d'agir ſuivant les circonſtances qui ſe préſentent. Une autre fois, il y eut ſix combats dans un ſeul jour en différens endroits. Pompée avoit fait attaquer à la fois pluſieurs Forts, pour favoriſer une principale attaque qu'il avoit projettée ; mais il fut repouſſé avec perte de deux mille hommes, entre leſquels il y avoit pluſieurs bons Officiers. Pour faire voir à Céſar, à ſon retour, avec quelle valeur ſes Soldats s'étoient comportés, & quel danger avoit couru une ſeule

Cohorte qui défendoit un Fort, on lui compta trente mille fleches que les ennemis avoient tirées dans les retranchemens. Le Centurion Sceva, qui y commandoit, se présenta à lui avec un œil crevé, blessé à l'épaule & à la cuisse, & lui fit voir son bouclier percé de deux cens trente coups. César lui fit présent de douze cens sesterces, & du huitieme rang il le fit monter au premier. A l'égard des Soldats de cette Cohorte, qui étoient presque tous blessés, il leur fit donner double paie & double ration de bled.

Quelques jours après, il se passa une action, dans laquelle César eut du désavantage, & qui l'obligea de changer cette maniere de faire la guerre.

Il y avoit dans son armée deux freres Savoyards, nommés Ægus & Roscillus, qui commandoient un corps de Cavalerie Gauloise ; ils étoient très braves, & ils avoient rendu de grands services à César dans les guerres des Gaules & d'Espagne, aussi les avoit-il bien récompensés : il les avoit rendus les premiers de leur Nation ; & leur avoit donné de grandes récompenses, tant en argent qu'en terres. Les bontés que César avoit pour eux, les avoient rendus insolens. Ils prenoient la meilleure part du butin ; ils traitoient avec hauteur

leurs ſubalternes & leurs Cavaliers, dont ils retenoient une partie de la paie. Ceux-ci vinrent en corps ſe plaindre à Céſar : ils l'avertirent que le nombre de leurs Cavaliers n'étoit jamais complet, & qu'ils en détournoient la paie à leur profit. Céſar ne voulut pas, dans la circonſtance où il étoit, traiter cette affaire avec rigueur ; il ſe contenta de les reprendre en particulier, en les avertiſſant qu'ils devoient tout attendre de l'affection qu'il avoit pour eux, & juger par les récompenſes qu'ils avoient reçues de lui, de celles qu'ils devoient eſpérer de ſa libéralité. Cette réprimande leur attira le mépris & les reproches de leurs Officiers & de leurs Soldats ; la honte qu'ils en eurent, & peut-être la crainte que leur châtiment ne fût que différé, les détermina à quitter Céſar, & à paſſer du côté de Pompée. Ils engagerent dans leur complot quelques-uns de leurs amis ; ils avoient même formé le deſſein, comme on l'apprit dans la ſuite, de tuer C. Voluſenus, Général de la Cavalerie ; mais n'en ayant pû venir à bout, ils emprunterent beaucoup d'argent, ſous prétexte de reſtituer celui qu'ils avoient pris. Ils acheterent pluſieurs chevaux, & ils allerent ſe rendre à Pompée avec une aſſez grande ſuite. Comme ils étoient

des premiers de leur Nation, qu'ils étoient en réputation de valeur, & que César les avoit toujours fort distingués, Pompée les reçut avec d'autant plus de joie, que c'étoit une grande nouveauté de voir quelqu'un quitter le parti de César, pendant qu'un grand nombre d'Officiers & de Soldats abandonnoient celui de Pompée. Ces deux hommes voulurent reconnoître, par quelque service, le bon accueil qu'on leur avoit fait: ils avoient observé avec soin le fort & le foible des Fortifications de César, & les endroits par lesquels il étoit plus facile de les attaquer, & ils en instruisirent Pompée. Comme il y avoit long-tems qu'il cherchoit l'occasion de faire quelque irruption dans le camp de César, il profita de cet avis; il ordonna à ses troupes de faire provision de fascines; il fit embarquer de nuit, dans des chaloupes & de petites barques, beaucoup d'Archers & d'Infanterie legére; & ayant tiré soixante Cohortes de son camp & de ses Forts, il les conduisit vers la partie du camp de César, qui étoit la plus proche de la Mer, & la moins à portée d'être secourue. César n'avoit pas eu le tems de faire achever entierement ses fortifications de ce côté-là. Pompée parut à la pointe du jour, il fit attaquer

brusquement les Cohortes avancées, qui étoient en garde sur le bord de la Mer, & les mit en fuite. Marcellinus, qui y commandoit, y envoya la neuvieme Légion, qui ne put arrêter les fuyards, & fut aussi mise en déroute. Les ennemis approchoient déja du camp de Marcellinus, lorsque M. Antoine, qui commandoit dans un poste voisin, informé de ce qui se passoit, parut sur les hauteurs avec douze Cohortes, marchant au secours de Marcellinus. L'arrivée d'Antoine donna le tems aux Soldats de César de se rallier; ils retournerent à la charge, & Pompée fut obligé de se retirer. César, qui étoit accouru à ce poste, ayant reconnu le défaut de ses fortifications, y fit sur-le-champ travailler pour se mettre en état de défense.

Pendant qu'il étoit occupé à donner ses ordres, ses espions vinrent l'avertir qu'une Légion ennemie marchoit pour se rendre au grand camp de Pompée, assez éloigné de celui qu'il avoit sur le bord de la Mer. Sur cet avis, il se flatta de pouvoir accabler cette Légion, & de réparer la perte qu'il venoit de faire. Il se mit à la tête de trente-trois Cohortes, qu'il partagea en deux corps; il partit le plus secrettement qu'il pût, prenant une route opposée en apparen-

ce à celle qu'il vouloit tenir. Il arriva au camp de Pompée, avant qu'il pût en être averti, l'ayant attaqué avec l'aîle gauche qu'il commandoit en perſonne. Il força les retranchemens, entra dans le camp, & en chaſſa la Légion : mais les Cohortes de l'aîle droite, qui attaquoient par un autre côté, ayant perdu du tems à chercher les portes du camp pour les forcer, arriverent trop tard. Pendant ce tems-là Pompée, averti de ce qui ſe paſſoit, vint promptement avec une Légion au ſecours de celle qui avoit été miſe en fuite; l'ayant rencontrée, il la rallia; ces deux Corps, ſoutenus par la Cavalerie que Pompée avoit auſſi amenée, retournerent à la charge, & attaquerent l'aîle droite de Céſar, occupée à franchir les retranchemens; ils la chaſſerent du camp, & la mirent en fuite. Les Soldats de l'aîle gauche de Céſar, voyant revenir leurs camarades en déſordre, prirent l'épouvante, craignant d'être enveloppés. Ils abandonnerent la partie du camp qu'ils avoient priſe : la retraite ſe fit avec tant de confuſion & de déſordre, qu'elle dégénéra en fuite; l'effroi fut ſi grand, que Céſar ne pût les arrêter. Ceux qui portoient les Enſeignes, les lui laiſſoient entre les mains; il fut lui-même entraîné par les fuyards & obligé de ſe retirer.

César nous apprend, avec cette modeſtie qui regne dans ſes Commentaires, que deux choſes empêcherent dans cette action que ſon armée ne fût taillée en pieces. La premiere; c'eſt que Pompée, qui ne s'attendoit pas à cet heureux ſuccès, après avoir vû quelques momens auparavant les troupes abandonner leur camp, & prendre la fuite, eut peur de quelque embuſcade, & fut quelque tems ſans oſer approcher des retranchemens de Céſar. Et la ſeconde, que la Cavalerie de Pompée fut arrêtée, dans ſa pourſuite, par l'Infanterie de Céſar, qui occupoit les paſſages & les portes de ſon camp.

Dans ces deux combats, donnés le même jour, Céſar perdit mille Soldats, avec trente Tribuns militaires ou Centurions, pluſieurs fils de Sénateurs & de Chevaliers Romains. Les ennemis firent pluſieurs priſonniers, & prirent trente-deux Drapeaux. Labienus, ayant obtenu de Pompée les Priſonniers qui avoient été faits, il les fit amener à la tête du camp; & après leur avoir demandé, d'un air inſolent: ſi des Soldats véterans avoient coutume de prendre la fuite, il les fit tous maſſacrer en ſa préſence.

Après cet évenement, Céſar, voyant qu'il ne pouvoit engager Pompée à une

action décisive, résolut de changer de conduite. Il retira dans un même jour toutes ses troupes des postes qu'elles occupoient; & ayant assemblé ses Soldats, il les exhorta à ne se pas laisser abbattre par cette disgrace. Il leur représenta, » qu'après tant d'heureux succès, » ils n'avoient souffert qu'un fâcheux » accident, qui n'avoit pas eu de dan- » gereuses suites. Qu'ils devoient ren- » dre graces à la fortune de s'être ren- » dus maîtres de l'Italie, sans qu'il leur » en eût coûté de sang; d'avoir con- » quis les deux Espagnes, sur des ar- » mées très aguerries, & des Généraux » très expérimentés. Qu'ils devoient se » ressouvenir avec quel bonheur ils » avoient passé la Mer, malgré les » Flottes dont elle étoit couverte, & » quoique tous les Ports & toutes les » Côtes fussent occupés par leurs en- » nemis. Que, comme on ne pouvoit » pas toujours compter sur d'heureux » évenemens, il falloit corriger la for- » tune par la prudence & par l'indus- » trie; qu'ils ne devoient attribuer la » perte qu'ils avoient faite, qu'à son » inconstance. Que pour lui, il avoit » pris toutes ses mesures pour les met- » tre en état de vaincre; qu'il les avoit » placés en un poste avantageux; qu'il » s'étoit emparé d'une partie du camp » ennemi,

» ennemi, après avoir battu & chaſſé
» ceux qui le défendoient; mais que
» la confuſion & la mépriſe leur avoient
» arraché des mains une victoire, dont
» ils étoient preſque sûrs. Que cepen-
» dant il eſpéroit qu'ils feroient uſage
» de toute leur valeur, pour réparer
» cette perte, & la faire tourner à leur
» avantage, comme ils avoient fait à
» Bourges, à Aliſe & à Gregovia «.
Après ce diſcours, il caſſa quelques Enſeignes, & leur ôta leurs Drapeaux.

La premiere choſe qu'il fit, fut de pourvoir aux beſoins des malades & des bleſſés. Il les fit partir ſecrettement & ſans délai au commencement de la nuit, avec tous ſes bagages & ſon attirail de guerre: il leur fit prendre le chemin d'Apollonie, leur défendant de s'arrêter, avant qu'ils fuſſent arrivés au lieu de leur deſtination, & il les fit eſcorter par une Légion. Après cela, n'ayant retenu dans ſon camp que deux Légions, il fit partir le reſte de ſes troupes à la quatrieme veille de la nuit. Il leur fit prendre le même chemin; & quelques heures après, ayant fait donner le ſignal du départ (1), il ſuivit avec les deux Légions qui étoient reſtées, dont

(1) Ce ſignal ſe donnoit avec la trompette; il s'appelloit *vaſa conclamare*, qu'il eſt difficile d'exprimer en notre langue.

il forma son arriere-garde, & il s'éloigna en diligence de son camp.

Aussitôt que Pompé en fut averti, il le suivit; dans l'espérance de le surprendre & de l'attaquer dans sa marche, il fit prendre les devans à sa Cavalerie. Mais comme César marchoit précipitamment & sans aucuns bagages, elle ne put atteindre son arriere-garde que sur les bords d'un fleuve de Macédoine, appellé Genusus. César lui opposa sa Cavalerie, dans laquelle il avoit mêlé quatre cens Soldats d'élite qui repousserent les ennemis, en tuerent plusieurs, & rejoignirent sans perte le gros de l'armée Après avoir fait précisément ce jour-là le chemin qu'il s'étoit proposé, il fit passer le Genusus à son armée, & il se retira à son ancien camp d'Asparagium. Pompée, pour ne pas perdre son ennemi de vue, fit le même chemin, & vint aussi se rendre à l'ancien camp, qu'il avoit occupé à Asparagium, &, comme il n'y avoit aucuns travaux à faire, parceque les retranchemens étoient restés en leur entier, une partie de ses troupes s'éloigna pour aller au bois & au fourage; d'autres qui avoient laissé une partie de leur bagage, parcequ'on étoit parti fort brusquement, se voyant si proches du camp qu'ils venoient de quitter, y retournerent pour

aller chercher ce qui leur manquoit.

César, qui avoit prévu que cela arriveroit, décampa aussitôt, & faisant ce jour-là une double marche, il alla camper trois lieues plus loin, ce que Pompée ne put faire à cause du grand nombre de ses Soldats qui s'étoient écartés. Dès l'entrée de la nuit suivante, César fit encore prendre les devans à ses bagages, & se mit en route lui-même sur les huit heures du matin : il fit la même manœuvre les jours suivans, sans que rien pût l'arrêter ; l'avance qu'il avoit eue sur Pompée le premier jour, empêcha celui-ci de pouvoir l'atteindre, quelque peine qu'il prît ; en sorte qu'après plusieurs marches forcées, le quatrieme jour il cessa de le poursuivre.

Le dessein de César étoit de se rendre à Apollonie, tant pour y laisser ses blessés & payer ses troupes, que pour rassurer les Villes qui avoient pris son parti, & y mettre des Garnisons : il n'employa que très peu de tems à ces opérations ; il manda à Cnæus Domitius, qu'il avoit envoyé dans la Macédoine avec deux Légions & cinq cens chevaux pour la réduire sous son obéissance, de le venir joindre, & ensuite il prit sa marche par l'Epire & par l'Acarnanie, pour se réunir avec Domitius.

Pendant ce tems-là Pompée marchoit à grandes journées pour se rendre en Macédoine, dans le dessein de se joindre à Scipion, qui lui amenoit d'Asie deux Légions, & d'aller ensuite surprendre Domitius. Mais celui-ci fut heureusement sauvé par le bon office de ses ennemis : car ses Coureurs ayant rencontré ceux de Pompée, au nombre desquels étoient des amis de ces deux hommes qui avoient quitté, comme on l'a dit, le service de César ; ils se reconnurent pour avoir autrefois fait la guerre ensemble dans les Gaules, &, soit par vanité ou à cause de l'ancienne amitié qu'ils avoient contractée, ils apprirent aux Coureurs de Domitius ce qui s'étoit passé, avec le départ de César & l'arrivée de Pompée. Sur cet avis, quoique Domitius eût à-peine quatre heures devant lui, il gagna Æginium, Ville située à l'entrée de la Thessalie, où il se fortifia, & dans laquelle César vint le joindre.



LIVRE SEPTIEME.

LA nouvelle de ce qui s'étoit passé à Dirrachium s'étoit déja répandue partout. Les lettres que Pompée & ses partisans avoient écrites de toutes parts avoient beaucoup exagéré leurs avantages. Elles marquoient que César fuyoit avec ses troupes à demi vaincues & toutes délabrées, & qu'elles n'osoient soutenir la présence de Pompée; la renommée, qui augmentoit encore ces faux bruits, avoit aliéné, du parti de César, plusieurs Villes qui aimoient mieux participer à la victoire de Pompée, que de s'associer à la disgrace de César.

César, après sa jonction avec Domitius, se rendit à Gomphes, la premiere Ville de Thessalie, en sortant de l'Epire. Quelques mois auparavant, elle lui avoit envoyé des Ambassadeurs, pour l'assurer de sa soumission; mais la nouvelle de ce qui s'étoit passé à Dyrrachium avoit fait changer les habitans de sentiment. Androsthene, Préteur de la Thessalie, leur avoit donné des armes; il avoit fait entrer dans la Ville tous les esclaves de la campagne, & il avoit dépêché vers Pompée & Sci-

pion pour avoir du ſecours, leur mandant que ſa Place, quoiqu'aſſez bien fortifiée, ne pourroit cependant pas ſoutenir un long ſiége. Céſar, qui ſavoit que Pompée étoit encore trop éloigné pour la ſecourir, l'inveſtit, & ayant ordonné à ſes Soldats de ſe pourvoir d'échelles, & de tout ce qui étoit néceſſaire pour l'attaque d'une Place, il leur repréſenta de quelle importance il étoit pour eux de ſe rendre maîtres d'une Ville riche & opulente, qui leur procureroit l'abondance de toutes choſes, & jetteroit la terreur chez toutes les autres qui avoient quitté ſon parti, s'ils l'emportoient avant qu'elle fût ſecourue. Ce diſcours inſpira tant d'ardeur à ſon armée, que cette Ville, dont les murailles étoient fort hautes, & dont l'attaque ne commença qu'à trois heures après midi, fut emportée avant le Soleil couché, & abandonnée au pillage. Le lendemain, il marcha avec tant de diligence contre la Ville de Métropolis, que ſon arrivée prévint la nouvelle de ce qui s'étoit paſſé à Gomphes. Les habitans avoient fermé leurs portes, & ſe préparoient à la défenſe; mais inſtruits par les priſonniers que Céſar avoit fait approcher des murs, ils ſe rendirent, & il les conſerva. Enſuite toutes les Villes de la

Thessalie se rendirent à lui, excepté celle de Larisse, auprès de laquelle Scipion étoit campé, avec deux Légions. Comme les bleds étoient presque murs, César résolut d'attendre dans cette Province l'arrivée de ses ennemis, & d'en faire le théatre de la guerre.

Pompée étant arrivé quelques jours après, se joignit avec Scipion, & vint se camper dans les plaines de Pharsale, où son malheureux destin l'attendoit. Cependant son dessein n'étoit pas d'en venir si-tôt à une bataille. Il avoit résolu de traîner la guerre en longueur; mais il fut arrêté dans ses projets, par l'orgueil, la présomption, & le peu d'expérience de ses Lieutenans. Ayant trop de confiance en leurs forces, qu'ils ne connoissoient pas, ils l'obligerent de combattre, malgré son sentiment. Les principaux Citoyens, & les plus grands de Rome qui l'accompagnoient, uniquement conduits par leur ambition & leur jalousie, souffroient impatiemment le joug de Pompée, qui leur commandoit en Souverain; lorsqu'ils le voyoient agir avec prudence & avec circonspection, ils disoient qu'il ne vouloit pas si-tôt terminer la guerre, afin de goûter plus long-tems le plaisir de voir près de lui une nombreuse cour de Préto-

riens & de Consulaires. Domitius Ahenobarbus l'appelloit toujours ironiquement Agamemnon, & le Roi des Rois. Favonius disoit, » mes amis, nous » ne mangerons pas encore cette année » des figues de Tusculum (1). Lucius Afranius, qui, comme on l'a vu, avoit perdu l'armée d'Espagne, & avoit été accusé de l'avoir livrée à César, demandoit pourquoi l'on n'alloit pas combattre ce brocanteur de Provinces, pour connoître s'il étoit aussi grand Capitaine que bon Marchand. Ces reproches & ces railleries, auxquels Pompée étoit fort sensible, le déterminerent enfin à combattre. Encore, si ces hommes, qui se plaignoient si hautement de la lenteur de Pompée, avoient eu quelque mérite ou quelque expérience en l'art militaire! mais aucun d'eux n'avoit jusqu'alors fait ses preuves; excepté Labienus, il n'y en avoit pas un seul qui se fût distingué dans quelque Commandement supérieur; ils pensoient moins à s'assurer de la victoire, qu'aux avantages qu'elle pourroit leur procurer. Ils partageoient d'avance les récompenses & les dignités; ils désignoient les Préteurs, les Consuls, & les Gouverneurs des Provinces; ils de-

(1) Elles passoient pour les meilleures de toute l'Italie.

mandoient les confiſcations des biens de ceux qui ſuivoient le parti de Céſar; Scipion, Lentulus, Domitius, étoient dans de continuelles conteſtations, & en venoient juſqu'aux paroles offenſantes, pour ſavoir lequel d'entr'eux ſeroit préférablement élevé à la dignité de Souverain Pontife, que Céſar poſſédoit, & l'on ne parloit dans les Conſeils, que de la rigueur dont on uſeroit, non-ſeulement envers les vaincus, mais même contre ceux qui avoient gardé la neutralité. Mais Céſar, imitant Alexandre lorſqu'il coupa le nœud Gordien, termina bientôt ces difficultés, & trancha le nœud de toutes ces conteſtations, en ſe ſervant de ſon épée, avec prudence & courage.

Après avoir abondamment pourvu aux vivres, bien fortifié ſon camp, & avoir donné à ſes troupes le tems de ſe remettre de la diſgrace de Dyrrachium, voyant leur courage rafermi, il prit la réſolution d'éprouver ſi Pompée auroit la volonté de combattre. Il rangeoit tous les jours ſes troupes en bataille, & chaque fois il s'approchoit plus près des retranchemens de ſes ennemis, juſqu'à ſe poſter un jour au pied des hauteurs qu'ils occupoient, ce qui augmentoit la hardieſſe de ſes Soldats. Pompée ſe contentoit de ranger

les ſiens ſur le penchant de la montagne où il étoit campé, dans l'eſpérance que Céſar, avide de combattre, s'engageroit dans quelque lieu déſavantageux. Celui-ci, voyant qu'il ne pouvoit l'attirer au combat, réſolut de faire la guerre autrement. Il prit le parti d'être toujours en marche, afin que, changeant ſouvent de camp, & forçant Pompée de le ſuivre en différens lieux, il pût faire naître quelque occaſion favorable de combattre; d'ailleurs, il comptoit qu'il lui ſeroit plus facile de ſe pourvoir de vivres, & qu'il fatigueroit l'armée ennemie, peu accoutumée au travail, en l'obligeant d'être toujours en mouvement. Un jour ayant donné le ſignal du départ, & les tentes étant déja pliées, Céſar s'apperçut que l'armée ennemie, contre ſon uſage ordinaire, s'étoit éloignée de ſes retranchemens, enſorte qu'on pouvoit la combattre ſans déſavantage. Alors s'adreſſant à ſes troupes, déja prêtes à ſortir: » Différons pour le moment » notre départ, leur dit-il, & penſons » à combattre comme nous le deſirons » depuis ſi long-tems, nous ne trouve» rons peut-être pas dans la ſuite une ſi » belle occaſion. « En même-tems il conduit ſes troupes ſur le champ de bataille.

Pompée, comme on l'apprit depuis, s'étoit enfin déterminé à combatre, entraîné par les sollicitations de ceux qui l'accompagnoient. Il avoit même dit, en plein Conseil, » que l'armée de César seroit défaite avant que toutes les » troupes en vinssent aux mains ». Et voyant qu'on s'étonnoit d'un pareil discours : » je sais, dit-il que je promets » une chose presqu'incroyable ; mais » écoutez quel est mon dessein, afin » que vous marchiez avec plus d'assu- » rance contre l'ennemi. J'ai fait pro- » mettre à la Cavalerie, & elle s'est » engagée de le faire, que lorsqu'elle » seroit proche de l'ennemi, elle pren- » droit en flanc l'aîle droite de César, » pendant que l'Infanterie la prendroit » en queue, en sorte qu'elle sera mise » en déroute avant que nous ayons lan- » cé un seul trait. Ainsi nous finirons » la guerre, sans exposer nos Légions, » & presque sans tirer l'épée, ce qui » nous sera facile, étant très supérieurs » en Cavalerie. « Ensuite il avoit ordonné à tout le monde de se préparer au combat, & de confirmer la bonne opinion qu'il avoit du courage & de l'expérience de ceux qui l'écoutoient. Labienus, qui étoit présent, donna de grandes louanges à ce projet, & pour le faire valoir, il parla avec mépris de

l'armée de César, & s'adressant à Pompée, il lui dit. » Ne croyez pas avoir » à faire à ces troupes qui ont soumis » les Gaules & la Germanie; j'ai été » présent à tous leurs combats, & je » n'avance rien dont je n'aie été té» moin : il reste peu de Soldats de cet» te armée; la plus grande partie a péri » dans les batailles qu'ils ont livrées; » le mauvais air, qui régne dans l'Italie » pendant l'automne, en a emporté » plusieurs; les autres se sont retirés » chez eux, & il en est resté un grand » nombre dans le Continent: les trou» pes que vous voyez, ont été recru» tées avec de nouvelles levées faites » dans la Gaule citérieure, & dans les » Colonies au-delà du Pô, & ce qui » restoit de vieux Soldats, a péri dans » les deux combats de Dyrrachium. « Après ce discours, il fit serment de ne revenir au camp que victorieux, & il exhorta les autres à faire la même chose. Pompée, en l'approuvant, jura aussi, & chacun, sans balancer, suivit leur exemple.

Lorsque César se fût approché de l'armée ennemie, il remarqua qu'elle étoit rangée dans cet ordre: Pompée étoit à l'aîle gauche, avec la premiere & la troisieme Légion, que César lui avoit renvoyée au commencement de

la guerre civile. Scipion commandoit au centre, avec les deux Légions de Sirie; & Afranius conduisoit l'aîle droite, avec une Légion de Cilicie, jointe aux Cohortes Espagnoles qu'il avoit amenées avec lui, auxquelles Pompée avoit beaucoup de confiance. Il y avoit outre cela cent dix Cohortes, qui pouvoient monter environ à quarante-cinq mille hommes, qu'il avoit disposées dans le centre & sur les aîles; il avoit deux Cohortes de vieux Soldats, qu'il avoit dispersées en différens endroits, & il en avoit laissé sept à la garde de son camp. Sa droite étoit appuyée sur un ruisseau, dont les rives escarpées & embarassées la mettoient hors d'attaque; c'est pourquoi il avoit porté à son aîle gauche toute sa Cavalerie, avec ses Archers & ses Frondeurs, qui faisoient un corps d'environ dix mille hommes.

César, gardant toujours son ordre de bataille, rangea son armée sur trois lignes. Il avoit placé à l'aîle droite sa dixieme Légion, & à la gauche la neuvieme, quoique fort affoiblie par les combats de Dyrrachium; il y avoit joint la huitieme, ensorte que ces deux Légions n'en faisoient qu'une, ou environ; il avoit mis au centre quatre-vingt Cohortes, qui montoient en-

viron à quarante mille hommes, & il en avoit laissé deux à la garde de son camp. M. Antoine conduisoit la gauche, P. Silla la droite, & Cnæus Domitius étoit au centre; pour lui, il se plaça à la droite opposée à Pompée. Mais après avoir reconnu la disposition de l'armée ennemie, appréhendant que son aîle droite ne fût enveloppée par la Cavalerie de Pompée, qui étoit très nombreuse, il tira promptement une Cohorte de chacune des Légions qui composoient la troisieme ligne, & il en forma une quatrieme ligne, en l'avertissant qu'en ce jour la victoire dépendoit de sa valeur. Il lui ordonna, lorsqu'elle en viendroit aux mains avec la Cavalerie, de ne pas lancer ses javelots de loin, mais de s'attacher à frapper les Cavaliers au visage, parceque, leur dit-il, » cette Cavalerie » n'étant composée que de jeunes gens » efféminés, curieux de leurs personnes, d'ailleurs, peu expérimentés, » ils ne pourront soutenir l'éclat de vos » armes, & la crainte de se voir défigurés par quelques blessures, leur » aura bientôt fait prendre la fuite. « Il recommanda à toute l'armée de ne pas s'ébranler sans son ordre, & surtout à la troisieme ligne d'attendre le signal qu'il lui donneroit avec son étendart.

Enſuite, parcourant tous les rangs, il exhorta ſes Soldats, ſuivant ſa coutume, à bien faire leur devoir; il leur rappella le ſouvenir des bienfaits dont il les avoit comblés, il les prit à témoin du deſir qu'il avoit toujours marqué pour la paix, & des efforts qu'il avoit faits pour y parvenir, par l'entremiſe de Vatinius, de Clodius, & de Libon; qu'il n'avoit pû obtenir une conférence avec Pompée, ni la permiſſion de lui envoyer des Députés; il ajouta qu'il n'avoit jamais été prodigue du ſang de ſes Soldats, & qu'il auroit beaucoup mieux aimé employer ſes armes pour la gloire & le ſalut de la République, que voir ſes Citoyens ſe détruire les uns les autres. Comme il paſſoit devant la dixieme Légion, un brave Officier, nommé Craſtinus, qui l'année précédente avoit été premier Capitaine de cette Légion, & ſervoit alors en qualité de Volontaire, s'adreſſant à Céſar: » Mon Général, lui dit-» il, aujourd'hui je mériterai vos » louanges, ſoit que je meure ou que » je vive, « & auſſitôt, entendant le ſon de la trompette, il dit à ſes Soldats: » Vous qui fûtes autrefois mes » compagnons d'armes, ſuivez-moi, » & ſervons aujourd'hui notre Général » avec ce même zele dont nous lui

» avons si souvent donné des marques ;
» voici le dernier combat, dont le suc-
» cès doit lui rendre son honneur, & à
» nous notre liberté. « A ces mots il se détache le premier de l'aîle droite, suivi d'environ cent vingt volontaires choisis, & marche à l'ennemi. Il n'y avoit entre les deux armées qu'autant d'espace qu'il en falloit pour venir à la charge de part & d'autre ; mais Pompée avoit ordonné à ses troupes de rester fermes dans leurs postes, d'essuyer sans s'ébranler l'attaque des ennemis, afin de rallentir leur impétuosité & leur premiere ardeur, & de les laisser eux-mêmes rompre leurs rangs. Cependant Crastinus s'étant avancé à la tête de sa troupe, & ne voyant faire aux Soldats de Pompée aucun mouvement pour lui épargner une partie du chemin, l'expérience qu'ils avoient acquise dans les combats précédens les porta à s'arrêter eux-mêmes au milieu de leur course, & après avoir repris haleine pendant quelque tems, ils coururent de nouveau sur l'ennemi, lancerent leurs javelots, & mirent l'épée à la main ; en même-tems toutes les Légions s'ébranlerent, les Soldats de Pompée les reçurent courageusement, soutinrent les efforts de ceux de César sans se rompre, lancerent aussi leurs

javelots, & mirent l'épée à la main.

Pendant qu'on ſe battoit avec beaucoup d'ardeur, la Cavalerie de Pompée, qui étoit à l'aîle gauche, partit, ſuivant l'ordre qu'elle avoit reçu, & vint avec ſes Archers & ſes Frondeurs fondre ſur celle de Céſar, qui ne pût la ſoutenir, & recula; celle de Pompée n'en fût que plus vive à la pouſſer, & l'ayant miſe en déroute, elle commença à étendre ſes Eſcadrons, à deſſein de prendre en flanc l'Infanterie de Céſar, & de l'envelopper. Céſar s'en étant apperçu, donna le ſignal à ſa quatrieme ligne, compoſée de ſix Cohortes; s'étant avancées, elles chargerent la Cavalerie de Pompée avec tant de vigueur, qu'elles la firent reculer; elle tourna le dos, & non-ſeulement elle quitta la place, mais elle s'enfuit ſur les montagnes voiſines. Sa fuite laiſſa les Frondeurs & les gens de trait ſans défenſe, tout fut taillé en piéces, & du même pas ces Cohortes tomberent ſur l'aîle gauche de Pompée, la tournerent & l'envelopperent pendant que le centre de ſon armée étoit aux mains avec l'ennemi. En même-tems Céſar fit avancer ſa troiſieme ligne, qui étoit reſtée tranquille dans ſon poſte, & faiſant ſuccéder des troupes fraîches à celles qui étoient fatiguées, l'armée de

Pompée, qui avoit d'ailleurs l'ennemi à dos, ne pût résister à cette attaque, & prit la fuite de toutes parts.

Lorsque Pompée avoit vû sa Cavalerie défaite, se défiant du succès de cette journée, il s'étoit retiré dans son camp. En arrivant, il dit aux Officiers, commandés pour la garde des retranchemens, » s'il arrive quelque dé-» sordre ayez soin de défendre le camp, » je vais visiter les autres postes, & don-» ner ordre à tout «. Ensuite il se retira dans sa tente, pour attendre l'évenement du combat.

César voyant l'armée de Pompée en fuite, & ne voulant lui donner aucun relâche, exhorta les siens à couronner leur victoire par l'attaque & la prise du camp ennemi. Ils lui obéirent courageusement; ils n'eurent affaire qu'à quelques Cohortes effrayées, soutenues par les Thraces, & par quelques troupes auxiliaires, qui firent peu de résistance: ils y entrerent de toutes parts. » Quoi! jusques dans mon » camp! « s'écria Pompée tout éperdu, voyant les ennemis qui franchissoient ses retranchemens. Aussitôt, ayant jetté les marques de sa dignité, il monta à cheval, & prit la fuite. On trouva dans le camp les tables toutes dressées, quantité de vaisselle d'ar-

gent étalée, les tentes couvertes de feuillages, & garnies de gason, pour conserver la fraîcheur, & beaucoup d'autres choses, qui marquoient trop de luxe & de volupté, & une trop grande confiance dans la victoire.

César, s'étant emparé du camp de Pompée, engagea encore les Soldats à profiter de la victoire, au lieu de s'amuser au pillage. Il les conduisit à une montagne, sur laquelle s'étoit retirée une partie de ceux qui s'étoient sauvés de la Bataille, il fit commencer une ligne de circonvallation : mais les ennemis, craignant de manquer d'eau dans ce poste, l'abandonnerent & se retirerent vers la Ville de Larisse. Alors César partagea son armée en trois corps, en laissa un dans le camp de Pompée, en envoya un autre dans le sien, & avec le troisieme, composé de quatre Légions, il poursuivit ses ennemis par un chemin plus commode que celui qu'ils avoient pris; les ayant atteints au bout de deux lieues, il rangea ses troupes en bataille, ce qui obligea ces fuyards de s'arrêter sur une montagne, au pied de laquelle couloit une riviere. Quoique la nuit approchât, & que les troupes fussent accablées de lassitude, cependant, après les avoir exhortées à prendre

courage, & leur avoir fait connoître qu'elles étoient à la fin de leurs travaux, il fit faire une tranchée, pour couper la communication de la montagne avec la riviere, & empêcher que les ennemis ne fiſſent proviſion d'eau pendant la nuit; ce qui ayant été d'abord exécuté, ils ſe rendirent à diſcrétion.

A la pointe du jour Céſar les fit deſcendre de la montagne, & leur ordonna de mettre bas les armes; ils obéirent, & s'étant jettés à terre, les larmes aux yeux, en état de ſupplians pour exciter ſa miſéricorde, il les fit relever, il les conſola, & pour les raſſurer, leur ayant rappellé en peu de mots la douceur & la clémence dont il avoit uſé envers ſes ennemis vaincus, depuis le commencement de la guerre, il déclara qu'il leur conſervoit la vie, il défendit à ſes Soldats de leur faire aucune inſulte, & il leur fit rendre tout ce qui leur appartenoit. Enſuite il fit venir d'autres Légions de ſon camp, y renvoya, pour prendre du repos, celles qui l'avoient accompagné, & le même jour il ſe rendit à la Ville de Lariſſe.

Telle fut l'iſſue de la bataille de Pharſale, qui rendit Céſar Maître de tout l'Empire Romain. Cette victoire ne lui

couta que deux cens Soldats, mais il y perdit trente de ſes plus braves Officiers, & entr'autres Craſtinus, dont on a ci-devant parlé. Il fut tué d'un coup d'épée, qui lui paſſa au travers de la bouche. Céſar lui donna les éloges qu'il méritoit, en préſence de ſon armée, & témoigna le regret qu'il avoit que la mort l'eût ſouſtrait à ſa reconnoiſſance. Il y eut quinze mille hommes de tués du côté de Pompée, mais plus de vingt-quatre mille vinrent ſe rendre, & Céſar les traita tous avec ſon humanité ordinaire.

De tous les Lieutenans de Pompée, & de ſes principaux Officiers, il n'y en eut pas un ſeul de tué ni de fait priſonnier. Ces hommes, qui avoient tant fait les braves avant la bataille, prirent la fuite avec une frayeur égale à celle dont les plus timides animaux ſont ſuſceptibles, aucun d'eux ne fut même bleſſé. Ils tinrent parole à Pompée, lorſqu'ils avoient juré de ne pas rentrer dans le camp ſans être vainqueurs, ils chercherent d'autres lieux plus propres à ſe mettre en ſûreté. Ce brave Labienus, qui avoit fait tant de belles actions dans les Gaules ſous les yeux de Céſar, n'oſa plus ſoutenir ſes regards après l'ingratitude dont il l'avoit payé : il fut des premiers à prendre la fuite. On auroit pu

dire de lui ce que dit depuis un Capitaine Espagnol, qu'un tel jour il fut brave.

Cependant Pompée s'étoit retiré avec précipitation dans la Ville de Larisse, &, sans s'y arrêter, il avoit marché toute la nuit escorté seulement d'environ trente chevaux. Il arriva au bord de la mer, où ayant trouvé un Vaisseau Marchand, il s'embarqua, & fit aussitôt mettre à la voile, se plaignant souvent qu'il avoit été tellement trompé dans ses espérances, que ceux sur la valeur desquels il comptoit le plus, avoient été des premiers à prendre la fuite & à le trahir. Mais tel est le défaut ordinaire des esprits outrés, leur trop grande confiance ne voit les périls que de loin, & ils ne reconnoissent les difficultés que lorsqu'ils en sont presque accablés.

Si l'on considere à quelles tristes réflexions ce grand homme se trouva livré à l'instant de sa défaite, il est difficile de ne se pas laisser attendrir sur son sort. Cet homme toujours victorieux, qui ne voyoit personne au-dessus de lui dans l'Univers, ce Héros couvert de gloire & de lauriers, qui, une heure avant ce fatal combat, commandoit à tout le Sénat, & à tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, à

plusieurs Rois qui lui avoient amené leurs troupes auxiliaires, qui étoit à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes, qui se croyoit sûr de remporter la victoire, & méprisoit l'armée de César moins nombreuse que la sienne; ce grand Pompée enfin, fuit presque seul sans amis & sans domestiques; il arrive dans l'Isle de Lesbos, où il avoit laissé sa femme Cornélie, il la fait avertir; elle reconnoît à la tristesse & au peu de cortége du Messager, que Pompée est vaincu. Cette femme, qui adoroit son mari, qui partageoit sa gloire avec lui, qui attendoit avec confiance la nouvelle d'une victoire dont elle avoit auguré favorablement sur les premiers succès de Pompée, apprend dans l'instant, qu'il fuit ses ennemis; qu'après avoir commandé toutes les flottes de la République, qu'après s'être vu à la tête de cinq cens voiles, il est seul dans un Vaisseau d'emprunt. Frappée d'un si subit & si cruel revers, elle succombe à sa douleur, elle s'évanouit: elle ne reprend ses sens que pour sentir toute l'étendue de son malheur. Mais son courage ne l'abandonne pas, elle ne connoît plus d'autre bonheur que celui de partager les infortunes de son mari, elle se rend au Port; son abord tendre & compatissant n'a rien qui mar-

que la foibleſſe de ſon ſexe. Elle s'embarque avec lui & avec quelques-uns de leurs amis, qui ſe flattent de trouver un aſile en Egypte. Ils comptoient ſur la reconnoiſſance du Prince qui y régnoit, dont le pere, autrefois chaſſé de ſon Royaume par ſes Sujets, avoit dû ſon rétabliſſement à Pompée, mais Pompée n'avoit jamais éprouvé de revers. Il ignoroit que l'infortune eſt le premier éguillon qui excite l'ingratitude des hommes. Il aborde en Egypte; le bruit de ſa défaite avoit déja prévenu ſon arrivée. Pompée, qui regardoit comme indigne de ſa grandeur d'avoir obligation à Céſar, qui étoit ſon gendre, eſt obligé de mandier le ſecours d'un jeune Prince, qui, quelques jours auparavant eût été fort heureux de lui faire ſa cour, & de lui demander ſa protection.

Cependant Ptolomée, Roi d'Egypte, averti de l'arrivée de Pompée, incertain de la réception qu'il devoit lui faire, tenoit conſeil avec ſes Miniſtres. La principale autorité étoit entre les mains d'un Eunuque, appellé Photin, qui avoit élevé le jeune Prince, dont il gouvernoit le Royaume, à cauſe de ſon bas âge. Photin ne conſulta qu'un Egyptien, nommé Achillas, auquel il avoit donné le commandement des armées,

mées, & un certain Sophiste, appellé Théodotus, natif de Chio, qu'il avoit mis auprès du Prince pour lui enseigner la Rhétorique. Photin étoit d'avis de recevoir Pompée, Achillas ne vouloit pas qu'on lui donnât de retraite, mais Théodotus, pour faire parade de son éloquence, dit » qu'il n'approuvoit » aucun des deux avis ; que s'ils rece- » voient Pompée, ils auroient César » pour Ennemi & Pompée pour Maître ; » que s'ils le renvoyoient, ils avoient » à craindre que Pompée ne les punît » un jour de cette injure, & que César » ne se vengeât de ce qu'on n'auroit pas » retenu Pompée ; qu'ainsi le meilleur » & le plus sûr parti étoit de le recevoir » & de le faire mourir : que, par ce » moyen, ils feroient plaisir à César, » & qu'ils n'auroient point à craindre le » ressentiment de Pompée ; *car*, ajou- » ta-t-il, *le Lion mort ne mord point* «. Photin ayant approuvé l'avis de Théodotus (1), Achillas fut chargé de l'exécuter. Il prit avec lui Septimius & Salvius, deux Romains qui avoient autrefois eu quelque commandement sous Pompée, & qui s'étoient établis en

(1) Ce Theodotus, après avoir été errant pendant plusieurs années, fut pris après la mort de César, & livré à Brutus, qui le fit mourir dans les plus cruels tourmens.

Egypte, & montant avec plusieurs Soldats sur une barque, ils se firent conduire à son Vaisseau. Pompée fût surpris de ne voir venir au-devant de lui qu'un seul esquif : ses amis, choqués d'une réception si peu digne de lui, vouloient qu'il s'éloignât du rivage. Cependant la barque s'étant approchée, Septimius fut le premier qui le salua en langage Romain, en lui donnant le titre d'*Imperator.* Achillas lui parla en langage Grec : il lui dit que le Roi l'attendoit sur le rivage pour le recevoir, & l'invita à passer dans sa barque, parceque la côte n'étoit pas sûre pour son Vaisseau. Pompée, après avoir embrassé Cornélie, qui fondoit en larmes, descendit, accompagné seulement de deux de ses amis, de son afranchi Philippe & d'un esclave ; &, voyant que, dans le trajet, aucun de ceux qui l'accompagnoient ne lui faisoit honnêteté & ne lui adressoit la parole, il dit à Septimius, » mon » ami, ne vous reconnois-je pas pour » un homme qui a autrefois fait la » guerre avec moi «. Septimius ne lui répondit que par un signe de tête, & comme ils approchoient de la terre, il frappa Pompée par derriere d'un grand coup d'épée, & en même-tems Achillas & Salvius le tuerent, à la vue de sa femme & de ses amis, qui, témoins de

ce trifte fpectacle, s'éloignerent de la côte de peur d'être pris par des Vaiffeaux qui appareilloient pour venir joindre leur Galere. Le corps de Pompée, féparé de fa tête, demeura nud, expofé fur le rivage, où fon afranchi Philippe, refté feul, lui dreffa un bucher avec les débris d'un vieux bateau de Pêcheur, qui fe trouverent par hafard. Telle fut la fin du grand Pompée, privé des honneurs de la fépulture, fans avoir reçu dans fa Patrie, au milieu des trophées dont il l'avoit ornée, les éloges funebres que l'on devoit à fes belles actions.

Pendant que ces chofes fe paffoient, Céfar pourfuivoit fa victoire avec une ardeur incroyable : il penfoit n'avoir vaincu que lorfqu'il avoit mis fes ennemis hors d'état de fe relever. Toute fon attention ne tendoit qu'à empêcher Pompée de renouveller la guerre en ralliant fes troupes fugitives, ou en fe procurant de nouveaux fecours. Céfar apprit que Pompée s'étoit embarqué prefque feul ; & conjecturant qu'il ne pouvoit trouver de retraite qu'en Egypte, il prit fes mefures pour le fuivre, après avoir donné à fes Lieutenans les ordres néceffaires en pareille conjecture. A-peine fe donna-t-il le tems de raffembler une médiocre Flotte fur laquelle il s'embarqua. Il approchoit de l'Ifle de Chypre,

où il avoit appris que Pompée avoit paru, lorſqu'il rencontra une Flotte ennemie, commandée par Caius Caſſius, mais beaucoup plus forte que la ſienne. Ce terrible vainqueur, le front encore tout brillant de la victoire, profitant de la terreur que la défaite de Pompée avoit jettée dans le cœur de tous ſes amis, monte en triomphateur ſur la Galere de Caſſius. Cet homme, qui eut la hardieſſe, quelques années après, de le poignarder en plein Sénat, ne peut ſoutenir le regard de Céſar, il ſe jette à ſes pieds & lui demande humblement la vie. Céſar lui pardonne, s'empare de ſa Flotte, continue ſa route, & arrive en Egypte. En deſcendant de ſon Vaiſſeau, on lui préſente la tête de Pompée. A ce triſte objet, il frémit, il détourne la vue, ſa haine fait place à la compaſſion, ſon cœur eſt attendri, les larmes coulent de ſes yeux, il plaint la deſtinée de cet homme ſi grand, ſi glorieux, qui avoit été ſi étroitement joint à lui par les liens du ſang & de l'amitié, auquel il étoit lui-même redevable d'une partie de ſa fortune; & qu'un inſtant avoit précipité du faîte de ſa grandeur. Quelles réflexions ne dut-il pas faire ſur l'inſtabilité de la fortune, & ſur les revers auxquels l'ambition expoſe les hommes lorſqu'ils ne ſavent pas la modérer.

Ce fut ainsi que la fortune, secondant la valeur & la prudence de César, le délivra d'un ennemi & d'un concurrent qui lui auroit encore causé beaucoup d'embarras s'il avoit pû rassembler les débris de sa défaite. Ce qui mettoit le comble à son bonheur, c'est qu'on ne pouvoit pas lui reprocher d'avoir sacrifié lui-même à sa vengeance ce grand homme, dont la mort infortunée étoit le crime d'un enfant gouverné par trois scélérats.

Cette fortune le fit encore sortir heureusement de la guerre d'Aléxandrie, que l'amour lui avoit fait entreprendre assez légerement, & qui pensa lui faire perdre le fruit de ses victoires. Il oublia que tous les Généraux & les Lieutenans de Pompée s'étoient sauvés de la bataille de Pharsale, que Scipion, Domitius, Caton, Labienus, étoient des hommes auxquels il ne devoit pas donner le tems de se reconnoître. L'amour auquel il se livra suspendit la rapidité de ses exploits; il s'endormit dans ses bras, & donna aux Partisans de Pompée le loisir de se relever. Son retardement occasionna la guerre d'Afrique & celle d'Espagne contre les enfans de Pompée, qu'il eut pu éviter, s'il eut fait usage de son activité ordinaire.

On ne doit point s'étonner si l'amour, aidé des charmes de Cléopatre, triompha encore d'un cœur qu'il avoit fait succomber tant de fois. Comme il est de l'essence de l'humanité d'avoir des foiblesses, on pardonne volontiers aux grands hommes celle-ci, qui leur est assez ordinaire, en faveur de leurs belles qualités, sur-tout lorsque leur passion ne les jette dans aucune faute préjudiciable à leur gloire & aux intérêts de leurs Etats.

Les galanteries que César avoit eues avec plusieurs Dames Romaines & Etrangeres, avoient assez fait connoître son penchant pour la volupté: comme il suivoit la philosophie d'Epicure, il faisoit usage des plaisirs qui se présentoient, sans s'y laisser asservir. Il n'étoit pas en amour le plus constant de tous les hommes, mais il avoit le cœur trop sensible & trop généreux pour oublier entierement les personnes qui avoient participé à ses foiblesses. Etant l'homme de son tems le mieux fait & le plus spirituel, & connoissant la fragilité du sexe, il se regardoit comme le premier coupable des fautes qu'il lui avoit fait commettre; & lorsque sa légereté, ses intérêts, ou sa gloire, lui faisoient quitter ses engagemens, il changeoit son

amour en amitié, & conservoit toujours pour les objets de ses complaisances la plus grande considération. Il ne ressembloit pas à ce barbare & farouche Empereur Musulman, Mahomet II, qui sortant d'entre les bras de la belle Irene, qui lui avoit prodigué ses faveurs pendant plusieurs jours, la sacrifia de ses propres mains, & lui trancha la tête en présence de la plus vile canaille de son armée, qui l'avoit accusé d'abandonner sa gloire pour se livrer au plaisir. César, au contraire, reconnoissoit en toute occasion les bontés qu'on avoit eues pour lui. Après la conquête de l'Afrique, il se ressouvint d'Eunoé, femme de Bogud, Roi de Mauritanie, & ajouta plusieurs Provinces considérables à leurs Etats. Après la guerre civile il fit des dons immenses à Servilie, sœur de Caton, & mere de Brutus, pour laquelle il conserva toujours beaucoup d'amitié, malgré les amours passagers auxquels il se livroit de tems en tems.

Ce fut avec ce penchant naturel pour l'amour, que César arriva en Egypte: la Renommée l'avoit déja instruit de la beauté de Cléopatre. N'ayant plus rien à craindre de Pompée, il crut pouvoir se livrer aux plaisirs pendant quelque tems.

Les Hiſtoriens qui ont parlé de Cléopatre, nous apprennent que la nature avoit fait en ſa perſonne un ſi biſarre aſſemblage de perfections & de mauvaiſes qualités, qu'il eſt difficile de concevoir un ſi grand contraſte. Sa beauté, quoiqu'extrême, n'étoit pas le plus puiſſant de ſes charmes. Elle avoit un extérieur ſage & modeſte. La majeſté, qui éclatoit ſur ſon viſage & dans toutes ſes démarches, attiroit les regards, le reſpect, & l'affection de tout le monde. Sa converſation étoit aiſée & amuſante. Elle avoit un ſon de voix ſi agréable, qu'elle enchantoit tous ceux qui avoient le plaiſir de l'entendre. Elle poſſédoit l'art d'inventer, de varier, & de multiplier les plaiſirs; elle les aſſaiſonnoit de tant d'eſprit & de graces, qu'il étoit impoſſible de s'y refuſer. Sa Cour étoit toujours leſte, brillante, & pourvue de tous les amuſemens que le luxe le plus délicat & le plus recherché pouvoit procurer. On avoit de la peine à diſcerner, dans les fêtes qu'elle donnoit, ſi la magnificence l'emportoit ſur la délicateſſe & le goût. Tous ces charmes, joints à ſa beauté, la rendoient la femme la plus aimable à l'extérieur, & la plus accomplie de ſon tems. Mais ſous ces dehors trompeurs, elle cachoit une

ame perfide, ingrate, intéressée, cruelle, & les crimes ne lui coûtoient rien lorsqu'il s'agissoit de satisfaire son ambition ou ses plaisirs. Elle sut mettre en usage, avec un art infini, tous les agrémens qu'elle avoit reçus de la nature; elle employa tout ce que la séduction la plus spirituelle & la plus rafinée put inventer; l'amour fut un des ressorts qu'elle fit jouer, avec le plus d'efficacité, pour parvenir à ses desseins. Elle se fit une gloire d'assujettir ceux d'entre les principaux Romains qui étoient en état d'augmenter ses Etats & ses richesses; elle porta même ses vues jusqu'à l'Empire Romain, en rendant César passionné pour elle. Elle étoit sur le point de réussir, lorsque ses espérances furent renversées par un de ces évenemens qui sont au-dessus de la politique & de la prudence humaine (1).

Cléopatre avoit le talent de feindre un amour si passionné, si vif, & si naturel, qu'on ne pouvoit se défendre de l'aimer. Elle exprimoit avec tant d'art cette passion sans la sentir; elle savoit jouer son rôle avec tant d'adresse, qu'elle étoit sûre de se rendre maîtresse du cœur de ceux qu'elle vouloit surprendre, & elle avoit une sagacité merveilleuse pour pénétrer les sen-

(1) Voyez la mort de César.

timens de ceux qu'elle vouloit féduire. Auffi Céfar ne pût-il réfifter à tant d'attraits; croyant avoir infpiré à cette Princeffe autant d'amour qu'elle en faifoit paroître pour lui, il l'aima éperdument, mais il fut la dupe de fon amour propre. Céfar avoit alors cinquante-trois ans; il n'étoit plus dans cet âge heureux qui fait naître les paffions violentes, & où il eft permis de fe croire aimé. Si dans notre jeuneffe nous fommes vivement touchés, lorfque nous avons rendu fenfible une belle perfonne, à plus forte raifon un homme d'un certain âge doit-il être affecté de ce plaifir; notre vanité ne tarit jamais fur celui d'être ou de paroître aimables. Quoique Céfar ne fût pas novice en amour, il fut cependant trompé par l'apparence des fentimens de Cléopatre; il ne reconnut pas qu'ils avoient pour principe le deffein d'obtenir de fa libéralité le Royaume d'Egypte, ou quelque chofe de plus.

L'Hiftorien Jofeph, qu'on peut regarder comme contemporain de cette Reine, puifqu'il écrivoit fous le regne de Vefpafien, en fait un portrait fort défavantageux, tiré d'après les actions les plus odieufes de fa vie (1).

(1) Livre XV. Chap. IV.

Il nous apprend qu'elle s'abandonnoit au crime ſans remors, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire ſon ambition. Pour régner ſeule en Egypte, elle fit empoiſonner ſon jeune frere Ptolomée, que Céſar lui avoit fait épouſer, ſuivant les loix du Pays; elle fit maſſacrer ſa ſœur Arſinoé dans le Temple d'Epheſe, où elle avoit cherché un aſyle. Tous les tréſors de la terre auroient à peine aſſouvi la cupidité de cette ſomptueuſe Princeſſe. Sans aucun ſcrupule, elle fouloit aux pieds la Juſtice, pourvu qu'elle en pût tirer quelque avantage. Dans le tems de ſes amours avec Marc-Antoine, elle le ſollicitoit continuellement de dépouiller les Princes voiſins de l'Egypte, pour ſe faire donner leurs Etats. Elle ſe procura par cette voie une partie de l'Arabie, & pluſieurs autres Provinces; il n'y eut ſortes de calomnies qu'elle n'inventa pour ſe faire donner le Royaume de Judée, qu'elle deſiroit ardemment, juſqu'à obliger le Roi, Hérode le Grand, de venir ſe juſtifier devant Antoine des accuſations qu'elle avoit forgées contre ce Prince. Mais ce qui découvre toute la noirceur de ſon cœur, c'eſt la conduite qu'elle tint avec Antoine lui-même. Jamais paſſion n'avoit été ſi vive & ſi violente que celle

qu'il avoit conçue pour cette Reine; elle fut ſeule la cauſe de la guerre qu'Auguſte déclara à Antoine, & lorſqu'il a tout ſacrifié pour elle, il en eſt abandonné lâchement. Elle eſt la premiere à prendre la fuite à la Bataille d'Actium, avec la Flotte qu'elle avoit amenée à ſon ſecours; Antoine, qui la voit fuir, ne peut la quitter; il la ſuit, il laiſſe ſon armée à la diſcrétion de ſon ennemi, & va ſe cacher avec Cléopatre dans Aléxandrie. C'eſt là, que pour l'empêcher de ſe mettre à la tête de ſon armée de terre, aſſez conſidérable pour ſoutenir encore la guerre, & afin de livrer Antoine plus aiſément à ſon ennemi, elle le plonge dans de nouvelles délices. Elle fait livrer à Auguſte la ville de Péluſe, qui étoit la clé de l'Egypte, & lorſqu'elle a mis Antoine hors d'état de ſe ſauver, elle a la perfidie de lui faire dire qu'elle s'eſt donnée la mort, pour ne pas ſurvivre à ſes malheurs. Sur cette fauſſe nouvelle, plus déſeſpéré de la perte de cette ingrate maîtreſſe, que de celle de ſa gloire, Antoine ſe tue. Alors elle fait ouvrir à Auguſte les portes d'Aléxandrie, & lui livre la Ville avec ſes tréſors, dans le deſſein de gagner ſa bienveillance. Cette ſuperbe Reine, qui avoit triomphé des plus il-

luſtres Romains, comptant encore ſur ſes graces & ſur ſa beauté, ſe flatte de mettre Auguſte au rang de ſes adorateurs; elle emploie tous ſes charmes pour y parvenir: mais la trahiſon & la perfidie ne ſont pas des moyens ſûrs pour ſe faire aimer; ſa tentative eſt inutile. Auguſte ne lui témoigne que du mépris; & Cléopatre, inſtruite par des jeunes gens de la Cour d'Auguſte qu'elle avoit ſu gagner, qu'il ne ſouhaitoit avec ardeur de lui conſerver la vie, que pour la faire ſervir d'ornement à ſon triomphe, a le courage de ſe donner elle-même la mort.

C'eſt le ſentiment de tous les Hiſtoriens, que Cléopatre n'a jamais aimé véritablement ceux pour qui elle a fait paroître le plus d'amour. On ne ſauroit douter que celui qu'elle témoigna pour Céſar ne fût plus intéreſſé que ſincere, puiſqu'elle n'avoit alors que dix-neuf ans, & que Céſar en avoit cinquante-trois, les jeunes perſonnes s'attachant rarement à des hommes d'un âge mûr. Pour M. Antoine, perſonne n'ignore qu'elle lui a fait toutes ſortes d'infidélités. Dellius, ami & confident d'Antoine, a toujours été regardé comme poſſeſſeur du cœur de Cléopatre. Joſeph nous apprend encore, que Cléopatre, étant venue voir Hérode, pour traiter

avec lui des revenus des Provinces voiſines qu'Antoine lui avoit données, fit tous ſes efforts pour lui inſpirer de l'amour; qu'elle témoigna une violente paſſion pour ce Prince, ſoit qu'elle en eût véritablement, ou qu'elle cherchât une occaſion pour le perdre auprès d'Antoine, ſon protecteur & ſon ami: mais qu'Hérode eût horreur de ſon effronterie, & conſulta même avec ſes amis s'il ne la feroit point mourir, pour venger Antoine de cette perfide Reine, & ſouſtraire les Princes voiſins aux traits de ſon ambition.

Ceux qui ont approfondi le caractere de Cléopâtre, ont préſumé, avec quelque vraiſemblance, que lorſqu'elle fit tant d'efforts pour ſe rendre maîtreſſe du cœur de Céſar, elle avoit deſſein de l'arrêter en Egypte, le plus long-tems qu'elle pourroit, pour donner le tems aux Partiſans de Pompée de ſe reconnoître. Un amour particulier pouvoit avoir part à ſa conduite auſſibien que l'ambition. Le fils aîné de Pompée avoit ſoupiré pour elle (1). Il étoit le premier de ſes amans qui l'avoit rendue ſenſible: il accompagnoit Gabinius lorſque, par ordre de Pompée, il rétablit ſur ſon Trône Ptolomée Auletès, pere de Cléopâtre. Il étoit aimable: il étoit dans l'âge

(1) C'eſt le ſentiment des Hiſtoriens du tems.

où il ſemble que l'on ſoit fait pour donner & recevoir de l'amour. Cléopatre étoit jeune : elle étoit belle : elle étoit ſans expérience : elle avoit obligation du rétabliſſement de ſon pere à Pompée. La reconnoiſſance diſpoſe aſſez volontiers un cœur à prendre de l'amour, ſur-tout lorſque l'objet eſt jeune & d'une figure agréable. D'ailleurs, les premieres amours jettent dans les cœurs des traces qui s'effacent difficilement ; celles que le jeune Pompée avoit laiſſées dans le cœur de Cléopatre n'étoient peut-être pas encore éteintes. Il avoit ſans doute eu ſoin de les cultiver, puiſqu'on lui reprocha que, pendant que ſon pere étoit à la tête des armées de la République, il étoit à la Cour de Cléopatre, & que, pour ne pas s'éloigner d'elle, il avoit pris le commandement de la Flotte que le Roi d'Egypte envoyoit au ſecours de Pompée.

Céſar, en arrivant en Egypte, avoit trouvé la guerre allumée entre le jeune Roi Ptolomée & ſa ſœur Cléopatre. Ils étoient enfans de Ptolomée, Roi d'Egypte, ſurnommé Auletès ou le joueur de flute, parcequ'il excelloit à jouer de cet inſtrument. Ce Prince s'étoit emparé du Royaume après la mort de ſon prédéceſſeur, ſurnommé Alexan-

dre, qui n'avoit point laissé d'enfans, ni aucun Prince légitime du Sang royal. Ptolomée, qui n'étoit qu'oncle ou frere naturel du Roi défunt, avoit eu beaucoup de peine à se faire reconnoître Roi par les Romains. Il n'en seroit peut-être jamais venu à-bout, si, dans le tems qu'il sollicitoit cette affaire à Rome, César, qui étoit alors Consul, ne lui en eût facilité les moyens. Il avoit vendu sa protection à Ptolomée moyennant six mille talens (1) qu'il en exigea, & le fit déclarer ami & allié du Peuple Romain. Ptolomée avoit encore été obligé de dépenser des sommes considérables pour gagner la protection des Grands de Rome, ce qui lui avoit fait contracter des dettes immenses. Il avoit été réduit, pour les payer, à faire de grandes extorsions sur ses Sujets, elles furent poussées à un tel excès, que les Egyptiens, naturellement peu affectionnés à leurs Princes, s'étoient révoltés. Ils avoient chassé Ptolomée, &, le croyant mort, parcequ'il avoit disparu fort secretement, ils avoient mis sur le Trône Berenice, l'aînée de ses trois filles. Ptolomée s'étoit retiré à Rome, & en qualité d'allié du Peuple Romain, il étoit venu demander au Sénat sa protection contre ses Sujets,

(1) Environ douze millions de notre monnoie.

& ſon rétabliſſement ſur le Trône (1). Ptolomée, appuyé par la recommandation de Céſar, s'adreſſa à Pompée, qui, ſans la participation du Sénat, ordonna à Gabinius, Gouverneur de la Syrie, de conduire ſon armée en Egypte, & de rétablir ce Prince dans ſes Etats, & il lui donna ſon fils pour commander ſous ſes ordres. Ptolomée ne jouit pas long-tems de cette Couronne, il mourut environ quatre ans après ſon rétabliſſement. Il avoit nommé pour ſes ſucceſſeurs Ptolomée, l'aîné de ſes fils, & Cléopatre, l'ainée de ſes filles (2). Il avoit prié le Peuple Romain de veiller à l'exécution de ſon Teſtament: mais la guerre civile, ſurvenue entre Céſar & Pompée, avoit empêché les Romains de ſe mêler de cette affaire. Le jeune Ptolomée & ſa ſœur Cléopatre s'étoient brouillés enſemble. Il y a apparence que Cléopatre, qui joignoit dès-lors, à beaucoup de mérite & d'eſprit, beaucoup d'ambition, & qui étoit plus âgée que ſon frere, ayant voulu ſe rendre maîtreſſe des affaires, trouva des oppoſitions de

(1) On peut lire l'Hiſtoire du rétabliſſement de ce Prince, écrite par l'Abbé de Saint Réal. C'eſt un morceau achevé, digne de la plume de cet excellent Ecrivain.

(2) Ptolomée, après être remonté ſur le Trône, avoit fait tuer Berenice ſa fille aînée, qu'on avoit miſe à ſa place.

la part de ceux qui gouvernoient ſa jeuneſſe. Ils voulurent régner eux-mêmes, ſous le nom de Tuteurs du jeune Prince, &, ſe trouvant les plus forts, ils avoient chaſſé Cléopatre d'Alexandrie; mais, comme elle avoit auſſi ſes amis & ſes créatures, elle avoit levé des troupes, & faiſoit la guerre à ſon frere lorſque Céſar arriva en Egypte.

An de Rome 706. De Cesar 53. COSS. C. Julius Cesar, Dictateur II. M. Antonius, Général de la Cavalerie.

Il étoit accompagné de peu de troupes lorſqu'il entra dans Alexandrie: il avoit environ quatre mille hommes de pied & huit cens chevaux, mais, ſe confiant en ſa fortune, il n'avoit pas fait difficulté de partir avec ſi peu de monde, diſant qu'après ſa victoire, il devoit être en ſûreté dans tout l'Univers. Il avoit commencé par ſe mettre en poſſeſſion du Palais, qui étoit la principale fortereſſe de la Ville d'Alexandrie; il s'étoit aſſuré de la perſonne du jeune Prince, d'Arſinoé, ſa ſœur cadette, & de l'Eunuque Photin, qui s'étoit emparé de la principale autorité, & il les faiſoit exactement garder à vue. Enſuite il leur fit entendre qu'en qualité de Dictateur du Peuple Romain que le feu Roi avoit prié, par ſon Teſtament, de veiller à l'exécution de ſes volontés, c'étoit à lui à terminer les conteſtations qui régnoient entre ſes enfans; qu'il convenoit mieux à ſa dignité de les aſ-

ſoupir par la voie de la conciliation, que de leur laiſſer vuider leur différend par les armes; qu'il étoit néceſſaire de licencier les troupes que Ptolomée & Cléopâtre avoient ſur pied, & qu'enſuite, après les avoir entendus, il ſeroit en état de régler leurs prétentions à l'amiable. Photin, qui prévoyoit ſa perte ſi Céſar réconcilioit Ptolomée avec Cléopâtre, ne doutant pas que cette Princeſſe ne ſe vengeât de lui pour l'avoir chaſſée du Palais, & l'avoir empêchée de régner avec ſon frere, prenoit des meſures ſecretes afin de rendre inutile le deſſein de Céſar. Il ſe plaignit aux principaux Egyptiens, qui étoient avec lui dans le Palais, de la conduite de Céſar & des Romains, qui s'érigeoient en maîtres abſolus; il leur repréſenta qu'on ne pouvoit ſouffrir ſans indignation qu'un Roi fût obligé de plaider ſa cauſe comme un ſimple particulier, devant Céſar, qui décideroit ſi Ptolomée devoit poſſéder légitimement un Trône qui lui appartenoit par le droit de la naiſſance; que les Romains vouloient ſans doute s'emparer de l'Egypte comme ils avoient fait de tous les autres Royaumes de l'Univers; que Céſar étoit ſi peu accompagné, qu'avec les troupes nombreuſes que le Roi avoit ſur pied, il ne ſeroit pas difficile de

vaincre les Romains, & de faire à César le même traitement qu'on avoit fait à Pompée ; & qu'ensuite les Romains, occupés de leurs guerres civiles, laisseroient l'Egypte en repos. Après avoir irrité les esprits par de pareils discours, Photin, de concert avec le jeune Roi, envoya des gens affidés à Achillas, qui commandoit l'armée, avec ordre de l'amener en diligence pour s'emparer d'Alexandrie, avant que les Romains eussent le tems de s'y fortifier. César fut fort surpris d'apprendre que, contre les ordres qu'il avoit donnés à Photin de faire licencier l'armée, elle étoit en marche pour se rendre à Alexandrie. Les troupes dont il étoit accompagné, n'étoient pas assez considérables pour tenir la campagne contre celles des Egyptiens, c'est pourquoi il prit le parti de se cantonner dans le quartier de la Ville qu'il occupoit, & de tenir ses Soldats sous les armes, en attendant qu'il pût connoître quel étoit le dessein d'Achillas. Il exhorta le Roi à lui envoyer des Députés, pour lui faire savoir que sa volonté étoit qu'il mît bas les armes. Le jeune Prince, déja parfaitement instruit à la dissimulation, voulant persuader à César qu'il n'avoit aucune part à la conduite d'Achillas, lui envoya Dioscorides & Serapion,

qui avoient été autrefois Ambaſſadeurs à Rome. Auſſitôt qu'ils furent en préſence d'Achillas, ſans attendre qu'ils lui euſſent dit le ſujet de leur députation, il les fit maſſacrer, l'un fut emporté comme mort, & fut ſauvé, & l'autre fut tué ſur la place.

Les troupes que conduiſoit Achillas n'étoient mépriſables, ni par leur nombre, ni par leur expérience. Elles conſiſtoient en vingt mille hommes, dont partie étoit de vieux Soldats Romains qui étoient reſtés en Egypte lors du rétabliſſement de Ptolomée, & s'y étoient établis; l'autre étoit compoſée de brigands & de voleurs de la Sirie & de la Cilicie, & des autres Provinces voiſines, de Déſerteurs Romains, d'Eſclaves fugitifs, d'Exilés & de gens condamnés à mort, qui trouvoient une retraite ſûre à Aléxandrie, en s'enrôlant dans les troupes du Roi. Achillas ſe confiant ſur la valeur de ces Soldats, & mépriſant le petit nombre des Romains, ſe ſaiſit de la Ville, à l'exception du quartier que Céſar occupoit, & qu'il crut pouvoir emporter à la premiere attaque. Mais Céſar ayant diſpoſé ſes troupes dans toutes les avenues, arrêta les efforts des Egyptiens. Leur principale attaque fut du côté du Port, dans lequel il y avoit ſoixante-

dix Galeres toutes équipées, & pourvues de ce qui étoit néceſſaire pour la navigation. Achillas avoit deſſein de s'en emparer, dans l'eſpérance de ſe rendre maître du Port, & de priver les Romains de vivres & de tout ſecours. Leur ſalut conſiſtoit à conſerver ce Port; ils le défendirent avec tant de courage, qu'ils chaſſerent les Egyptiens, & s'emparerent des Galeres, dont Céſar conſerva une partie, & fit brûler celles qui auroient occupé trop de monde à les garder. Il mena tout de ſuite ſes troupes pour s'emparer du Phare d'Aléxandrie; c'étoit une Tour d'une hauteur prodigieuſe, ornée d'ouvrages conſidérables; la ſûreté s'y trouvoit jointe avec la magnificence. Il s'en empara, & il y ajouta encore de ſi bonnes fortifications, qu'on ne pouvoit pas le forcer à combattre.

Dans le même tems Céſar fut averti que Photin, qui étoit avec lui dans le Palais, qui avoit toute l'autorité dans le Royaume, à cauſe de la jeuneſſe du Roi, & qui paroiſſoit n'avoir aucune part à la guerre, quoiqu'il en fût le principal auteur, envoyoit ſecrettement des ordres à Achillas de la pouſſer ſans relâche, & lui donnoit avis de tout ce qui ſe paſſoit dans le Palais. Ce fut un eſclave de Céſar, qui étoit ſon bar-

bier, le plus curieux & le plus méfiant de tous les hommes, qui découvrit ces intrigues. Cet eſclave parcouroit continuellement, ſur-tout la nuit, tous les endroits les moins fréquentés du Palais, pour ſavoir ce qui ſe paſſoit. Il apperçut un ſoir quelque mouvement dans un lieu écarté; il s'en approcha en ſilence, il vit, à la lueur d'une foible lumiere, remettre en ſecret des lettres, il ſe douta qu'on tramoit quelque choſe contre ſon Maître, il l'en avertit: auſſitôt on ſe ſaiſit des meſſagers & de leurs lettres. Par la lecture qui en fut faite, on découvrit un deſſein formé d'attenter à la vie de Céſar; Photin & quelques autres furent convaincus de trahiſon, Céſar les envoya au ſupplice, & vengea ſur Photin la mort de Pompée, dont il avoit été un des principaux auteurs. Quelques jours auparavant Arſinoé (1), la plus jeune des filles du feu Roi, qui étoit auſſi gardée à vue dans le Palais,

(1) Il falloit que, dans ce pays-là, l'eſprit fût bien prématuré chez les filles. Ptolomée Auletès en avoit trois. Berenice, la premiere, dans un âge peu avancé, s'étoit placée ſur le Trône, du vivant même de ſon pere. Cléopâtre, qui avoit tout au plus dix-neuf ans, faiſoit la guerre à ſon frere lorſque Céſar arriva en Egypte, & Arſinoé, qui en avoit tout au plus dix-ſept, ſe mit quelque tems après à la tête de l'armée Egyptienne, pour faire la guerre à Céſar. L'ambition de ces filles égaloit leur eſprit.

avec ſon frere Ptolomée, trouva le moyen de s'échapper ; & croyant profiter du déſordre où étoit le Royaume, elle ſe retira à l'armée que commandoit Achillas, mais ils ne furent pas long-tems ſans ſe brouiller. Achillas ne voulant pas obéir aux ordres d'Arſinoé, leurs diſſentions allerent ſi loin, qu'ils ſe dreſſoient continuellement des embuches ; mais Arſinoé prévint Achillas, elle le fit tuer par ſon Eunuque Ganimede, & ſe rendit maîtreſſe de toute l'autorité : elle prit le Gouvernement du Royaume, & donna le commandement des troupes à Ganimede.

Pendant ce tems-là Cléopatre, qui n'avoit pas moins d'ambition que ſa ſœur Arſinoé, étoit dans la ville de Peluſe, fort embaraſſée de ſon ſort ; les troupes qu'elle avoit levées pour faire la guerre aux tuteurs de ſon frere l'avoient abandonnée. C'étoient des troupes mercénaires, & mal diſciplinées, qui ſe donnoient au plus offrant ; Achillas les avoit attirées à ſon parti par ſes largeſſes. Cléopatre, qui auroit dû régner avec ſon frere, n'avoit d'autre parti à prendre que d'implorer le ſecours de Céſar. Elle lui avoit écrit, pour lui demander ſa protection, mais il avoit été attaqué ſi bruſquement par

les Egyptiens, qu'il avoit eu bien de la peine à se défendre, & ils le tenoient encore assiégé. Malgré l'impatience qu'il avoit de la voir, il ne pouvoit pas lui envoyer une escorte pour la conduire en sûreté ; il lui avoit mandé de faire ses efforts pour le venir trouver. Elle n'osoit s'y exposer ouvertement, de peur de tomber entre les mains d'Arsinoé, qui commandoit l'armée Egyptienne. Cependant ne voyant pas d'autre parti à prendre, elle se détermina en femme d'esprit & de courage. Elle prit un habit d'esclave, & accompagnée seulement d'Apollodore de Sicile, le plus fidele de ses domestiques, elle passa au milieu de l'armée de sa sœur sans être reconnue ; elle se mit seule avec lui dans un petit bateau, pour traverser le fleuve du Nil ; & ayant abordé, pendant une nuit fort obscure, au pied du château d'Aléxandrie, elle se fit conduire au Palais. César, pour témoigner sa sécurité, faisoit alors un grand festin à ses Officiers. Lorsque Cléopatre entra dans la Salle, elle se jetta aux pieds de César, les larmes aux yeux, & lui demanda sa protection. Aussi surpris que charmé de la voir, il la releva. Elle lui fit une peinture touchante de sa situation (1),

(1) Cléopatre parloit la Langue latine avec au-

des traverses qu'elle avoit essuyées, des affronts qu'elle avoit reçus de Photin, d'Achillas, & des autres domestiques de son frere; des fatigues qu'elle avoit souffertes, & de la crainte qu'elle avoit eue d'être arrêtée. César la rassura en des termes si obligeans & si affectueux, il lui témoigna avec tant d'empressement & de vivacité le plaisir qu'il avoit de la voir, qu'elle connut aussitôt l'effet que ses charmes avoient produit. Il l'engagea de prendre part à la fête. Le plaisir de se voir en sûreté lui fit oublier toutes ses peines, la tristesse fit place à la joie, elle ne pensa plus qu'à s'y livrer; elle répandit tant d'agrémens dans la conversation, elle fut si enjouée, si vive & si amusante, que tous les convives étoient dans l'admiration. Comme le Roi, qui étoit présent à cette fête, fut témoin de l'arrivée de sa sœur, César voulut les réconcilier sur-le-champ. Il leur dit qu'il n'avoit eu d'autre intention en restant en Egypte, que de les remettre bien ensemble, & de les faire jouir paisiblement du trône que leur pere leur avoit laissé (1). Que Cléopa-

tant de graces que la Langue grecque, qui étoit sa Langue naturelle, & elle entendoit la Langue & les différens Idiômes de l'Egypte, que les Rois ses prédécesseurs n'avoient jamais pu apprendre.

(1) Le frere & la sœur devoient se marier ensemble, suivant l'usage du pays.

tre devoit oublier les mauvais traitemens qu'elle avoit reçus, que ſon frere n'y avoit aucune part, qu'elle ne devoit s'en prendre qu'à Photin & à Achillas qui avoient voulu ſe rendre maîtres de l'autorité ſous le nom du jeune Prince, mais qu'ils avoient tous deux reçu le châtiment qu'ils méritoient. Que la concorde, régnant déſormais entre le frere & la ſœur, ſeroit le plus ferme appui de leur trône, & les mettroit en état de faire la loi à leurs ennemis; que les troupes qu'il attendoit étoient ſur le point de le joindre, & que dans peu de jours il les mettroit en état de punir leurs Sujets déſobéiſſans, & de ſe voir tous deux tranquilles poſſeſſeurs de leur couronne.

Pendant ce tems-là les Egyptiens ſe préparoient, avec toute la diligence poſſible, à pouſſer la guerre. Ils faiſoient de nombreuſes levées de Soldats, armoient les eſclaves aux dépens de leurs maîtres, dreſſoient des ateliers pour forger toutes ſortes d'armes, dont ils faiſoient de grandes proviſions. Ils avoient fermé toute la partie de la Ville qu'ils occupoient, avec des fortifications conſidérables. Comme ils ſont naturellement fort induſtrieux, ils avoient imité avec tant d'adreſſe toutes les machines que les Romains em-

ployoient pour se défendre, que l'on avoit de la peine à distinguer le modele; ils en avoient même inventé de nouvelles, qui servoient également à l'attaque & à la défense: enfin ils mirent leur quartier en si bon état, qu'il étoit absolument hors d'insulte de la part de César, qui de son côté mit toute son attention à n'être pas attaqué lui-même.

Les Egyptiens voyant qu'ils ne pouvoient forcer les Romains dans leurs retranchemens, entreprirent un ouvrage très difficile & très laborieux pour leur ôter les eaux. Comme dans toute l'Egypte il ne pleut jamais, & qu'il n'y a aucunes fontaines, les habitans ne font usage que des eaux du Nil, qui, traînant continuellement avec elles un limon bourbeux, causent des maladies à ceux qui n'en font pas un usage ordinaire. Pour obvier à cet inconvénient, les Fondateurs d'Aléxandrie avoient bâti la Ville sur des voutes, dans lesquelles ils avoient pratiqué des aqueducs & des citernes, où ils faisoient entrer les eaux du Nil, & dans lesquels ils les laissoient reposer, pour les rendre plus saines. Les Egyptiens couperent tous les canaux qui portoient l'eau du Nil dans le quartier que César occupoit, & ensuite, à force de roues, de

pompes, & d'autres machines, ils éleverent l'eau de la mer, & la conduisirent dans les aqueducs & les citernes qui servoient aux Romains, & gâterent ainsi toutes leurs eaux. Les Soldats furent déséspérés de cet accident, & commencerent à murmurer de ce que César s'obstinoit à demeurer dans une Ville où ils étoient assiégés de tous côtés, & se voyoient sur le point de périr par la soif. César les rassura, en leur faisant entendre que si l'Egypte n'étoit pas différente de tous les autres pays du monde, on devoit trouver de l'eau douce, en creusant le long du rivage: mais il les avertit en même-tems, qu'il ne falloit pas penser à quitter le poste qu'ils occupoient; que s'ils avoient de la peine à s'y défendre contre une si grande multitude d'ennemis, à plus forte raison ne pourroient-ils leur résister au-dehors, & coureroient-ils risque d'être entierement défaits dans leur retraite; qu'ils devoient abandonner toute espérance de ce côté-là, & ne penser qu'à trouver des ressources dans leur courage, leur patience, & les troupes dont il attendoit l'arrivée. Ensuite il ordonna aux principaux Tribuns & Centurions de faire, en diligence, creuser des puits, &, en une nuit, on trouva plusieurs sources d'eau très bonne: ce

qui rendit inutiles les travaux de l'ennemi.

Dans le même tems, César fut instruit que deux Légions, qu'il avoit formées des débris de celles de Pompée, & que Domitius Calvinus, son Lieutenant en Asie, lui avoit envoyées avec des vivres, des armes & des machines de guerre, étoient arrivées sur les côtes de l'Egypte, mais qu'elles étoient retenues par les vents contraires, & commençoient à manquer d'eau. Il monta sur les Vaisseaux qu'il avoit dans le Port d'Alexandrie, & ne prit avec lui qu'une partie de ses Soldats, pour ne pas dégarnir ses retranchemens; mais les ennemis, qui avoient une Flotte toute équippée & prête à combattre, vinrent au-devant de lui, & l'attaquerent. César ne vouloit pas combattre parcequ'il n'avoit pas assez de troupes, mais une Galere de Rhodes, s'étant avancée sans ordre hors de la ligne, fut investie par quatre Galeres ennemies; il fut obligé d'aller à son secours pour ne pas recevoir l'affront de la laisser perdre à sa vue, quoiqu'elle fût seule la cause de son malheur. Le combat s'échauffa de part & d'autre avec beaucoup d'ardeur; l'avantage demeura à César, il prit une Galere à quatre rangs de rames, en coula une à fond, &

mit hors de combat une troiſieme, qui, ayant pris la fuite, fut ſuivie de toutes les autres. La terreur fut ſi grande parmi les Egyptiens, que, ſi la nuit ne fut venue, Céſar ſe ſeroit rendu maître de toute leur Flotte. Enſuite il joignit ſes Légions, & le vent contraire s'étant appaiſé, il remorqua, avec ſes Galeres, les Vaiſſeaux de charge qui portoient ſes troupes, & il rentra triomphant dans ſon quartier, aux acclamations de ſes Soldats.

Ganimede, qui commandoit l'armée Egyptienne, ne ſe laiſſa point abattre par le déſavantage que ſa Flotte avoit reçu. Cet Eunuque, homme de tête & de courage, fit reparer, avec une diligence incroyable, les Vaiſſeaux qui avoient été maltraités. Il en augmenta le nombre, en faiſant radouber les anciens qui étoient dans l'Arcenal, & faiſant venir à Alexandrie les Galeres qui étoient aux embouchures du Nil, deſtinées à exiger les droits d'entrées. Il en forma une Flotte beaucoup plus conſidérable que celle de Céſar; il la pourvut de tout ce qui étoit néceſſaire pour un combat, & vint au-devant de celle des Romains. Céſar avoit neuf Galeres de Rhodes, huit du Royaume de Pont, cinq de Licie & douze de l'Aſie mineure. De ce nombre, il n'y

en avoit que dix de quatre & de cinq rangs de rames, les autres étoient très foibles; & quoique sa Flotte fût beaucoup moins forte que celle des Egyptiens, cependant, assuré de la valeur de ses troupes, il vogua contre eux en ordre de bataille.

Il y avoit, entre les deux Flottes, un endroit bas, embarrassé d'écueils qui rendoient le passage étroit & difficile. Les deux armées furent long-tems à se déterminer à franchir les défilés, parceque celle qui s'y seroit engagée la premiere auroit eu de la peine à se développer & à faire retraite en cas d'accident. Mais Euphranor, Citoyen de l'Isle de Rhodes, dont la valeur & l'expérience étoient reconnues, & qui commandoit les Galeres Rhodiennes, s'adressant à César, lui dit: » vous me paroissez appréhender que votre Flotte, en passant la premiere ces écueils, ne soit obligée de combattre avant d'avoir pu se mettre en ordre de bataille. Chargez-nous de ce soin, nous ferons en sorte de soutenir l'attaque des ennemis, jusqu'à ce que le reste de votre Flotte ait passé; nous ne tromperons pas votre espoir; nous regardons comme une chose honteuse, que ces Egyptiens osent se glorifier de soutenir si long-tems notre présence «.

César, après avoir loué le courage d'Euphranor, lui donne le ſignal du combat. Il paſſe auſſitôt avec quatre de ſes Galeres. Celles des ennemis les environnent & les attaquent en même-tems. Les autres Galeres Rhodiennes ſuivent leur Commandant, &, malgré l'inégalité du nombre, elles ſe défendent avec tant d'adreſſe & d'habileté en préſentant toujours leurs proues, armées d'éperons d'airain, qu'aucune ne put être priſe en flanc & ne perdit ſes rames. Elles donnerent le tems à celles de Céſar de paſſer pour les ſecourir: alors l'eſpace où l'on combattoit étant trop étroit pour s'étendre, il fallut renoncer à l'avantage que l'intelligence de la Marine pouvoit procurer, pour ne faire uſage que de la valeur.

Les Egyptiens ne purent ſoutenir long-tems les efforts des Romains, qui, ayant pris deux Galeres avec les Rameurs & les Soldats, en ayant coulé trois à fond ſans en avoir perdu aucune, mirent les Egyptiens en déroute: ceux-ci prirent la fuite & ſe retirerent ſous les fortifications & les remparts de la Ville, d'où les habitans empêcherent les Romains d'approcher par la grande quantité de dards & de fleches qu'ils lancerent ſur eux.

Alors Céſar prit la réſolution de faire

attaquer tout-de-ſuite la Place ſous laquelle les Egyptiens s'étoient réfugiés (1). Il y fit débarquer dix Cohortes avec l'élite de ſa Cavalerie Gauloiſe, promettant de grandes técompenſes à ceux qui s'en empareroient les premiers. Les Romains chaſſerent d'abord les Egyptiens, qu'ils obligerent de ſe mettre à couvert de leurs fortifications ; ils les y ſuivirent, mais, n'ayant apporté ni échelles, ni rien de ce qui étoit néceſſaire pour forcer les remparts, ils ne purent s'en rendre maîtres. Ils prirent ſeulement un Château bâti ſur le pont le plus voiſin de la Tour du Phare, que l'ennemi avoit abandonné. Pendant ce tems-là, Céſar, qui, pour faire diverſion, avoit attaqué, avec ſa Flotte, celle des ennemis, la mit en fuite, l'obligea de quitter ſon poſte, & la força d'aller échouer ſur le rivage voiſin.

Le lendemain, Céſar ſe diſpoſa à faire attaquer un Château plus fort que celui qu'il avoit déja pris, & plus proche de la Ville. Il fit avancer ſes Galeres, ſur leſquelles il avoit fait dreſſer des machines à lancer des traits, il en fit jetter une ſi grande quantité, qu'il écarta les ennemis qui étoient ſur

(1) C'étoit une Iſle ſur laquelle il y avoit des Bâtimens, & que les Egyptiens avoient fortifiée.

le rivage. Enſuite il fit débarquer trois Cohortes, n'en pouvant faire deſcendre davantage, à cauſe que le lieu étoit trop étroit. Pendant que Céſar étoit occupé à donner ſes ordres, un grand nombre de Rameurs & de Matelots Romains, étant ſortis des Vaiſſeaux & montés ſur une digue voiſine, obligerent, à coups de pierres, des Vaiſſeaux Egyptiens, qui gardoient ce poſte, de s'en éloigner. Ils ſe retirerent plus loin, mais ayant débarqué les Soldats qu'ils portoient, ils prirent en flanc ces Matelots qui étoient venus ſans ordre & ſans armes, les chaſſerent & les pourſuivirent juſqu'à leurs Galeres; ceux qui y étoient reſtés, au lieu de les recevoir, retirerent les échelles, prirent le large, & laiſſerent leurs camarades à la merci des Egyptiens, qui les taillerent en pieces. Les Soldats des trois Cohortes, qui combattoient en cet endroit, appercevant ce déſordre, accablés d'ailleurs d'une grêle de traits, & craignant d'être enveloppés, prirent la fuite. Céſar, qui étoit deſcendu à terre, & étoit préſent à cette attaque, après avoir fait tous ſes efforts pour arrêter ſes Soldats qui fuyoient de tous côtés, ſe voyant entraîné malgré lui, fut obligé de ſe retirer ſur ſa Galere. Il y fut ſuivi de tant

de monde, qu'il lui fut impoſſible de faire manœuvrer pour s'éloigner de terre, &, prévoyant ce qui pouvoit arriver, il ſe jetta dans la mer, & gagna à la nage ſes autres Vaiſſeaux, d'où il envoya des Chaloupes pour recueillir ſes Soldats : mais la Galere qu'il avoit abandonnée, s'étant trouvée trop chargée, coula à fond ; & ce qui fait connoître le courage & la préſence d'eſprit de ce grand homme, c'eſt qu'en nâgeant, il tenoit ſa cuiraſſe entre ſes dents, ne voulant pas qu'elle tombât entre les mains de ſes ennemis, & il conſerva des papiers de conſéquence qu'il tenoit dans l'une de ſes mains. Céſar perdit, en cette occaſion, quatre cens Soldats Légionnaires, & un peu plus de Rameurs & de Matelots.

Cette diſgrace, loin d'abattre le courage des Soldats Romains, ne fit que l'enflammer davantage. Ils étoient continuellement aux mains avec les Egyptiens, enſorte que leur ardeur avoit plus beſoin de frein que d'éguillon.

Les Egyptiens voyant qu'ils ne pouvoient avoir aucun avantage conſidérable ſur les Romains, prirent un autre parti ; ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Céſar, qui le prierent de leur rendre leur Roi, pour le mettre

à leur tête ; ils lui représenterent qu'ils étoient ennuyés d'obéir à une fille sans expérience, & d'être soumis à la domination de l'Eunuque Ganimede ; que la présence & l'autorité de leur Roi, en imposeroit à une multitude indocile qui les empêchoit d'obéir à César ; qu'ils étoient résolus de prendre les mesures nécessaires pour rendre au Royaume sa tranquillité, ce qu'ils ne pouvoient faire, qu'en se joignant aux Romains, dont ils avoient si souvent éprouvé la protection. Quoique César ne fût pas fort persuadé de la sincérité de leurs discours, cependant il voulut bien déférer à leur demande, parceque s'ils étoient dans la sincere résolution d'exécuter leurs promesses, la guerre seroit bientôt finie ; & si au contraire, ils ne demandoient leur Prince que pour le mettre à leur tête, il étoit plus honorable pour César de combattre contre un Roi que contre une multitude, dont la plus grande partie étoit composée de voleurs & de fugitifs. Dans cette intention, il exhorta Ptolomée à penser sérieusement à conserver le Royaume de ses ancêtres, & à préserver sa Patrie de la ruine dont elle étoit menacée, d'engager ses Sujets à conserver fidelement l'alliance du Peuple Romain, dont ils

avoient depuis long-tems tiré de grands avantages ; il lui tendit la main, & lui dit, » j'eſpere que vous laiſſant la » liberté de vous mettre à la tête de » mes ennemis, vous n'abuſerez pas » de ma confiance. « Le jeune Prince, âgé tout au plus de dix-huit ans, mais parfaitement inſtruit dans l'art de diſſimuler, ſi naturel à ſa Nation, pria Céſar, les larmes aux yeux, de ne le pas abandonner, en lui proteſtant, » que » ſa préſence lui étoit beaucoup plus » agréable que la vue d'une couronne ; » qu'il étoit incertain de la diſpoſition » de ſes Sujets à ſon égard, & s'il pour» roit les ramener à leur devoir ; qu'il » aimeroit beaucoup mieux reſter avec » Céſar, ne doutant pas qu'il ne vînt » bientôt à bout de le vanger de ſes » Sujets rebelles. « Céſar fut touché de la naïveté & de la candeur avec laquelle ce jeune Prince s'exprimoit ; il le conſola ; & en le quittant, il lui dit, » qu'ils ne tarderoient pas à ſe re» joindre, ſi ſes diſcours étoient auſſi » ſinceres qu'ils le paroiſſoient. « Mais Céſar s'apperçut bientôt que ce jeune Prince l'avoit trompé. A peine fut-il à la tête de ſon armée, qu'il recommença la guerre avec plus de vigueur. Les amis de Céſar lui remontrerent que ſa trop grande bonté l'avoit rendu la dupe

de la fourberie d'un enfant, & l'avoit fait tomber dans le piége qu'il lui avoit tendu ; mais il leur répondit, qu'il lui étoit aussi indifférent de retenir ce Roi, que de le voir à la tête de son armée, & qu'il n'avoit donné à ses ennemis qu'un Général sans expérience, qui n'augmentoit leurs troupes que d'un seul homme ; aussi les Egyptiens s'apperçurent bientôt, que la présence de leur Roi n'avoit pas augmenté leurs forces, & n'avoit rendu les Romains, ni moins attentifs, ni moins courageux.

Au commencement de la guerre, César avoit envoyé chercher du secours dans la Sirie & dans la Cilicie, & avoit donné cette commission à Mithridate de Pergame (1), homme distingué dans sa Patrie, par sa noblesse, son courage & son expérience dans la guerre, & sur-tout par son attachement inviolable pour César. Mithridate, usant de la plus grande diligence, avoit ramassé un corps considérable de trou-

(1) Il étoit de race Royale ; il avoit été élevé par le fameux Mithridate, Roi de Pont. Il lui avoit fait quitter, dès sa premiere jeunesse, la Ville de Pergame, où il avoit pris naissance, & l'avoit mené avec lui dans toutes ses expéditions guerrieres, où il avoit acquis une grande réputation. Après la mort de ce Prince, il s'étoit attaché aux Romains, sur-tout au parti de César, qui le récompensa magnifiquement du service qu'il lui rendit en cette occasion.

pes, qu'il conduisoit par terre à César. Il étoit arrivé à Péluse, la premiere Ville d'Egypte, que l'on regardoit comme la clef du Royaume; les Egyptiens y avoient mis une forte garnison, pour arrêter les secours qu'on pourroit amener à César; mais Mithridate, sans perdre de tems, l'ayant investie de toutes parts, y fit sur-le-champ donner l'assaut avec tant d'ardeur & de persévérance, faisant continuellement succéder des gens frais à ceux qui étoient fatigués ou blessés, qu'il s'en rendit maître le même jour, y mit garnison, & ensuite continua son chemin pour se joindre à César.

Ptolomée, ayant appris avant César l'arrivée de Mithridate, envoya au-devant de lui un corps considérable de troupes, dans l'espérance de prévenir, par sa défaite, sa jonction avec César: les Egyptiens l'attaquerent dans ses retranchemens, mais lorsqu'il les vit s'approcher sans précaution, il fit une sortie sur eux, les mit en désordre, en tua un très grand nombre, & obligea les autres à se retirer, & il envoya aussitôt faire part à César de son arrivée, & des avantages qu'il avoit remportés. César & Ptolomée partirent tous deux en même-tems, le premier pour se joindre à Mithridate, & l'autre

pour le combattre. Le Roi arriva le premier, s'étant servi de sa Flotte pour transporter son armée ; mais César ne voulant pas prendre la même route, de peur d'être obligé de combattre en chemin, joignit Mithridate par terre, avant que Ptolomée se fût mis en état de l'attaquer.

Le Roi étoit campé sur une hauteur, qui commandoit la plaine où elle étoit assise. Son camp étoit, de plus, fortifié par trois différentes sortes de défenses; d'un côté, il étoit appuyé sur le Fleuve du Nil; d'un autre, il étoit enfermé par un marais impraticable, & la hauteur de son terrein le rendoit d'un très difficile accès. Il y avoit entre le camp du Roi, & celui de César, une petite riviere, peu large, mais dont les bords étoient fort escarpés, & qui se jettoit dans le Nil environ à deux lieues du camp de Ptolomée. Ce Prince ayant appris que César marchoit à lui, envoya toute sa Cavalerie & sa meilleure Infanterie pour l'arrêter au passage; mais la Cavalerie Allemande & Gauloise de César s'étant dispersée pour chercher quelque gué, & trouvant des endroits dont les bords étoient moins escarpés, passa la riviere. En même-tems les Légionnaires, ayant abbattu & jetté sur cette riviere de grands arbres,

qui touchoient aux deux bords, en formerent des Ponts; les ennemis furent tellement effrayés, qu'ils prirent la fuite, ſans rendre de combat, & ceux qui ne purent aſſez tôt gagner leur camp, furent paſſés au fil de l'épée. Céſar ne doutant pas que ce premier ſuccès n'eût répandu la terreur parmi ſes ennemis, conduiſit ſur-le-champ ſes troupes au camp du Roi, pour l'attaquer; mais voyant qu'il étoit bien fortifié, ſitué dans un poſte avantageux, & défendu par de nombreuſes troupes, il ne voulut pas expoſer ſes Soldats, déja fatigués par la marche & le combat qu'ils avoient ſoutenu, à recevoir un échec; il leur fit faire halte, & ſe campa à la vue des ennemis.

Le lendemain il fit attaquer leur camp, avec toutes ſes forces; mais voyant que ſes troupes, malgré l'ardeur avec laquelle elles combattoient, faiſoient peu de progrès, à cauſe de la difficulté du terrein, & s'étant en même-tems apperçu que la partie du camp qui étoit poſée ſur le haut de la montagne étoit dégarnie de troupes, ſoit parcequ'elle ſe défendoit aſſez par ſa ſituation, ſoit parceque les Egyptiens, pour la plûpart, s'étoient portés aux endroits où l'attaque étoit la plus forte, il envoya quelques Cohortes, ſous

la conduite de Carſulenus, brave Officier & fort expérimenté, avec ordre de tourner le camp, & de gagner la hauteur. En y arrivant, elles trouverent peu de réſiſtance. Les ennemis, effrayés de ſe voir attaqués de tous côtés, lâcherent pied, tout prit la fuite. Le Roi ſe ſauva du côté du Nil, & ſe jetta dans le premier Vaiſſeau qu'il trouva; la multitude de Soldats qui y entrerent avec lui, ayant fait couler le Vaiſſeau à fond, ce Prince fut noyé, ſans qu'on pût même retrouver ſon corps.

Cette victoire, remportée par les Romains, avec autant de courage que de bonheur & de célérité, mit les Egyptiens hors d'état de ſe relever. Céſar, ſans perdre de tems, ordonna à ſon Infanterie de le ſuivre en toute diligence, & ſe mît lui-même à la tête de ſa Cavalerie, pour ſe rendre à Aléxandrie. Il rentra dans la Ville par cette partie que les ennemis avoient occupée, & dont ils avoient déja détruit les retranchemens. Le bruit de ſa victoire les avoit tellement abbattus, qu'ils avoient mis bas les armes. Tous les habitans, craignant qu'il n'abandonnât la Ville au pillage, étoient venus au-devant de lui; il les trouva ſur ſon chemin, en état de ſupplians, proſternés

avec leurs femmes & leurs enfans, lui demandant grace, & faiſant porter devant eux les images de leurs Dieux, pour exciter ſa clémence & ſa commiſération.

Cléopatre, qui connoiſſoit la valeur & la prudence des Romains, avoit eu aſſez d'eſprit pour prévoir que les Egyptiens ne pourroient leur réſiſter ; comptant d'ailleurs ſur l'amour que Céſar lui avoit témoigné, elle étoit reſtée dans le Palais avec lui, lorſque ſon frere Ptolomée l'avoit quitté. Elle vint au-devant de Céſar pour le féliciter de ſa victoire. Elle ſut mêler adroitement une ingénieuſe flatterie, avec les louanges délicates qu'elle lui donnoit ; elle affecta de lui marquer qu'elles lui étoient autant inſpirées par l'admiration qu'elle avoit de ſon courage, que par les tendres ſentimens de ſon cœur ; elle le pria avec inſtance de conſerver la Ville, & de pardonner aux Egyptiens à ſa conſidération.

Non-ſeulement Céſar lui accorda ce qu'elle demandoit, mais encore il la déclara Reine d'Egypte, & lui témoigna dans les termes les plus affectueux, le plaiſir qu'il avoit de pouvoir l'obliger. Il lui dit, que le plus grand fruit qu'il retiroit de ſa victoire, étoit celui de lui rendre une couronne dont on

avoit voulu la priver; qu'il n'avoit entrepris la guerre que dans le deſſein d'affermir ſon trône; qu'il ſe trouvoit trop heureux d'y avoir réuſſi, & de ſatisfaire en même-tems à ce qu'exigeoient de lui la juſtice & l'eſtime particuliere qu'il faiſoit de ſon mérite & de ſes belles qualités.

Comme l'amour eſt une paſſion qui s'augmente ordinairement dans le cœur de l'homme, à proportion des graces qu'il fait, & des bienfaits qu'il répand ſur l'objet de ſes complaiſances, celui que Céſar avoit déja conçu pour Cléopatre prit un nouvel accroiſſement. Il s'y livra tout entier; il oublia les grandes affaires qui lui reſtoient à terminer. La Cour de Cléopatre reprit ſon ancienne ſplendeur, on n'y reſpiroit que la joie. Les fêtes, les amuſemens, les ſpectacles ſe ſuccédoient avec tant de rapidité & de variété, qu'il étoit impoſſible de ſe refuſer à tous ces plaiſirs. A l'exemple du Général, les Officiers & les Soldats ſe dédommagerent des peines & des fatigues qu'ils avoient eſſuyées.

Il falloit que les charmes de Cléopatre fuſſent bien ſéduiſans, & que l'amour de Céſar fût bien violent pour aſſujettir un homme auſſi inconſtant, & auquel l'amour n'avoit jamais fait

faire aucune faute. A juger par tout ce que César fit alors & dans la ſuite pour cette Princeſſe, on doit préſumer qu'elle fut la ſeule qui lui ait véritablement inſpiré de l'amour.

Cependant comme les Officiers & les Soldats de César n'étoient pas aſſujettis à la même paſſion, leur courage ſe réveilla ; ils ouvrirent les yeux ſur la foibleſſe de leur Général, ils craignirent que ſa gloire ne s'éclipsât, & ils attendoient qu'il ſe préſentât quelque occaſion de lui faire connoître leurs ſentimens. Perſonne n'oſoit lui remontrer le tort qu'il faiſoit à ſa réputation & à ſes affaires. Cléopatre, ſûre de l'amour qu'il avoit pour elle, & qui avoit ſans doute conçu le deſſein de le retenir long-tems dans ſes fers, inventoit tous les jours de nouveaux plaiſirs. Elle l'engagea à viſiter les antiquités & les curioſités de l'Egypte. Une Flotte ſuperbe & magnifique fut équipée avec tous les attirails de la volupté, pour voyager ſur le Nil. César avoit réſolu de remonter juſqu'à la ſource de ce Fleuve, pour connoître la cauſe de la régularité & de la fertilité de ſes débordemens ; il ſe diſpoſoit à ce voyage, lorſqu'il fut arrêté par ſon armée, qui refuſa de le ſuivre. Il fut étonné de cette déſobéiſſance ; mais ſes amis lui ayant

remontré qu'elle n'avoit d'autre fondement que le ſoutien de ſa gloire & de ſon honneur, il revint à lui-même. Ils lui repréſenterent les déſordres que pouvoient cauſer ſon abſence & ſon éloignement dans un Empire qu'il venoit de conquérir, & qui n'étoit pas encore affermi; que l'Italie étoit dans une confuſion effroyable; que Pharnace, fils de Mithridate, Roi de Pont, avoit oſé s'emparer de pluſieurs Provinces Romaines; que les partiſans de Pompée étoient maîtres de l'Afrique; qu'on parloit de lui interdire la liberté de la mer, pour l'empêcher de ſe rendre à Rome; qu'enfin la plûpart des Lieutenans qu'il avoit envoyés dans les différentes Provinces, abuſoient de ſa victoire & de ſon nom pour tyranniſer les Peuples, & qu'il n'y avoit que ſa ſeule préſence qui pût rendre à l'Empire ſon premier luſtre.

Alors Céſar ſe réveilla de ſon aſſoupiſſement; ſi ſon cœur ne ſe dégagea pas entierement de ſon amour, du moins il l'oublia pour quelque tems; l'intérêt de ſa gloire reprit le deſſus. Il confirma à Cléopatre le don qu'il lui avoit fait du Royaume d'Egypte; il lui fit épouſer le jeune Ptolomée, ſon frere, & il leur laiſſa des troupes ſuffiſantes pour affermir leur autorité. Afin d'ôter toute

ſemence de diviſion, il emmena avec lui leur ſœur Arſinoé, qui leur avoit déja fait la guerre, & il quitta l'Egypte.

César, après avoir terminé la guerre d'Alexandrie, s'étoit rendu par terre en Syrie, dans le deſſein de paſſer promptement en Italie, où ſa préſence étoit néceſſaire; mais avant que de s'y rendre, il ne vouloit laiſſer derriere lui aucun ennemi. Il avoit réſolu ſur-tout de punir Pharnace, & de le chaſſer des Provinces dont il s'étoit emparé. Ce Prince, enflé d'une victoire qu'il avoit remportée ſur Domitius Calvinus, Lieutenant de Céſar, ne voyant dans l'Aſie aucune armée en état de s'oppoſer à ſes deſſeins, s'étoit emparé de l'Arménie, de la Capadoce, & du Royaume de Pont; il avoit traité, avec la derniere cruauté, les Citoyens Romains qui étoient dans ces Provinces, & il avoit pillé tous leurs biens, ne pouvant croire que Céſar, extrêmement preſſé par les Egyptiens, fût ſitôt en état de le punir de ſes excès.

Céſar, ayant raſſemblé ſes troupes, ſe rendit, à grandes journées, dans le Royaume de Pont. Auſſitôt qu'il fut arrivé, Pharnace lui envoya des Ambaſſadeurs, pour le féliciter de ſes victoires; ils lui offrirent, ſuivant l'uſage, une couronne d'or, & le prierent de

ne

ne point traiter Pharnace en ennemi : ils lui dirent qu'il étoit prêt à exécuter ponctuellement ses ordres. Ils lui représenterent qu'il n'avoit point fourni de troupes ni aucun secours à Pompée, dans la guerre civile ; & qu'il avoit d'autant plus de confiance en la clémence de César, qu'il avoit pardonné au Roi Dejotarus, qui avoit porté les armes contre lui.

César répondit aux Ambassadeurs, qu'il étoit inutile à Pharnace de lui rapporter l'exemple de Dejotarus, & de se glorifier de n'avoir pas suivi le parti de Pompée ; qu'il avoit bien d'autres sujets de se plaindre de la conduite de leur Maître ; qu'il ne faisoit rien plus volontiers, que de pardonner à ceux, qui, après l'avoir offensé, rentroient dans leur devoir : qu'il vouloit bien oublier la maniere indigne & cruelle, avec laquelle Pharnace avoit traité les Citoyens Romains qui négocioient dans les Provinces dont il s'étoit emparé, puisqu'il n'étoit pas possible de leur rendre la vie qu'il leur avoit ôtée, ni de réparer les mutilations qu'il leur avoit fait souffrir. Mais, qu'il lui ordonnoit de se retirer sur-le-champ du Royaume de Pont, & de l'Arménie ; de renvoyer les Citoyens Romains qu'il tenoit prisonniers, & de leur rendre,

ainſi qu'à leurs alliés, les biens dont il s'étoit emparé. Que lorſque Pharnace auroit ſatisfait à ces conditions, il accepteroit les préſens, que les Généraux Romains avoient coutume de recevoir de leurs amis, lorſqu'ils les envoyoient féliciter ſur leurs victoires. Pharnace fit promettre à Céſar qu'il exécuteroit ce qu'il lui preſcrivoit; mais ſachant que des affaires plus importantes le rappelloient à Rome, il ne ſe preſſoit pas de lui obéir. Céſar, ayant reconnu la fourberie de Pharnace, réſolut de ne lui donner aucun relâche, & de lui livrer bataille à la premiere occaſion. Il le joignit auprès de Zila, Ville aſſez forte du Royaume de Pont. Elle étoit ſituée dans une Plaine, environnée de pluſieurs collines, ſur leſquelles Céſar & Pharnace avoient chacun aſſis leur camp. Mais, ſoit que Pharnace mépriſât l'armée de Céſar, qui lui paroiſſoit moins nombreuſe que la ſienne, ou qu'il comptât trop ſur la valeur de ſes troupes, avec leſquelles il avoit défait Domitius, il réſolut de venir attaquer le camp de Céſar, dans le tems que ſes Soldats étoient occupés à ſe retrancher. Céſar, voyant les troupes de Pharnace deſcendre dans la Vallée, & du même pas franchir la colline, ſur laquelle il étoit campé, admiroit la té-

mérité & la présomption de son ennemi, d'oser combattre en lieu si désavantageux. Il rappella aussitôt ses Soldats du travail, leur fit prendre les armes, & les rangea en bataille. Pharnace les fit attaquer par ses chariots armés de faulx, qui firent quelque désordre dans les premiers rangs; mais les Romains ayant accablé les chevaux & leurs coducteurs d'une grêle de traits, & ayant rendu ces chariots inutiles, attaquerent le reste de l'armée, avec tant de courage, qu'aidés de l'avantage du lieu ils la mirent en fuite; & profitant de leur victoire, ils poursuivirent les ennemis si vivement, que, malgré la hauteur de la colline, sur laquelle leur camp étoit situé, ils s'en emparerent: tout fut mis en pieces; & si les Soldats n'eussent pas été arrêtés quelque tems à l'attaque du camp, Pharnace eût été fait prisonnier.

Quoique cette victoire, remportée avec tant de facilité, n'ajoutât rien à la gloire des autres exploits de César, cependant elle lui causa d'autant plus de joie, qu'elle terminoit, pour ainsi dire en un moment, une guerre qui pouvoit être longue & difficile, s'il eut eu en tête de meilleures troupes, & un Général plus expérimenté. Pour faire connoître la promptitude, avec

laquelle il avoit terminé cette guerre, il fit porter, entre les dépouilles qui ornerent son triomphe, cette Inscription: *VENI, VIDI, VICI*: Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Il abandonna tout le butin à ses Soldats; & s'étant emparé du Royaume de Pont, il le réduisit en Province Romaine, & y laissa deux Légions sous la conduite de Cœlius Vincianus. Ensuite il se mit à la tête de sa Cavalerie; il parcourut en peu de tems toutes les Provinces de l'Asie, prenant par-tout connoissance des droits, des Rois, des Tetrarques (1) & des Villes libres. Il décidoit en Souverain de toutes leurs contestations. Il récompensa magnifiquement Mithridate de Pergame, qui, comme on l'a vu, lui avoit amené en Egypte un si prompt & si utile secours. Il l'établit Roi du Bosphore, & lui rendit la Tétrarchie de la Galatie, qui lui appartenoit, suivant les Loix du Pays. Et après avoir établi la tranquillité dans toutes les Provinces

(1) On appelloit Tétrarques des Princes auxquels les Romains donnoient une partie de certaines Provinces à gouverner. Ce mot signifioit proprement Gouverneur du quart d'une Province. Il venoit du mot grec τητεχ, qui signifie un quart, & de αρχη, qui veut dire un Gouverneur. Quoique ces Tétrarques, ainsi que les Rois qu'on appelloit Alliés, eussent un pouvoir souverain, cependant ils étoient subordonnés aux Romains, auxquels ils payoient des subsides considérables.

de l'Orient, il se rendit en diligence en Italie, & arriva à Rome, beaucoup plutôt qu'on ne l'y attendoit. Ce fut au mois de Juin de l'année 706 de Rome : il nomma Consuls, pour les trois derniers mois de l'année, P. Vatinius & Q. Furius Calenus.



LIVRE HUITIEME.

An de Rome 706, De Cesar 53.
COSS. Consuls pour les trois derniers mois. P. Vatinius Q. Furius Calenus.

LA présence de César étoit absolument nécessaire en Italie, où les esprits étoient dans une grande agitation. Il avoit eu tant d'embarras en Egypte, que depuis le mois de Décembre, jusqu'à celui de Juin, il n'avoit pu faire parvenir à Rome aucune de ses Lettres. On ignoroit le véritable état de ses affaires. La variété des nouvelles, que ses partisans, ou ses ennemis, répandoient dans le Public, tenoit tout le monde dans l'incertitude. Tous ceux qui avoient porté les armes contre lui, attendoient avec impatience la décision de leur sort. Ceux qui étoient attachés à César, menaçoient hautement ses ennemis de sa vengeance. M. Antoine, qui commandoit en Italie, en l'absence de César, s'étoit rendu odieux par ses rapines & ses débauches. Dolabella, gendre de Cicéron, & favori de César, s'étant fait élire Tribun du Peuple, avoit proposé une abolition générale des dettes, & y auroit réussi, sans l'opposition des plus sages Citoyens. Les troupes que César avoit laissées en Italie, y vivoient avec une licence qui étoit devenue in-

ſuportable. D'un autre côté, Scipion, Labienus, Caton, & les autres Lieutenans de Pompée, qui s'étoient échappés de la bataille de Pharſale, s'étoient retirés en Afrique avec les débris de leur défaite : ils en avoient formé une armée ſi conſidérable, que le bruit s'étoit répandu, qu'ils devoient paſſer en Italie, pour en fermer l'entrée à Céſar. Enfin, tout étoit dans une ſi grande confuſion, que même les zèlés Républiquains, du nombre deſquels étoit Cicéron, faiſoient des vœux pour la proſpérité des armes de Céſar, dont le pouvoir abſolu, joint à ſes belles qualités, étoit ſeul capable d'arrêter tous ces déſordres, & de procurer la paix à la République.

Auſſitôt qu'il fut arrivé, il s'appliqua à rétablir la tranquillité, & à réformer les abus. La premiere choſe qu'il fit, fut de pardonner à la plus grande partie de ceux qui avoient ſuivi Pompée, par inclination, ou par amour de la liberté, plutôt que par quelque animoſité particuliere. Il reçut avec tant d'affabilité tous ceux qui ſe préſenterent devant lui, qu'il leur épargna le déſagrément de lui faire des excuſes, ou de lui demander pardon. Ayant apperçu Cicéron aſſez embarraſſé de ſa contenance, qui venoit à ſa rencontre, il deſ-

cendit de cheval, il courut au-devant de lui, il l'embrassa, & l'entretint assez long-tems, avec autant de familiarité & de gaieté, que s'il n'avoit jamais eu aucun sujet de se plaindre de lui, quoique, malgré ses sollicitations, il eût suivi Pompée à la guerre. Comme tout le monde craignoit une abolition générale des dettes, il ordonna que les biens des Débiteurs seroient estimés, suivant la valeur qu'ils avoient avant la guerre civile; & que les Créanciers les prendroient, sur ce pied, en paiement de ce qui leur étoit dû, après avoir fait remise des intérêts qui y auroient été compris dans le principal; ensorte que les Créanciers ne perdirent que le quart de leurs créances; & tout le monde fut content.

Il s'attacha à faire rendre la justice, & la rendit lui-même, avec autant d'exactitude que de séverité. Il ordonna que les Juges ne se prendroient que dans les deux Ordres, du Sénat, & des Chevaliers Romains. Il augmenta la punition des Criminels: comme il n'y avoit point de plus grande peine que l'exil, & que l'on infligeoit rarement celle de mort, il ordonna la confiscation de la moitié des biens des Exilés, parceque les riches, sûrs de conserver la jouissance de leurs biens, étoient les pre-

miers à se permettre toutes sortes de crimes. Il cassa le mariage d'un Préteur, qui avoit épousé une femme deux jours après sa séparation d'avec son mari, quoiqu'il n'y eût aucun soupçon de dérangement dans sa conduite. Il chassa du Sénat ceux qui furent convaincus de concussions, ou d'autres crimes; il renouvella les Loix somptuaires, & défendit l'usage trop fréquent de la pourpre, des riches étoffes, des pierres précieuses, & des litieres, excepté aux personnes d'un rang distingué.

Comme le nombre des Sénateurs étoit considérablement diminué, il choisit, pour le remplir, ceux des Citoyens qui étoient les plus recommandables par leur mérite & par leur naissance; & rendit à ce Corps sa premiere splendeur. Il augmenta le nombre des Préteurs, des Ediles, des Questeurs, & des autres Magistrats subalternes, afin qu'un plus grand nombre de Citoyens pût avoir part aux Dignités de la République. Il réprima les brigues dans les élections, & il arrêta les profusions de ceux qui prétendoient aux Magistratures; il partagea les Comices (1) entre lui & le Peuple; ensorte qu'excepté le Consulat, dont il s'étoit réservé la nomina-

(1) C'étoient les assemblées du Peuple où il donnoit sa voix pour les élections.

tion, le Peuple choisissoit la moitié des Magistrats, & lui l'autre. Pour cet effet il envoyoit le jour de l'élection à toutes les Tribus des billets conçus en ces termes : » Je vous recommande un tel & un » tel, afin que par vos suffrages ils puis» sent obtenir les Dignités qu'ils deman» dent«. Il fit un nouveau dénombrement du Peuple ; & pour soulager la Ville d'une prodigieuse quantité de Citoyens indigens, il en fit sortir quatre-vingt mille familles, dont il forma des Colonies, qu'il envoya dans différentes parties du monde. Il fit rebâtir les Villes de Carthage & de Corinthe, & les repeupla de Citoyens Romains ; & au lieu de trois cens vingt mille Citoyens, auxquels la République faisoit des distributions de bleds, il les réduisit à cent cinquante mille. Il donna le droit de Citoyens Romains aux Etrangers qui professoient la Médecine & les autres Arts libéraux, pour les engager à venir s'établir à Rome, & exercer plus facilement leurs professions. Il défendit d'entretenir à Rome des Gladiateurs, au-delà du nombre qu'il fixa : & il défendit toutes sortes d'assemblées particulieres, pour cause de Mysteres ou de Cérémonies de Religion, excepté celles qui seroient autorisées par les Pontifes. Enfin, la vaste étendue de

ſon génie lui faiſoit porter ſes vues & ſes attentions ſur toutes les parties les plus néceſſaires de l'adminiſtration d'un ſi grand Empire. Et il eſt étonnant qu'il ait pû régler tant d'affaires en ſi peu de tems qu'il reſta cette année à Rome ; puiſqu'étant arrivé au mois de Juin, il en partit à la fin de Décembre, pour paſſer en Afrique, où la guerre s'étoit renouvellée.

Après la bataille de Pharſale, Scipion, Labienus, Afranius, Petrejus, Caton, & tous ceux qui n'avoient pas voulu ſe ſoumettre au Vainqueur, s'étoient retirés en Afrique, avec les débris de la défaite de Pompée. Le retardement que la conquête de l'Egypte avoit occaſionné à Céſar, leur avoit donné le tems de ſe reconnoître & de ſe fortifier. Juba, Roi de Mauritanie, s'étoit joint à eux avec toutes les forces de ſon Royaume. Ils avoient une armée aſſez formidable, pour donner beaucoup d'embarras à Céſar, ſi ceux qui la commandoient avoient eu autant d'expérience & d'habileté que lui ; mais il mépriſoit des Généraux qu'il avoit déja vaincus, & qu'il avoit chaſſés de l'Eſpagne & de l'Aſie. D'ailleurs, la plûpart des troupes qu'ils avoient ramaſſées, étoient des Afriquains, incapables de ſoutenir la vue des Légions Romaines.

César partit de Rome, le 19 Décembre de cette année, & se rendit en Sicile, où il fut assez long-tems retenu par les vents contraires. Mais, pour faire connoître l'empressement qu'il avoit de passer en Afrique, il avoit fait tendre son pavillon si près du bord de la Mer, qu'il s'en falloit peu qu'il ne fût mouillé par les flots.

L'armée que César conduisoit en Afrique, étoit composée de six Légions & de deux mille Chevaux : mais faute de Vaisseaux, il ne put transporter que deux Légions, qu'il distribua sur des Galeres & des Vaisseaux de transport; & après avoir donné ordre au Préteur Allienus, Gouverneur de Sicile, de lui envoyer, le plutôt qu'il seroit possible, le reste de ses troupes. Il mit à la voile le vingt-sept de Décembre, & le quatrieme jour il arriva, avec ses Galeres, à la vue de l'Afrique. A l'égard de ses Vaisseaux de charge, ayant été dispersés par la violence du vent, il fut obligé de débarquer seulement avec quatre mille hommes, & cent cinquante Chevaux, auprès de la Ville d'Adrumete, où commandoit Considius, Chevalier Romain, avec une Garnison de deux Légions. Comme il n'avoit pas compté qu'une partie de sa Flotte se sépareroit de lui, il n'avoit marqué aucun lieu

Ans de Rome 707.
De Cesar 54.
COSS.
C. Julius Cesar III.
M. Æmilius Lepidus.

de rendez-vous aux Capitaines : & d'ailleurs ne possédant aucun Port sur les Côtes d'Afrique, il ignoroit lui-même où il pourroit débarquer. Pendant que César étoit occupé à se retrancher, en attendant le reste de sa Flotte, P. Plancus, un de ses Lieutenans, lui demanda la permission d'écrire à Considius, pour lui demander une entrevue, & tâcher de l'engager à éprouver la clémence de César ; en ayant obtenu la permission, il envoya, par un Prisonnier, une Lettre à Considius, qui lui demanda, avant de la recevoir, de quelle part elle venoit : *Du Général César*, répondit le Prisonnier. Il n'y a point aujourd'hui d'autre Général Romain que Scipion, répartit Considius ; & en même-tems, ayant fait égorger le Prisonnier, il envoya la Lettre à Scipion, sans l'avoir décachetée. César, ayant appris une action si barbare, reconnut ce qu'il devoit attendre de l'animosité de ses ennemis. Il résolut de s'éloigner de cette Ville, parcequ'il n'avoit pas assez de troupes pour l'assiéger dans les formes ; & que celles qu'il avoit, n'étoient la plûpart que de nouvelles levées. Pendant qu'il décampoit, les Habitans de Mahadia, Ville voisine de celle d'Adrumete, lui envoyerent des Députés, pour lui dire qu'ils avoient pris

la résolution de lui ouvrir leurs portes. Il s'y rendit, & campa sous les murs de la Ville, après y avoir mis Garnison. Sur ces entrefaites, ayant appris que le reste de sa Flotte, incertaine du lieu où il avoit abordé, paroissoit avoir pris la route d'Utique (1), il s'approcha du bord de la Mer, pour être plus à portée de recueillir ceux de ses Vaisseaux qui s'étoient égarés. Il détacha dix Galeres pour aller chercher ceux qui n'avoient pas encore pû le joindre, & il s'embarqua lui-même sur d'autres, sans que personne fût informé de son dessein, pour aller à la découverte : mais après avoir passé la nuit sur son bord, lorsqu'il se préparoit à partir sur le point du jour, il vit paroître ceux de ses Vaisseaux, dont il étoit le plus en peine, & que le hasard avoit conduits sur la Côte. Ayant reçu ce renfort, il retourna à la Ville de Mahadia, où le reste de ses troupes étoit campé. Cependant se voyant encore trop foible pour tenir la Campagne, il se tint dans son camp, pour attendre l'arrivée du reste de ses Légions. Il fit faire de forts retranchemens ; il y fit placer les machines à lancer des traits, qu'il avoit apportées sur ses Vaisseaux. Il donna

(1) Une des principales & des plus fortes Villes d'Afrique.

des armes à ſes Matelots & à ſes Rameurs, dont il fit des troupes legéres pour mêler avec ſa Cavalerie. Il fit proviſion d'un grande quantité de toutes ſortes d'armes, & il ſe mit en état de faire une vigoureuſe défenſe, s'il étoit attaqué. Mais ce qui l'incommodoit le plus, étoit la diſette des vivres, dont il ne povoit ſe pourvoir dans un pays, dont ſes ennemis étoient les maîtres, & qu'ils avoient ruiné avant ſon arrivée. Scipion de ſon côté, ayant joint, avec de nombreuſes troupes, l'armée que commandoient Labienus & Petrejus, ils vinrent camper auprès d'Adrumete, dans le voiſinage de Céſar. Leur Cavalerie faiſoit continuellemenr des courſes autour de ſon camp, & empêchoit les Soldats de s'écarter. Juba, Roi de Numidie, informé par Scipion de l'extrêmité où il croyoit avoir réduit Céſar, qu'il tenoit, pour ainſi dire, aſſiégé dans ſon camp, & du petit nombre de ſes Soldats, étoit ſorti de ſon Royaume avec de nombreuſes troupes de Cavalerie & d'Infanterie, dans le deſſein de ſe joindre à Scipion, & d'accabler Céſar, avant qu'il eût le tems de recevoir les renforts qu'il attendoit. Mais Bogud, Roi de Mauritanie (1), accom-

(1) Il tenoit le parti de Céſar, qui l'avoit fait déclarer ami & allié du Peuple Romain, & lui avoit fait des dons conſidérables.

pagné de Publius Sitius, Lieutenant de César, qui commandoit quelques Cohortes Romaines, àyant appris le départ de Juba, entra dans ſon Pays avec une armée, & le trouvant ſans défenſes, il aſſiégea la Ville de Cirthe, Capitale & la plus riche de la Numidie; & l'ayant priſe en peu de tems avec deux autres Villes, il porta par-tout le ravage & la déſolation. Juba, averti de ces déſordres, au moment qu'il étoit prêt à joindre Scipion & les autres Confédérés, ſe retira avec les troupes qu'il avoit amenées, & ne leur laiſſa que trente Eléphans avec quelque Cavalerie.

Cependant César étoit dans une impatience extrême de ce qu'il ne voyoit point arriver les Légions qu'il attendoit de la Sicile. Il étoit conſterné de voir devant ſes yeux brûler les Villages, ravager les terres, détruire les Châteaux & les Villes, mettre à mort les principaux habitans, enlever leurs enfans & les réduire à l'eſclavage, ſans pouvoir ſecourir tant de malheureux qui imploroient ſa protection.

Quoique Scipion & Labienus euſſent été privés des ſecours que Juba leur avoit promis, cependant ils avoient encore une armée beaucoup plus conſidérable que celle de Céſar, Labienus avoit dit en plein Conſeil, qu'il l'attaqueroit

tant de fois, & avec de ſi nombreuſes troupes, que las enfin de tuer & de vaincre, il ſeroit obligé de ſuccomber.

Scipion & Labienus rangeoient preſque tous les jours leur armée en bataille, à trois cens pas de leur camp. Ils y reſtoient la plus grande partie du jour, & rentroient ſur le ſoir dans leurs retranchemens, ſans que Céſar fît ſortir ſes troupes pour les attaquer : ils en étoient d'autant plus ſurpris, qu'ils le connoiſſoient pour un Général qui ne refuſoit jamais le combat, lorſque l'occaſion s'en préſentoit. Sa patience & ſa tranquillité leur donnerent un tel mépris pour lui, qu'ils conjecturerent qu'il n'étoit pas en état de leur réſiſter. Ils vinrent l'attaquer dans ſon camp, ayant à la tête de leurs troupes trente Eléphans chargés de tours. Mais Céſar, après avoir envoyé ſes Soldats à leurs poſtes, marqua lui-même tant de mépris pour ſes ennemis, que, ſans ſe donner la peine de ſe tranſporter ſur les remparts, pour reconnoître leurs mouvemens, il ſe tenoit tranquille dans ſa tente, d'où, ſur les rapports qu'on lui venoit faire, il envoyoit par écrit ſes ordres à ſes Officiers. Comme ſon camp étoit bien retranché, & pourvu de toutes ſortes de machines propres à la défenſe, les ennemis ne

purent l'entâmer par aucun endroit ; & ils trouverent tant de résistance, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Dans le même-tems Sallustius Crispus (1), que César avoit envoyé quelques jours auparavant, avec une Flotte, à l'Isle de Cercine, qui servoit de magasin à ses ennemis, y avoit été favorablement reçu par les Habitans ; y ayant trouvé une grande quantité de bleds, il l'avoit envoyée sur-le-champ à César. Allienus, qui commandoit en Sicile, ayant fait embarquer la treizieme & la quatorzieme Légion, avec huit cens Chevaux Gaulois & mille Frondeurs, ces troupes arriverent le quatrieme jour avec un vent favorable. César, après les avoir fait débarquer, renvoya les Vaisseaux à Allienus, avec ordre de faire partir sur-le-champ le reste de ses Légions. Se voyant renforcé de deux Légions de véterans, il marcha à ses ennemis ; il se campa dans une belle Plaine de quinze mille pas d'étendue, environnée d'une chaîne de montagnes peu élevées, qui formoient une espece d'amphithéâtre ; il s'empara d'une partie des hauteurs ; & dans le tems

(1) C'est l'Auteur qui nous a donné cette belle Histoire de la conjuration de Catilina, & de la guerre de Jugurtha.

qu'il étoit occupé à ſe retrancher, il fut attaqué par la Cavalerie & les troupes legéres de Labienus ; mais ayant détaché ſa Cavalerie Gauloiſe & Eſpagnole, & l'ayant fait ſuivre par ſes Légions, elle mit en fuite celle de Labienus. Cet avantage jetta tant de terreur parmi les troupes de Scipion, qui étoient en bataille à la tête de ſon camp, & qui voyoient le carnage que l'on faiſoit de leur Cavalerie, qu'elles rentrerent précipitamment dans leurs retranchemens. Scipion, qui avoit perdu dans cette occaſion la meilleure partie de ſa Cavalerie, n'oſa plus s'expoſer en Campagne devant l'armée de Céſar. Il envoya ſolliciter Juba, avec toute ſorte d'inſtance, de venir à ſon ſecours. Juba, après avoir obligé Bogud à ſe retirer, laiſſa Saburra, ſon Lieutenant, pour garder ſes Etats, & ſe mit en marche pour venir au ſecours de Scipion.

Le bruit de ſon arrivé s'étant répandu dans l'armée de Céſar, y répandit une eſpece de terreur panique. En ayant été inſtruit, il fit aſſembler ſes Soldats. » Je ſuis bien aiſe, dit-il, que vous » ſachiez que le Roi Juba doit arriver » dans peu de jours, avec dix Légions, » trente mille Chevaux, cent mille » hommes de troupes legéres, & trois

» cens Eléphans. Ainsi, que ceux qui
» desirent savoir en quoi consiste son
» armée, cessent de s'en inquiéter, ils
» doivent s'en rapporter à moi, qui en
» suis parfaitement instruit. Si j'apprens
» que quelques-uns d'entre vous crai-
» gnent son arrivée, je les ferai embar-
» quer sur de méchans Vaisseaux, &
» je les ferai abandonner au gré des
» vents. J'ai tout lieu d'être surpris,
» que des Soldats Romains, accoutu-
» més depuis si long-tems à vaincre
» avec moi, puissent redouter des trou-
» pes, qui, quoique fort supérieures
» en nombre, n'ont jusqu'à présent osé
» se présenter en bataille devant vous «.
Ces paroles, prononcées avec fermeté, & avec cet air de confiance qui soutient ordinairement la résolution d'un Général, & semble annoncer les heureux succès, répandirent l'allégresse dans toute son armée. Juba, arrivant quelque tems après avec trois Légions, huit cens hommes de Cavalerie reglée, grand nombre de troupes legéres, & trente Eléphans, acheva de dissiper la grande idée qu'on avoit eue de ses forces.

Malgré ce renfort, les ennemis de César n'osoient se présenter en bataille. La Cavalerie Numide, & l'Infanterie légere étoient tous les jours aux mains avec la Cavalerie Romaine; mais, lorsqu'elles

voyoient paroître les Enseignes des Légions, elles prenoient la fuite. Les Soldats Romains, pesamment armés ne pouvoient les atteindre, ni leur causer aucun dommage : ensorte que César voyoit avec beaucoup de déplaisir traîner la guerre en longueur. Sur ces entrefaites, il reçut de Sicile un nouveau convoi de troupes & de munitions, qui le mit bientôt en état de forcer ses ennemis d'en venir à une action décisive. Mais avant de mener ses troupes à l'ennemi, il résolut de faire un exemple de quelques Officiers séditieux, qui avoient soulevé leurs Soldats en Italie, & il saisit un prétexte qui se présenta pour les punir. Caius Avienus, Tribun de la dixieme Légion, avoit occupé lui seul un Vaisseau pour transporter ses vivres, ses Domestiques, ses équipages & ses chevaux, sans avoir embarqué un seul Soldat. Dès le lendemain César s'assit sur son Tribunal, & ayant assemblé les Tribuns & les Centurions de toutes les Légions : » Je voudrois » bien, leur dit-il, que de certaines » personnes voulussent mettre fin à leur » insolence, & aux libertés qu'elles se » donnent & qu'elles cessassent d'a- » buser de mes bontés, de ma dou- » ceur & de ma patience ; mais puis- » que rien ne peut arrêter leurs mau-

» vais déportemens, j'ai résolu de les
» punir suivant les régles de la disci-
» pline militaire, pour empêcher les
» autres de se laisser corrompre par le
» mauvais exemple. Vous, C. Avienus,
» parcequ'en Italie vous avez soulevé
» les Soldats du Peuple Romain con-
» tre la République; parceque vous
» avez fait toutes sortes de concussions
» & de rapines dans vos Quartiers;
» que vous avez été inutile à l'Etat &
» à moi; que vous avez fait servir mes
» Vaisseaux à transporter ici vos che-
» vaux & vos Domestiques, au lieu de
» mes Soldats; & que vous avez privé
» la République de leur service, dans le
» tems qu'elle en avoit besoin, je vous
» chasse ignominieusement de mon ar-
» mée; & je vous ordonne de sortir
» de l'Afrique, dans ce jour. Vous, A.
» Fontejus, Tribun militaire, je vous
» casse comme séditieux & mauvais
» Citoyen. Vous, T. Salienus, M. Tiro,
» C. Clusinas, parcequ'après avoir ob-
» tenu dans mon armée des grades, plu-
» tôt par faveur, que par votre mérite,
» vous vous êtes si mal comportés, que
» vous n'avez montré ni courage dans
» la guerre, ni amour du bien pendant
» la paix! Officiers inutiles, plus pro-
» pres à soulever les Soldats contre leur
» Général, qu'à faire votre devoir avec

» honneur & avec modeſtie, je vous
» regarde comme indignes d'avoir au-
» cun emploi dans mon armée ; & je
» vous ordonne de ſortir de l'Afrique
» inceſſamment «. Après cela il les livra à des Centurions, qui les firent embarquer ſéparément avec chacun un ſeul eſclave : enſuite il marcha à la rencontre de ſes ennemis.

Comme Céſar avoit reçu toutes les troupes qu'il attendoit, il quitta les bords de la Mer, & il s'avança dans le pays. La plûpart des Villes lui envoyerent des Députés pour ſe rendre, & lui fournirent les vivres dont il avoit beſoin. Il avoit paſſé les mois de Janvier, Février & Mars, à faire une guerre de chicannes ; & voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible d'attirer ſes ennemis au combat, il réſolut de faire quelques ſiéges pour les y forcer. Il vint ſe poſter devant la Ville de Thapſe, dans laquelle Virgilius commandoit avec une groſſe Garniſon ; il fit ſes diſpoſitions pour en former l'attaque. Dès le jour de ſon arrivée il fit travailler aux lignes de circonvallation, & ſe ſaiſit de pluſieurs poſtes avantageux, où il mit des troupes pour empêcher les ennemis de porter du ſecours dans la Ville. Cette entrepriſe mit Scipion dans la néceſſité d'en venir à une bataille, pour n'avoir

pas la honte de voir prendre cette Ville à sa vue, & d'abandonner lâchement Virgilius & les Habitans de Thapse, qui avoient toujours été fideles à son parti; c'est pourquoi il suivit César, & vint se camper à trois lieues de la Place, pendant que Labienus, avec un Corps de troupes, étoit posté d'un autre côté.

Il y avoit près de la Ville un Marais salé, & entre ce Marais & la Mer, une Plaine d'environ quinze cens pas, qui pouvoit procurer à Scipion la facilité de porter du secours aux assiégés. César qui l'avoit prévu, s'en étoit emparé dès la veille. Il avoit fait élever un Fort au milieu de cette Plaine, & y avoit, en trois différens postes, trois Corps de troupes disposés de façon à se donner mutuellement du secours, & cependant il faisoit continuer les travaux pour enfermer la Ville. Scipion voyant ce passage fermé, & n'osant le forcer, vint le lendemain, dès la pointe du jour, se camper sur le bord de la Mer. César en étant informé, laisse le Proconsul Asprenas à la garde de son camp avec deux Légions; & conduisant le reste de ses troupes en ordre de bataille, & prêtes à combattre, il marche en diligence au-devant de Scipion. César avoit placé la moitié

de ſa Flotte à la vue de Thapſe, & avoit ordonné à l'autre partie de ſe porter derriere le camp de Scipion, le plus près qu'elle pourroit du rivage, & de jetter de grands cris pour effrayer les ennemis. Auſſitôt qu'il fut arrivé, ayant remarqué que l'armée de Scipion étoit rangée en bataille à la tête de ſes retranchemens, avec les Eléphans ſur les deux aîles, Céſar rangea auſſi la ſienne ſur trois lignes; enſuite il parcourut à pied tous les rangs: il animoit les vétérans à bien faire, par le ſouvenir de tant de victoires qu'ils avoient remportées; & à l'égard des nouveaux Soldats, il les exhortoit à imiter le courage des vétérans, & à faire tous leurs efforts pour les égaler, par une victoire éclatante.

En parcourant ainſi ſon armée, Céſar apperçut dans le camp ennemi des mouvemens qui marquoient du trouble & de la frayeur. On voyoit les Soldats ſortir de leurs retranchemens, & y rentrer avec confuſion & ſans ordre. Pluſieurs de ſes Officiers ayant obſervé la même choſe, il ſe vit environné de ſes Lieutenans & de ſes amis, qui le ſupplioient de ne pas balancer à donner le ſignal que les Soldats demandoient à grands cris, & de profiter de leur ardeur & de la terreur des enne-

mis. Pendant que César hésitoit à se rendre à leurs empressemens, en disant qu'il ne vouloit pas combattre avec tant de précipitation, il entendit à l'aîle droite le signal que les Soldats avoient forcé les Trompettes de sonner, & voyant déja plusieurs de ses Cohortes marcher à l'ennemi, malgré les Officiers qui faisoient leurs efforts pour les retenir, & qu'il n'y avoit plus moyen de les arrêter, il donna pour mot, *la Félicité*; & montant à cheval il se mit à la tête de ses Légions. Cependant les Archers & les Frondeurs de son aîle droite accabloient les Eléphans d'une grêle de traits & de pierres. Ces animaux, effrayés, & devenus furieux des blessures qu'ils avoient reçues, se tournerent contre les Soldats qui marchoient derriere eux, les foulerent aux pieds, & se jetterent dans le camp où ils mirent tout en désordre. La Cavalerie Maure, postée pour soutenir les Eléphans, se voyant privée de ce secours, prit aussi la fuite, & entraîna le reste de l'armée. Les Soldats de César poursuivirent les ennemis jusques dans leur camp, & forcerent en un instant les retranchemens qui n'étoient pas encore perfectionnés.

Lorsque César avoit vu le commencement de la déroute, il avoit détaché

deux Légions pour aller attaquer le camp de Labienus, qui n'étoit pas fort éloigné de celui de Scipion. Labienus, voyant accourir ceux qui fuyoient, & étant attaqué par ces deux Légions, ne tint pas un moment, & il abandonna ſon camp ſans faire de réſiſtance. Les Victorieux ſe mirent à la pourſuite des Soldats de Scipion & de Labienus, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître. Céſar ne voyant plus d'ennemis en campagne, conduiſit auſſitôt ſes Soldats pour attaquer le camp de Juba. Les Fuyards y avoient déja porté la terreur & l'épouvante : tout prit la fuite, & le Roi lui-même eut bien de la peine à ſe ſauver.

Céſar, après s'être emparé en un jour des trois camps des ennemis, leur avoit tué dix mille hommes, & avoit diſſipé le reſte de leurs troupes, ramena dans le ſien ſes Soldats victorieux, n'ayant perdu que cinquante hommes. Le lendemain il ſe préſenta devant la Ville de Thapſe, faiſant marcher devant lui ſoixante-quatre Eléphans armés en guerre & chargés de tours, qu'il avoit pris ſur les ennemis. Il fit ſolliciter les Habitans & Virgilius qui les commandoit, de ſe rendre, il le fit appeller lui-même, & l'invita à profiter de ſa clémence : mais voyant qu'il ne daignoit pas ſeulement

lui répondre, il ne voulut pas s'arrêter plus long-tems devant cette Ville, il laiſſa C. Ribellus pour en continuer le ſiége avec trois Légions, & il marcha vers la Ville d'Utique, la plus forte Place de l'Afrique, après avoir fait prendre les devans à ſa Cavalerie.

C'étoit dans cette Ville que s'étoient réfugiés tous les Citoyens qui après la Bataille de Pharſale ſoutenoient encore le parti de Pompée : on en avoit confié le gouvernement à Caton. Comme il ſavoit que cette Ville étoit fort affectionnée au parti de Céſar, il en avoit fait ſortir la populace, après l'avoir déſarmée, & l'avoit obligée de demeurer hors des portes dans un camp foiblement retranché ; à l'égard du Sénat il l'avoit retenu dans la Ville. Lorſque Caton eut appris la défaite de Juba, de Scipion & de Labienus, & qu'il fut informé que Céſar s'approchoit en diligence pour l'aſſiéger, il vit bien qu'il ne pourroit ſe défendre contre une armée victorieuſe dans une Ville dont il avoit maltraité les Habitans. Il prit des meſures pour mettre en ſûreté les Citoyens Romains qui étoient avec lui ; il donna les Vaiſſeaux qu'il avoit dans le Port à ceux qui voulurent quitter l'Afrique ; il diſtribua ſon argent & les deniers publics à un Corps de Cava-

serie, échappé de la défaite, & qui vouloit piller la Ville, & il l'en fit sortir. Il mit ordre à ses affaires, & après avoir recommandé son fils (1) à Lucius César auquel il remit le gouvernement de la Ville, il se donna la mort.

Le recit que les Historiens nous ont fait de ce dernier instant de la vie de Caton, doit le faire regarder comme un homme fort extraordinaire. Sa mort est un mélange bisare de justice, de fermeté, de férocité, d'orgueil & de foiblesse. Avant de mourir, il pourvoit à la sûreté des Citoyens Romains, qui pouvoient appréhender la colere du Vainqueur. Il empêche le pillage d'une Ville dont il pouvoit punir l'affection qu'elle avoit pour César. Il exhorte son fils à implorer sa clémence. Il passe une partie de la nuit à lire l'Ouvrage de Platon sur l'immortalité de l'Ame. Lorsqu'il s'apperçoit qu'on lui a ôté son

(1) Ce fils n'eut aucune des vertus de son pere; il fut, dit Plutarque, fort décrié par son attachement pour les femmes. Etant en Cappadoce, il s'y arrêta fort long tems, parcequ'il étoit devenu amoureux de la Femme de Maphradate, Seigneur du Sang royal : ce qui donna lieu à des railleries contre lui. On écrivoit à Rome, Caton part demain en trente jours. Caton & Maphradate sont bons amis; ils n'ont qu'une ame (parceque la femme de Maphradate s'appelloit Psyché, qui signifie ame). Caton est noble & généreux; il a une ame royale. Cependant il eut assez de courage pour se faire tuer à la bataille de Philippes.

épée, il frémit de colere, il appelle à grands cris ſes Domeſtiques, il donne à celui qui ſe préſente le premier un ſi violent coup de poing, qu'il lui meurtrit le viſage, & ſe bleſſe lui-même à la main. Lorſqu'on lui a rendu ſon épée, il devient tranquille; il continue de lire l'Ouvrage de Platon; il s'endort ſi profondément qu'on l'entend ronfler de la chambre voiſine; il s'éveille au commencement du jour, il prend ſon épée; mais ſoit que la nature, qui veille malgré nous à notre conſervation, eût réveillé dans ſon cœur la crainte de la mort, ſa main tremblante le frappe au-deſſous de la poitrine, il ſe fait une large bleſſure, qui n'eſt cependant pas mortelle; il tombe à la renverſe de douleur ou d'effroi. A ce bruit les Domeſtiques accourent, on le trouve ſans connoiſſance, nageant dans ſon ſang, & ſes inteſtins répandus. Après quelques momens il revient à lui, il voit tout le monde empreſſé à lui donner du ſecours; il devient furieux, il déchire lui-même ſes entrailles, & il expire en préſence de ſon fils & de ſes amis.

Le Traité de l'immortalité de l'Ame, que Caton venoit de lire, n'étoit pas un Ouvrage propre pour l'exciter à prendre un parti ſi violent, puiſqu'il prouve qu'il n'eſt pas permis de ſe donner la

mort. » Un Philosophe, dit Platon (1), » ne se tuera jamais lui-même; cette » action n'est pas permise même à ceux » à qui la mort seroit plus utile que la » vie. Dieu nous a mis dans cette vie » comme dans un poste que nous ne » devons jamais quitter sans son or- » dre «. Comment Caton pouvoit-il persister, s'il étoit vraiment Philosophe, dans la résolution qu'il avoit prise, malgré les raisons solides qui sont répanduës dans cet Ouvrage. C'est ce qui fait voir l'inconséquence, avec laquelle les hommes pensent & agissent, lorsqu'ils suivent des opinions peu réfléchies. Cicéron ne raisonne pas plus conséquemment en cette occcasion dans ses Questions Tusculanes, Liv. 1. Section 30. Il convient qu'il n'est pas permis de se donner la mort. » Le Dieu, » dit-il, qui nous parle en Souverain » dans le fond de notre cœur, nous » défend de quitter la vie sans son or- » dre. Un homme sage ne doit jamais » rompre les liens qui nous attachent » à la vie, & les Loix le défendent «. Et cependant il donne de grandes louanges à Caton sur la résolution qu'il avoit prise. M. Dacier, dans la vie de Caton, après avoir dit que Cicéron élude cette action par une distinction frivole, tom-

(1) Traduction de M. Dacier.

be dans le même défaut, après avoir blâmé l'action de Caton, qu'il traite de criminelle & de folle : il cherche à la colorer. Il y auroit bien des choses à dire sur cette matiere, mais la dissertation nous meneroit trop loin ; je la réserve pour une autre occasion. Il suffit de dire que les Loix divines & humaines défendent de se donner la mort, même chez les Payens : & jusqu'au tems de Caton on n'avoit point vu les Grecs ni les Romains tomber dans cette extrêmité. Ils savoient trop bien ce que c'étoit que le véritable courage, & ils regardoient comme une marque de timidité & de foiblesse de se donner la mort pour se délivrer des infortunes de la vie. Caton fut le premier qui donna l'exemple de cette espece de vertu : on crut appercevoir du courage & de la grandeur d'ame dans cette action ; elle fut imitée par un grand nombre de personnes ; les femmes mêmes voulurent participer à cet honneur. Mais si l'on examinoit avec attention les motifs qui les déterminerent, on n'y trouveroit souvent qu'un dessein prémédité d'éviter des malheurs qu'on s'étoit attirés par sa faute. On couvrit du spécieux prétexte de la perte de sa liberté, sa propre ambition & la jalousie que l'on avoit de l'élévation de ceux que l'on croyoit devoir

ſurpaſſer, ou du moins égaler en pouvoir & en autorité, comme on s'imaginoit les égaler en mérite. Ce fut cette façon de penſer qui fut le germe d'un ſi grand nombre ds conjurations; & lorſqu'elles étoient découvertes, on n'avoit d'autre reſſource que celle de ſe donner la mort, pour éviter la punition. Cependant ceux qui ſuivirent cet exemple ſe diſoient des Philoſophes. Cette manie dura juſqu'au regne de Trajan, qui par la douceur de ſon regne ayant accoutumé les Romains à une domination légitime leur fit perdre cette fureur.

Pendant que Caton, déſeſperant de la clémence & de l'humanité du Vainqueur, ou plutôt ayant trop d'orgueil pour s'y ſoumettre, ſe donnoit la mort avec tant de férocité, Céſar parcouroit l'Afrique en Conquérant. Après avoir reçu les ſoumiſſions des Villes qui ſe trouverent ſur ſon paſſage, il ſe rendit à Utique. Il rencontra hors de la Ville Lucius Céſar, qui s'étant jetté à ſes pieds lui demanda la vie pour toute grace. Céſar lui pardonna ainſi qu'au fils de Caton, & à tous les Citoyens qui ſe préſenterent. Etant entré dans la Ville il remercia les habitans de l'affection qu'ils avoient fait paroître pour ſon ſervice, & il leur fit remiſe de la moitié de leurs ſubſides.

Cependant le Roi Juba, qui s'étoit sauvé de la Bataille de Thapse avec Petrejus, avoit eu bien de la peine à se retirer dans son Royaume, en se cachant dans des lieux écartés, & ne marchant que la nuit. Il se présenta d'abord accompagné seulement de quelques Cavaliers devant Zamora, Ville où il faisoit sa résidence ordinaire, qu'il avoit fait extrêmement fortifier, & dans laquelle il avoit retiré ses femmes, ses enfans, & ses effets les plus précieux. Mais les Habitans, déja instruits de la victoire de César, fermerent les portes à Juba. La raison de cette conduite étoit, qu'avant que de partir pour la guerre, il avoit fait dresser un grand bucher au milieu de la Ville, dans le dessein, au cas qu'il fût vaincu, d'y faire jetter tous les Habitans, après les avoir fait égorger, ensuite de se tuer lui-même, & de s'y brûler avec ses femmes, ses enfans, & ses trésors. Il eut vainement recours aux menaces & aux prieres, les Habitans ne voulurent pas même lui rendre ses femmes & ses enfans : & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il se retira avec Petrejus à une maison de campagne qu'il avoit dans le voisinage, où, désesperé de se voir abandonné de tout le monde, il prit la résolution de se battre avec Petrejus

en combat ſingulier, afin de paroître mourir généreuſement. Et comme il étoit plus robuſte que Petrejus, il vint facilement à bout de lui; & n'ayant pas le courage de ſe tuer lui-même, il fut obligé d'emprunter la main d'un des ſiens, qui lui rendit ce ſervice.

Dans le même tems, comme Silius, Lieutenant de Céſar, traverſoit la Numidie, pour ſe joindre à lui avec un Corps de troupes, il rencontra Afranius & Fauſtus Sylla, qui ayant ramaſſé un petit corps de Cavalerie, prenoient le chemin de la Mer pour ſe retirer en Eſpagne; il les attaqua, les mit en déroute & les fit priſonniers: & comme il les conduiſoit à Céſar, ils furent maſſacrés tous deux dans une émeute de Soldats. Pour Scipion, s'étant embarqué dans le deſſein de paſſer en Eſpagne, après avoir été long-tems le jouet des flots, il fut jetté par la tempête auprès de la Ville d'Hippone. Ses Vaiſſeaux furent enveloppés & coulés à fond par une Flotte de Céſar, qui croiſoit dans cette Plage; & Scipion périt avec tous ceux qui l'accompagnoient. Conſidius, qui commandoit dans la Ville de Tiſdra, ayant appris la défaite de Scipion, & déſeſperant de pouvoir défendre cette Place contre Domitius, que Céſar envoyoit pour

l'aſſiéger, en ſortit ſecretement, emportant avec lui ſon argent & ſes effets; mais ceux qui l'eſcortoient, l'aſſaſſinerent après l'avoir volé, & ſe diſſiperent.

Il ſembloit que la fortune, pour donner plus de luſtre à la clémence de Céſar, vouloit l'empêcher de tremper ſes mains dans le ſang de ſes plus grands ennemis, & prenoit elle-même le ſoin de le venger. La mort de Petrejus & d'Afranius, auxquels il avoit pardonné ſi généreuſement, lors de la conquête de l'Eſpagne; celle de Scipion; celle de Caton; celle de Conſidius; celle de Labienus, qui arriva quelque tems après; & principalement celle de Pompée; aucune ne pouvoit lui être reprochée. Elles furent cauſées par des évenemens auxquels il n'avoit eu aucune part. Il ne faut pas douter que, s'ils avoient eu recours à ſa clémence, comme tant d'autres, il ne les eût traités favorablement. Les Hiſtoriens rapportent qu'ayant appris que Caton s'étoit donné la mort, il s'écria: » Ah, Caton! tu » as pouſſé ta haine contre moi, juſ» qu'à m'envier la gloire de te con» ſerver la vie «.

Cependant les Habitans de Zamora avoient envoyé des Députés à Céſar, pour l'informer de ce qu'ils avoient

fait, & pour le prier de leur envoyer du ſecours, avant que Juba eût ramaſſé de nouvelles forces pour les attaquer. Céſar les renvoya chez eux ſur-le champ annoncer ſa prompte arrivée : il ſortit en effet de la Ville d'Utique dès le lendemain ; & il prit avec ſa Cavalerie le chemin du Royaume de Juba. Les Habitans de Zamora lui ouvrirent leurs portes, & lui livrerent les tréſors du Roi, ſes femmes, & ſon fils (1). Céſar, après avoir fait faire la vente des biens de Juba, ſupprima tous les impôts, dont ce Roi avoit accablé ſes Sujets : il réduiſit ſon Royaume en Province Romaine ; & il en donna le gouvernement à Salluſtius Criſpus, qu'il y laiſſa en qualité de Proconſul.

Ce fut en cette Ville que Bogud, Roi de Mauritanie, & ſa femme Eunoé, vinrent trouver Céſar, pour le féliciter des victoires qu'il avoit remportées, & de la conquête qu'il venoit de faire du Royaume de Numidie. Céſar les reçut magnifiquement. Quoique l'a-

(1) Ce jeune Prince fut mené à Rome ; il orna, avec les autres Captifs, le triomphe de Céſar La fortune de ce Prince fut ſinguliere ; il fut élevé à Rome avec beaucoup de ſoin, & lorſqu'Auguſte ſe fut rendu Maître de l'Empire, il lui rendit une partie des Etats de ſon pere, & lui fit épouſer une fille de Marc Antoine & de Cléopatre. Ce Prince fut un des beaux génies & un des plus ſavans hommes de ſon tems.

mour, qu'il avoit conçu pour Cléopatre, & qu'il portoit encore dans ſon cœur, lui eût fait oublier celui qu'il avoit autrefois reſſenti pour la Reine Eunoé, cependant il conſervoit encore pour elle cette conſidération qui ne s'éteint jamais dans les cœurs bien nés pour les premiers objets de leur complaiſance. D'ailleurs, le Roi Bogud lui avoit rendu un ſervice très ſignalé dans cette guerre, lorſqu'il étoit entré avec ſon armée dans la Numidie. Cette diverſion avoit empéché Juba de ſe joindre avec toutes ſes forces à Scipion & à Labienus, dans le tems que l'armée de Céſar, beaucoup plus foible que celle de ſes ennemis, étoit réduite à ſe tenir ſur la défenſive. Céſar, ſatisfaiſant en même tems ſon inclination & ſa reconnoiſſance, augmenta le Royaume de Bogud de pluſieurs Provinces de celui de Juba; & le renvoya avec ſa femme, comblés de careſſes & de préſens.

Pendant ce tems-là Virgilius, qui étoit aſſiégé dans la Ville de Thapſe, la ſeule de toute l'Afrique qui ne fût pas encore ſoumiſe, ſe voyant enfermé par mer & par terre, tous ceux de ſon parti étant morts ou fugitifs, prit le parti de ſe rendre. Quoique Céſar fût en droit de le punir, pour avoir oſé ſoutenir le ſiége contre ſon armée vic-

torieuse, cependant il lui pardonna généreusement.

César ayant ainsi subjugué toute l'Afrique, assembla son armée; il donna des récompenses à tous les vétérans, & à ceux de ses Soldats qui s'étoient le plus distingués : & après après avoir reglé toutes les affaires de la Province, il se rendit à Utique, d'où il s'embarqua, le treize de Juin, pour se rendre en Italie, n'ayant employé que cinq mois à cette expédition.

Quoique la puissance de César eût été acquise par la force des armes, cependant elle n'avoit pas coûté beaucoup de sang aux Romains. Lors de la conquête d'Espagne, pouvant battre facilement l'armée des Lieutenans de Pompée, il avoit mieux aimé la forcer de se rendre à discrétion, & obliger les Généraux à la licencier. La Bataille de Pharsale avoit coûté environ quinze mille hommes aux vaincus; & de dix mille hommes qui avoient été tués à la Bataille de Thapse, les deux tiers étoient Maures, ou Numides. Il n'avoit fait mourir personne hors des combats; & il s'étoit comporté avec une modération, dont on n'avoit point vû d'exemples. Cependant, malgré les actes de clémence qu'il avoit faits, on doutoit encore pendant la guerre d'Afri-

que, si, lorsqu'il seroit venu à bout de tous ses ennemis, sa générosité, plus politique que sincere, ne feroit pas place à sa colere & au desir de se venger. C'étoit dans cette crainte que Cicéron & les autres Républiquains attendoient la décision de cette guerre. Mais lorsqu'il fut revenu victorieux à Rome, sa conduite persuada à tout le monde, qu'il avoit pardonné sans retour; que sa clémence étoit une vertu qui avoit sa source dans la bonté de son cœur, & qu'il la regardoit comme faisant partie de sa gloire. Tout le monde sait, qu'il étoit tellement maître de sa colere, que quelque violente haine, qu'il eût conçue contre ceux qui l'avoient insulté (1), il pardonnoit avec une facilité admirable, sur-tout lorsqu'on lui témoignoit le moindre repentir.

L'acte le plus éclatant de la clémence de César, fut lorsqu'il pardonna à Marcus Marcellus, un des plus distingués Citoyens, mais le plus violent de ses ennemis. Marcellus, après la Bataille de Pharsale, s'étoit retiré à Mitilene, dans l'Isle de Lesbos. César l'avoit laissé tranquille dans cette retraite, sans le

(1) *Moderationem vero clementiamque, tum in administratione, tum in victoria belli civilis, admirabilem exhibuit. Suet. 75.*

poursuivre ; mais il ne vouloit pas lui permettre de revenir à Rome. Cependant, comme tous les honnêtes gens s'intéressoient en sa faveur, César, à leurs sollicitations, lui pardonna, & lui accorda son retour, après avoir déclaré que, malgré les offenses qu'il en avoit reçues, il ne pouvoit résister à l'intercession du Sénat. Ce fut à cette occasion que Cicéron, pénetré de la générosité avec laquelle César avoit pardonné à Marcellus, prononça en plein Sénat ce beau discours, dans lequel la clémence de César est exaltée avec tant d'art & de délicatesse (1). Après y avoir fait voir que la gloire des victoires d'un Général, se partage avec les Soldats & la fortune, il lui dit : » Mais, » César (2), pour cette gloire que vous » venez d'acquérir, en pardonnant à » Marcellus, elle ne vous est commu- » ne avec personne. La fortune elle- » même, cette Maîtresse des évene- » mens humains, ne vient point y » prendre part ; elle vous la cede ; elle » avoue qu'elle vous est propre, & » qu'elle appartient à vous seul. Quand » vous avez vaincu des Nations sauva- » ges & féroces, innombrables par leur » multitude, abondantes en toutes

(1) *Oratio pro M. Marcello.*
(2) Traduction de M. de Villefore.

» sortes de richesses, vous avez vain-
» cu ce qui n'étoit pas invincible ; mais
» vaincre son propre cœur, éteindre
» ses ressentimens, rallentir l'ardeur de
» sa victoire, relever un ennemi dis-
» tingué par son esprit, par ses vertus,
» par l'estime générale qu'il s'est ac-
» quise, ajouter même encore à son
» ancienne splendeur : quiconque en
» fait autant, je ne le compare pas aux
» plus grands hommes, je le trouve
» semblable aux Dieux immortels.
» Quand on nous raconte, ou que
» nous lisons des faits qui font briller
» la clémence, la justice, la douceur,
» la modération, la sagesse, sur-tout
» au milieu des transports de la colere
» toujours ennemie de la réflexion, &
» dans le sein de la victoire naturel-
» lement fiere & insolente ; avec quelle
» ardeur, au seul aspect de ces actions,
» nous sentons-nous portés à aimer
» des personnes que nous n'avons ja-
» mais vues «.

Cicéron, qui connoissoit parfaitement le caractere de César, lui arracha, pour ainsi dire, quelque tems après, par la force de son éloquence, en faveur de Ligarius, une grace qu'il avoit résolu de refuser. Les cœurs farouches & cruels ne sont pas accessibles aux charmes & aux douceurs de la persua-

ſion. Cicéron auroit-il réuſſi dans cette occaſion, s'il n'eût pas trouvé dans Céſar un cœur naturellement diſpoſé à la clémence ? Cependant il falloit toucher bien ſenſiblement ce cœur déja prévenu : il falloit une louange bien fine, pour la faire ſavourer à un homme auſſi délicat, qui étoit éloquent lui-même, & qui ſe tenoit ſur ſes gardes : il falloit enfin que cette louange eût pour objet des actions bien dignes d'être louées.

Il y avoit un Citoyen Romain, appellé Quintus Ligarius, contre lequel Céſar étoit irrité au point qu'il avoit réſolu de le faire périr, s'il tomboit entre ſes mains, malgré les ſollicitations que faiſoient pour lui les premiers de la République. Quelques amis de Céſar lui ayant dit que Cicéron ſe diſpoſoit à lui parler en faveur de Ligarius, Céſar avoit répondu, d'un ton ironique, qu'il entendroit volontiers Cicéron; mais que ſon éloquence, toute perſuaſive qu'elle étoit, ne le feroit pas changer de ſentiment pour Ligarius. Cette réponſe fut rapportée à Cicéron, qui joignant à la vanité, dont il n'étoit que trop ſuſceptible, le deſir de rendre ſervice à Ligarius, employa, pour obtenir la grace de ce Citoyen, les traits de ſon éloquence les plus perſuaſifs & & les plus ſéduiſans.

L'Histoire nous apprend que César fut si vivement pénétré du discours de Cicéron, qu'il tomba dans une espece de ravissement; qu'il laissa échapper des papiers qu'il tenoit entre ses mains; & que revenant à lui-même, il dit avec une émotion, dont il ne fut pas le maître, je pardonne à Ligarius (1).

Cicéron commence son discours, par colorer & affoiblir ce qui paroissoit odieux dans la conduite de César & dans la Guerre civile, dont il rejette la faute sur les Romains, & qu'il fait approuver par les Dieux.

» Pour moi, dit Cicéron (2), *en parlant de la Guerre civile*, si l'on me » demande quel nom plus véritable & » plus covenable je donne à nos mal» heurs; il me semble qu'une calami» té fatale s'est emparée de tous les » esprits des hommes: ainsi il ne faut » pas s'étonner que la prudence hu» maine ait été vaincue par une fata» lité supérieure & divine. Que vou» liez-vous, César, autre chose par vos » armes, que vous affranchir d'une » honte? Qu'a fait votre invincible » armée, sinon défendre ses droits

(1) Ce discours fut prononcé dans la maison de César, en présence de ses amis & d'un grand nombre d'autres personnes.

(2) Traduction de M. de Villefore.

» & votre dignité ? De plus, quand au
» commencement, & pendant le cours
» de la guerre, vous faisiez des pro-
» positions de paix à vos ennemis,
» quand vous la souhaitiez, étoit-ce
» pour vous réunir à des scélerats, ou
» à des Citoyens vertueux ? Vous avez
» regardé la querelle, plutôt comme
» une séparation, que comme une guer-
» re; plutôt comme une dissension ci-
» vile, que comme une haine d'enne-
» mis; comme voulant les uns & les
» autres le salût de la République, mais
» ceux qui vous étoient opposés, s'é-
» cartoient de l'utilité commune, ou par
» leurs inclinations, ou par leurs idées :
» les principaux de l'Etat avoient à-peu
» près le même mérite. La cause étoit
» douteuse en ce que l'un & l'autre par-
» ti pouvoit avoir ses approbateurs ;
» mais il faut aujourd'hui regarder
» comme la meilleure celle pour la-
» quelle les Dieux se sont déclarés.
» Après ce que nous avons éprouvé de
» votre clémence, qui n'applaudiroit
» à une victoire, où personne n'a péri
» qui n'eût les armes à la main «.

Pour peu qu'on réflechisse sur ces paroles, il n'est pas difficile de connoître, & César ne pouvoit s'y méprendre, qu'il est ici question de la Bataille de Pharsale. Il voit approuver par

Cicéron, dont le mérite lui étoit connu; il voit applaudir par tous ceux qui l'écoutent (1), l'action la plus glorieuse de sa vie; celle qui le rendit en un moment le maître du monde. L'on sent parfaitement quel effet un pareil discours pouvoit produire sur le cœur de l'homme le plus sensible à la véritable gloire.

Un Citoyen, appellé Quintus Tuberon, ennemi déclaré de Ligarius, étoit son accusateur auprès de César, contre lequel il avoit aussi porté les armes, & en avoit obtenu le pardon; mais César lui-même, tant il étoit indisposé contre Ligarius, avoit excité ce Tuberon à l'accuser : enfin il en avoit fait une cause dans les formes

Pour reprocher à Tuberon (2), avec plus de vivacité, qu'il avoit été aussi criminel que Ligarius, & pour exciter la clémence de César, Cicéron convient qu'il a été lui-même dans le parti de Pompée, il s'exprime ainsi.

» Dès que la guerre fut entreprise,
» & déja même assez avancée, sans
» que rien m'y contraignît, après une
» mûre délibération, j'ai pris les ar-
» mes, & je suis parti pour me join-

(1) Les principaux amis de César, & les Citoyens les plus distingués étoient présens à ce discours.

(2) Il étoit du nombre des Auditeurs.

» dre à ceux qui combattoient contre
» vous : j'étois dans le camp de Pom-
» pée. Mais devant qui tiens-je ce lan-
» gage ? c'eſt à celui qui, ſachant ma
» conduite, m'a rendu à la Républi-
» que avant de m'avoir vu : qui de
» l'Egypte m'écrivit que je demeuraſſe
» le même que j'avois toujours été ;
» enfin, qui n'a cru me donner la vie,
» qu'en me la laiſſant accompagnée des
» biens & des honneurs dont j'avois
» toujours joui. Qui eſt-ce donc qui
» qui s'imagine trouver du crime dans
» Ligarius, pour avoir porté les armes
» contre Céſar ? c'eſt vous, Tuberon,
» qui l'en accuſez. Mais, que faiſiez-
» vous de votre épée nue à la Bataille
» de Pharſale ? A quels flancs en vou-
» loit-elle ? Quel étoit l'objet de vos
» armes, de votre eſprit, de vos yeux,
» de vos mains, de votre ardeur, de
» votre courage ? Que deſiriez-vous ?
» Quels étoient vos deſſeins ? Mais, je
» vois que je vous preſſe trop ; vous en
» paroiſſez ému : je reviens à moi. J'é-
» tois armé pour le même intérêt que
» vous : enfin, Tuberon, que préten-
» dions-nous, ſinon d'être auſſi puiſ-
» ſans que Céſar l'eſt aujourd'hui ?
» Faut-il donc, Céſar, que ceux qui
» ſont redevables à votre clémence de
» leur entiere ſûreté, ſoient les pre-

» miers à vous exhorter, par leurs dif-
» cours, à devenir cruel ? *Eh quoi !*
» *Tuberon, vous feriez-vous flatté que*
» *César feroit inflexible contre vos en-*
» *nemis, après qu'il a pardonné à tous*
» *les fiens ?* J'ai failli, dit Ligarius,
» je me fuis conduit témérairement,
» je me repens, je m'abandonne à vo-
» tre clémence, je reconnois ma fau-
» te, je vous prie de me la pardonner :
» fi vous n'avez eu pitié de perfonne,
» je fuis un préfomptueux ; mais fi vous
» avez pardonné à tant d'autres, don-
» nez le fecours, après avoir donné
» l'efpérance. Les hommes ne peuvent
» en rien approcher plus près des Dieux,
» qu'en accordant la vie à d'autres hom-
» mes. Ce que la fortune & la victoire
» ont fait de plus grand pour vous,
» César, c'eft de vous avoir donné le
» pouvoir de fauver un très grand nom-
» bre de Citoyens ; & ce que la natu-
» re a fait de meilleur, c'eft de vous
» en avoir donné la volonté. Peut-être
» l'importance de la caufe exigeroit un
» plus long difcours ; mais pour le ca-
» ractere de votre cœur, un plus court
» auroit fuffi «.

Pour peu que l'on porte dans le cœur quelque portion de cette grandeur d'a-me, que César poffédoit dans un de-gré fi éminent ; & que l'on fe mette un moment

moment à sa place, il est impossible de n'être pas sensiblement touché d'une louange si délicate; & l'on ne doit point être étonné qu'elle ait fait sur lui le prodigieux effet qu'on vient de rapporter.

Ce fut par une suite de la modération de César, & de son attention à se concilier la bienveillance de ses Citoyens, qu'il fit publier un Edit, qui rappelloit généralement tous ceux qui avoient porté les armes contre lui. Il leur donna même la permission de prétendre aux Dignités & aux Magistratures (1). Il fit relever les statues de Sylla & celles de Pompée, que le peuple avoit abbatues; ce qui fit dire à Cicéron, que César, en les rétablissant, avoit affermi les siennes. Il donna des spectacles magnifiques au Peuple; il lui fit des distributions fréquentes de bleds, d'huile & d'argent; il lui donna des repas avec une profusion sans exemple, ayant fait servir en même-tems jusqu'à vingt-deux mille tables.

César fit corriger les Fastes (2), qui avoient été tellement brouillés, par la négligence ou l'ignorance des Pontifes

(1) Sylla, lors de ses proscriptions, avoit non-seulement confisqué les biens des Proscripts, mais il avoit encore fait déclarer leurs enfans incapables des Magistratures.

(2) C'étoit le Calendrier des Romains, où étoient marqués jour par jour leurs Fêtes, leurs Cérémonies & leurs Jeux.

chargés de ce ſoin, que les fêtes étoient célébrées dans des ſaiſons différentes de celles, pour leſquelles elles avoient été inſtituées: enſorte que celles de Céres arrivoient au Printems, & celles de Bacchus en Eté. Il fit réformer le Calendrier, ayant conſulté pour cela les lumieres des plus célebres Aſtronomes, & ſur-tout Soligenes, homme célebre en cet art, qu'il avoit amené d'Alexandrie dans cette vue. Ils reglerent l'année ſur le cours du Soleil; & ce calcul fut ſi exact, qu'il ſert encore aujourd'hui de guide aux Nations lès moins policées. Il fit ramaſſer de tous côtés des livres grecs & latins; il en forma pluſieurs Bibliotheques, pour la commodité des Savans, ayant chargé M. Varron, homme ſavant, du ſoin d'en faire le choix. Il avoit auſſi réſolu de faire rédiger dans un ſeul corps les Loix Romaines qui étoient dans une grande confuſion, parcequ'elles s'étoient infiniment multipliées; enfin rien n'échappoit à l'attention de ce grand homme, de ce qui pouvoit contribuer à la gloire, à l'utilité, à la tranquillité & au bon ordre de l'Etat.

Pendant que Céſar ſe livroit à ces occupations, la guerre ſe renouvelloit dans l'Eſpagne ultérieure. Labienus & Varus s'étoient réfugiés dans cette Pro-

vince, avec les débris du parti de Pompée; ses enfans Cnæus & Sextus s'étoient joints à eux, & ils avoient formé une armée assez forte pour faire craindre qu'ils ne s'emparassent entierement de ce Royaume. On craignoit qu'ils ne fussent soutenus par un grand nombre d'amis de leur pere, qui n'attendoient qu'une occasion favorable pour se déclarer. Les progrès que cette armée avoit déja faits étoient assez considérables; la présence de César y devenoit nécessaire, ses Lieutenans n'ayant pû résister à un Général aussi expérimenté que Labienus.

AN DE ROME 708.
DE CESAR 55.
C. JULIUS CESAR, DICTATEUR III.
M. ÆMILIUS LEPIDUS, GENERAL DE LA CAVALERIE.

César étoit parti à la fin de l'année précédente, pour se rendre en Espagne. Aussitôt qu'il fut arrivé, il se mit à la tête de ses troupes. Il trouva Cnæus Pompée occupé au siége de la ville d'Ulla, dont les habitans avoient toujours été attachés au parti de César. Ayant appris son arrivée, ils lui avoient envoyé des Députés, pour lui demander du secours; il fit partir aussitôt six Cohortes, avec un corps de Cavalerie, sous les ordres de L. Julius Paciœcus (1), brave Officier Espagnol, qui s'étoit acquis beaucoup de considération par sa bravoure. Il trouva le moyen

(1) La Maison de Pacheco, une des plus nobles de l'Espagne, tire son origine de cet illustre Espagnol.

de faire passer ses troupes au milieu de l'armée de Cn. Pompée, à la faveur d'un furieux orage, accompagné d'un vent si violent, que les Soldats ennemis, pouvant à peine se connoître dans l'obscurité, n'oserent sortir de leur camp. Après avoir pourvu, par ce secours, à la sûreté de la ville d'Ulla, César résolut d'aller faire le siége de la ville de Cordoue, dans laquelle commandoit le jeune Sextus Pompée, moins dans le dessein de la prendre, que pour obliger Cnæus de venir au secours de son frere, de lever le siége de la ville d'Ulla, & de l'engager à une bataille. Lorsque César fut à quelque distance de Cordoue, il s'arrêta, & détacha la meilleure partie de sa Cavalerie, accompagnée d'un nombre égal de ce qu'il avoit de plus braves Légionaires. A quelque distance de la Ville, les Fantassins monterent en croupe derriere les Cavaliers, afin de diminuer l'apparence de leur troupe. Lorsqu'ils se furent approchés, ceux de Cordoue, croyant n'avoir affaire qu'à la Cavalerie, sortirent en foule pour l'accabler; mais les Légionaires ayant mis pied à terre, les attaquerent si vivement, pendant que la Cavalerie leur coupoit le chemin, pour les empêcher de rentrer dans la Ville, qu'ils les taillerent en piéces,

& qu'il s'en ſauva très peu. Sextus Pompée, effrayé de cette défaite de la meilleure partie de ſa garniſon, envoya auſſitôt à ſon frere, pour lui demander du ſecours, avant que Céſar pût ſe rendre maître de la Place; enſorte que Cnæus, qui comptoit ſe rendre maître de la ville d'Ulla, fut forcé d'en lever le ſiége, & de venir au-devant de Céſar.

Cependant Céſar, averti ſecrettement par quelques Députés de la ville de Cordoue, que les habitans favoriſoient ſon parti, mais qu'ils n'oſoient ſe déclarer, parcequ'ils étoient éclairés de trop près, & qu'ils n'étoient pas les plus forts, s'approcha plus près de la Ville, & en forma le ſiége. Cnæus étoit campé avantageuſement dans les environs, d'où il envoyoit ſa Cavalerie pour interrompre les travaux de Céſar. La garniſon faiſoit de fréquentes ſorties, & les deux partis en venoient ſouvent aux mains: Céſar offroit tous les jours la bataille à Pompée, mais il n'oſoit en venir à une action déciſive, & le ſiége faiſoit peu de progrès. Enfin les habitans, pouſſés à bout par la cruauté de Sext. Pompée, qui, ſur un léger ſoupçon, avoit fait maſſacrer les plus apparens d'entr'eux, & avoit fait jetter leurs corps par-deſſus les

murailles, prirent de ſi juſtes meſures, qu'ils livrerent une porte à Céſar, & l'introduiſirent dans la Ville pendant la nuit. Mais avant qu'il s'en fut entierement rendu le maître, Sext. Pompée ſe ſauva, avec une partie de la garniſon, & ſe retira auprès de ſon frere, qui décampa auſſitôt, & marcha vers la ville de Lucubi, où il ſe retrancha avantageuſement. Cnæus Pompée, étant entré dans la Ville, & ayant fait faire une perquiſition de ceux qui étoient ſoupçonnés de favoriſer le parti de Céſar, en fit arrêter un grand nombre, & le lendemain fit trancher la tête à ſoixante-quatorze perſonnes. Une conduite ſi barbare ne fit qu'aliéner davantage les eſprits; on voyoit de tous côtés accourir au camp de Céſar, les habitans des Villes, qui venoient implorer ſon ſecours. Ils lui apprenoient les déſordres horribles que faiſoient les partiſans de Pompée, qui, ſous prétexte qu'on étoit affectionné au parti de Céſar, pilloient les biens de tous les Citoyens, & les égorgeoient ſur le moindre ſoupçon. Céſar étoit au déſeſpoir de voir ainſi ruiner cette Province ſous ſes yeux, ſans pouvoir arrêter ces brigandages. Il ne perdoit pas de vue l'armée de Pompée; mais elle étoit toujours campée ſi avantageuſe-

ment, qu'il ne pouvoit l'attaquer. Tout ſe paſſoit en petits combats de Cavalerie, qui ne décidoient rien. Cnæus décampoit auſſitôt qu'il ſe voyoit preſſé par Céſar; il brûloit les Villes qu'il ne pouvoit garder; il déſoloit & ruinoit tout ce qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage. Un Eſclave lui ayant découvert que pluſieurs Chevaliers Romains avoient projetté de ſe rendre à Céſar, il les fit tous maſſacrer.

Céſar avoit déja paſſé les ſix premiers mois de l'année à ſuivre Cn. Pompée, ſans avoir pu l'obliger à combattre, & ſans avoir pu obtenir ſur lui aucun avantage conſidérable, lorſqu'il le joignit dans une plaine, où étoit ſituée la ville de Munda. Pompée étoit campé avantageuſement ſous les murs de la Ville; mais voyant qu'il ne pouvoit plus reculer, il avoit rangé ſes troupes en bataille, environ à mille pas de ſes retranchemens. Son armée, compoſée de treize Légions, étoit beaucoup plus nombreuſe que celle de Céſar, qui n'en avoit que huit; mais elles étoient bien différentes pour la valeur & l'expérience. Celles de Pompée étoient, pour la plus grande partie, formées de nouvelles troupes peu aguerries; mais ce qui en faiſoit la force, étoit un grand nombre de fugitifs & de

déserteurs, conduits par des Officiers expérimentés, tels que Labienus & Varus, ennemis particuliers de César, qui ne pouvoient espérer de grace s'ils tomboient entre ses mains, & qui n'avoient plus d'espérance que dans leur courage, guidé par le désespoir.

César ayant aussi rangé son armée, & voyant que Pompée avoit l'avantage du terrein, fit avancer ses troupes à petit pas, & les ayant conduites jusqu'à une certaine distance, il leur ordonna d'attendre l'attaque de l'ennemi. Les Soldats de Pompée croyant que ceux de César appréhendoient d'en venir aux mains, firent le reste du chemin, & les attaquerent avec une hardiesse étonnante. Ceux de César les reçurent avec beaucoup de fermeté; on se battit long-tems avec un courage égal: soit que les Soldats de Pompée profitassent de l'avantage du terrein, soit que les transfuges & les déserteurs se battissent en désesperés, la victoire fut long-tems douteuse. César, voyant que ses troupes rallentissoient leur ardeur, & combattoient foiblement, se jette, l'épée à la main, au milieu de la mêlée, en leur criant: n'avez-vous pas de honte de livrer ainsi votre Général à des enfans? Sa présence & son exemple raniment les Soldats; il les mene lui-même à la

charge ; ils ſont un nouvel effort, & leurs ennemis reculent. Lorſqu'il voit le combat rétabli en cet endroit, il marche d'un autre côté. Rencontrant un Porte-Enſeigne qui fuyoit, il l'arrête, en le menaçant de ſon épée. Celui-ci, que la peur avoit aveuglé, ne reconnoiſſant pas ſon Général, lui préſente le fer de ſon Enſeigne pour le percer : Céſar lui abbat le bras d'un coup d'épée, & porte lui-même l'Enſeigne aux premiers rangs ; on ſe bat long-tems avec un acharnement, dont la guerre civile peut ſeule donner des exemples. Labienus & Varus ſont à la tête de leurs Soldats ; ils les exhortent, & combattent avec eux ; mais ayant été tués tous deux, leurs troupes prennent la fuite, & ſont pourſuivies avec une animoſité incroyable. Les vainqueurs ne font point de quartier : ils s'emparent tout de ſuite du camp des vaincus, qui laiſſent trente mille hommes ſur la place. Céſar, en ſe retirant dans ſon camp, dit à ſes amis, que juſqu'à cette journée il avoit combattu pour la gloire, mais qu'en cette occaſion, il avoit combattu pour ſa propre vie, & qu'il avoit réſolu de ſe donner la mort, ſi ſes Soldats avoient pris la fuite.

Cette victoire termina la guerre, & mit les enfans de Pompée hors d'état

de ſe relever. Cn. Pompée ayant pris la fuite, avec une troupe de Cavalerie, gagna la ville de Cartejes. La plûpart des habitans favoriſoient le parti de Céſar, & lui avoient déja envoyé des Députés pour ſe rendre à lui, & les autres étoient attachés à celui de Pompée. Il s'éleva une ſédition dans la Ville à ce ſujet, on en vint aux mains avec beaucoup d'animoſité; les Soldats qui avoient ſuivi Pompée, firent un grand carnage des habitans qui lui étoient oppoſés. N'oſant pas s'enfermer dans cette Place, de peur d'y être aſſiégé, & apprenant d'ailleurs que toutes les Villes de ſon parti ſubiſſoient la loi du vainqueur, il réſolut de quitter l'Eſpagne. Il eut beaucoup de peine à ſe rendre ſur le bord de la mer, parceque dans le combat qui s'étoit donné entre les habitans de Cartejes, il avoit été bleſſé à l'épaule & à la jambe, & il s'embarqua avec trente voiles. Didius, Lieutenant de Céſar, qui étoit à Cadix avec une Flotte, ayant appris la fuite de Pompée, le pourſuivit en toute diligence. La précipitation avec laquelle il avoit été forcé de s'embarquer, l'avoit empêché de ſe pourvoir d'eau douce; il fut obligé de regagner la terre avec peu de monde. Didius, étant arrivé ſur ces entrefaites, s'empara des Vaiſ-

ſeaux de Pompée, les brûla, & fit débarquer des troupes, qu'il répandit ſur toute la côte, pour l'empêcher de ſe ſauver. Pompée étoit bleſſé, comme on l'a dit, mais il s'étoit encore démis le pied; & ſe voyant pourſuivi de tous côtés, il ſe retira dans une caverne, où les Soldats de Didius, l'ayant découvert, lui ôterent la vie.

Pour ſon jeune frere Sextus, il eut le bonheur de ſe ſauver en Afrique, où il fut errant juſqu'à la mort de Céſar. Il trouva dans la ſuite le moyen de relever ſon parti, & de ſe rendre aſſez puiſſant pour obliger les Triumvirs Octave, M. Antoine, & Lepidus, de s'accommoder avec lui; mais n'ayant pas ſû conſerver ſes avantages, il fut trahi par ſon affranchi Menas, auquel il eut trop de confiance, & il fut vendu à Octave, qui le fit mourir.

La victoire que Céſar venoit de remporter ſur les enfans de Pompée, le délivra de tous ſes ennemis, & affermit ſa domination; il ne reſta en Eſpagne qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour régler les affaires de cette Province. Il ſe rendit en Italie, & arriva à Rome au mois de Septembre de cette année. Il y fut reçu avec beaucoup d'applaudiſſemens, même par ceux d'entre les Citoyens qui ſouffroient le

plus impatiemment ſa domination. Les plus ſages, & ceux qui avoient mûrement réfléchi ſur la ſituation de la République, avoient conçu que dans l'état où les choſes étoient, il leur étoit plus avantageux d'être gouvernés par un ſeul homme, que de ſe voir expoſés à de nouvelles diviſions, & à des guerres civiles, par l'ambition des principaux Citoyens. D'ailleurs, les enfans de Pompée ne s'étoient acquis nulle conſidération ; ils n'avoient aucune des vertus de leur pere ; ils étoient mépriſés de tous les honnêtes gens. Cicéron, dans une Lettre à Atticus (1), lui marque : » Hirtius m'a écrit que Sext. Pom» pée s'eſt retiré à Cordoue, dans la » haute Eſpagne, & que Cnæus, ſon » frere, s'eſt auſſi ſauvé, dans quelque » lieu que j'ignore, & que je ne me » ſoucie point de ſavoir ». Dans une Lettre que Caſſius (2) écrivoit à Cicéron, dans le même tems, il lui mande (3) : » Que je meure, ſi j'ai quel» que inquiétude ſur cette guerre d'Eſ» pagne, & ſi je n'aimerois pas mieux » m'en tenir à notre ancien maître, » dont nous connoiſſons du moins la » clémence, que d'eſſayer d'un nou-

(1) *Ad Attic.* 12. 37.

(2) Celui qui fut, quelque tems après, un des principaux meurtriers de Céſar.

(3) Ep. fam. 15. 19.

» veau dont je redoute le caractere.
» Vous savez quel fou c'est, que ce
» Cnæus Pompée, comment il prend
» la cruauté pour une vertu, & comment il s'est toujours imaginé que
» nous voulions le railler. J'appréhenderois qu'il ne pensât trop sérieusement à nous faire payer nos railleries
» d'une maniere un peu rustique, c'est-à-dire avec l'épée ».

Quoique l'on ne fût pas favorablement disposé en faveur des enfans de Pompée, & que la plûpart des honnêtes gens eussent été bien aises de leur défaite, qui assuroit la tranquillité publique, cependant César fit quelque tems après une action qui augmenta la haine que les Républicains lui portoient déja; ce fut le triomphe qu'il fit de l'Espagne, & des enfans de Pompée. La magnificence & la pompe de ce spectacle furent regardées avec assez d'indifférence; on n'y reconnût point la joie qui éclatoit ordinairement dans ces sortes de fêtes, pour célébrer les victoires remportées sur les ennemis de l'Etat. » Est-ce donc, disoit-on, pour
» faire connoître le mépris qu'il fait de
» nous, qu'il triomphe avec tant d'insolence de ses Citoyens & de notre
» liberté; nos triomphes sont-ils donc
» faits pour célébrer la perte de nos

» plus grands hommes ». On déploroit le trifte fort de Pompée & de fes enfans, & la comparaifon que l'on en faifoit avec la gloire de Céfar, qui n'étoit établie que fur leur ruine, augmentoit la haine qu'on lui portoit. Mais il fe mit peu en peine de pareils difcours. Pour réchauffer la froideur que le Peuple avoit témoignée dans cette occafion, il lui donna deux fuperbes feftins, dans lefquels il prodigua les meilleurs vins, & les mêts les plus délicats; il lui donna des fêtes & des fpectacles magnifiques, & il mit tout en œuvre pour ranimer la bienveillance de fes Citoyens.

Céfar, à fon retour d'Efpagne, publia un Ouvrage, intitulé *Anticaton*, qu'il avoit médité dès l'année précédente : c'étoit une réponfe à l'éloge de Caton, que Cicéron avoit répandu dans le public. Si Céfar avoit été plus foupçonneux, il auroit pu regarder comme une critique amere de fa conduite, les louanges exceffives que Cicéron avoit prodiguées à Caton. Cependant Céfar ne lui en fut point mauvais gré, au contraire, il avoit affez bien parlé de cet Ouvrage; mais en même-tems, il avoit déclaré qu'il vouloit y répondre.

Les Ouvrages de ces deux beaux ef-

prits ne ſont pas parvenus juſqu'à nous, il nous en eſt reſté ſeulement les éloges qu'en ont faits leurs Partiſans & les Auteurs qui les ont ſuivis ; c'eſt d'après cette idée, qu'on peut juger du mérite de ces deux antagoniſtes.

Lorſque Cicéron publia l'éloge de Caton, ce Livre fut reçu avec des applaudiſſemens univerſels, auſſi doit-on penſer, qu'il y avoit employé tout ce que ſon éloquence avoit pû lui ſuggérer de plus brillant. Mais quoiqu'il eût été extrêmement réſervé ſur ce qui regardoit la conduite de Céſar, il n'avoit pû s'empêcher d'y jetter des traits, qui ne devoient pas lui être fort agréables. Il ſuffit de lire ce que Cicéron en dit lui-même. Dans une Lettre qu'il écrit à Atticus, où il lui parle de la difficulté qu'il trouvoit à compoſer cet Ouvrage, qu'il appelle un Problême digne d'Archimede, il lui marque : » Je ne vois » preſque rien que les Partiſans de Cé- » ſar puiſſent lire avec plaiſir, ou mê- » me avec patience. D'ailleurs, quand » je ſupprimerois les ſentimens de Ca- » ton & ſes Diſcours au Sénat, avec » toute ſa conduite politique, & que » je ne m'attacherois qu'à louer ſa conſ- » tance & ſa gravité, n'eſt-ce pas beau- » coup plus qu'il ne faut pour leur plai- » re? Enfin, puis-je faire l'éloge de

» Caton, sans expliquer avec quelle » sagesse il a prévu tout ce qui nous est » arrivé, avec quel courage il a pris les » armes pour l'empêcher, avec quelle » fermeté il a quitté la vie pour n'en » pas être témoin? » Tels étoient les principaux sujets que Cicéron avoit choisis pour embellir cet Ouvrage.

Brutus & Fabius Gallus composerent aussi des éloges de Caton, mais ils n'eurent rien de comparable à l'Ouvrage de Cicéron.

La réponse de César étoit écrite avec cette politesse convenable à un homme de qualité, qui cherche à faire valoir son opinion, sans y mêler d'humeur, de passion, ni d'entêtement. Cicéron y étoit traité avec beaucoup de ménagement. Plutarque rapporte qu'il y étoit comparé, pour l'habileté & la vertu, aux Périclès & aux Théramenes. Dans une Lettre que César écrivoit à Balbus, il lui marquoit » que son style étoit devenu plus abondant, à force de lire » l'Ouvrage de Cicéron; & qu'après » avoir lu celui de Brutus, il croyoit » être devenu plus éloquent ». Cicéron écrivit une Lettre à César, pour le remercier de la politesse avec laquelle il l'avoit traité dans son Ouvrage (1).

(1) C'est un bel exemple de la modération que doivent avoir ceux qui critiquent les ouvrages des autres.

Mais l'Ouvrage de Céſar étoit une eſpece d'invective contre Caton, il y étoit accuſé dans les formes de la Juſtice, avec tout l'art & toute la force de la Rhétorique (1).

Au ſurplus, il y avoit beaucoup à louer, & beaucoup à reprendre, dans le caractere de Caton; & ſi nous avions les Ouvrages de Cicéron & de Céſar, on y remarqueroit ſans doute qu'ils avoient tous deux raiſon, malgré la différence de leurs ſentimens. Cicéron pouvoit louer dans Caton ſa vertu, ſa juſtice, ſon déſintéreſſement, ſa fermeté, ſon éloquence, ſon mépris de la vie; mais Céſar pouvoit lui reprocher cette fermeté dure & inébranlable qui lui ſervoit de guide dans les affaires publiques, ſans aucun égard pour les tems & les circonſtances, enſorte qu'il nuiſoit plus aux affaires de la République, qu'il ne lui procuroit d'utilité (2); qu'au lieu d'adoucir le mal, pour en tirer quelque bien, il ne faiſoit que l'irriter; que l'ambition, l'orgueil, & la chaleur de parti trouverent quelquefois de l'accès dans ſon ame, & lui firent oublier ſes principes. Céſar pouvoit même employer les railleries que

(1) *Tacite ann.* 4. 34. *Quintilien.* 3. 7.

(2) C'eſt ce que Cicéron lui reproche dans pluſieurs endroits de ſes écrits.

Cicéron avoit faites de Caton, dans ſon Diſcours pour Murena, qui étoit entre les mains de tout le monde.

Cependant ces deux Ouvrages, quoique généralement eſtimés, eurent chacun leurs Partiſans, ſuivant la différence des intérêts & des inclinations. Comme cette diſpute littéraire, qui occupa aſſez long-tems la ville de Rome, rouloit ſur la liberté, dont une partie des Citoyens regrettoit la perte, on pourroit conjecturer, avec quelque vraiſemblance, qu'elle échauffa les eſprits, au point de former ou d'accélérer la conjuration, qui, peu de tems après, fit perdre à Céſar l'Empire avec la vie. Il auroit peut-être mieux fait de laiſſer tomber l'Ouvrage de Cicéron, que de le ranimer par la réponſe qu'il publia huit mois après; il pouvoit le regarder avec la même indifférence qu'il traitoit les libelles & les ſatyres que l'on répandoit contre lui; plus on paroît ſenſible à ces ſortes d'ouvrages, plus on fait triompher la malignité de ſes ennemis, & ſouvent la vengeance la plus ſûre, eſt le mépris qu'on en doit faire.

Avant que d'entrer dans le récit de la Conjuration qui mit fin à la puiſſance de Céſar, il ne ſera peut-être pas hors de propos de ſe livrer à quelques détails qui regardent les mœurs & la vie pri-

vée de ce grand homme : ils ne feront pas moins propres à faire connoître fon caractere, que les actions militaires & politiques qui l'ont rendu fi recommandable.

Les Auteurs, qui nous ont tracé fon portrait, nous apprennent qu'il étoit d'une haute ftature, bien fait, bien proportionné dans toutes les parties de fon corps : il avoit le vifage plein, la peau blanche, les yeux noirs & remplis de feu. La douceur & la majefté éclatoient fur fon vifage ; il étoit d'une beauté finguliere, & d'une figure fi intéreffante, qu'elle arrêtoit les regards de tout le monde. Quoiqu'il fût d'un tempérament délicat, il l'avoit tellement fortifié par des exercices continuels, qu'il s'étoit rendu capable de foutenir toutes fortes de fatigues. Il marchoit prefque toujours à pied lorfqu'il étoit à la tête de fes armées, tant à la pluie qu'à l'ardeur du Soleil, excepté lorfqu'il étoit obligé de faire de longs voyages. Il étoit d'une heureufe fanté, quoique dans un âge avancé il ait eu quelques attaques d'épilepfie. Il étoit très curieux de fa perfonne, enforte qu'on lui reprocha que non-feulement il fe faifoit tondre & rafer le poil, mais même qu'il le faifoit arracher. Il fupportoit très impatiemment d'être de-

venu chauve, parceque cela l'expoſoit aux railleries; auſſi étoit-il très attentif, dans l'arrangement de ſes cheveux, de les faire rapprocher ſur ſon front & ſur ſes temples; & de tous les Décrets honorables que le Sénat & le Peuple firent en ſa faveur, il n'en adopta aucun avec plus de plaiſir, que celui qui l'autoriſoit à porter toujours une couronne de laurier, parcequ'elle cachoit cette difformité.

Céſar étoit ſomptueux en édifices, ſes maiſons étoient décorées de tous les ornemens les plus recherchés. Ayant fait bâtir à grands frais une ſuperbe maiſon de campagne, dans un tems même où il étoit fort endetté, il la fit détruire, parcequ'elle ne répondoit pas aſſez à la magnificence de ſes idées. Il recherchoit, avec une extrême curioſité, les beaux ouvrages de l'art, les tableaux, les ſtatues, les vaſes d'or & d'argent ciſelés, les perles & les pierres précieuſes, dont il donnoit des prix immenſes. Il payoit ſi cherement les Eſclaves qui avoient des talens utiles ou agréables, & il en étoit ſi honteux lui-même, qu'il défendoit d'en inſcrire le prix ſur les régiſtres de ſa dépenſe.

Sa maiſon étoit conduite dans les grandes choſes, comme dans les communes, avec un ordre, une attention,

& une discipline, que nous trouverions sans doute fort extraordinaires dans nos mœurs. Ses affranchis & ses esclaves étoient punis avec beaucoup de sévérité, lorsqu'ils manquoient à leur devoir. Il fit un jour mettre aux fers celui qui lui servoit de Boulanger, pour lui avoir servi de meilleur pain qu'aux conviés. On ne voyoit point chez lui, comme chez les autres Romains du premier ordre (1), de ces affranchis insolens, en possession de gouverner leurs Maîtres. Il fit mourir un des siens, qui lui étoit fort agréable, pour avoir été surpris en adultere avec une femme de condition. Il étoit extrêmement sobre, se contentant des nourritures les plus simples, & il mangeoit peu, quoique sa table fût toujours servie avec beaucoup de délicatesse. Il excelloit dans cette politesse & cette urbanité, dans lesquelles les Romains ont surpassé toutes les autres Nations : il étoit doux, affable, affectueux ; il alloit au-devant de tout ce qui pouvoit faire plaisir, ne disant jamais que des paroles agréables; il étoit ennemi de la raillerie, de la médisance, & de l'impolitesse. Un jour dans un voyage étant logé à Milan, chez un des premiers habitans, on servit à souper des asperges,

(1) C'est un défaut qu'on avoit reproché à Pompée,

assaissonnées avec de l'huile de senteur; il affecta d'en manger plus que des autres mêts, & de les trouver fort bonnes, pour ne pas paroître accuser son hôte de négligence ou de rusticité, & il reprocha à ses amis leur impolitesse, d'avoir témoigné du dégoût de ce mêts, en leur disant, qu'il leur devoit suffire de n'en pas manger, sans s'en plaindre.

Il seroit difficile de vouloir disculper César sur le penchant qu'il avoit pour la galanterie, il en a trop donné de preuves; mais l'inconstance & la légereté avec lesquelles il traita cette passion, ont fait connoître qu'il ne s'y laissoit pas asservir. Il avoit le talent d'accorder sa raison avec la Philosophie Epicurienne, dont il faisoit profession. Si celle-ci lui permettoit de se livrer au plaisir, l'autre empêchoit son grand cœur d'en être esclave. Cependant l'amour qu'il conçut pour Cléopatre pensa triompher de lui: mais ayant reconnu sa foiblesse, il quitta cette Reine si charmante; & s'il ne l'oublia pas entierement, du moins ne lui fit elle rien faire qui fût indigne de lui.

A l'égard de l'amitié, il fut toujours très sensible à ses douceurs: il traitoit ses amis, dit Suétone (1), avec autant

(1) Suet. 72.

de facilité que d'indulgence, diſſimulant & ſupportant leurs défauts ſans s'y livrer, il ne cherchoit qu'à faire valoir leurs vertus & leurs bonnes qualités. Un jour dans un voyage, n'ayant trouvé qu'une chaumiere, ſi petite, qu'à peine ſuffiſoit-elle pour le mettre à couvert, il voulut qu'elle fût occupée par Oppius, l'un de ſes amis, qui étoit malade, pendant qu'il paſſa la nuit ſous un méchant toict, expoſé aux injures de l'air. Sa généroſité ſans bornes lui fit récompenſer magnifiquement ceux qui lui avoient rendu ſervice; il éleva même aux premieres dignités pluſieurs perſonnes de baſſe condition, & lorſque ſes amis lui faiſoient à ce ſujet quelques remontrances, il diſoit hautement, que s'il avoit employé, pour ſoutenir ſa dignité, des brigands & des aſſaſſins, il eut fait la même choſe pour eux.

Il ne conçût jamais contre perſonne d'inimitié ſi forte, qu'il ne fût toujours prêt à ſe réconcilier avec ceux qui l'avoient offenſé, lorſqu'ils lui faiſoient quelques excuſes. Il fut le premier à écrire à C. Calvinus, qui l'avoit fait prier par ſes amis de lui pardonner les ſatyres outrageantes qu'il avoit publiées contre lui; & le Poète Catulle, lui ayant témoigné du repentir d'une Epi-

gramme inſultante, dans laquelle il l'avoit fort maltraité, il lui pardonna, & le retint le même jour à ſouper.

Céſar faiſoit connoître la douceur de ſon caractere, même dans les punitions qu'il étoit obligé d'exercer. Comme il déteſtoit la cruauté, il ne fit jamais ſouffrir aucuns tourmens à ceux qu'il fit mourir. Il ne fit mettre en croix, comme il les en avoit menacés, les Pirates qui l'avoient pris, qu'après leur avoir fait ôter la vie, pour leur épargner les douleurs de ce ſupplice. Les traits de modération & de clémence, que nous avons rapportés de lui, ont ſuffiſamment prouvé qu'il étoit peu porté à la vengeance. Quoiqu'il eût découvert des Aſſemblées nocturnes, & des Conjurations qui ſe tramoient contre lui, il ſe contenta de faire afficher qu'elles lui étoient connues; il fit avertir pluſieurs perſonnes, qui parloient mal de lui, de ceſſer leurs diſcours injurieux, ſans en faire d'autre punition.

Il arrive aſſez ordinairement aux hommes, ſur-tout aux Grands, que leur bonté, leur douceur, & leur clémence, dégénerent en foibleſſe, lorſqu'elles ne ſont pas conduites par la prudence & la fermeté; mais Céſar ſavoit allier toutes ces qualités. Il ne ſouffroit pas que ſes amis, ceux qui lui

lui avoient rendu ſervice, & ceux qui dépendoient de lui, fuſſent aſſez hardis pour lui manquer; il ſavoit leur faire ſentir qu'il étoit le Maître. Marc Antoine, qui l'avoit bien ſervi dans ſes expéditions militaires, & qui en avoit été richement récompenſé, s'étant fait adjuger la maiſon & les meubles de Pompée, prétendoit ſe les approprier ſans en rien payer: Céſar ordonna au Préteur Lucius Plancus d'en exiger le paiement; & Antoine étant parti de Rome pour aller en Eſpagne lui faire ſes remontrances à ce ſujet, Céſar lui écrivit ſur ſa route qu'il lui défendoit de ſe préſenter devant lui avant que d'avoir ſatisfait à cette dette: ce qu'il fit, ſans oſer répliquer.

Perſonne n'étoit plus adroit que Céſar au maniment de toutes ſortes d'armes; il étoit excellent Cavalier. Il faiſoit au beſoin les plus longs voyages, avec une étonnante célérité, ſe ſervant également des voitures les plus communes; on l'a vu faire, dans un jour, juſqu'à cent mille pas, dans un mauvais chariot de louage. Aucun obſtacle ne l'arrêtoit; il paſſoit les Rivieres à la nage, ou ſur des peaux de bouc enflées; enſorte que dans les occaſions preſſantes, il prévenoit toujours le bruit de ſon arrivée. Un jour, ayant ap-

pris que le camp d'un de ſes Lieutenans étoit aſſiégé, il traverſa tout le Pays ennemi en habit de Gaulois. Il marchoit dans ſes expéditions militaires, avec autant de hardieſſe que de circonſpection, & l'on doutoit laquelle de ces deux qualités l'emportoit ſur l'autre, tant il ſavoit les employer utilement ſuivant les circonſtances. Jamais il ne conduiſit ſon armée en pays ennemi par des routes difficiles & embarraſſées, ſans les avoir fait reconnoître avec la derniere exactitude. Il ne donnoit point de bataille qu'il ne fût preſque ſûr de remporter la victoire. Il en attendoit, il en cherchoit, & ſavoit faire naître les occaſions favorables, & il les ſaiſiſſoit en quelque tems qu'elles ſe préſentaſſent, marchant toujours en ordre de bataille, lorqu'il étoit dans le voiſinage de l'ennemi. Il ne donnoit jamais rien au haſard. Il avoit coutume de dire qu'il mépriſoit une victoire qui pouvoit lui coûter trop cher. Il étoit avare du ſang de ſes Soldats. Dans le tems qu'il faiſoit la guerre en Eſpagne, il eut occaſion de défaire les Lieutenans de Pompée, mais il aima mieux les amener au point de ſe rendre à diſcrétion ſans répandre de ſang, comme nous l'avons rapporté. Dans les occaſions douteuſes, il renvoyoit ſon che-

val & ceux de toute l'armée, pour mettre tout le monde dans la néceſſité de vaincre. Il ne conſidéroit, dans ſes Officiers & ſes Soldats, que la force & le courage, ſans avoir égard à la qualité ni aux richeſſes, & ſans s'embarraſſer de leurs mœurs. Il les traitoit, ſelon les occaſions, avec autant de ſévérité que d'indulgence. Il leur faiſoit obſerver la plus exacte diſcipline; il n'annonçoit jamais l'heure du combat, ni le moment du départ, voulant que l'on fût toujours prêt à exécuter ſes ordres. Il décampoit lorſqu'on s'y attendoit le moins. Le jour, la nuit, le beau, le mauvais tems, tout lui étoit égal; ſouvent il faiſoit allonger le chemin pour fatiguer les pareſſeux. Il puniſſoit rigoureuſement les Déſerteurs & les Séditieux, mais il fermoit ſouvent les yeux ſur les autres fautes. Après un grand combat, ou une victoire, ou lorſqu'il étoit éloigné de l'ennemi, il exemptoit ſes Soldats des fonctions & des travaux militaires, & leur laiſſoit la liberté de ſe livrer à la joie & aux plaiſirs. Il les traitoit, en toute occaſion, avec beaucoup de douceur & d'affabilité: quand il leur parloit, il les appelloit du nom de Compagnons (1), dont ils étoient

(1) *Commilitones*, ce mot latin ſignifie proprement des hommes qui ſont la guerre enſemble.

plus flattés que de celui de Soldats. Il étoit charmé de les voir propres & parés ; il leur fournissoit les moyens de mettre sur leurs armes des ornemens d'or ou d'argent, disant que le desir de les conserver les rendoit plus hardis & plus courageux. Ayant appris la défaite de deux de ses Légions, commandées par Sabinus & par Cotta, il en témoigna tant de chagrin, qu'il ne se fît couper la barbe & les cheveux qu'après en avoir tiré vengeance. Lorsqu'il prit le commandement de l'armée des Gaules, il doubla à ses Soldats la ration ordinaire de bled, & lorsqu'il en avoit abondamment, il le leur faisoit distribuer sans mesure : aussi s'en fit-il aimer au point qu'ils étoient toujours prêts à se sacrifier pour lui. On en a vu plusieurs dans la guerre civile, qui, ayant été faits prisonniers, aimerent mieux mourir, que de porter les armes contre lui. Pendant les neuf années que César fit la guerre dans les Gaules, il n'éprouva, de la part de ses Soldats, aucunes séditions, ni aucuns murmures, malgré les travaux immenses qu'il leur fit faire, & les fatigues qu'ils eurent à souffrir en plusieurs occasions : il n'y eût que dans la guerre civile qu'il fut obligé deux fois de les réprimer.

La neuvieme Légion se révolta au-

près de Plaiſance, où elle étoit en quartier, dans le tems que Pompée étoit encore en armes. Après avoir fait punir les Soldats les plus coupables, il la caſſa ignominieuſement, en diſant, que pour faire voir le mépris qu'il faiſoit de Soldats ſéditieux, il leur laiſſoit la liberté de s'aller rendre à Pompée, & il ne la rétablit, que ſur les prieres réitérées qu'elle lui fit faire par ſes Officiers. La dixieme Légion, qui étoit ſa favorite, ſe révolta auſſi, dans le tems qu'il faiſoit ſes préparatifs pour la guerre d'Afrique; elle demandoit avec inſolence ſon congé, & les récompenſes qu'il lui avoit promiſes, & elle menaçoit d'aller à Rome pour ſe les faire donner par force. Il ſe rendit au camp, malgré les inſtances de ſes amis, qui vouloient l'en détourner, &, ayant fait aſſembler les Soldats, il les dégrada par un ſeul mot, en les appellant *Citoyens:* ils s'écrierent tous qu'ils étoient ſes Soldats, il leur répondit qu'il ne les reconnoiſſoit plus, puiſqu'ils avoient manqué au reſpect & à l'obéiſſance qu'ils devoient à leur Général, il caſſa toute la Légion, & il partit ſans elle pour l'Afrique; cependant elle le ſuivit malgré ſes ordres. Il ferma les yeux ſur ſa conduite, parcequ'elle répara ſa faute. Nous avons vu,

page 173 de quelle maniere il punit les Tribuns de cette Légion, qui avoient donné lieu à cette sédition.

La grandeur & la beauté du génie de César, l'avoient rendu capable de la plus belle éducation, & il en avoit profité avec un succès étonnant. L'étendue de ses connoissances embrassoit toutes les sciences convenables, non-seulement à un homme d'Etat & à un grand Général, mais même à un simple Citoyen. Les détails qu'il nous a donnés dans ses Commentaires, des siéges qu'il a faits, des ouvrages qu'il a ordonnés pour l'attaque des Villes, des Ponts qu'il a fait construire, & des Vaisseaux qu'il a fait bâtir, dont il donnoit lui-même les desseins, font connoître que personne n'entendoit mieux que lui la Géométrie, le Génie & les Fortifications.

Nous avons dit que l'éloquence étoit le premier degré, par lequel il falloit monter, pour parvenir dans Rome aux Dignités. César possédoit cet art dans un éminent degré, de l'aveu même des plus savans hommes de son tems. Cicéron, dans le Traité qu'il a fait des Orateurs, dit qu'il n'en voit aucun dans la République, auquel César doive céder. Qu'il s'énonçoit d'une maniere noble, magnifique & hardie. Et dans

un écrit adressé à Cornelius Nepos : » Quel est celui de tous nos Orateurs, » dont le discours soit plus brillant par » la beauté, la vérité & la quantité des » maximes & des sentences, & plus » orné par le choix & l'éloquence des » termes « ? Suetone dit (1), qu'il prononçoit avec une voix claire & éclatante ; & que son geste étoit vif, plein d'action, & rempli de graces. Nous pouvons juger de sa façon d'écrire, par les Commentaires qu'il nous a laissés : ils sont dictés par une noblesse & une simplicité qui entraînent notre admiration. Ce que l'on y doit principalement admirer, c'est la modestie avec laquelle ils sont écrits. Jamais il ne parle de lui qu'en tierce personne : aussi n'a-t-il jamais été taxé de vanité, malgré les grandes choses qu'il a faites. Il semble qu'il en veuille donner tout l'honneur à ses Officiers & à ses Soldats, par les louanges qu'il donne à leur courage & à leur expérience, & par la façon dont il fait valoir leurs belles actions. Aussi n'étoit-il pas jaloux du mérite de ses Lieutenans ; & c'est en quoi il étoit plus grand qu'Alexandre (1). Nous avons vu les éloges que

(1) Suet. 55.

(2) Voyez dans Q. Curce la mort de Clitus, lorsqu'Alexandre, yvre de jalousie, de colere & de vin, & souillé du sang

César fait de Labienus; & qu'il se fit un plaisir de donner toute la gloire de la troisieme campagne, qu'il a faite dans les Gaules, à Fabius, au fils de Crassus & à Sabinus, qui étoient des jeunes gens, auxquels il vouloit faire acquérir de l'honneur.

Comme César avoit fréquenté le Bareau dans sa jeunesse, il avoit fait un grand progrès dans l'étude des Loix Romaines. Non-seulement il les savoit en bon Jurisconsulte, mais il les savoit encore en homme d'Etat : l'on en peut juger par les Ordonnances qu'il a faites.

Les connoissances de César n'étoient pas bornées à ce qui concernoit l'Art militaire, l'éloquence & la Jurisprudence; son esprit étoit encore cultivé par l'étude des Belles-Lettres, & par l'étude des matieres les plus abstraites de la Philosophie. L'usage qu'il en faisoit, rendoit sa conversation extrêmement agréable, amusante & enjouée. Cicéron en rapporte un trait (1), en parlant d'une journée, que César étoit venu passer avec lui dans sa maison de campagne.

de Clitus, dont il venoit de percer les flancs avec un javelot, lui dit : » Va-t en » maintenant trouver Philippe, Parmenion & Attalus «, parceque Clitus, pendant le repas, avoit fait l'éloge de ces grands hommes. Cette action est d'autant plus horrible que Clitus étoit frere de la Nourrice d'Alexandre, & qu'il avoit sauvé la vie de ce Prince au passage du Granique.

(1) *Ad. At.* 13. 4.

» César, dit-il, mangea avec beaucoup
» d'appétit, il but de même, & fut d'une
» humeur charmante. Le souper fut
» bon & bien servi; mais pour le goût
» & l'assaisonnement, nos discours ne
» le cédoient point à nos mets. Nous
» n'avons pas dit un seul mot, qui eût
» rapport aux affaires; beaucoup d'en-
» joûment & de littérature; le passe-
» tems lui a plû, & le jour s'est passé
» très agréablement «.

Il est assez difficile de concevoir comment César, malgré les occupations continuelles que lui donnerent une vie aussi active que la sienne, & les grandes affaires qu'il a conduites, a pû composer encore des Ouvrages sérieux & amusans. Nous avons déja parlé de ses Commentaires & de son Anti-Caton, il avoit outre cela dédié à Cicéron deux Livres de l'analogie de la Langue, ou sur l'art d'écrire & de parler correctement. Il faisoit assez bien des Vers. Il avoit fait un Poème intitulé le Voyage. Un autre à la louange d'Hercule; & une Tragédie d'Œdipe; & il avoit fait un Recueil de bons mots, & sur-tout de ceux de Cicéron. Si l'on nous avoit conservé toutes ses Lettres, à en juger par celles qui nous restent, peut-être en aurions-nous un Recueil aussi spirituel, aussi poli, &

aussi instructif, que celles de Cicéron. César avoit beaucoup de considération pour les gens de Lettres; il les favorisoit, & les récompensoit en homme qui connoissoit leur mérite. Il en avoit attiré à Rome un grand nombre de toutes les parties du monde. Il leur avoit accordé le droit de Citoyens Romains.

J'acheverai ce portrait par la réflexion d'un des plus judicieux Ecrivains de notre siecle, l'Abbé de S. Real (1), & qui connoissoit le mieux l'Histoire Romaine. » Ne voyez-vous pas, s'écrie » le plus grand esprit de Rome (2), » en parlant en confiance à son meilleur ami de ce qu'on pouvoit attendre de César, qui paroissoit fort modéré dans les commencemens de la » Guerre civile (3), s'il étoit une fois » paisible, & Maître absolu de la République: *Ne voyez-vous pas*, lui dit-» il, *comment le Disciple même d'Aristote*, Alexandre, *si sage, si éclairé,* » *devint emporté, cruel & superbe, depuis qu'il fut monté sur le Trône.* Il » se trompa pourtant dans son opinion, » ce grand Juge, tout habile qu'il étoit. » Le Romain, dont il auguroit si mal,

(1) Réflexions sur la difficulté de s'avancer, p. 369 du premier Volume de ses Ouvrages.

(2) Cicéron à Atticus. Ep. 28. Liv. 13.

(3) Voyez le Tome premier page 365.

» fit jusqu'à la mort autant de progrès
» dans la vertu, que le Grec, à qui il
» le comparoit, en avoit fait dans le
» vice. Mais César avoit été cinquante
» ans simple particulier : & puis, il ne
» ne naît pas tous les jours des Cé-
» sars«.



LIVRE NEUVIEME.

An. de Rome 709.
De Cesar 56
COSS.
C Julius Cesar.
M. Antonius.

CESAR étoit entré dans la cinquante-sixieme année de son âge : il n'avoit plus rien à desirer du côté de la gloire : il regnoit en Souverain sur toutes les Provinces de l'Empire. Sa domination étoit bien affermie : on auroit pû dire de lui ce que l'Ecriture avoit dit d'Alexandre : *Siluit terra in conspectu ejus* : Toute la Terre en silence étoit attentive à ses ordres, & admiroit sa grandeur & sa puissance. Mais le Gouvernement de cet Empire n'étoit pas encore suffisant pour occuper toute l'étendue de son vaste génie. Son esprit, incapable de rester dans l'inaction, avoit formé de nouveaux projets. Il se disposoit à faire la guerre aux Parthes : & après les avoir subjugués, il devoit traverser l'Hircanie & le Mont Caucase ; se jetter dans la Scythie ; dompter la Germanie, & revenir à Rome par les Gaules. Il prenoit aussi des mesures pour orner l'Italie de superbes ouvrages. Il devoit faire bâtir au Dieu Mars un Temple, dont la grandeur & la magnificence auroient surpassé les plus somptueux édifices. Il vouloit, pour fa-

ciliter le Commerce, faire couler les eaux du Lac Ficin, les réunir avec celles des fleuves du Tibre & de l'Anion, & les faire tomber dans la Mer par un grand canal creusé, depuis Rome jusqu'à Terracine. Il devoit faire dessécher les marais de Pomptine, dont les eaux bourbeuses & malsaines causoient dans Rome beaucoup de maladies, & il avoit résolu de faire couper l'Isthme de Corinthe; mais il fut arrêté dans l'exécution de ces projets, par une conjuration qui les fit évanouir.

Le prétexte, dont se servirent ceux qui la formerent, fut la perte de la liberté de la République. Le Peuple avoit abandonné la sienne avec assez d'indifférence. Lassé de la tyrannie des Grands de Rome, il avoit élevé César à la suprême puissance, comme il avoit autrefois élevé Marius, pour l'opposer à la Noblesse. César amusoit ce Peuple avec des spectacles. Il lui faisoit de fréquentes distributions de bleds; mais il ne lui laissoit prendre d'autre part aux affaires, que celle de donner ses suffrages pour l'élection des Magistrats subalternes. Les Tribuns, qui dépendoient entierement de César, n'auroient pas osé proposer impunément des loix séditieuses. La plus redoutable partie de ce Peuple, étoit la Mili-

ce ; mais elle avoit été magnifiquement récompensée par César, dont elle espéroit encore de nouveaux dons : & pour empêcher les révoltes & les séditions, il comptoit l'employer dans les guerres qu'il méditoit.

Pour la Noblesse, elle souffroit, avec la derniere impatience, la perte de sa liberté. Elle appelloit liberté, le droit que chaque Citoyen prétendoit avoir de remplir les Magistratures, ou plutôt de regner chacun à son tour. On ne vouloit pas tenir de la libéralité, ou de la fantaisie d'un Maître, des Dignités que l'on croyoit dues à son propre mérite. Comme César en disposoit à son gré, ceux qui n'y avoient point de part, étoient toujours choqués de la préférence. Il n'y avoit donc que cette Noblesse, qui fît retentir si haut le nom de liberté. Il est aisé de se convaince par la lecture de l'Histoire Romaine, que c'étoit cette liberté, qui avoit produit toutes les dissensions qui avoient agité la République dès ses commencemens. Elles n'avoient été causées que par l'ambition de la Noblesse, qui vouloit assujettir le Peuple. Ces deux Ordres, jaloux à l'excès l'un de l'autre, ne cherchoient continuellement qu'à se rabaisser, sous prétexte de conserver leur liberté. Mais,

lorſque la République fut arrivée à ce haut point de grandeur, qui avoit envahi toute la terre: lorſque les richeſſes des particuliers eurent égalé celles des Rois, alors le Peuple fut réduit à une eſpece de ſervitude. La corruption des mœurs, compagne ordinaire des richeſſes, fit oublier la vertu. On ne ſe ſervit de ſon nom, que pour couvrir des deſſeins ambitieux. On briguoit avec fureur les Emplois & les Gouvernemens: on ne les donnoit ſouvent qu'à ceux qui les payoient le plus cher. Enfin, la République étoit tombée dans une ſi grande confuſion, qu'il falloit qu'elle s'anéantît, ou qu'elle fût gouvernée par un Maître capable de la ſoutenir. De tous ceux qui y prétendirent, Céſar fut, ſans difficulté, le plus digne de commander aux autres. Il eſt vrai qu'il employa des moyens bien violens pour y parvenir; mais ils furent néceſſaires, pour empêcher la République de ſuccomber ſous l'ambition des Nobles, qui l'auroient ruinée. Peut-on lire ſans horreur les guerres civiles & les proſcriptions de Marius & de Sylla. L'Hiſtoire des derniers tems de la République n'eſt remplie que de conjurations faites pour lui ôter une liberté qui lui étoit onéreuſe. Mais lorſque Céſar ſe fut rendu le Maître abſolu, il re-

média aux désordres que causoient les dissensions civiles ; il réprima l'ambition effrenée des plus apparens Citoyens ; il fit rendre, avec la derniere exactitude, la justice qui se vendoit publiquement ; & il commençoit à faire goûter la sagesse & la douceur de son Gouvernement, lorsqu'il fut cruellement assassiné.

Ceux qui conspirerent contre lui, lui reprochoient qu'il s'étoit emparé de la Dictature perpétuelle, ou plutôt de l'Autorité souveraine ; qu'il s'étoit attribué la Censure & la Préfecture des mœurs, qu'il corrigeoit à son gré ; qu'il avoit aboli les élections aux Magistratures, dont il faisoit la distribution, de son chef, à ses amis & à ses créatures. Qu'il avoit avili le Sénat, en y introduisant des Gaulois & des Espagnols, pour récompense des services qu'ils lui avoient rendus. Qu'il s'étoit fait décerner des honneurs immodérés ; qu'il avoit fait mettre sa statue au rang de celles des Rois ; & qu'il s'étoit arrogé au Théâtre une place distinguée des autres Magistrats. On lui reprochoit encore qu'il méprisoit les Loix & les Usages de sa Patrie : que dans ses troisieme & quatrieme Consulat, il s'étoit substitué d'autres Consuls pour les trois derniers mois : qu'il avoit dégradé cet-

te Dignité, au point, qu'un Consul étant décédé le matin du dernier jour de Décembre, il avoit nommé un Particulier pour l'exercer le reste du jour (1) : que sans se soucier d'avoir les suffrages de ses Citoyens, il avoit nommé des Magistrats & des Gouverneurs pour plusieurs années ; & qu'au lieu de faire élire des Préteurs, suivant l'usage, pour rendre la justice, il y avoit commis des hommes qui lui étoient affidés.

Mais ce qui mit le comble à la haine & à l'envie que l'on avoit conçues contre lui, fut le mépris avec lequel on rapporte qu'il reçut les Députés du Sénat. Un jour, qu'il rendoit la justice, assis sur son Tribunal, auprès du Temple qu'on avoit élevé, pour lui faire honneur, à la Déesse Vénus, dont il prétendoit descendre, ils lui présentoient plusieurs Décrets honorables que le Sénat avoit faits en sa faveur, il ne daigna pas se lever pour les recevoir. Quelques-uns ont dit, que voulant le faire, il en fut empêché par Cornelius

(1) Cicéron dit, à cette occasion ce bon mot : Pressons-nous d'aller féliciter ce Consul, de peur qu'il ne sorte de charge, avant que nous nous soyons acquittés de ce devoir.

Il écrivoit à un de ses amis : Il faut que je vous apprenne que, pendant le Consulat de Caninius, personne n'a dîné, & qu'il ne s'est pas commis le moindre crime sous son administration, car il a été si vigilant, qu'il ne s'est pas abandonné un seul moment au sommeil.

Balbus. D'autres ont rapporté qu'il n'en fit pas même le ſemblant ; & que Trebatius l'ayant averti de faire plus d'honneur au Sénat, il le regarda de mauvais œil. Une autre fois, comme il rentroit dans Rome, aux acclamations du Peuple, un Particulier mit ſur une ſtatue de Céſar une couronne de laurier, entourée d'un bandeau Royal. Les Tribuns Marullus & Flavius firent mettre cet homme en priſon : Céſar, l'ayant ſû, fit venir devant lui ces Tribuns, & les ayant accablés de reproches, il les dépoſa de leurs Charges. Toutes ces actions, qui ont été ſans doute exagérées par ſes ennemis, furent en partie cauſe de la conjuration qui le fit périr.

Tous ceux qui conſpirerent contre Céſar, étoient redevables à ſa clémence & à ſa généroſité, de la vie, des biens & des honneurs dont ils jouiſſoient. Mais l'amour exceſſif& immodéré de la liberté, eſt un ſentiment farouche qui détruit tous les liens de la ſociété, & anéantit tout ſentiment de reconnoiſſance & d'humanité, parceque l'on ne veut pas obéir à celui qui eſt le plus digne de commander.

La conjuration fut nombreuſe, & compoſée des Citoyens les plus illuſtres de la République. Les Chefs étoient, M. Junius Brutus, & Caius

Caſſius, diſtingués par leur naiſſance & par leur mérite. Quoique Brutus en ait été regardé comme le Chef, cependant il eſt certain que Caſſius & Decimus Brutus en furent les premiers auteurs; & lorſqu'ils ſonderent ceux de leurs amis qu'ils y voulurent faire entrer, ils ne conſentirent de s'y engager, qu'à condition que Brutus ſe mettroit à leur tête. Il s'étoit acquis une grande réputation de vertu & de probité; & d'ailleurs il deſcendoit de ce fameux Brutus, qui avoit chaſſé les Rois de Rome, ce qui étoit d'un grand poids auprès des amateurs de la liberté : mais on n'oſoit s'ouvrir à lui, parcequ'on le croyoit trop attaché à Céſar, qui le combloit de graces. Comme Brutus, en qualité de premier Préteur, rendoit la juſtice à Rome, il trouvoit tous les jours dans ſon Tribunal des billets, ſur leſquels on avoit écrit : » Tu dors, Brutus, tu n'es pas vrai- » ment Brutus : où es-tu, fameux Bru- » tus, auteur de la Liberté Romaine? » que n'es-tu encore vivant! Pourquoi » tes deſcendans ont-ils dégeneré de » ta vertu«?

Dans le tems dont nous parlons, Caſſius étoit brouillé avec Brutus, à cauſe de la préférence marquée que Céſar lui avoit témoignée, en lui don-

nant la Préture la plus honorable, à l'exclusion de Cassius. Ils avoient exposé devant César, avec beaucoup de vivacité, les raisons sur lesquelles chacun d'eux se fondoit pour obtenir cette Dignité; sur quoi César avoit dit: » La » cause de Cassius est la plus juste, mais » il faut donner la premiere Préture » à Brutus «. Depuis ce tems-là ils ne s'étoient pas parlé: mais Cassius ayant été trouver Brutus, & s'étant réconcilié avec lui, il le sonda pour savoir quel seroit son sentiment sur la conjuration. Il lui demanda s'il avoit oui dire, que dans la premiere assemblée du Sénat, les amis de César devoient ouvrir la proposition de le déclarer Roi. Brutus lui répondit qu'il ne s'y trouveroit pas; ou que s'il étoit forcé d'y aller, il s'y opposeroit de toutes ses forces, & qu'il mourroit plutôt que de consentir à la perte de la liberté. Alors Cassius lui découvrit le plan de la conjuration; lui nomma ceux qui en étoient, & qui le demandoient pour Chef. Il l'exhorta de se joindre à eux, & de répondre à la haute idée que les bons Citoyens avoient conçue de sa vertu. Qu'il étoit de son devoir de faire rendre à sa Patrie, une liberté que ses Ancêtres lui avoient transmise avec tant de courage & de gloire. Il lui dit

qu'il devoit bien penſer, que les billets que l'on ſemoit tous les jours dans ſon Tribunal, lui étoient adreſſés par les Citoyens les plus diſtingués, qui étoient prêts à s'unir avec lui, pour venger leur liberté opprimée. Brutus ſe rendit aux diſcours de Caſſius ; & ils prirent dès lors des meſures néceſſaires pour faire réuſſir leur projet.

Les principaux Conjurés étoient, outre Brutus & Caſſius, Decimus Brutus, Caius Trebonius, Quintus Ligarius, Brutus Albinus, Tullius Cimber, Hortenſius, fils de l'Orateur, les deux freres Caſca, & pluſieurs autres, au nombre de quarante, dont les noms ne ſont pas venus juſqu'à nous.

Caractere de Brutus.

Marcus Junius Brutus étoit fils de Marcus Brutus, que Pompée avoit fait mourir, pour avoir ſuivi le parti de Marius contre Sylla. Sa mere, ſœur de Caton, s'appelloit Servilie, cette Maîtreſſe de Céſar, la plus chérie, juſqu'au tems qu'il s'attacha à Cléopatre. Céſar témoigna tant d'amitié à Brutus, il le combla, ainſi que ſa mere, de tant de biens, que tout le monde le regardoit comme ſon fils. Brutus avoit été élevé par ſon oncle Caton, qui lui avoit inſpiré beaucoup de goût pour la Philoſophie. Il s'étoit attaché à celle de Platon, dont il avoit fait une étu-

de particuliere. C'étoit dans les écrits de ce Philosophe qu'il avoit puisé les principes de cette vertu qui parut être constamment la régle de sa conduite. Brutus étoit brave ; il avoit fait ses premieres armes avec distinction dans les Gaules, sous les ordres de César, dont il avoit été Lieutenant. Il lui confia le Gouvernement de la Gaule Cisalpine, où il se comporta avec tant de sagesse, qu'il se fit aimer de toute la Province. Brutus étoit d'un naturel doux, liant & affectueux, qui faisoit rechercher son amitié. Comme il croyoit être conduit dans ses actions par la seule vertu, il étoit d'une fermeté inébranlable lorsqu'il avoit pris un parti. Un jour qu'il sollicitoit César d'accorder une grace au Roi Dejotarus, Brutus parla en sa faveur, avec tant de force & de véhemence, que César étonné, dit à ceux qui étoient présens : » Ce jeune homme veut arracher ce qu'il demande, » plutôt que l'obtenir «. Lorsqu'on lui eut persuadé qu'il étoit de la justice & de sa gloire d'immoler César à la liberté, il fut un des plus ardens à faire réussir la conjuration. On a dit de lui, que de tous les Conjurés, il fut le seul qui fut conduit par l'amour de la liberté, & que tous les autres ne furent guidés que par leur ambition & leurs intérêts.

Quoique tous les zelés Républiquains aient prodigué à Brutus les louanges les plus magnifiques; cependant Cicéron, au moins auſſi zelé que les autres, qui ſe connoiſſoit bien en hommes, n'eſt pas ſon admirateur. Sur des plaintes, que Brutus lui avoit fait faire par Atticus, du refus d'une grace que Cicéron, étant Gouverneur de la Cilicie, ne crut pas devoir accorder, il répond à Atticus : » Si ce n'eſt qu'à ce prix » que je puis conſerver l'amitié de » Brutus, je ſuis bien aiſe qu'il ſache » qu'il peut chercher d'autres amis » que moi «. Il lui reproche ailleurs une hauteur & une dureté de caractere, peu convenables à des Citoyens civiliſés. Il l'accuſe d'avoir manqué de prudence dans toute ſa conduite, & d'avoir rendu inutile le deſſein qu'il avoit conçu de rendre la liberté à ſa Patrie.

Si ce fut la vertu qui guida Brutus dans toutes ſes actions, il faut convenir qu'il la connoiſſoit mal, & qu'il en fit un aſſez mauvais uſage; du moins, ſi l'on en juge par ſes dernieres paroles. Ayant été défait à la Bataille de Philippes, fuyant preſque ſeul, abandonné de tous ſes amis & de ſes Soldats, prêt à ſe jetter ſur la pointe de ſon épée, il s'écria : » Vertu, que j'ai » ſuivie toute ma vie, pour laquelle

» j'ai quitté plaiſirs, biens & fortune, » tu n'es qu'un vain phantôme ſans » pouvoir : le vice a toujours l'avan- » tage ſur toi ; & déſormais eſt-il un » mortel qui doive s'attacher à ton » inutile puiſſance « ?

Que les hommes ſont extravagans dans leurs opinions ! Brutus s'eſt imaginé n'être conduit dans toutes ſes actions que par la ſeule vertu ; & c'eſt cette vertu mal entendue, qui lui fait lâchement aſſaſſiner le plus grand homme de la République : cet homme qui l'avoit comblé de biens, qui lui avoit donné la vie, qu'il pouvoit lui ôter pour avoir porté les armes contre lui : cet homme qui peut-être étoit ſon pere, (car enfin, Brutus étoit-il le ſeul dans Rome, qui pût ignorer le commerce de ſa mere Servilie avec Céſar ?) Si Céſar étoit ſi coupable à ſes yeux, pourquoi recevoit-il ſes bienfaits ? pourquoi lui avoit-il demandé avec tant d'empreſſement la Préture que Céſar lui avoit accordée au préjudice de Caſſius, qui la méritoit mieux que lui ? Et lorſque cette vertu lui a fait commettre le plus grand de tous les crimes, il ſe plaint de ſon inutile pouvoir ! Parcequ'il n'a pas retiré de ce crime tout le fruit qu'il en eſpéroit ; parcequ'il voit évanouir ſes projets mal conçus, mal conduits

conduits & mal exécutés, il ose la traiter de vain fantôme!

Mais ce qui doit paroître bien extraordinaire, c'est que cette vertu avoit tellement préoccupé l'esprit de Brutus, qu'il ne s'apperçut pas qu'il la faisoit servir de prétexte à la vengeance que la jalousie de sa mere vouloit prendre de l'infidélité de César.

Tout le monde sait que cette femme avoit été long-tems la maîtresse la plus chérie de César; qu'elle s'étoit acquise une sorte de réputation dans son parti, & qu'il l'avoit comblée de biens; mais César s'étant laissé surprendre aux charmes de Cléopatre, son amour pour Servilie s'étoit réfroidi au point qu'il l'avoit entierement négligée.

Quoique la gloire & les intérêts de César eussent eu assez d'empire sur son cœur pour lui faire quitter cette Reine après la conquête de l'Egypte, la violence qu'il s'étoit faite avoit augmenté son amour pour elle. Il l'avoit engagée de venir à Rome; il l'y avoit reçue avec la plus grande magnificence. Cléopatre, trop fiere de l'ascendant qu'elle avoit pris sur le cœur de César, traita les principaux Citoyens (1) & les Dames Romaines avec tant de hauteur &

(1) Cicéron s'en plaint dans une de ses Lettres à Atticus 14, 8. Je hais cette Reine, dit-il; je ne

de mépris, que la haine que l'on conçut pour elle augmenta celle que l'on avoit déja pour César. Servilie, surtout, devint furieuse de se voir abandonnée par son amant, & méprisée par sa rivale. Cette femme, spirituelle & intriguante, instruite de la conjuration qui se formoit contre César, fut une des premieres à y prendre part : elle fixa l'irrésolution de son fils Brutus, dont le cœur balançoit entre l'amour de la liberté & sa reconnoissance pour César : il ne put résister aux instances de sa mere, & il n'eut pas assez d'esprit pour sentir qu'il ne faisoit usage de sa vertu, que pour venger l'amour outragé d'une femme dont la conduite devoit lui être suspecte. Que les Républiquains, les Philosophes, & sur-tout Plutarque, viennent, après de pareils traits, nous vanter la vertu de Brutus & des autres Conjurés.

Cassius. Après Brutus, Caius Cassius tient la seconde place entre les Conjurés. Il descendoit d'une famille ancienne & distinguée par son zele pour la République ; il étoit homme de courage & d'expérience en l'art militaire ; il en avoit donné des preuves dans la guerre con-

saurois me souvenir sans chagrin de la hauteur avec laquelle elle me traita lorsqu'elle étoit dans ces Jardins au-delà du Tibre.

tre les Parthes, où il servoit en qualité de Questeur. Après la défaite & la mort de Crassus, qui commandoit l'armée Romaine, Cassius en recueillit les débris, avec lesquels il fit une retraite honorable. Ayant été poursuivi & attaqué par les Parthes, il battit leur armée & tua leur Général. Cassius avoit suivi la Philosophie Stoïcienne, mais il l'avoit abandonnée pour celle d'Epicure, en soutenant néanmoins que le plaisir qu'elle permettoit ne devoit se trouver que dans la pratique de la justice & de la vertu, aussi fut-il toujours très sobre & très modéré sur les plaisirs. Mais ces beaux sentimens ne corrigerent jamais son caractere dur & violent, auquel il se laissoit souvent emporter avec trop d'ardeur. Pendant la guerre qu'il eut à soutenir après la mort de César, il donna, dans son gouvernement d'Asie, des marques d'une cruauté qui avoit fait connoître toute la dureté de son cœur. Il étoit implacable ennemi de quiconque osoit l'offenser : ce qui avoit fait dire de Brutus & de lui, que si l'on recherchoit l'amitié de Brutus pour la douceur de son caractere, on devoit craindre d'avoir Cassius pour ennemi. Après la mort de César, les Conjurés ayant fait une espece d'accommodement avec Antoine & Lepidus, Brutus

alla souper chez Lepidus, & Antoine chez Cassius. Antoine, qui mêloit toujours de la raillerie dans les affaires les plus sérieuses, demanda à Cassius s'il n'avoit pas quelque poignard caché, » oui, lui dit fierement Cassius, j'en » ai encore pour punir ceux qui oseront » aspirer à la tyrannie «. Cette réponse fit cesser la raillerie. Suivant les Historiens, la haine de Cassius contre César venoit de la préférence qu'il avoit accordée à Brutus à l'occasion de la charge de Préteur, de ce qu'il lui avoit refusé le Consulat, & de ce qu'il lui avoit ôté des Lions qu'il réservoit pour une Fête publique; mais on n'en doit point chercher d'autres motifs que son ambition démesurée, & son caractere dur & jaloux de l'élevation d'un homme qui avoit plus de mérite que lui.

Decimus Brutus.

Si les bienfaits & les témoignages d'amitié étoient capables d'adoucir la férocité du cœur de l'homme, Decimus Brutus & Caius Trebonius ne se seroient pas trouvés au rang des principaux assassins de César. Decimus étoit de la même famille que Brutus. De tous ceux qui s'étoient attachés à César, il étoit celui pour lequel il avoit le plus de véritable affection. Il l'avoit comblé de biens; il l'avoit choisi pour Tuteur de ses enfans s'il lui en naissoit; il l'avoit

désigné Consul pour l'année suivante, & il lui avoit donné le gouvernement de la Gaule Cisalpine. Toutes ces graces témoignoient d'autant plus l'amitié désintéressée de César, que Decimus ne lui avoit jamais rendu de service important. On le croyoit si fort attaché à César, qu'après sa mort tout le monde fut surpris de voir Decimus au rang des Conjurés. Il fut, de tous ses assassins, celui qui s'attacha avec le plus d'acharnement à le perdre. Ce fut lui seul qui, par ses insinuations flatteuses, tira César de l'irrésolution où il étoit de se rendre au Sénat le jour qu'il y fut assassiné. Cependant, nous disent les Historiens, il étoit brave, généreux, magnifique; il faisoit un usage honorable des richesses immenses dont il jouissoit, il étoit vertueux; mais je crois que ces belles qualités étoient incompatibles avec tant de perfidie & d'ingratitude.

C. Trebonius.

Pour Trébonius, il étoit d'une naissance obscure; il s'étoit attaché de bonne heure à César, auquel il avoit plû par son courage & sa prudence, par son goût pour les beaux Arts, & par la gaieté naturelle de son caractere. Il l'avoit bien servi dans la guerre des Gaules, il l'avoit suivi dans toutes ses expéditions militaires, & l'avoit aidé à se rendre maître de sa Patrie. Si c'étoit

un crime dans César, pourquoi osoit-il l'en punir, après avoir été son complice? César l'avoit cependant bien récompensé, il l'avoit fait entrer dans le Sénat, il l'avoit élevé à la dignité de Consul, il lui avoit procuré de grandes richesses; enfin, il l'avoit mis au rang de ses meilleurs amis.

Ligarius. On trouve encore Q. Ligarius au rang des principaux Conjurés; le beau Discours que Cicéron fit pour obtenir sa grace de César, est un monument autentique de l'ingratitude de ce Conjuré. A l'égard des autres, ils nous sont moins connus que ceux dont on vient de parler, c'étoient des jeunes gens de familles Patriciennes, qui se laisserent entraîner par l'exemple & les sollicitations de Cassius & de Brutus, ou par des intérêts particuliers.

Pour Cicéron, il est certain qu'il n'eût aucune connoissance de la Conjuration. Les complices se défioient trop de la douceur de son caractere, naturellement ennemi de la cruauté, & peut-être de son courage, dont ils n'avoient pas trop bonne opinion; mais comme il ne cessoit, en toute occasion, de désapprouver hautement la conduite de César, & d'exciter les Républiquains à secouer le joug de sa domination, les Conjurés étoient sûrs de son

approbation. Auſſi fit-il éclater ſa joie lors de cet évenement, par des tranſports extraordinaires, qui ne furent excuſables que par le zele qu'il paroiſſoit avoir pour la République. Si cependant on examinoit de bien près ſa conduite, l'on y reconnoîtroit les traces d'une aſſez grande ambition; il regrettoit la perte du grand crédit, dont il étoit redevable à ſon éloquence, & qu'il ſe flatta trop-tôt de recouvrer après la mort de Céſar.

Au ſurplus, Céſar ne fut pas trompé dans l'opinion qu'il avoit de ceux dont il devoit appréhender la haine. La ſagacité de ſon génie lui avoit fait connoître le vrai caractere des principaux Citoyens, & il ſavoit parfaitement ce qu'il en devoit craindre ou eſperer. Un jour, appercevant dans ſon antichambre Cicéron, il dit, à ceux qui étoient avec lui, » puis-je douter qu'on ne » conçoive une violente haine contre » moi, lorſqu'on voit Cicéron attendre le moment favorable de me parler. Si quelqu'un eſt capable de me » le pardonner, c'eſt lui, ſans doute, » mais je ſuis ſûr qu'il n'en a pas moins » de jalouſie contre moi. « Une autre fois, comme quelques-uns de ſes plus intimes amis vouloient lui inſpirer des ſoupçons contre M. Antoine & Dola-

bella. » Je n'ai rien à craindre, leur » dit-il, de ces hommes qui ſont ſi cu- » rieux de leur figure & de leurs ajuſte- » mens, ils ſont trop livrés à leurs » paſſions & à leurs plaiſirs, j'ai bien » plus à me défier de ces hommes pâles » & ſoucieux, *en montrant Brutus & » Caſſius*, qui, ſous l'apparence d'une » vertu affectée, cachent la haine qu'ils » me portent, & l'ambition dont ils » ſont dévorés. «

Les Dames Romaines eurent auſſi beaucoup de part à cette Conjuration. Outre Servilie, dont nous venons de parler, les deux filles de Caton, Porcia, femme de Brutus, & Tertulla, femme de Caſſius, animées du deſir de venger la mort de leur pere, dont elles attribuoient la cauſe à Céſar, ne ceſſerent d'exciter leurs maris contre lui. Les Hiſtoriens, ſur-tout les partiſans de la liberté, ont eu ſoin de nous cacher le détail de toutes les intrigues dont elles uſerent pour parvenir à leurs fins; mais Cicéron n'a pû s'empêcher de nous faire connoître la part qu'elles prirent à la Conjuration. Il ſe plaint de ce qu'elles aſſiſterent à tous les Conſeils tenus entre les Conjurés après la mort de Céſar, & de ce qu'elles empêcherent la réuſſite des bons avis qu'il donna. Dans une Lettre à Atticus, il lui

dit (1), » comment puis-je entrer dans » les affaires d'un homme qui ne ſuit » point d'autres conſeils que ceux de ſa » mere, & qui ſe laiſſe conduire par » ſes ſollicitations & ſes prieres? « Dans deux autres Lettres (2), où il rend compte d'un grand Conſeil, auquel ces Dames avoient aſſiſté, il annonce que Servilie ſe mêloit de décider les affaires les plus importantes, & il finit, en diſant, » il n'y a ni prudence, ni ordre, ni raiſon, dans tout » ce qu'ils entreprennent. « Ainſi l'on peut dire que l'amour de la liberté ne fût que le prétexte de la Conjuration, que l'intérêt, la haine, la vengeance, l'amour, la jalouſie, enfin toutes les paſſions auxquelles le cœur de l'homme eſt aſſujetti, jouerent chacune leur rôle dans cette ſanglante Tragédie.

Plus ce terrible évenement étoit prêt à s'accomplir, plus la réuſſite en étoit difficile & incertaine. Les Conjurés n'étoient pas d'accord ſur le lieu de l'exécution. Il n'étoit pas poſſible d'attaquer Céſar dans ſon Palais, entouré d'amis fideles, attachés depuis longtems à ſa fortune, & environné de grand nombre de domeſtiques. Il étoit trop difficile de le ſurprendre, lorſ-

(1) L. 15. Lett. 10.
(2) L. 15. Lett. 11 & 12.

qu'il rendoit la justice sur son Tribunal, accompagné de ses Licteurs, & sous les yeux du Peuple, dont il étoit si chéri. On avoit eu dessein de le précipiter de dessus le Pont du Tibre, lorsqu'il recevroit les suffrages pour l'élection des Magistrats, ou de l'attaquer lorsqu'il iroit au Théatre, dont l'entrée étroite le mettoit hors d'état d'être secouru. D'ailleurs, comme il étoit défendu à Rome de porter des armes, les Conjurés ne pouvoient se servir que de poignards aisés à cacher, mais dont il est difficile de faire usage en cas de résistance. La Conjuration commençoit à languir. La difficulté de garder le secret, entre un si grand nombre de Conjurés, pouvoit la faire découvrir, beaucoup de personnes en étoient déja instruites, & indépendamment de tous ces obstacles, César se disposoit à quitter la ville de Rome, pour les conquêtes qu'il méditoit. Mais ayant voulu, avant que de partir, faire part de ses projets au Sénat, il en indiqua l'Assemblée aux Ides de Mars (1). Alors les Conjurés choisirent aussi ce jour pour l'exécution de leur dessein. Il falloit qu'ils fussent bien sûrs de l'approbation de la plûpart des Sénateurs, pour oser attaquer César en pré-

(1) C'est le 15 du mois.

ſence de plus de trois cens perſonnes.

Le jour des Ides de Mars étant arrivé, tout le Sénat ſe rendit à la Salle de Pompée. C'étoit un magnifique édifice qu'il avoit fait bâtir; ſa Statue, qu'il y avoit fait mettre, paroiſſoit préſider aux Délibérations que l'on y prenoit. La compagnie étoit fort nombreuſe; tout le monde étoit dans l'attente des nouvelles propoſitions qui devoient être faites. Les Conjurés, pour préparer les eſprits à l'évenement qui approchoit, avoient exprès fait courir le bruit que Céſar devoit ſe faire déclarer Roi. Il eſt aiſé de ſe figurer qu'elle étoit l'impatience de ces Sénateurs, dont les uns étoient attachés à Céſar par les liens de la reconnoiſſance, & les autres étoient ſes ennemis, la plûpart prévenus de la Conjuration. Cette impatience étoit encore augmentée par le retardement de Céſar, qui héſitoit de ſe rendre au Sénat. Soit que nous ayons dans le fond du cœur un certain inſtinct qui nous faſſe preſſentir les grands évenemens, ſoit qu'ils nous affectent davantage quand nous y touchons de plus près, ce qui eſt ſûr, c'eſt que Céſar, flottant entre la crainte & l'eſpérance, eut de la peine à ſe réſoudre. Sa femme Calpurnia l'avoit conjuré, avec toutes ſortes d'inſtances, de ne pas ſortir. Elle

avoit fait un ſonge, dans lequel elle avoit cru voir renverſer le pinacle de ſa maiſon, & poignarder ſon mari entre ſes bras, & Céſar lui-même s'étoit imaginé qu'il étoit élevé au-deſſus des nues, où Jupiter lui préſentoit la main. Ces circonſtances, jointes à ce que ſa ſanté étoit chancelante, lui avoient frappé l'eſprit, & l'avoient jetté dans l'irréſolution. Il étoit preſque ſur le point de remettre l'aſſemblée du Sénat à un autre jour, lorſque Decimus Brutus arriva. Le trouvant dans cette incertitude, & en ayant appris la cauſe, il ſe mit à plaiſanter, il dit qu'effectivement il falloit attendre pour délibérer ſur les affaires de la République, que Calpurnia eût fait d'heureux ſonges; qu'ils devoient beaucoup influer ſur les réſolutions du Sénat; qu'il étoit d'avis d'envoyer rompre l'Aſſemblée. Lorſqu'il vit l'impreſſion que cette ironie faiſoit ſur l'eſprit de Céſar, il prit un air & un ton plus ſérieux. Il dit qu'il appréhendoit que le Sénat étant convoqué par l'ordre de Céſar, une pareille remiſe ne fût regardée, par cet illuſtre Corps, comme une inſulte à laquelle il ſeroit très ſenſible; & comme un mépris capable d'augmenter la haine qu'un grand nombre de trop zelés Républiquains avoient déja conçue contre

César. En disant ces mots, Decimus le prit par la main & le fit sortir. Comme César se rendoit au Sénat, Artemidore de Cnide, qui enseignoit l'éloquence à la jeunesse Romaine, vint au-devant de lui, & voyant qu'il remettoit entre les mains d'un Secrétaire les papiers qu'on lui présentoit, il lui dit, César, lisez promptement cet écrit, il importe beaucoup à votre conservation. César le prit & le tint toujours dans le dessein de le lire, mais il en fut empêché par l'affluence de ceux qui l'environnoient & s'empressoient à lui parler, enfin il entra dans la Salle sans avoir pu lire le Mémoire d'Artemidore.

César étoit à-peine sur son siége, lorsqu'une partie des Conjurés l'entoura, comme pour lui faire honneur. Tullius Cimber, l'un d'eux qui s'étoit chargé de donner le signal, s'avança près de lui, & le pria d'accorder le retour de son frere qui étoit exilé. César lui fit signe de la main de se retirer, & aussitôt Cimber, prenant à deux mains la robbe de César, s'efforça de la lui tirer de dessus les épaules : c'étoit le signal convenu. César s'écria, quelle violence ! & en même-tems Publius Casca lui donna un coup de poignard, dont la blessure fut légere. César se jetta sur Casca en disant que fais-tu scélérat ?

il lui prit le bras & le perça avec le poinçon de ses tablettes (1). Casca s'écria en langage grec, mon frere à mon secours, & César faisant un nouvel effort pour le désarmer, fut arrêté par une autre blessure. Alors tous les Conjurés l'attaquerent; & voyant tant de bras armés, levés pour le frapper, il ne fit plus de résistance pour défendre sa vie, il se couvrit la tête avec un pan de sa robbe, &, percé de coups, il alla tomber & il expira aux pieds de la statue de Pompée; quelques Historiens ont dit que voyant accourir Brutus le poignard à la main, il dit *& toi aussi mon cher Brutus*! Ainsi mourut ce grand homme sans proférer d'autres paroles, & sans donner la moindre marque de foiblesse, abandonnant sa vie à la fureur de ses ennemis.

Aussitôt Brutus s'avança au milieu de la Salle, voulant rendre compte des motifs de cette action, mais il apperçut tous les Sénateurs consternés, qui s'éloignoient en foule de cet horrible spectacle. Les Conjurés, se voyant seuls, sortirent tous ensemble du Sénat,

(1) Les Romains portoient ordinairement sur eux des tablettes. Elles étoient faites de bois, couvert de cire, sur laquelle ils écrivoient avec un stilet d'acier, à peu-près semblable à ceux de nos tablettes, les choses dont ils vouloient se ressouvenir.

ayant Brutus à leur tête, & faiſant parade de leurs poignards qu'ils tenoient élevés. Ils prirent le chemin du Capitole, non pas en hommes qui fuyoient, mais avec un viſage aſſuré, qui paroiſſoit rempli de confiance. Ils appelloient le peuple à la liberté, mais, loin de donner aucune démonſtration d'applaudiſſemens, il gardoit un morne & profond ſilence, ſans prendre d'autre part à cet évenement, que celle que lui inſpiroit l'horreur d'un ſi grand crime. Comme il ne ſe fit aucun mouvement en faveur des Conjurés, ils reconnurent, par les geſtes, & ſur les viſages du peuple, que leur action, loin d'être approuvée, étoit déteſtée; ils commencerent à craindre qu'elle n'eût pas pour eux des ſuites auſſi favorables qu'ils ſe l'étoient promis. Ils prirent la réſolution de ſe mettre en ſûreté dans le Capitole pour délibérer ſur le parti qu'ils avoient à prendre.

Les Conjurés avoient eu deſſein de faire jetter le corps de Céſar dans le Tibre, d'abandonner ſes biens au pillage, & de faire caſſer toutes ſes Ordonnances, mais, ne ſe voyant ſoutenus de perſonne, & appréhendant la puiſſance du Conſul Marc Antoine, & de Lepidus, Général de la Cavalerie, ils n'oſerent rien haſarder. Le corps de Céſar,

après avoir été quelque tems exposé aux regards avides de ses ennemis, fut mis dans sa litiere, & porté à son Palais par ses esclaves. On trouva que, de vingt-trois coups dont il avoit été percé, il n'y avoit qu'une blessure mortelle. L'aveuglement des Conjurés fut tel, que plusieurs d'entre eux se blesserent l'un l'autre : tant il est vrai que lorsque la haine & la vengeance précipitent les hommes dans des excès si horribles, leur fureur prend la place de la raison, & les rend semblables aux bêtes les plus féroces.

Ainsi périt César, le plus grand de tous les hommes qui l'avoient précédé & de ceux qui l'ont suivi. Il compta trop sur l'effet de sa douceur & de sa clémence, & sur la Fortune qui l'avoit accompagné toute sa vie. Malgré les conseils de ses plus intimes amis, qui l'exhortoient continuellement à veiller à sa conservation, il avoit renvoyé sa garde Espagnole : son cœur noble, grand, généreux, ne put jamais imaginer que ceux qui le perdirent pussent pousser l'ingratitude jusqu'à cet excès. Il croyoit indigne d'un homme tel que lui d'être continuellement obligé de prendre soin de sa vie. » Il vaut mieux, disoit-il à ceux qui lui » reprochoient sa trop grande confian-

» ce, mourir une fois, que de craindre » ſi ſouvent la mort «. La veille de ſon aſſaſſinat, étant allé ſouper chez Lepidus, pendant qu'il ſignoit quelques dépêches, ſes amis diſcouroient enſemble ſur la queſtion de ſavoir quelle mort étoit la plus à ſouhaiter, il ſe leva bruſquement en diſant, la plus prompte & la plus inopinée. Il avoit coutume de dire que ſa conſervation importoit plus à la République qu'à lui-même, qu'il avoit acquis aſſez de gloire, qu'après ſa mort l'Etat ſe trouveroit dans une ſituation bien plus fâcheuſe par les guerres dont elle ſeroit ſuivie. L'élevation de ſon eſprit ne lui permit jamais d'ajouter foi aux prédictions, aux augures, ou aux préſages fâcheux, vrais ou faux, dont on voulut ſe ſervir pour l'obliger de prendre plus de précautions.

Je ne parlerai pas des prodiges que les Hiſtoriens rapportent avoir précédé ou annoncé la mort de Céſar. De tout tems les hommes ont été fort ſuperſtitieux ſur ces ſortes de pronoſtics, ſurtout à l'occaſion de la mort des Grands. Nous ne regardons plus aujourd'hui l'apparition des Cometes & des autres Phénomènes, que comme des choſes naturelles ; il n'y a que les eſprits foibles ou ignorans qui en appréhendent quelques malheurs, & nous regardons

comme fabuleux tout ce que les Historiens ont écrit sur ce sujet. Les hommes ont toujours été fort curieux de pénétrer dans l'avenir : c'est cette curiosité qui a fait naître un si grand nombre de Devins, & donné cours à tant d'Oracles, qui en ont si long-tems imposé à ceux qui les ont consultés. L'ambiguité & la fausseté de leurs réponses n'ont jamais pu guérir les hommes de cette folie ; il falloit, pour l'abandonner & pour en connoître le ridicule, qu'ils fussent éclairés par les lumieres d'une raison épurée des préjugés grossiers enfantés par l'ignorance. Il est pourtant vrai que le succès reconnu de quelques prédictions, a fait valoir l'astrologie judiciaire, par laquelle plusieurs grands hommes se sont laissés séduire ; mais elles avoient été faites avec tant d'adresse & d'habileté, qu'il étoit difficile de ne s'y pas laisser surprendre. Il en fut fait une à César, qui lui auroit peut-être conservé la vie, si le mépris qu'il faisoit de cette science ne l'eût empêché d'y faire plus d'attention; ce fut celle du Devin Spurinna.

Les Romains ne faisoient aucune entreprise importante, sans l'avoir fait précéder par des sacrifices. Des Devins ou Augures, préposés pour y présider, examinoient les entrailles des victimes,

& annonçoient ſi la volonté des Dieux étoit favorable ou contraire aux entrepriſes que l'on méditoit. Céſar, en qualité d'Epicurien, dont il ſuivoit la Secte, croyoit que les Dieux ne prenoient aucune part à ce qui ſe paſſoit chez les humains. Il avoit dit pluſieurs fois que les ſacrifices ſeroient favorables quand il lui plairoit. Il ſavoit que Demoſthenes avoit autrefois, en préſence du peuple d'Athenes, reproché à l'Oracle de Delphes qu'il philippiſoit (1). Néanmoins Céſar n'avoit pas voulu paroître en public avoir entierement ſecoué le joug des ſuperſtitions de ſon pays; cela eût été de trop mauvais exemple, ſurtout de la part d'un homme comme lui, qui étoit le ſouverain Pontife de la Religion Romaine (2). Quelques jours avant ſa mort, Céſar faiſant un ſacrifice, le Devin Spurinna, qui y préſidoit, après avoir examiné les victimes, l'avertit qu'il avoit à craindre quelque

(1) C'eſt qu'on avoit accuſé cet Oracle d'avoir rendu, à force de préſens, des réponſes favorables à Philippe de Macédoine, pour en impoſer aux peuples de la Grece, qu'il méditoit de ſubjuguer.

(2) C'étoit ſeulement chez les Romains que le Chef de la Religion portoit le titre de ſouverain Pontife, *ſummus Pontifex.* Ce nom lui venoit de ce qu'il avoit en même-tems l'Intendance des ponts & des grands chemins. Chez les autres Nations, on l'appelloit grand Prêtre ou grand Sacrificateur, ou le Prêtre par excellence. On ne lui donnoit pas d'autres noms chez les Juifs.

malheur, qui ne passeroit cependant pas les Ides de Mars. César, suivant ses principes, n'en tint aucun compte, & n'en fit que rire. Ce jour arrivé, César étant près d'entrer au Sénat, & appercevant le Devin, il lui dit en riant, éh bien! les Ides de Mars sont arrivées sans aucun malheur. Oui, répondit Spurinna, mais elles ne sont pas passées. César, sans faire plus d'attention à cette réponse, entra dans la Salle du Sénat, & fut assassiné, ainsi que nous venons de le dire.

Comme les Historiens sont d'accord sur ce fait, je crois qu'on peut y ajouter quelque foi, mais je crois aussi qu'on doit y donner une interprétation différente de celle qui nous est présentée.

Malgré l'attachement extérieur que les Romains marquoient pour leurs cérémonies, ceux qui étoient éclairés n'avoient pas beaucoup de confiance aux prédictions de leurs Devins & de leurs Augures; quoiqu'on eût une très grande considération pour ceux qui en exerçoient le ministere, & que l'on recherchât même cette dignité avec beaucoup d'ardeur. Tout le monde sait ce mot du sage Caton, qui étoit Augure. Se trouvant un jour en la compagnie de ses Collegues avec les ornemens de leur dignité, il leur dit » qu'il ne con-

» cevoit pas comment, lorſqu'ils étoient
» ſeuls enſemble, ils pouvoient s'em-
» pêcher d'éclater de rire.

Spurinna, en faiſant cette prédiction à Céſar, avoit deſſein de lui faire entrevoir un complot contre ſa perſonne, dont il n'étoit pas parfaitement inſtruit. Cependant c'étoit preſque une vérité connue par le Devin, mais il la préſentoit ſeulement à Céſar comme une énigme pour l'engager à prendre ſes précautions. La dignité de Spurinna lui donnoit beaucoup de crédit à Rome. Il fréquentoit ce qu'il y avoit de plus grand; il pouvoit avoir eu quelques indices de la conjuration qu'on tramoit contre Céſar. Dans le grand nombre des Conjurés, il s'en trouva peut-être quelques-uns qui, ſans tout découvrir, parlerent indiſcretement. Un homme d'eſprit pénetre aiſément les ſecrets que les ſots veulent cacher. On pouvoit avoir annoncé les Ides de Mars comme un jour qui devoit être marqué par quelque cataſtrophe conſidérable, & quoique Spurinna ne ſût pas aſſez le détail de la conjuration pour en découvrir toute la trame, il pouvoit s'en douter, il pouvoit en ſavoir aſſez pour avertir Céſar de ſe tenir ſur ſes gardes. Céſar fit une grande faute de négliger cette prédiction, ſi conſtamment réitérée,

Il devoit du moins entrer en défiance. Il avoit été le matin dans l'incertitude s'il iroit au Sénat, sa femme avoit fait un songe dont le récit l'avoit ému, le Devin, venant à la suite, devoit lui donner quelque soupçon ; mais son grand cœur, accoutumé à ne rien craindre, le mépris qu'il faisoit des augures, le nombreux concours de Sénateurs qui l'accompagnoient, l'affluence de monde qui le suivoit, lui ôterent le moment de la réflexion, & il ne put résister à son fatal destin.

Lorsqu'on examinera cette prédiction de sang froid, on ne regardera pas Spurinna comme un Prophete, mais comme un homme qui donnoit à César un très bon avis. Cet Oracle, malgré son ambiguité, eût été mieux reçu par un homme plus défiant que lui.

L'Historien Tacite parle d'une espece de prédiction attribuée à l'Empereur Tibere, & qui a peut-être été faite après coup, sur ce qu'il avoit dit à Galba qu'il goûteroit un jour de l'Empire. Cet Historien nous apprend que Tibere étoit fort adonné à l'astrologie judiciaire ; qu'après avoir essuyé quelques désagrémens à la Cour d'Auguste, il s'étoit retiré dans l'Isle de Rhodes ; que, dans sa retraite, il avoit employé son loisir à l'étude de cette science ; qu'il

avoit eu pour Maître le Devin Thrasullus, dont il avoit éprouvé la capacité d'une façon fort étrange. Lorsque Tibere vouloit consulter ces sortes de gens, il les conduisoit sur un rocher escarpé, situé au bord de la mer. Il se faisoit précéder seulement par un affranchi, homme robuste dont il étoit sûr, & qui avoit son secret, & si Tibere s'appercevoit que celui dont il vouloit éprouver la science étoit un ignorant, ou qu'il voulût le tromper par ses flatteries, il le faisoit précipiter par son affranchi, afin qu'il ne restât aucun témoin de sa foiblesse & de sa curiosité. Un jour, voulant consulter Thrasullus, il le mena sur ces mêmes rochers. Thrasullus lui prédit qu'il parviendroit à l'Empire après Auguste, & lui dévoila avec adresse un avenir heureux. Tibere, après l'avoir écouté, lui demanda s'il étoit aussibien instruit sur son propre sort, s'il avoit prévu ce que le destin lui préparoit, & quel seroit son dernier jour. Thrasullus se met à considérer les astres, plus il regarde le Ciel, plus il fait l'étonné, il s'arrête, il hésite, la crainte s'empare de lui, il pâlit, &, tout tremblant de frayeur & d'étonnement, il s'écrie qu'il est menacé d'un grand péril, & qu'il est peut-être à son dernier moment. Aussitôt Tibere l'em-

brasse, lui dit que sa science est certaine, qu'il ne doute pas de l'accomplissement de ses promesses, & le met au rang de ses plus intimes amis.

Tacite paroît persuadé de la vérité de ce qu'il dit, & fait une disgression sur l'astrologie, dans laquelle il ne frappe pas au but, lui qui est d'ailleurs si pénétrant, & qui cherche à découvrir les causes les plus secretes de chaque évenement. Il fait beaucoup de raisonnemens pour savoir si les choses humaines sont dirigées par le destin & par une nécessité immuable, ou si c'est le hasard qui les conduit. Il paroît incliner à croire qu'il y a une science capable de connoître & de révéler l'avenir. Mais, sans aller chercher des raisons extraordinaires, je crois qu'il pouvoit s'expliquer plus simplement, & nous dire que Thrasullus, homme spirituel & délié, vivant à la Cour de Tibere, pouvoit savoir que quelques Astrologues, consultés avant lui, avoient eu le sort qu'on lui préparoit. Il n'ignoroit peut-être pas que Tibere les avoit fait précipiter, car de quelque secret qu'on couvre les actions des Grands, elles transpirent toujours : il avoit à craindre le même traitement, &, lorsqu'il fut consulté sur son propre sort, il s'en tira en homme d'esprit, & Tibere fut sa dupe.

dupe. Il regarda comme une connoiſſance parfaite de l'aſtrologie ce qui n'avoit été qu'une grande attention de Thraſullus à s'inſtruire parfaitement des mœurs, du caractere & des actions de Tibere.

Nous pourrions rapporter d'autres traits d'Aſtrologues habiles, ſur-tout de ceux qui fréquentent les maiſons des Princes. Sans être Devin, un Courtiſan délié ſait prévoir bien des choſes. Il s'inſtruit exactement de ce qui ſe paſſe; il pénetre dans les Conſeils; il combine les évenemens paſſés avec ceux qui ſe préparent; il en tire des conſéquences ſi juſtes, qu'il ſe trompe rarement dans ſes ſpéculations. Pour preuve de ce que j'avance, je ne veux citer que l'exemple de l'Hiſtorien Joſephe, qui prédit à Veſpaſien qu'il ſeroit élevé à l'Empire. On ne ſauroit douter que cet Ecrivain ne fût un homme de beaucoup d'eſprit: il étoit un des principaux de ſa Nation, il étoit ſavant, il étoit homme de guerre, il avoit commandé les troupes Juives, il avoit ſouvent combattu contre les Romains; enfin il étoit priſonnier de Veſpaſien. Il étoit inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit dans le monde à l'occaſion des guerres civiles des Romains. Lorſqu'il promit l'Empire à Veſpaſien, il voyoit trois con-

currens qui ſe le diſputoient en même-tems, Othon, Galba & Vitellius. Il prévoyoit que la vieilleſſe de Galba, la molleſſe d'Othon, la débauche & la crapule de Vitellius, devoient les détruire tous trois, & placer ſur le Trône un autre Empereur. De tous les Généraux Romains, qui pouvoient y prétendre, il ne voyoit alors dans l'Empire que Mucien, Gouverneur de la Syrie, & Veſpaſien, qui commandoit en Judée. Ils avoient chacun une nombreuſe & brillante armée, qui leur étoit entierement dévouée. Depuis long-tems ils vivoient dans une grande union. Mucien n'avoit point d'enfans, Veſpaſien en avoit deux, & ſur-tout ſon fils Titus donnoit de grandes eſpérances. Il étoit d'ailleurs ſage, prudent, modéré, vertueux, grand homme de guerre, aimé des troupes. Excepté Jéruſalem, il avoit conquis toute la Judée. Joſephe, après avoir combiné toutes ces circonſtances, conclut, en Politique habile, que l'un des deux, appuyé du ſecours de l'autre, ſe rendroit maître de l'Empire. Sans doute que d'autres cauſes, qu'il voyoit de plus près que nous, le déterminerent en faveur de Veſpaſien, dont il étoit le priſonnier. Joſephe lui demande un entretien ſecret : il prend le ton de Prohête, il lui

dit qu'il eſt de la race des Sacrificateurs Juifs, auxquels Dieu a donné le don de prophétie. Il lui promet l'Empire, d'un ton ſi ferme & ſi aſſuré, que Veſpaſien le croit. Il eſt aiſé de perſuader les hommes, lorſqu'on les flatte dans ce qu'ils ſouhaitent. D'ailleurs Veſpaſien pouvoit ſavoir, comme le rapporte Tacite (1), qu'il étoit écrit dans les Livres des Juifs, & qu'il s'étoit répandu dans tout l'Orient une opinion, que dans ce tems-là il devoit ſortir de la Judée des hommes qui ſe rendroient maîtres de l'Univers. Joſephe détourna cette prédiction qui regardoit le Meſſie, & l'expliqua en faveur de Veſpaſien. Nous ne ſavons pas de quelle façon il reçut cette prophétie : il ne fut ſans doute pas fâché que l'on le crût choiſi par l'ordre de Dieu, qui lui frayant le chemin de l'Empire, rendroit les peuples plus ſoumis. La prédiction fut accomplie. Veſpaſien, parvenu à l'Empire, donna la liberté à Joſephe & le combla de biens. Je ne crois pas cependant que perſonne, dans cette occaſion, accorde

(1) Le paſſage de Tacite eſt bien remarquable, il dit Liv. V de ſes Hiſtoires : *Pluribus perſuaſio inerat antiquis Sacerdotum libris contineri, eo tempore fore ut valeſceret Oriens, profecti quæ Judeâ rerum potirentur ; quæ ambages Veſpaſianum ac Titum prædixerant.* Tacite applique cette prédiction à Veſpaſien & à Titus.

à Joſephe la qualité de Prophête, qu'il ſe donnoit ſi libéralement. L'on doit le regarder ſeulement comme un homme plus clairvoyant que les autres, & qui ſut profiter de la connoiſſance qu'il avoit des évenemens qui ſe préparoient à conduire Veſpaſien à l'Empire ; pendant que celui-ci peut-être de ſon côté avoit déja pris de juſtes meſures pour faire réuſſir la prophétie.

C'eſt dans de pareilles occaſions qu'on peut faire uſage de cet Axiome latin : *Periculoſum eſt credere & non credere* (1) : Il eſt auſſi dangereux de ne rien croire, que d'ajouter foi à tout ce que l'on dit. Si Céſar eût été moins incrédule, & plus méfiant, il n'auroit peut-être pas éprouvé un ſort ſi cruel.

La Reine Cléopatre ſe trouvoit à Rome dans le tems de ce funeſte évenement. Cette orgueilleuſe Princeſſe y étoit venue ſans doute pour faire trophée du pouvoir qu'elle avoit ſur le cœur de Céſar. Quoiqu'on ne ſache pas précisément le ſujet de ſon voyage, il eſt conſtant qu'elle avoit projetté de faire légitimer un fils qu'elle prétendoit avoir eu de lui, & auquel elle faiſoit déja porter le nom de Céſar. On pourroit même penſer que Céſar avoit deſ-

(1) Voyez la Fable de Phedre à ce ſujet. Liv, III, Fable. 10.

ſein d'épouſer cette Reine: car Suetone nous apprend que Helvius Cinna, Tribun du Peuple, avoit reçu ordre de Céſar de publier, en ſon abſence, une loi qu'il avoit préparée, par laquelle il lui ſeroit permis d'épouſer telles & autant de femmes qu'il jugeroit à propos, pour ſe procurer des enfans. Il doit paroître étonnant que Céſar, qui étoit le Maître abſolu de la République, n'eût pas fait paſſer en ſa préſence une loi, à laquelle perſonne n'auroit oſé s'oppoſer. Tant il eſt vrai que les hommes connoiſſent parfaitement le ridicule des foibleſſes qui les dominent. Céſar vouloit ſatisfaire la ſienne; mais il ne vouloit pas être obligé d'en rougir à la face de toute la Ville de Rome, ſur-tout dans une occaſion où il ſacrifioit les Loix Romaines les plus ſacrées, qui défendoient d'avoir pluſieurs femmes, & d'en épouſer d'étrangeres. Céſar ne faiſoit aucun myſtere de ſon amour pour Cléopatre. Elle devoit l'accompagner dans ſon expédition d'Orient: alors il auroit été le maître de ſatisfaire ſon amour, & de contenter l'ambition de ſa Maîtreſſe. Elle fut obligée de ſortir précipitamment de Rome après la mort de Céſar. Comme elle n'avoit pas ſu ſe faire des amis, tout le monde la mépriſa. Elle ne put obtenir du Sénat que ſon fils fût

reconnu pour fils de César, & qu'il fût déclaré héritier du Royaume d'Egypte. Les amis même de César s'y opposerent, & sur-tout Oppius, l'un de ses plus intimes confidens, qui répandit dans le Public un Ouvrage, fait exprès pour prouver que cet enfant n'étoit pas son fils. Néanmoins quelque tems après, lorsque M. Antoine & Octave eurent détruit le Parti des Conjurés, ils reconnurent cet enfant pour fils de César. Mais après la mort d'Antoine & de Cléopatre, Octave, étant resté seul Souverain de l'Empire, il eut la cruauté de lui faire ôter la vie.

Les suites de la mort de César ne répondirent pas au dessein que les Conjurés avoient conçu de rendre à Rome sa liberté. Ils s'étoient persuadés qu'il suffisoit de ce seul évenement pour affranchir la République, & ils n'avoient pris aucunes mesures pour y réussir. Ils n'avoient consulté que leur haine pour César : ils s'étoient imaginé que le seul nom de liberté armeroit en leur faveur tous les Citoyens. Les Conjurés n'avoient pas considéré que c'étoit le Peuple, qui jaloux de l'autorité & de la richesse des Nobles, avoit élevé César à ce haut degré de puissance. Aussi fut-il sourd aux exhortations que Brutus lui fit au Capitole, où il l'avoit fait assem-

bler pour juſtifier ſa conduite. Et ſi le Peuple ne courut pas ſur-le-champ à la vengeance, c'eſt qu'il n'étoit pas encore revenu de ſon étonnement, & qu'il n'avoit perſonne à ſa tête pour l'animer & le conduire.

La frayeur s'étoit emparée d'Antoine, qui étoit alors Conſul, de Lepidus & de tous les amis de Céſar, qui ne s'attendoient pas à cet évenement. Ils s'étoient cachés, convaincus que les auteurs d'une action ſi hardie, ne l'avoient pas entrepriſe, ſans être fortement appuyés. Les Conjurés & les autres Citoyens étoient dans une égale ſurpriſe, ſans ſavoir à quoi ſe déterminer. Cicéron qui avoit été préſent à la mort de Céſar, qui s'y attendoit, comme il le dit lui-même, quoiqu'il ne fût pas du complot, étoit le ſeul homme qui eut conſervé ſon ſang froid. Il ſuivit Brutus & ſes amis au Capitole, il y paſſa la nuit avec eux, à conſulter ſur les moyens qu'il falloit employer pour rétablir la liberté. Il vouloit que Brutus & Caſſius, en qualité de Préteurs, convoquaſſent ſur-le-champ le Sénat; qu'on élût un Conſul à la place de Céſar; qu'on prît des réſolutions vigoureuſes pour aſſurer la tranquillité publique; qu'on profitât de la conſternation où étoient les amis de Céſar, & qu'on

les mît hors d'état de rien entreprendre : mais Brutus s'y opposa. Il voulut qu'on eût plus d'égards pour la dignité de Consul, dont M. Antoine étoit seul revêtu. Il voulut qu'il fût présent aux délibérations, se flattant de l'engager par les voies de la douceur à concourir au rétablissement de la République. Brutus espéroit d'y parvenir, avec d'autant plus de facilité, qu'il savoit que M. Antoine étoit indisposé contre César ; qu'il avoit même été complice d'une autre conjuration formée contre lui. En effet, César avoit en plusieurs occasions réprimé l'audace & les insolences de ce Favori, & lui avoit fait sentir, qu'après l'avoir récompensé au-delà de ses espérances, des services qu'il en avoit reçus, il n'étoit pas homme à souffrir qu'on abusât de sa bonté.

Lorsqu'Antoine fut revenu de son étonnement ; lorsqu'il vit que les Sectateurs de la liberté avoient pris un parti modéré, il conçut lui-même le dessein d'occuper la place de César, s'il en trouvoit l'occasion. Il répondit aux avances des Conjurés : deux jours se passerent en conférences & en négociations, dans lesquelles Antoine affecta de faire paroître la plus grande modération & le plus ardent desir de rétablir la liberté. Il convoqua le Sénat le troisieme

jour, pour régler les conditions de l'accommodement, dont on étoit convenu, & les cimenter par un Acte solemnel. Il proposa d'inviter les Conjurés à venir prendre part aux délibérations. Il offrit de leur donner son fils pour gage de leur sûreté. A cette condition ils descendirent du Capitole. Le Sénat fit un Décret, par lequel il accordoit une amnistie générale, & la confiance parut rétablie entre les deux Partis. Brutus soupa le soir avec Lepidus, & M. Antoine chez Cassius; ensorte que tout le monde crut la liberté rétablie & la paix assurée.

Mais Marc-Antoine fit bientôt connoître que son dessein n'étoit pas qu'elle fût de longue durée. Il se joignit aux amis de César, avec lesquels il fit une espece de ligue. Il gagna Lepidus qui étoit aux portes de Rome avec une armée qu'il devoit conduire en Espagne, dont César lui avoit donné le Gouvernement. Tous ensemble attendirent qu'Antoine eût fait naître quelque occasion favorable de ruiner le parti des Conjurés, en excitant contr'eux une sédition parmi le Peuple. Cependant il continua d'agir avec dissimulation, & les Républiquains se laisserent tromper par son apparente sincérité.

Antoine proposa de faire un Décret,

par lequel on confirmeroit les Actes que César avoit faits, sous prétexte de prévenir de nouveaux troubles, si l'on privoit de leurs Magistratures ceux que César en avoit pourvus. Cette proposition ne fut pas trop bien accueillie; les Républiquains, qui avoient Cicéron à leur tête, eurent bien de la peine à y consentir, elle leur paroissoit trop vague. Mais Antoine, soutenu par les amis de César, fit passer ce Décret, dont il fit depuis un grand abus, en insérant dans les Registres de César des choses auxquelles il n'avoit jamais pensé.

Lucius Pison, beau-pere de César, demanda ensuite que son Testament fût ouvert & rendu public. Il l'avoit déposé entre les mains de la premiere Vestale. On en fit la lecture dans la maison d'Antoine. Il avoit nommé pour ses premiers héritiers trois enfans de ses sœurs, Caius Octavius, Lucius Pinarius, & Quintus Pedius. Il avoit mis Decimus Brutus au rang de ses seconds héritiers; il avoit nommé plusieurs des Conjurés pour Tuteurs des enfans qui lui naîtroient. Il avoit ordonné que ses Jardins seroient rendus publics; & il avoit légué à chaque Citoyen trois cens sesterces.

Ce Testament ayant été divulgué mit les esprits en mouvement. Le Peuple fit

éclater le regret qu'il avoit de la mort de César ; il murmura hautement contre les Conjurés ; il en insulta même quelques-uns, & fit connoître en plusieurs occasions qu'il ne lui manquoit qu'un Chef pour venger la mort de ce grand homme.

Antoine fit encore passer deux Décrets, qui augmenterent si fort son pouvoir, qu'il se vit en état de perdre les Conjurés, d'abaisser le Parti Républiquain, & d'envahir lui-même l'autorité. Par le premier, il fit décerner une récompense aux Soldats véterans que César avoit fait venir en Italie, pour les conduire à la guerre contre les Parthes. Par ce moyen, il les mit dans ses intérêts, & il se vit en état d'obtenir, par la force, ce que l'on voudroit lui refuser.

Par l'autre Décret, il fit ordonner que l'on feroit à César de magnifiques funérailles, dont on lui donna l'intendance ; & il se chargea de faire son Oraison funèbre. Cicéron, n'ayant pas eu assez de crédit pour empêcher ces Décrets, frémissoit de colere. Il accusoit hautement l'imprudence & la foiblesse des Conjurés d'avoir épargné Antoine, qui méritoit, disoit-il, la mort autant que César ; & voyant que leur Parti étoit le plus foible, il s'absenta du Sénat.

Le jour qui précéda la Pompe funèbre de César, on avoit dressé un bucher dans le Champ de Mars, proche les tombeaux de la Famille Julia. On avoit élevé dans la Ville, près de la Tribune, la représentation du Temple dédiée à Venus, dont cette Famille prétendoit tirer son origine. Pour recevoir le corps de César, on avoit préparé un lit d'ivoire avec des ornemens d'or & de pourpre, accompagnés de magnifiques trophées. On y avoit joint l'habillement qu'il portoit, lorsqu'il avoit été assassiné. Le jour de la cérémonie, le corps fut porté sur la Place, auprès de la Tribune, par des Citoyens qui avoient exercé les premieres Magistratures; & il fut exposé à la vue du Peuple sur le lit que l'on avoit préparé.

M. Antoine s'étant rendu à la Tribune, fit lire par le Hérault public un Décret du Sénat, qui portoit que César seroit révéré comme une Divinité. Ensuite il prononça son éloge funèbre. Il fit un détail pompeux des belles qualités de ce grand homme. Il exalta son courage, sa valeur, sa prudence, sa justice, son équité, sa douceur, sa clémence, sa reconnoissance. Il fit un recit brillant des victoires qu'il avoit remportées, & des services qu'il avoit rendus à la République, dont il avoit aug-

menté la puiſſance par ſes glorieuſes conquêtes. Puis adreſſant la parole au Peuple : » C'eſt ce grand homme, dit-» il, qui vient d'être la victime d'une » troupe de ſcélerats, qui l'ont immolé » à leur haine & à leur ambition. Cet » homme que vous aimiez, que vous » vous faiſiez un plaiſir d'élever au faî-» te des grandeurs ; dont vous admi-» riez les vertus civiles & militaires ; à » qui vous décerniez tous les honneurs » que vous êtes les maîtres de diſpen-» ſer à ceux dont vous avez éprouvé le » mérite & la vertu ; cet homme enfin, » à la gloire duquel vous participiez ; » lorſque vous marchiez ſous ſes Eten-» darts : ce Général prudent, actif, vi-» gilant, laborieux, qui partageoit avec » vous les travaux de la guerre, & que » vous avez vu tant de fois à votre tête » faire mille actions héroïques & des » prodiges de valeur. Grands Dieux, » ne l'aviez-vous donc conſervé, au » milieu de tant de périls & de dangers, » que pour le laiſſer périr indignement » dans le ſein de ſa Patrie ! O vous ! » cruels aſſaſſins, amis perfides & in-» grats, qui vous avoit donné le droit » de diſpoſer de la vie de ce grand hom-» me, que le Peuple Romain avoit ren-» du dépoſitaire de ſon autorité & de » ſa puiſſance ? Etiez-vous donc les

» maîtres de le priver des honneurs que » ſes Citoyens lui accordoient à ſi juſte » titre ? Deviez-vous recevoir les bien» faits dont il vous combloit ? Falloit-il » cacher votre haine ſous le voile de » l'amitié la plus flatteuſe, pour le trai» ter enſuite avec tant d'inhumanité ? » Mais ne croyez pas profiter du fruit » de votre crime, & jouir de l'impu» nité. Céſar trouvera dans ceux qui » m'entendent des hommes diſpoſés à » le venger de votre perfidie «. Se tournant enſuite du côté du Capitole : » Dieux protecteurs de cet Empire, » s'écria-t-il, ſacrés Hôtes de cet au» guſte Temple, dans lequel vous dic» tez ces oracles redoutables, dont le » dépôt nous eſt remis, pour les faire » révérer par tous les Humains ; armez» vous d'une ſainte colere ; donnez» nous la force & le courage néceſſai» res pour venger la mort d'un ſi grand » Héros. Que toutes les Nations, ef» frayées de la rigueur du châtiment, » apprennent avec quelle vénération el» les doivent ſe ſoumettre aux Chefs » que vous envoyez pour les conduire » & les gouverner «. En diſant ces dernieres paroles, M. Antoine expoſe aux yeux de tout le Peuple les habits de Céſar déchirés & teints de ſon ſang : il lui fait voir ſon corps tout défiguré par les

blessures qu'il avoit reçues. Le Peuple, animé par ce discours, & ému de ce spectacle, ne peut attendre que l'on transporte le corps de César au Champ de Mars, il dresse avec précipitation un bucher de toutes les matieres combustibles qu'il rencontre. Les Soldats y mettent le feu les premiers : ceux qui sont destinés pour orner les Spectacles & les Triomphes, & qui avoient été appellés pour augmenter l'éclat de cette Pompe funèbre, déchirent les habits & les ornemens, dont ils étoient parés, & les jettent dans le feu. Les femmes y jettent aussi leurs robes, leurs joyaux, ceux de leurs enfans. Les Nations étrangeres, qui se trouverent à Rome, témoignerent leurs regrets par leurs cris & leurs gémissemens (1). Marc-Antoine avoit tellement échauffé les esprits par son discours, que le Peuple

(1) Les Juifs, sur-tout, se distinguerent par les témoignages de leur douleur, & par les larmes qu'ils répandirent pendant plusieurs nuits de suite auprès du bucher. Ils étoient attachés à César par haine pour Pompée, à cause de la profanation qu'il avoit faite de leur Temple. Après avoir conquis leur pays, étant venu à Jérusalem, il entra dans le Sanctuaire. Le Grand Prêtre, revêtu de ses habits Sacerdotaux, & les autres Ministres se jetterent à ses pieds, & le supplierent, avec les plus vives instances, de n'y pas entrer, en lui remontrant qu'il n'étoit permis qu'au grand Sacrificateur d'y venir adorer, une fois l'année; mais Pompée, foulant aux pieds le grand Prêtre, qui étoit prosterné à la porte, pénétra,

étoit entré dans une espece de fureur : il n'attendit pas que le bucher fût entierement consommé, il étoit accompagné d'un grand nombre de Soldats, armés de flambeaux : ils se séparent en différentes troupes pour aller mettre le feu aux maisons des Conjurés. Ils attaquerent sur-tout celles de Brutus & de Cassius, qui, à tout évenement, s'étoient munis de Gladiateurs & d'Esclaves armés. Ils eurent beaucoup de peine à se défendre, & ils coururent grand risque de la vie. Ces séditieux, ayant trouvé en leur chemin Helvius Cinna, ils le mirent en pieces. Cet homme étoit ami de César, la conformité de son nom avec celui de Cornelius Cinna, fut cause de sa mort. Cornelius étoit alors Préteur ; c'étoit lui qui, quelques jours auparavant, avoit fait devant le Peuple l'éloge des Conjurés, & l'avoit

avec ceux qui l'accompagnoient, jusque dans l'intérieur le plus sacré. M. Prideaux, Auteur Protestant, très savant, qui nous a donné une Histoire des Juifs, dit que tous les malheurs qui sont arrivés à Pompée depuis ce tems-là, ont été le châtiment de sa profanation. Les Juifs ont eu la même pensée au sujet de Crassus, qui, passant par la Judée pour aller faire la guerre aux Parthes, pilla une partie des richesses de ce Temple, & qu'en punition de ce sacrilége, son expédition fut si malheureuse, qu'il y perdit la vie, & une partie de son armée. Au surplus, ces évenemens sont conduits par une Providence qui nous en a caché les causes, qu'il ne nous est pas permis de pénétrer.

exhorté à ſe joindre à eux. Cette ſédition auroit eu de terribles ſuites pour la Ville de Rome, ſans le ſecours de Lepidus. Comme il craignoit qu'il n'arrivât quelque tumulte aux Funérailles de Céſar, il avoit fait entrer dans la Ville, la nuit précédente, des troupes réglées; mais il ne put calmer l'épouvante, qui avoit ſaiſi non-ſeulement les Conjurés, mais encore les autres Citoyens. L'infortune d'Helvius donna lieu à un Sénateur, nommé Caius Caſca, de faire avertir la Ville, par les Crieurs publics, qu'il n'étoit pas ce Publius Caſca qui avoit porté le premier coup à Céſar.

Cette conduite d'Antoine & de Lepidus les rendit Maîtres de la Ville, & fit connoître aux Conjurés que c'étoit en vain qu'ils avoient fait tant d'efforts, & commis un ſi grand crime pour recouvrir la liberté. Les Partiſans qu'ils avoient dans le Sénat, ſe voyant les plus foibles, n'oſoient découvrir leurs ſentimens. Brutus & Caſſius demanderent des gardes pour leur défenſe, mais on les leur refuſa; & Antoine les fit avertir qu'il auroit bien de la peine à les mettre à couvert d'inſulte, dans la fureur où il voyoit les Soldats & la populace. Les avis, que l'on donna de toutes parts aux Conjurés de la mauvaiſe

volonté d'Antoine à leur égard, les obligerent d'abandonner la Ville. Trebonius se retira dans son Gouvernement d'Asie, de crainte qu'Antoine & les amis de César ne l'en fissent dépouiller par le Peuple & le Sénat, dont Antoine étoit le Maître. Decimus Brutus, par la même raison, se rendit dans la Gaule Cisalpine, pour s'y fortifier & se mettre en état de défense. Brutus se retira avec Cassius dans une de ses Terres, proche de Lanuvium, pour observer les mouvemens de leurs ennemis, & ensuite prendre le parti qu'ils jugeroient le plus convenable: tous les autres Conjurés se retirerent en différens endroits.

La Dignité de Consul, dont M. Antoine étoit revêtu, & qu'il possédoit seul, à cause de la mort de César, lui donnoit toute l'autorité dans la Ville. Il avoit trouvé le secret d'éloigner Lepidus, en lui conseillant de se rendre dans son Gouvernement d'Espagne. Lepidus étoit un homme d'un génie foible & borné, & incapable de prendre une bonne résolution. Antoine, se voyant Maître du Sénat, par le moyen des Partisans qu'il y avoit, & ayant gagné la faveur du Peuple & des Soldats, crut pouvoir s'emparer de la place de César; mais il ne prit pas des mesures assez justes pour en venir à bout. Sa

prudence peu éclairée lui fit commettre des fautes ſi lourdes, qu'il ſe perdit. Le deſtin lui oppoſa un jeune homme qui renverſa tous ſes projets. Les amis de Céſar, qui avoient pénétré les vues de M. Antoine, s'oppoſerent à ſes deſſeins: ils craignirent d'avoir pour Maître un homme, dont ils redoutoient les extravagances, la folie, la profuſion & la débauche; & qui, de toutes les vertus de Céſar, ne poſſédoit que la valeur & l'expérience militaire. Antoine s'étoit emparé de toute la ſucceſſion de Céſar, & en diſpoſoit à ſon gré, ſans vouloir en faire part à ſes neveux. Octave, l'un d'eux, à-peine âgé de dix-huit ans, ſe préſenta hardiment pour la recueillir & lui en demander compte: Antoine le refuſa hautement, & ils ſe brouillerent. Ce jeune homme avoit au moins autant d'ambition qu'Antoine: s'il n'avoit pas autant de courage & d'expérience que lui, il avoit une plus grande étendue de génie, & une politique plus ſûre & plus clairvoyante, dont il ſe ſervit pour détruire Antoine. Octave ſut réunir à ſon Parti tous les amis de ſon oncle. Pour gagner la confiance & l'amitié de Cicéron & des autres Républiquains, il affecta d'être partiſan de la liberté. Cicéron, dans l'eſpérance de gouverner ce jeune hom-

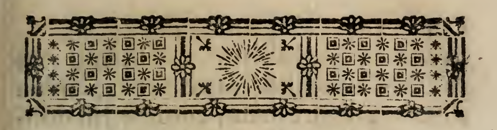
me, & de ſe rendre maître des délibérations, lui fit remettre entre les mains tous les forces de l'Etat : il fit déclarer Antoine ennemi de la République, & le fit chaſſer de Rome. Antoine fut vaincu à Modene, & contraint de s'enfuir honteuſement dans les Gaules : mais il trouva le moyen de réparer ſes pertes. Il ramaſſa les débris de ſa défaite, & il ſe joignit à Lépidus, qui commandoit une armée conſidérable ; & tous deux ayant, par leurs libéralités & leurs promeſſes, gagné les anciens Soldats qui avoient ſervi ſous Céſar, ils ſe trouverent ſi puiſſans, qu'ils contraignirent Octave à faire la paix avec eux. Ce fut alors qu'ils formerent le ſecond Triumvirat. L'on vit renouveller toutes les horreurs & les cruautés des proſcriptions de Marius & de Sylla. Ces trois monſtres remplirent l'Univers de rapines & de carnage. On vit couler le plus beau ſang de Rome. Ils ſe ſacrifierent les uns aux autres leurs parens & leurs amis. Antoine livra ſon oncle à Octave, pour avoir la tête de Cicéron. Octave l'abandonna, malgré la reconnoiſſance, dont il devoit être pénétré, pour un homme qui par ſon crédit l'avoit ſoutenu contre Antoine. Ce fut alors que les bons Citoyens, qui commençoient à s'accoutumer à la puiſ-

ſance de Céſar, regretterent ſa douceur, ſa clémence & ſa modération. Sa domination n'avoit pas coûté de ſang aux Romains, en comparaiſon de celui qu'ils voyoient verſer avec tant de barbarie. Ceux qui étoient éclairés, vertueux & ſans ambition, avoient reconnu que l'Etat avoit beſoin d'être gouverné par un auſſi grand génie, & aſſez ſage pour arrêter les déſordres qui regnoient dans la République. Sa mort la jetta dans de nouveaux troubles. Les Triumvirs commencerent par ſe venger de leurs ennemis particuliers : enſuite ils réunirent leurs forces pour accabler les Conjurés ; moins peut-être dans le deſſein de venger Céſar, que pour aſſurer leur uſurpation. Brutus & Caſſius s'étoient retirés en Aſie, & ſe voyoient à la tête d'un armée formidable pour s'appoſer aux Triumvirs. Mais la fortune, ou plutôt la vengeance divine qui les pourſuivoit, car elle ſe ſert ſouvent des méchans pour punir d'autres ſcélérats, les conduiſit dans les Plaines de Philippes, où ayant été vaincus par Antoine, ils furent obligés de ſe donner la mort, de peur de tomber entre ſes mains. Tous les autres Conjurés périrent par différens genres de ſupplices ; pluſieurs ſe tuerent avec les mêmes poignards dont ils s'étoient ſervis pour aſ-

ſaſſiner Céſar. Trebonius fut pris par Dolabella, qui le fit expirer dans les tourmens. Decimus Brutus ſe tua lui-même. Enfin, tous les Conjurés périrent de mort violente, & aucun d'eux ne ſurvécut trois années à Céſar.

Marc-Antoine, Octave & Lepidus, après la défaite de Brutus & de Caſſius, partagerent entr'eux l'Empire Romain, juſqu'à ce qu'Octave plus politique, plus ſage & plus heureux, ou plutôt conduit par la Providence, ſe rendit ſeul le Maître de la République.

FIN.



DISSERTATION
SUR
LA LIBERTÉ.

ON n'entend de toutes parts que des hommes qui invoquent la Liberté : c'eſt une Divinité que chacun adore ſans la connoître. Chaque Nation lui rend un culte différent, & s'imagine que l'idée qu'elle s'en eſt formée, eſt la plus conforme à la raiſon, à la juſtice, & au bon gouvernement. Cependant le défaut d'uniformité, qui regne dans la façon de penſer des Nations qui ſe laiſſent conduire par cette Liberté, doit nous faire penſer qu'aucune d'elles ne connoît la véritable. Le Polonois, le Hollandois, l'Anglois, le Vénitien, & les autres Etats Républiquains, qui exiſtent aujourd'hui, croient chacun en particulier que leur Gouvernement eſt le meilleur, malgré la différence de leurs Loix & de leurs Maximes, parce-qu'ils ont ſucé avec le lait les idées dont ils ſont préoccupés.

Mon deſſein n'eſt pas de faire un

Traité de morale sur la Liberté ; mes connoissances sont trop bornées pour un pareil ouvrage : mais, comme j'ai donné au Public la Vie de Jules César, dont les actions & la conduite ont essuyé les plus fortes critiques, & les plus violens reproches de la part des zelés Républiquains, parcequ'il avoit ôté aux Romains une liberté dont ils croyoient jouir, dont ils abusoient, & qu'ils étoient sur le point de détruire eux-mêmes, j'ai cru qu'il me seroit permis d'examiner ce que c'étoit que cette Liberté ; si l'Etat Monarchique est préférable à l'Etat Républiquain ; & s'il auroit été plus avantageux au Peuple Romain, & aux Nations qui lui étoient soumises, d'être gouvernés par des Monarques, que par des Magistrats annuels.

Il est sans difficulté que ces deux sortes de Gouvernemens ont chacun leurs inconvéniens & leurs avantages ; mais il est question de savoir lequel des deux a plus ou moins des uns & des autres ; lequel est le plus durable, le moins sujet aux révolutions, & par conséquent le plus utile aux Peuples qui souffrent toujours beaucoup, des changemens qui peuvent arriver dans un Etat. Je comparerois volontiers les Etats aux hommes : les plus forts, les plus robustes, les mieux constitués, les moins sujets aux infirmi-

tés, ſont ceux qui vivent le plus long-tems, à moins qu'il ne leur arrive de ces accidens étrangers & imprévus qui arrêtent le cours naturel de leurs jours. De même, les Etats qui ſubſiſtent le plus long-tems, doivent être regardés comme ceux qui ont le moins de défauts. Et s'il eſt vrai que les Etats Monarchiques ſoient plus durables que les Etats Républiquains, ils ſont conſéquemment plus conformes à la raiſon & à la juſtice.

Comme dans les matieres abſtraites de la Philoſophie, les Savans ſe laiſſent plus volontiers guider par les expériences, comme moins ſujettes à les égarer, que par le ſeul raiſonnement, de même j'ai cru pouvoir me ſervir, pour prouver mon opinion, des faits que l'Hiſtoire nous préſente, & qui doivent nous ſervir d'expériences. Les hommes qui nous ont precédés étoient ſemblables à ceux de nos jours; ils avoient les mêmes paſſions & les mêmes foibleſſes; ils étoient atteints des mêmes vices & des mêmes défauts; ils pratiquoient les mêmes vertus, & ils avoient à-peu près les mêmes connoiſſances.

J'ai choiſi, pour comparer aux Etats Monarchiques, ces trois fameuſes Républiques, Athenes, ou plutôt la Grece,

Carthage, & Rome, qui ont prétendu jouir de la véritable liberté, qui ont autrefois brillé dans le monde avec tant d'éclat, auxquelles on a tant donné de louanges, & que tant de personnes ont regardées & regardent encore aujourd'hui comme les modeles du bon Gouvernement.

Les Grecs & les Romains se figuroient, sous le nom de Liberté, » un » Etat où personne ne fût sujet que de » la Loi, & où la Loi fût plus puissante » que les hommes «. C'est ainsi que le celébre M. Bossuet (1) a défini la Liberté.

Ce seroit la plus belle chose du monde, si cette Loi pouvoit être dictée par la sagesse, la justice & l'équité, & si les hommes, lui obéissant aveuglement, l'exécutoient sans contrainte, ou la faisoient exécuter sans y mêler leurs opinions, leurs idées & leurs passions.

Il n'y a de véritable Loi que celle qui est dictée par la Sagesse divine. On voit regner dans toutes celles qui sont émanées des hommes, une insuffisance qui fait connoître combien leur esprit borné est sujet à se tromper. Nous ne voyons dans les Histoires, sur-tout dans celles des Républiques, qu'une continuelle

(1) Histoire Univ. p. 542 de l'Edition in-12.

variation dans les Loix. On abroge les anciennes, on en fait de nouvelles qui leur ſont contraires. A-peine les Loix des douze Tables ſont-elles promulguées à Rome, que le Peuple les change, ſuivant l'impulſion de ſes Magiſtrats plus ou moins ſéditieux : on les multiplie à un tel excès, que c'eſt un labyrinthe dont on ne peut ſortir, par la diverſité & la contrariété qui ſe trouvent entr'elles.

C'eſt cependant cette belle définition qui a donné lieu aux hommes d'imaginer les différentes eſpeces de Libertés & de Gouvernemens, qui ont paru dans le monde, & qui exiſtent encore aujourd'hui : les hommes les ont eux-mêmes établis ; ils ont dicté les Loix qu'ils vouloient faire obſerver ; ils en ont confié l'exécution à d'autres hommes, qui les ont augmentées, diminuées, ou tronquées, ſuivant qu'ils ſe ſont laiſſés guider par leurs caprices, ou par leurs intérêts.

Je ſuis très perſuadé que, lorſque M. Boſſuet nous a donné cette définition de la Liberté, il n'a voulu que nous faire connoître le ſentiment des Grecs & des Romains ; & qu'il ne penſoit pas exclure les Monarchies d'avoir une Loi, à laquelle tout le monde fût ſujet, & où cette Loi fût plus puiſſante que les hom-

mes. Il étoit trop sensé pour avoir une pareille idée : aussi dit-il que les Grecs & les Romains se le figuroient ainsi. Car, quel est l'Etat où la Loi n'est pas plus puissante que les hommes ? Lorsque l'on dit la Loi, c'est la Loi par excellence, Loi que les hommes n'ont point faite, Loi que l'Auteur de la Nature a profondement gravée dans leurs cœurs ; Loi qui n'est autre chose, que la justice que les hommes se doivent les uns aux autres. Elle est respective entre le Prince & ses Sujets. C'est elle qui inspire aux Peuples l'amour, le respect, l'obéissance qu'ils ont pour leurs Souverains. Et c'est enfin cette Loi qui est le plus ferme appui du Trône, parceque les Princes sages & prudens ne s'en écartent jamais, & que les Souverains ni les Sujets ne peuvent déranger l'harmonie qu'elle fait regner entr'eux, sans s'exposer au renversement de l'Etat.

A l'égard de ce que l'on désigne sous le nom général de Loix, ce ne sont que des Ordonnances, ou des conventions particulieres faites par les Rois, ou les Magistrats, & qu'ils peuvent changer, suivant les circonstances qui se présentent, en prenant garde de ne point donner atteinte à la véritable Loi : & même en admettant la définition donnée par M. Bossuet, on en doit conclure que

la Liberté, dont il parle, doit exiſter auſſi-bien dans les Monarchies que dans les Républiques, parceque tout le monde doit être ſujet à cette Loi.

Je connois donc deux eſpeces de Liberté. L'une que j'appelle Liberté morale, qui eſt la faculté de faire le bien & d'éviter le mal, & dont nous jouiſſons dans quelque état que le Ciel nous ait placés : & l'autre, que j'appelle Liberté phyſique, qui n'eſt autre choſe que la faculté de jouir paiſiblement & tranquillement en ſociété, à l'abri des Loix & de l'autorité publique, des biens que la nature, ou l'induſtrie, nous a procurés.

Mais les Fondateurs des Républiques y avoient joint encore une autre faculté, qui étoit celle de participer au Gouvernement ; & lorſqu'on y réfléchira ſérieuſement, on ſera convaincu que c'étoit là le principal objet de leur liberté. Ce fut pour en jouir, que pluſieurs Villes, après avoir expulſé leurs Rois, ſe mirent en Républiques. Elles confierent l'autorité à des Magiſtrats, dont le pouvoir extrêmement court & borné, circuloit entre les principaux Citoyens, par les ſuffrages du Peuple.

Les Athéniens & les autres Peuples de la Grece avoient donné dans leurs Républiques toute l'autorité au Peuple;

les Carthaginois l'avoient confiée à la Noblesse & au Sénat ; & les Romains l'avoient partagée entre la Noblesse & le Peuple. Mais ces Gouvernemens étoient accompagnés de tant de défauts, & ils ont eu si peu de durée, que l'on seroit embarrassé de décider lequel étoit le meilleur ou le moins défectueux. Ce qu'il y avoit de plus singulier, ou plutôt de plus injuste chez ces Républiques, c'est qu'elles vouloient jouir seules de la Liberté qu'elles avoient imaginée, & en priver toutes les autres Nations. La conduite qu'elles ont tenue, & les actions qu'elles ont faites, ne tendoient qu'à ce but. Mais comme leur puissance n'étoit fondée que sur l'injustice, elle s'est anéantie, lorsqu'elle n'a plus été soutenue par la force.

Les Républiques de la Grece, semblables aux autres Etats qui ont fait quelque figure dans le monde, ont eu dans leurs commencemens de beaux jours : l'on peut même avancer qu'elles en ont eu de si brillants, eu égard à la médiocrité de leurs possessions, qu'il n'est pas de Nations dans le monde qui puissent leur être comparées. Leur Pays fut habité par des Colonies Egyptiennes, qui y apporterent ces belles Loix & ces sages maximes de Gouvernement, qui avoient

fendu le Royaume d'Egypte ſi celébre. Les premiers Rois de la Grece ſe conduiſirent avec tant de ſageſſe & de douceur, lorſqu'ils établirent leurs Monarchies, qu'il ne leur fut pas difficile de raſſembler des hommes épars dans les campagnes, ſans mœurs & ſans connoiſſance des avantages de la ſociété : ces hommes groſſiers avoient un fonds naturel d'eſprit & de courage, qui leur fit adopter aiſément des Loix capables de les rendre heureux. C'eſt ce qui a donné lieu à cet Apologue d'Orphée, qui faiſoit, dit-on, bâtir les murs de Thebes au ſon de ſa lyre; & ce fut, par reconnoiſſance des bienfaits que ces Peuples avoient reçus de leurs Rois, qu'ils les mirent au rang de leurs Divinités.

Cependant ces mêmes Peuples, guidés par un eſprit d'indépendance & d'indocilité, qui regne encore aujourd'hui chez leurs deſcendans (1), ſe croyant capables de ſe conduire eux-mêmes, expulſerent leurs Rois, & ſe formerent en Républiques. Des hommes, qu'ils appellent des Sages, tels que Licurgue

(1) M. Spon, dans ſon voyage de Grece, rapporte un fait arrivé de ſon tems à Athenes. Cette Ville avoit pour Gouverneur un Aga, Turc, qui la traitoit avec trop de dûreté. Les habitans ſe cottiſerent : ils envoyerent une députation à Conſtantinople pour faire leurs plaintes, & ils firent punir leur Gouverneur. Un des principaux de la députation, étant revenu à Athenes, dit au Sieur Giraud, Con-

Solon, & d'autres dont parle l'Histoire, conduits peut-être par leur propre ambition, furent leurs Législateurs, & leur donnerent des Loix conformes au génie & au caractere particulier de chaque Ville. On est étonné de voir la prodigieuse différence qui regne entre les Loix de Lacédemone & celles d'Athènes, les deux plus puissantes Républiques de la Grece, & qui n'étoient pas éloignées de quarante lieues l'une de l'autre. La vie des habitans de Lacédemone étoit dure, laborieuse, austere, frugale : on y voit regner une séverité de discipline, une rigidité de mœurs, un mépris des richesses, & une conduite invariable dans son Gouvernement, qui lui donne long-tems la supériorité sur les autres Républiques. Les agrémens de l'esprit & les commodités de la vie lui sont inconnus; elle néglige la Philosophie, l'Eloquence & tous les beaux Arts; uniquement occupée du mêtier de la guerre, son ambition la conduit à faire des conquêtes.

Athenes. Les Athèniens étoient d'un naturel

sul de la Nation Françoise, en lui parlant de cette affaire, » Voyez-vous, » nous avons toujours été » brouillons, mais vous » savez que nous n'avons » jamais pu souffrir ceux » qui prenoient de l'autorité sur nous, & que ce » ne sont d'ordinaire que » nos meilleures têtes que » nous avons condamnées au bannissement. Spon. Voyage du Levant, Tome II.

plus doux, plus modéré, plus ſpirituel, plus poli; ils avoient un goût délicat pour les plaiſirs qui regnoient chez eux en abondance. Tous les Arts y fleuriſſoient; leur Ville étoit embellie par les plus belles productions de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture; & leurs Théâtres leur offroient continuellement de magnifiques ſpectacles: cependant ils ne ſe laiſſoient pas amollir par ces délices. Athenes au moins auſſi ambitieuſe que Sparte, dont elle fut toujours la rivale, eſt preſque continuellement en guerre avec elle, dans la crainte d'en être aſſervie. Les autres Républiques de la Grece, jalouſes de la grandeur des deux premieres, font tous leurs efforts pour en arrêter les progrès; elles prennent alternativement le parti de l'une ou de l'autre, pour entretenir l'équilibre du pouvoir. Comme ces Nations étoient preſque toujours en guerre, elles devinrent le peuple le plus aguerri & le mieux diſcipliné qui fût en ce tems-là. Ce Peuple ſe réunit pour réſiſter à la puiſſance formidable des Rois de Perſe; il battit leurs armées en différentes rencontres; il acquit ſur eux une ſi grande ſupériorité, qu'il les força de rechercher ſon alliance.

Cette ſupériorité fut le comble de la

puissance de la Grece. Les Républiques de Sparte & d'Athenes en tirerent les plus grands avantages, & se trouverent dans l'état le plus florissant. Mais jalouses à l'excès l'une de l'autre, il fallut décider la querelle : elles se déclarerent cette guerre fameuse parmi les Grecs, connue sous le nom de Guerre du Péloponese, qui dura vingt-sept ans. On peut voir dans Thucydide la description qu'il en a faite ; avec quel art il développe les vues, les intérêts, les négociations, les intrigues de ces deux Villes, & des autres Peuples qui prirent parti dans cette guerre ; avec quelle noblesse il décrit les actions des Généraux & des Magistrats qui en eurent la conduite. S'il donne une grande idée des vertus & des belles qualités des principaux d'entr'eux, il fait en même-tems connoître les défauts qui empêcherent la réussite de leurs projets. Enfin cette guerre fut terminée à l'avantage des Lacédémoniens ; ils soumirent Athenes & les Peuples de son parti : mais leur victoire les ayant rendus fiers & insolens, ils abuserent de leur pouvoir. Epaminondas, un des plus grands hommes que la Grece ait portés, se signala par son équité & par sa modération, autant que par ses victoires. Il se mit à la tête des Thebains, il gagna la fameuse Ba-

taille de Leuctres, dont les ſuites renverſerent la puiſſance des Lacédemoniens. Les autres Républiques recouvrerent leur Liberté : chacune ſe gouverna ſuivant ſon propre génie & ſes Loix particulieres ; mais elles ſe conduiſirent avec ſi peu de prudence, qu'elles tomberent dans une anarchie qui les conduiſit à la perte de leur Liberté.

Je vois dans toutes ces Républiques, & ſur-tout chez les Athéniens, le Peuple le plus ſpirituel, le plus éclairé & le plus ſage en apparence : je vois chez lui l'honneur, le courage, la vertu en recommandation ; j'y vois fleurir les beaux Arts, qui ſont pouſſés à une perfection, de laquelle les autres Nations n'ont pas approché. Je lui vois produire un nombre étonnant de grands hommes dans toutes ſortes de genres : Généraux, Magiſtrats, Philoſophes, Orateurs, Poètes : tout eſt grand chez lui. Avec des troupes peu nombreuſes, il défait des armées immenſes de Perſes ; il ſe rend Maître de la Mer & du Commerce, il envoie ſes Colonies dans toutes les parties du monde : enfin il porte ſa puiſſance à un ſi haut degré, qu'il fait la loi à tous ſes voiſins.

Mais lorſque je voudrois admirer les vertus & les belles qualités de ce Peuple, je les trouve balancées par tant de vices

& de défauts, que je ne suis pas surpris qu'il ait si peu profité de tous ces avantages, & que sa gloire se soit sitôt éclipsée.

J'y vois une Populace qui s'est emparée de toute l'autorité : elle est fiere & jalouse de son pouvoir : elle a une impatience & une legéreté d'esprit qui la fait passer d'une extrêmité à l'autre par des résolutions subites & précipitées. Elle traite ses Sujets avec trop de dureté, & ses Alliés avec trop de hauteur. Elle s'enorgueillit de ses succès, elle veut décider les affaires les plus importantes. Elle s'enivre des louanges excessives & des flatteries que ses Orateurs lui prodiguent. La majesté des Rois est avilie & exposée sur ses théâtres aux railleries de la plus vile canaille. Les Poètes la divertissent aux dépens de l'honneur & de la probité. On y joue avec la derniere indécence le vertueux Socrate & les hommes les plus sages.

Ce Peuple est envieux & jaloux des belles qualités de ses Citoyens. On lui a inspiré une si forte antipatie contre ce qui a l'ombre d'autorité supérieure, & tant de crainte d'être gouverné par des hommes plus sages que les autres, qu'il se déclare contre quiconque est assez hardi pour avoir quelque mérite éclatant. A-peine Miltiades a-t-il défait

cent mille Perſes à la Bataille de Marathon, qu'il eſt exilé. Thémiſtocle détruit l'armée de Xerxes à Salamine, il eſt chaſſé pour ſa récompenſe. Alcibiades, Cimon, & tant d'autres, ſont trop illuſtres; ils ſont traités avec la derniere ingratitude, & obligés de chercher leur ſûreté dans la fuite. Socrate, pour prix de ſa ſageſſe, eſt condamné à mourir.

On pourroit peut-être croire que le portrait que je viens de faire des Grecs, & ſur-tout des Athèniens, ſeroit tracé par un eſprit ſatyrique & de mauvaiſe humeur; mais je ne parle que d'après Plutarque, Thucydide, Polybe, & pluſieurs autres Hiſtoriens, dont les Ouvrages ſont pleins d'exemples de la biſarrerie & de l'indocilité de ces Peuples. Ariſtote, le plus grand & le plus judicieux Philoſophe de l'Antiquité, ſur-tout pour la Morale & la Politique, en parlant des Athéniens & de leur Gouvernement, remarque » que la plus » dangereuſe de toutes les tyrannies, » eſt celle qui vient de la licence im- » moderée d'un Peuple, lorſqu'il a le » ſouverain pouvoir entre les mains «. Cicéron, que l'on peut regarder peut-être comme le plus ſage & le plus zèlé Républiquain, ne parle pas avantageuſement des Grecs dans le diſcours qu'il a fait en faveur de Flaccus.

» Toutes les Républiques des Grecs, » dit-il, (1) sont gouvernées par les décisions d'une Populace indiscrete. C'est » par cette Liberté sans frein, & cette » licence des assemblées, que s'est renversée la Grece ancienne, autrefois si » florissante par ses richesses, par son » Gouvernement & par sa gloire. Losque » des hommes sans prudence, sans expérience & sans connoissance sur aucunes affaires, vouloient les décider, » c'étoit alors qu'ils entreprenoient des » guerres désavantageuses, qu'ils mettoient à la tête de leur République des » hommes séditieux, & qu'ils chassoient de leur Etat les plus vertueux » Citoyens. Que si ces évenemens » avoient coutume d'arriver dans Athenes, qui brilloit au-dessus de presque » tous les autres Peuples, quel ordre » pensez-vous qu'il y eût dans les autres Républiques gouvernées par le » même esprit «.

Il y avoit à Athenes une Loi, qu'on appelloit l'Ostracisme : elle bannissoit pour dix années un Citoyen qui se rendoit trop recommandable par son mérite & par ses belles qualités. Ce bannissement n'avoit rien de honteux, & le Banni ne perdoit pas ses biens. Aristide

(1) Traduction de M. de Villefore.

fut accuſé de ce défaut devant le Peuple d'Athenes. Il ſe promenoit négligemment ſur la Place, dans le tems que les Magiſtrats recevoient les ſuffrages pour décider s'il ſeroit exilé ; un Citoyen, qui ne ſavoit ni lire ni écrire, s'approche d'Ariſtide, & lui dit, je te prie d'écrire ſur cette tablette que mon avis eſt qu'Ariſtide ſoit banni. Mais le connois-tu cet homme que tu veux bannir, lui dit Ariſtide ? Non, répondit-il, je ne l'ai jamais vu. Et pourquoi veux-tu donc le bannir ? C'eſt, lui dit ce Citoyen, parcequ'il me déplaît de l'entendre toujours appeller le juſte. Ariſtide, ſans lui répondre, écrivit froidement lui-même ſa condamnation. Il y a apparence que plus de la moitié des Citoyens étoit du ſentiment de cet homme, puiſqu'Ariſtide fut banni.

Que peut-on penſer de la ſageſſe d'un pareil Gouvernement. Elle fait bannir un homme, auquel ſes Concitoyens, d'un accord unanime, avoient donné le ſurnom de juſte, & qui poſſédoit la plus ſublime de toutes les vertus, celle qui les renferme toutes, celle qui nous approche le plus de la divinité, & celle enfin, qui eſt ſi fortement empreinte dans nos cœurs, que nous voulons forcer les autres à lui rendre hommage, lors même que nous en violons les droits les plus ſacrés.

Pour faire abroger cette Loi de l'Ostracisme, les plus distingués d'entre les Athèniens s'aviserent d'un assez plaisant stratagême : ils se liguerent ensemble, ils mirent dans leur parti les meilleurs Orateurs, & accuserent un Citoyen, nommé Cléon, de s'élever trop au-dessus des autres par son mérite. Cet homme étoit riche, il avoit de l'esprit & de l'éloquence; mais c'étoit le Citoyen le plus vicieux & le plus diffamé de la Ville d'Athenes. La brigue fut si forte, qu'il fut banni. Ensuite les premiers Citoyens se mocquerent des autres, d'avoir avili l'Ostracisme par l'exil d'un homme si méprisable. Le Peuple en fut si honteux, qu'il abrogea cette Loi, & les honnêtes gens furent moins exposés à l'envie & à la jalousie de la Populace; mais cela ne les empêcha pas d'en ressentir de tems en tems de dangereux effets.

Une République conduite par un esprit si contraire à la justice & au bon gouvernement, ne pouvoit pas subsister long-tems. Aussi sa gloire a-t-elle à-peine duré deux cens soixante ans. Philippe de Macédoine en commence la conquête, Alexandre l'acheve; ses Successeurs lui font sentir tout le poids de leur puissance. Elle est alternativement la proie des Rois ses voisins : elle fait de vains

efforts pour ſe ſoutenir ; ſa Liberté, & celle de toute la Grece expire avec Aratus & Philopœmon qui en ſont les derniers Héros, dans le tems que les Romains, ſous prétexte de la délivrer de la ſervitude des Macédoniens, lui impoſent un joug, dont elle ne peut plus ſe délivrer. C'eſt où la conduiſit cette Liberté effrenée, qui ſervoit de baſe à ſon Gouvernement.

Carthage.

La connoiſſance que nous avons de la République de Carthage, eſt ſi bornée, que, ſans ce qui en a été écrit par Tite Live, Polybe, & quelques Auteurs, qui n'en ont parlé qu'à l'occaſion des guerres qu'elle a eues avec les Romains, elle ſeroit tombée dans un entier oubli.

Il nous reſte peu de choſe de ſes Loix, de ſes Uſages, de ſes Coutumes, & de la forme de ſon Gouvernement. L'on a accuſé les Romains d'avoir ſupprimé, par jalouſie, tous les monumens & les livres qui auroient pû nous en inſtruire. Peut-être que ſi nous avions ſon Hiſtoire, nous y trouverions des faits dignes d'être comparés à ceux que nous admirons dans l'Hiſtoire Romaine. Car enfin, cette République, ſemblable aux autres Etats, a eu de foibles commencemens, & n'a pu parvenir à ce degré de puiſſance, qui lui a fait diſ-

puter si long-tems avec les Romains l'Empire de l'Univers, que par une longue suite d'actions honorables & glorieuses.

Lorsque ces deux Républiques commencerent à prendre de la jalousie l'une contre l'autre, les Carthaginois étoient beaucoup plus puissans que les Romains; ils possédoient presque toute l'Afrique connue, excepté l'Egypte. Ils avoient conquis la Sicile, & une partie de l'Espagne; toutes les Isles de la Méditerranée leur appartenoient; ils étoient les Maîtres de la Mer & de tout le Commerce, qu'ils avoient augmenté considérablement depuis la destruction des Tyriens par Alexandre. Ils avoient des richesses immenses. Les Romains connoissoient à-peine l'or & l'argent; ils ne possédoient que l'Italie & une portion de l'Espagne. Ils ignoroient absolument la Marine, le Commerce & la Navigation; mais malgré cela, on apperçoit que la constitution respective de ces deux Etats étoit telle, qu'il falloit nécessairement que les Romains se rendissent maîtres de Carthage. Rome, toute composée de Citoyens, Soldats & Guerriers, ne pensoit qu'à faire des conquêtes, pendant que Carthage, s'occupant principalement du Commerce, vouloit aussi augmenter ses possessions

par les armes. L'on veut naturellement jouir des biens que l'on a acquis. Rarement la gloire, qui ne produit que des lauriers, ſympathiſe-t-elle avec le deſir d'amaſſer des richeſſes. Le Guerrier, naturellement fier de ſon courage, qui lui fait expoſer ſes jours pour ſa Patrie, ſe contente de l'honneur & de la conſidération qu'il en retire : il dédaigne le Commerçant occupé à amaſſer des richeſſes, ſans courir aucuns haſards; comme de ſa part le Commerçant mépriſe le Guerrier, lorſqu'il le voit dans la médiocrité. Ce n'eſt pas que la République de Carthage n'ait eu des tems, où l'on a vu briller chez elle le courage & la vertu de ſes Citoyens. Lors de ſon premier établiſſement ſur les bords de l'Afrique, il lui a fallu ſe ſoutenir contre la jalouſie des Nations voiſines: non-ſeulement elle s'étoit défendue contr'elles, elle étoit encore parvenue à les aſſujettir, & à ſe former un Empire très conſidérable. Mais lorſqu'elle ſe vit Souveraine de celles qui l'environnoient, n'ayant plus d'occaſions d'occuper la valeur de ſes Sujets, elle s'attacha au Commerce que lui offroit ſa ſituation avantageuſe. Elle devint riche, mais ſes richeſſes ne la dédommagerent pas de la perte qu'elle faiſoit, en négligeant l'art militaire. Elle fut obligée,

dans les guerres qu'elle eut à soutenir, d'employer des milices étrangeres, souvent plus à craindre pour ceux qui les emploient, que pour ceux contre lesquels elles sont destinées. L'argent, que l'on dépense pour soudoyer ces troupes, n'est pas un motif aussi intéressant, que celui de combattre pour sa Patrie. Carthage avoit pensé périr plus d'une fois par la révolte de ces milices. Comme elle n'avoit aucuns Généraux expérimentés, lors de sa premiere guerre avec les Romains, elle lui fut fatale. Réduite à l'extrêmité par le Consul Regulus, elle évita sa ruine par la valeur de Xantipe, Général Lacédémonien, qui battit & fit prisonnier Regulus. Après cette victoire les Carthaginois, croyant n'avoir plus besoin de Xantipe, le payerent d'ingratitude, comme des Marchands intéressés, qui trouvent la gloire d'un poids trop leger pour contrebalancer leur or & leur argent; privés de ce Général, ils furent battus par le Consul Lutatius, qui leur enleva les principales Isles de la Méditerranée, & leur imposa un tribut. D'ailleurs, ils étoient cruels envers leurs Généraux : n'être pas heureux étoit un crime que l'on punissoit chez eux, sans égard pour les autres vertus. Le génie des Carthaginois tenoit de la rudesse & de la barbarie du

terroir Afriquain qu'ils occupoient : groſſiers comme ſont tous les gens de mer, la fréquentation qu'ils eurent avec les autres Nations ne put jamais leur inſpirer cette douceur néceſſaire pour gagner l'affection de leurs Sujets. Leur Gouvernement étoit dur, & ils étoient déteſtés par ceux qui leur obéiſſoient. On a auſſi accuſé cette Nation d'aimer ſon intérêt au point d'être peu ſcrupuleuſe ſur l'article de la bonne foi; ce ſont des défauts qu'Ariſtote lui a reprochés hautement.

Nous ignorons quelle étoit la forme du Gouvernement de Carthage. On a prétendu qu'il fut long-tems partagé entre la Nobleſſe & le Peuple; mais il ne nous eſt reſté aucunes traces de la façon dont ces deux Ordres concouroient au ſoutien & à l'agrandiſſement de l'Etat. Ce qu'on peut ſeulement préſumer ſur ce que les Hiſtoriens en ont écrit, c'eſt que dans les derniers tems la Nobleſſe & le Sénat s'étoient emparés de toute l'autorité; que les Généraux n'étoient pas annuels comme chez les Romains, puiſque nous voyons Amilcar, Aſdrubal, Annibal, & toute leur Famille commander long-tems les armées, ſans qu'on leur donne des ſucceſſeurs, & ſans que le Peuple paroiſſe ſe mêler du Gouvernement. Il étoit tel,

lement assujetti, qu'il n'étoit pas appellé, & ne donnoit pas sa voix dans les délibérations publiques. Le Sénat décidoit seul des affaires les plus importantes. Enfin, nous ne savons pas quelles étoient les fonctions& le pouvoir de leurs Magistrats, ni comment se faisoient les élections.

Mais le plus grand défaut de cette République, sur-tout dans les derniers tems, & ce qui causa sa ruine, c'est que le Sénat étoit divisé en différentes Factions, qui étant toujours de sentimens opposés, ne concouroient pas également au bien & à l'utilité de l'Etat.

Tite-Live nous apprend (1) que, dans la seconde Guerre Punique, Hannibal étoit soutenu par Himilcon, à la tête de la Faction Barchine, qui vouloit la guerre; pendant que Hannon, Chef de la Faction opposée, vouloit la paix; que celui-ci fit tous ses efforts dans le Sénat pour empêcher la guerre qu'Hannibal avoit déclarée sans sujet aux Romains, en assiégeant la Ville de Sagunthe leur alliée. Il reproche à la Faction Barchine, qu'elle sera cause de la ruine de Carthage, en soutenant les infractions d'Hannibal, aux traités faits avec les Romains; il veut qu'on leur livre ce jeune audacieux » qu'il regarde

(1) Décade 3, Liv. 1.

» comme une Furie armée du fatal
» flambeau qui doit embraser sa Patrie.

Après la bataille de Cannes (1), Hannibal envoya son frere Magon à Carthage, annoncer au Sénat la glorieuse victoire remportée sur les Romains. Pour faire connoître combien elle leur avoit été funeste, il fit jetter au milieu de la Salle une si grande quantité d'anneaux d'or, qu'elle excédoit la mesure d'un boisseau, en disant que c'étoit l'ornement qui distinguoit la Noblesse Romaine, & ensuite il demanda qu'on envoyât à l'armée Carthaginoise, qui avoit si bien soutenu l'honneur de la Patrie, un supplément d'argent, de bleds, de troupes & d'habits dont elle avoit besoin.

Sur ce discours, qui avoit répandu une grande allégresse dans le Sénat, Himilcon, Chef de la Faction Barchine, adressant la parole à Hannon, » Eh bien! lui dit-il, te repens-tu de » la guerre que nous avons déclarée » aux Romains, je suis d'avis que tu » nous ordonnes de leur livrer Hanni» bal, & que tu t'opposes à ce que l'on » rende graces aux Dieux immortels » de leurs faveurs. Ecoutons un peu un » Magistrat Romain donner son avis » dans le Sénat de Carthage.

(1) Decade 3. Liv. 3.

» J'aurois aujourd'hui gardé le silen-
» ce, répondit Hannon, pour ne pa-
» roître pas désapprouver la joie que
» nous cause un si favorable évenement;
» mais puisque je suis interrogé par un
» Sénateur, si je me repens de la guerre
» que nous soutenons contre les Ro-
» mains, je lui répondrai que je suis
» encore dans le même sentiment, &
» que je ne cesserai pas de blâmer no-
» tre invincible Général, jusqu'à ce
» que je voie cette guerre finie par de
» tolérables conditions de paix. Si les
» avantages que Magon vient aujour-
» d'hui nous vanter, plaisent à Himil-
» con & aux autres Satellites d'Hanni-
» bal, ils peuvent aussi me plaire, mais
» c'est dans d'autres vues; si nous vou-
» lons profiter de la fortune, ils peu-
» vent nous procurer une paix plus
» utile. Mais, dites-vous, j'ai détruit
» les armées de nos ennemis, envoyez-
» moi de nouvelles troupes: que de-
» manderiez-vous de plus si vous aviez
» été vaincu? J'ai pillé deux fois leur
» camp, (il étoit sans doute rempli
» de munitions & de butin), fournis-
» sez-moi des vivres & de l'argent:
» que vous faudroit-il donc si vous
» aviez été vous-même chassés de votre
» camp? Les Romains ont-ils envoyé
» des Ambassadeurs à Hannibal? a-t-il
été

» été fait à Rome quelques propositions
» de paix ? Vous dites que non : la guer-
» re est donc aussi entiere que lorsque
» nous sommes entrés en Italie. Mais
» si la fortune venoit à changer, pour-
» riez-vous espérer, si nous étions vain-
» cus, une paix que personne ne nous
» offre lorsque nous sommes vain-
» queurs. Pour moi, si l'on me deman-
» doit si l'on doit offrir à nos ennemis
» la paix ou la recevoir d'eux, je sais
» ce que j'aurois à répondre. Mais puis-
» que vous voulez savoir mon senti-
» ment sur les demandes d'Hannibal,
» mon avis est qu'on ne doit rien en-
» voyer à ce Général victorieux, qui
» nous en fait imposer par une vaine
» & fausse victoire «. L'avis d'Hannon fut rejetté, il fut décidé qu'on enverroit à Hannibal quarante Eléphans, vingt mille Espagnols & quarante mille Afriquains.

Si l'avis d'Hannon avoit été suivi, peut-être que la République de Carthage n'auroit pas été sitôt détruite ; mais elle devoit succomber à la fin, tant qu'elle auroit pour adversaire celle de Rome.

Les Carthaginois, entierement occupés de leur Commerce, avoient tellement négligé l'art Militaire, qu'ils n'eurent, dans la seconde guerre Punique,

aucun Général pour seconder Hannibal, ou pour le remplacer. Les Romains en eurent plusieurs qui se succéderent les uns aux autres, tous dignes de tenir tête à leur ennemi. Les secours qu'on auroit dû envoyer à Hannibal, retardés par l'éloignement, ou affoiblis par les Factions contraires, ne pouvoient arriver qu'à grands frais, & rarement assez à-propos pour qu'il pût profiter des victoires qu'il remportoit. Ce Général, après neuf ans d'une guerre continuelle dans laquelle il fut toujours vainqueur, après avoir gagné les batailles de Trebie, de Trasimene & de Cannes, qui couterent la vie à plus de cent mille Romains, ne peut conserver ses avantages; les Romains trouvent le moyen de réparer de si grandes pertes & de renouveller la guerre. Ils trouvent des ressources dans leurs Citoyens, qui ne connoissent d'autre occupation que celle des armes, tout est Soldat chez eux: au lieu que Carthage est obligée d'avoir recours à des Etrangers peu affectionnés, & à de nouvelles levées peu aguerries, en sorte qu'une seule bataille gagnée sur elle par Scipion l'Afriquain, lui porte un coup si funeste, qu'elle ne peut plus se relever; on la désarme, on lui ôte ses Flottes, on lui fait payer un tribut considéra-

ble, elle languit pendant quelque tems ſous la ſervitude des Romains, qui la détruiſent enfin de fond en comble.

Lorſque les Romains, après la victoire de Zama, eurent aſſujetti les Carthaginois, Hannibal rentra dans ſa Patrie, après vingt années d'abſence. Les belles actions qu'il avoit faites & les victoires qu'il avoit remportées lui avoient acquis la plus haute conſidération. Il fut reçu, par ſes Citoyens, avec tous les égards dûs à ſa grande réputation; il fut élu premier Magiſtrat de la République (1). Soit qu'il voulût ſe venger de la Nobleſſe & des Factions qui lui étoient oppoſées, il s'attacha à l'ordre du Peuple; il voulut réformer les abus du Gouvernement. Il déclara en pleine Aſſemblée que la République étoit aſſez riche pour fournir aux dépenſes néceſſaires & payer le tribut aux Romains, ſans mettre de nouveaux impôts; il diminua les anciens; il fit rendre des comptes exacts à ceux du Corps de la Nobleſſe qui avoient adminiſtré les deniers publics & qui s'étoient enrichis aux dépens du Peuple, il les convainquit de rapines & de concuſſions, & il les fit punir.

(1) Tite-Live dit que ce Magiſtrat s'appelloit *Suffetes*, mais nous ne ſavons pas quelles étoient ſes fonctions.

Toute l'autorité de l'Etat (1) résidoit dans l'ordre des Juges, auquel la seule Noblesse étoit admise. Comme ils abusoient de leur pouvoir, parcequ'ils en exerçoient les fonctions pendant toute leur vie, Hannibal, ayant fait connoître leurs prévarications, fit passer une Loi par les suffrages du Peuple, qui ordonnoit qu'on en éliroit toutes les années de nouveaux; qu'aucun Citoyen ne pourroit être Juge plus de deux années, & que le Peuple y seroit admis. Cette conduite lui attira la haine de toute la Noblesse. On l'accusa, auprès des Romains, d'entretenir des correspondances avec le Roi Antiochus, leur ennemi: ceux-ci contraignirent les Carthaginois de chasser Annibal, & il fut envoyé en exil.

Ainsi les principales causes de la ruine de Carthage furent les différens intérêts des factions qui regnerent parmi la Noblesse, son mépris pour le Peuple, l'assujettissement dans lequel elle voulut le retenir, la mauvaise administration de la justice & des deniers publics, & le grand commerce dont cette Ville étoit entierement occupée.

On me dira sans doute que le Commerce a toujours été regardé comme le

(1) Tite-Live.

nerf, la richeſſe, & la ſource de la proſpérité d'un Etat.

Il n'eſt rien de plus vrai : mais le Commerce ne doit pas être pouſſé au point, que toute une Nation en faſſe ſa ſeule & unique occupation. La facilité de s'enrichir, ſans ſe donner beaucoup de peine, jette les hommes dans l'indolence; elle prive l'Etat de ſes Soldats; elle empêche ſes Sujets de s'endurcir au travail & à la fatigue par la culture des terres, en les retenant à l'ombre des Villes & à l'abri des injures de l'air. On leur permet de faire des voyages de long cours, d'où il revient à-peine la moitié de ceux qui s'embarquent. On envoie, dans des Climats éloignés, des Colonies qui affoibliſſent les Pays d'où elles ſortent, ſans peupler ceux où on les envoie : & lorſque la guerre ſurvient, l'Etat eſt obligé de ſe ſervir de troupes étangeres. Nos Voiſins pourroient bien convenir de ce que j'avance, s'ils comparoient leur ſituation préſente avec celle des ſiecles paſſés. Que ſont devenus ces anciens Belges dont j'ai fait voir le courage dans la Vie de Céſar (1), & que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de Flamans & de Hollandois. Ces bois &

(1) Voir la bataille ſur la Sambre, au Tome premier, page 139.

ces marais inaccessibles, dont leur pays étoit couvert, sont aujourd'hui transformés en d'agréables contrées remplies de Villes & de Canaux destinés pour la commodité & la facilité du Commerce. Il leur seroit impossible de mettre sur pied, comme ils faisoient autrefois, cinquante ou soixante mille combattans en très peu de tems. Ils couvrent la Mer de leurs Vaisseaux, pendant que leurs Campagnes & leurs Villes ne sont peuplées que de Matelots & de Marchands. Les Anglois ont-ils pu seulement envoyer à Mahon un Corps de troupes suffisant pour en suspendre la prise. Et ne voyons-nous pas aujourd'hui les contradictions que les têtes les plus sages de leur Nation éprouvent, parcequ'elles ont voulu former l'établissement d'une Milice nationale. Heureusement pour la France, le génie de cette Nation se trouve peu disposé à voir employer tous ses Citoyens au Commerce. Elle seroit très fâchée de voir sa Noblesse languir dans une occupation capable d'amollir sa valeur & son courage : trouvant toujours un emploi honorable dans les armées, la Noblesse peut-elle craindre de tomber dans l'indigence ? Les récompenses que le Roi distribue, avec autant d'équité que de discernement, à ceux qui l'ont

servi, ne sont pas à la vérité aussi lucratives que les profits qu'ils retireroient du commerce; mais elles sont plus glorieuses, & leur procurent communément une honnête subsistance. Est-il donc nécessaire de posséder des millions pour vivre honorablement? Cette opinion est si fortement empreinte dans le cœur des François, que, lorsque les Négocians ou les Financiers, par leurs soins & leurs travaux, ont acquis des richesses, ils abandonnent ces occupations, ils ne veulent pas que leurs enfans les continuent: ils s'efforcent d'égaler la Noblesse par la belle éducation qu'ils leur procurent, par les charges dont ils les font pourvoir, & par les emplois honorables qu'ils les mettent en état de remplir. Leurs enfans vont à la guerre, & ils préferent l'honneur de servir le Prince & la Patrie au plaisir d'accumuler les richesses. C'est en vain qu'on a voulu insinuer à notre Noblesse du goût pour le commerce. Elle laisse cette occupation au second Ordre, sans le mépriser: elle est bien sûre que lorsqu'il aura acquis des richesses par cette voie, le caractere généreux de la Nation les lui fera communiquer à la Noblesse par des alliances & des mariages qui soutiendront les branches cadettes des Familles illustres, & en conser-

veront l'éclat : comme de sa part la Noblesse se fera un plaisir d'illustrer les Familles commerçantes & financieres, lorsqu'elles joindront à leurs richesses le mérite & la vertu ; & l'on continuera de voir ces deux Ordres, épris d'une égale émulation, concourrir à contribuer à la gloire & au bien de l'Etat.

C'est ainsi qu'en usoient les Romains dont nous admirons le Gouvernement. Ils avoient établi un Ordre mitoyen entre la Noblesse & le Peuple, que l'on appelloit l'ordre des Chevaliers. Cet Ordre étoit composé de Familles plébéiennes, qui s'étant enrichies dans les fermes des revenus de la République, étoient admises aux premieres Dignités de l'Etat. Les Patriciens se faisoient un plaisir & un honneur de s'allier avec les Familles plébéiennes : elles avoient produit presqu'autant de grands Hommes que les Familles nobles. Marius, Pompée, Cicéron, Lucullus, Caton, Hortensius, Marc-Antoine, & tant d'autres, étoient Chevaliers Romains, c'est-à-dire, devenus nobles par leurs richesses. Cicéron se glorifie en toute occasion d'être de cet Ordre. Une des principales raisons dont il se servit dans le discours qu'il prononça devant le Peuple Romain (1),

(1) *Orat. pro Lege Manilia. Nombre* 17. Traduction de M. de Villefore.

pour faire décerner à Pompée la conduite de la guerre contre Mitridate, eſt la déprédation que ce Roi avoit faite en Aſie des biens des Chevaliers Romains. » Ces Fermiers généraux, dit-» il, gens ſages & recommandables, » ont fait paſſer dans cette Province » toutes leurs richeſſes, & vous ne de-» vez pas négliger de veiller à la con-» ſervation de leurs fortunes. Si nous » avons toujours enviſagé les ſubſides » & les revenus publics, comme les » nerfs de notre Etat, nous pouvons » dire avec raiſon que ceux d'entre les » Citoyens, qui en font le recouvre-» ment, ſont l'appui de tous les au-» tres «. Enfin, la grande conſidération que cet Ordre s'étoit acquiſe venoit de la perſuaſion dans laquelle tout le monde étoit à Rome, que la véritable nobleſſe conſiſtoit dans la vertu, qui devoit être honorée & récompenſée dans quelque Ordre qu'elle ſe trouvât.

Combien avons-nous en France d'honorables Familles, ſoit dans l'Epée ſoit dans la Robe, qui brillent par leur qualité & leur mérite. Toutes ces Familles euſſent été perdues pour l'Etat, ſi leurs ayeux, toujours attachés à la Finance & au Commerce, ne s'étoient pas élevés plus haut. Comme il n'y a dans un Etat aucune profeſſion qui ne doive être

estimée,ces Familles ne rougissent point de celles d'où elles sont sorties, surtout voyant l'estime & la considération que nous avons pour celles-ci.

Il a été parmi nous un tems, où ceux qui étoient préposés à la perception des Revenus publics, étoient sans aucune considération. On avoit, dans les commencemens, confié ce soin à des Italiens avides & intéressés, qui ne s'étoient attiré que du mépris, par leur avarice & la dureté avec laquelle ils levoient les subsides. Ceux d'entre nos François, qu'ils avoient associés à leurs fonctions, avoient été pris dans la lie du Peuple. Comme ils étoient nés sans éducation & sans délicatesse de sentimens, ils faisoient ordinairement un mauvais usage des richesses qu'ils avoient acquises; on ne voyoit chez eux qu'un faste rampant & sans goût, qui se sentoit de la bassesse de leur extraction, & leurs enfans, éblouis par des richesses, dont ils ne connoissoient ni le prix, ni l'usage que les honnêtes gens en peuvent faire, les dissipoient dans la débauche & la crapule.

Mais depuis plusieurs années, ceux qui sont appellés pour remplir les principaux emplois de la Finance, se distinguent par leur mérite, par une belle éducation, & par les sentimens de bons

Citoyens & de véritables Patriotes. Ils sont un usage honorable de leurs richesses, en mettant un juste milieu entre l'œconomie & la profusion. Comme ils savent qu'elles doivent être communiquées aux différens ordres de l'Etat; & qui si la libéralité n'est pas conduite par le discernement, elle dégénere en prodigalité, ils s'attachent à distinguer, employer & récompenser ceux qui possédent des talens utiles à la Société. C'est moins par vanité, ou par ostentation, qu'on voit briller dans leurs maisons un luxe délicat & recherché, que pour faire part de leurs richesses à des Artistes habiles & intelligens qui trouvent auprès d'eux une honnête recompense de leur travail. Les belles connoissances, que l'on regardoit autrefois comme le partage d'un petit nombre de Savans, ayant été épurées de tout ce qui sentoit le pedantisme, les Financiers en font leurs délices. Ils se font un plaisir de les cultiver par le commerce aisé & la familiarité dans laquelle ils vivent avec les gens de Lettres. Ils sont en état de décider avec goût des Ouvrages qui paroissent: ils ont des Bibliotéques moins considérables par le nombre que par le choix des Livres. Leurs cabinets sont ornés de Peintures & de Sculptures, dont ils connoissent le prix & la beauté.

Ils joignent à toutes ces qualités une connoissance parfaite des moyens qui peuvent contribuer à entretenir & augmenter les sources fécondes, dont la circulation fait la richesse d'un Etat.

Quelle satisfaction pour M. Colbert, si ce sage Ministre revenoit au monde, de voir l'ordre & l'intelligence qui regnent aujourd'hui dans les opérations de la Finance, d'appercevoir d'un coup d'œil, au moyen d'un travail simple & facile, les richesses du Royaume & leur distribution dans les canaux destinés pour entretenir l'abondance, & d'être secondé par des compagnies d'hommes éclairés, qui mettent toute leur attention à faire rentrer facilement les Revenus de l'Etat, sans exciter les cris du Peuple.

Ce sont eux qui ont fait connoître qu'il peut exister, entre la Noblesse militaire & la Magistrature, une troisieme Classe d'hommes, composée de Citoyens riches & sages, capable par leur travail & leurs soins d'entretenir entr'elles une solide correspondance, dont les vues se réunissent pour procurer la gloire du Souverain & la splendeur de la Monarchie.

Pour revenir à Carthage, ce fut le défaut d'union entre les trois Ordres de l'Etat, qui entraîna sa ruine. Tous les Citoyens voulurent être Financiers &

Négocians. Les riches mépriserent la Noblesse, elle fut obligée de devenir aussi commerçante pour subsister, parcequ'elle n'étoit pas récompensée suivant son mérite. Ce ne fut plus qu'à force de brigues & de factions qu'on voulut s'élever au-dessus des autres. Les Romains, qui ne respiroient que la guerre, ne pouvoient manquer de subjuguer une République, qui n'étoit composée que de Marchands.

Mais voyons la République Romaine, cette Reine des Républiques, dont nous admirons les Loix, la sagesse, la prudence & la Politique, qui l'ont rendue la Maîtresse de toute la Terre. Après avoir réuni toutes les Nations sous une même Loi, malgré la différence de leur caractere, de leur génie, de leurs mœurs & de leurs Coutumes, elle leur avoit imprimé une égale soumission, parcequ'elle les gouvernoit suivant les regles générales & invariables de la justice, qui sont communes à tous les Peuples. Elle sut leur procurer une tranquillité qui fut à-peine troublée par quelques révoltes passageres; les guerres qui les avoient agitées sous leurs propres Gouvernemens, cesserent dès l'instant qu'elles furent rangées sous la domination Romaine. Aussi c'est une opinion généralement reçue, que de

toutes les Nations, dont nous avons ouï parler, les Romains, après les Egyptiens, ont été ceux qui ont les mieux connu & pratiqué les véritables maximes avec lesquelles les hommes doivent être conduits. Et ce qui confirme l'excellence du Gouvernement Romain, c'est qu'il a subsisté dans la forme qu'il avoit reçue, long-tems après que la République eut perdu sa liberté, & jusqu'à ce que les circonstances, le tems & la fortune, qui se jouent des évenemens humains, eussent détruit cet Empire, & l'eussent partagé entre les différens Etats qui subsistent aujourd'hui.

Je n'entrerai point dans le détail de la grandeur & de la puissance de Rome; elles sont assez connues de tout le monde : mon dessein est seulement de faire connoître les défauts qui la forcerent de changer son Gouvernement Républiquain en Etat Monarchique.

Quoique la République, du tems de César, fût au-dehors dans la plus grande prospérité, elle étoit déchirée audedans par tant de brigues, de jalousies & de dissensions, causées par le luxe & l'ambition des principaux Citoyens, qu'elle étoit sur le penchant de sa ruine, & qu'il falloit nécessairement, ou qu'elle se détruisît elle-même, ou qu'elle fût soumise au pouvoir d'un

ſeul, capable, par la grandeur de ſon génie & de ſon courage, de remédier aux déſordres, ſous leſquels elle étoit ſur le point de ſuccomber. L'eſprit Républiquain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit Monarchique, dit M. de Voltaire, dans ſon Siecle de Louis XIV, lorſqu'il parle de la hauteur avec laquelle les Hollandois refuſerent les propoſitions de paix que ce Prince leur faiſoit faire.

L'ambition a toujours été le vice dominant de la République Romaine. On la voit dès ſon enfance, pour ainſi dire, uniquement occupée à aſſujettir ſes voiſins, leur déclarer la guerre ſous de frivoles prétextes, & s'agrandir aux dépens de leurs poſſeſſions.

Dès les premiers tems, la Nobleſſe & le Peuple, également atteints de ce vice, ne cherchent qu'à détruire l'harmonie qui devoit regner entr'eux; & cependant ils ſe réuniſſent toujours, lorſqu'il eſt queſtion de courir à de nouvelles conquêtes.

La Nobleſſe fit les plus grands efforts pour aſſujettir le Peuple. Comme elle poſſédoit toutes les richeſſes, & qu'elle étoit ſeule admiſe aux honneurs & aux Dignités, elle le réduiſit dans une eſpece d'ſclavage: elle rendit ſon joug ſi dur & ſi peſant, que le Peuple fût obli-

gé de se séparer d'elle. Il étoit sur le point d'abandonner la Ville, lorsque le Sénat rétablit la concorde & l'union, en abolissant les dettes, & réprimant les usures. Il fut forcé d'accorder au Peuple des Magistrats tirés de son Corps, pour le soutenir contre les vexations de la Noblesse. Mais comme l'intérêt particulier, lorsqu'il a l'avantage, porte toujours ses prétentions à l'excès, les Tribuns du Peuple abuserent bientôt de leur pouvoir pour persécuter la Noblesse, qui de son côté ne laissoit échapper aucune occasion de le rabaisser. Plus elle vouloit diminuer son autorité, plus il s'obstinoit à la soutenir ; & enfin il força la Noblesse de partager tous les honneurs & toutes les dignités.

Quoique le Peuple parût jouir des droits les plus essentiels de la Souveraineté, par le pouvoir qu'il avoit de donner par ses suffrages les Magistratures, de faire & d'approuver les Loix, de décider de la guerre & de la paix, de choisir les Gouverneurs des Provinces, cependant il étoit toujours dans une espece de servitude : il étoit obligé de supporter tout le poids & toutes les fatigues de la guerre, &, après avoir vu ses Citoyens briguer humblement sa faveur pour être pourvus des Dignités,

il étoit obligé de s'attacher à eux pour obtenir des emplois subalternes dans l'espérance de s'enrichir. Mais comme il n'y en avoit pas assez pour satisfaire tout le monde, la plus grande partie du Peuple restoit dans la pauvreté, & il regardoit toujours avec chagrin & avec jalousie les richesses que les Nobles avoient seuls les occasions d'acquerrir.

Cette jalousie, augmentant avec la puissance de la République, fut portée au dernier excès. Environ l'an 620 de la fondation de Rome, Tiberius & Caius Gracchus, deux freres de l'Ordre Plebéien, s'étant fait élire Tribuns du Peuple, prirent la résolution de diminuer l'opulence & l'autorité de la Noblesse. Nés avec beaucoup d'esprit, de mérite & d'amour pour la justice, éloquens, mais conduits par leur propre ambition, ils voulurent faire distribuer aux pauvres Citoyens les biens & les terres que la Noblesse avoit usurpés sur la République, ils exciterent de violentes séditions, on courut aux armes, les deux freres furent tués, & Rome vit, pour la premiere fois, dans une émotion populaire, couler le sang de ses Citoyens.

Le Peuple, outré de n'avoir pu venger la mort de deux hommes, qu'il

n'avoit élevés que pour abaisser la puissance des Patriciens, avoit long-tems cherché quelqu'un pour leur opposer, lorsque Marius se présenta (1). C'étoit un jeune homme de race Plébéienne, de basse extraction, sans biens & sans aucune considération dans la République, mais né avec toutes les qualités nécessaires pour former un grand homme. Il eut les vertus d'un Soldat & d'un Général, beaucoup de valeur & d'expérience, beaucoup de sévérité pour la discipline militaire. Il étoit modeste, sobre, ennemi du luxe & de la volupté, & donnoit l'exemple de tout ce qu'il prescrivoit aux autres : mais il avoit une ambition démesurée ; il ne fut jamais rassasié d'honneurs & de commandemens, même dans une extrême vieillesse. Il ne connoissoit point les liens du sang & de l'amitié ; il étoit de mauvaise foi dans toute sorte de commerce, jusqu'à manquer quelquefois à sa parole. Il étoit envieux du mérite d'autrui, & cruel jusqu'à la barbarie. Avec ce mélange de bonnes & de mauvaises qualités, qui ne se développerent qu'à mesure que la Fortune le favorisa, il se mit à déclamer contre la puissance, le luxe & l'orgueil des Grands ; il s'attira, par cette voie, la

(1) L'Abbé de Saint Réal.

faveur du Peuple, qui le fit d'abord ſon Tribun, &, l'élevant par dégrés aux premieres Dignités, lui donna, à l'excluſion des Patriciens, la conduite de la guerre contre Jugurtha, & de celle contre les Cimbres & les Teutons.

Marius les termina glorieuſement par les victoires qu'il remporta; & le Peuple, ne ſe laſſant pas de le favoriſer, l'élut ſept fois Conſul, ce qui n'étoit jamais arrivé à aucun Citoyen.

Marius auroit peut-être été regardé comme le premier & le plus illuſtre Citoyen de la République, s'il n'eût pas conçu une horrible jalouſie contre Sylla, Patricien qui s'étoit acquis une grande conſidération, & que la Nobleſſe avoit mis à ſa tête pour l'oppoſer à Marius, ſon perſécuteur déclaré. Sylla étoit d'une illuſtre Maiſon, qui tenoit le premier rang entre les Patriciennes. Il étoit né avec beaucoup d'eſprit & une facilité étonnante à réuſſir en tout ce qu'il entreprenoit. Il avoit les manieres d'un homme de condition, il étoit magnifique & ſplendide dans ſes dépenſes. Il aimoit exceſſivement le plaiſir, dont il ſavoit allier les agrémens avec les affaires les plus ſérieuſes, & même avec les travaux militaires, préſumant beaucoup de lui-même, & ſur-tout de la Fortune qui le ſervit admirablement

pendant tout le cours de sa vie. Il surpassa Marius en cruauté, en ce qu'il l'exerça de sang froid & par des supplices recherchés, au lieu que celle de Marius ne fut que l'effet subit de sa colere & de son ressentiment.

La haine de ces deux Rivaux excita une guerre sanglante, dans laquelle tous les Citoyens prirent parti; elle en fit périr un grand nombre que ces deux hommes sacrifierent à leur vengeance. Marius vaincu fut chassé de Rome; il fut banni; sa tête fut mise à prix; il erra long-tems pour se soustraire à la vengeance de Sylla, & il lui échappa par une espece de miracle.

Sylla, étant demeuré vainqueur, remplit Rome de proscriptions & de meurtres, il exerça toutes sortes de cruautés & de rapines contre les Partisans de Marius & du Peuple, & enfin, lassé de tous ces excès, il abdiqua la Souveraineté dont il s'étoit emparé, & rendit à la République sa liberté.

Quoique cette modération de Sylla eût été admirée par tous les Citoyens, cependant elle ne répara pas les maux que son ambition avoit causés. La Noblesse, dont il avoit soutenu le parti, en devint plus orgueilleuse & plus fiere. Le Peuple, ne pouvant oublier la rigueur avec laquelle il avoit été traité,

conserva toujours son ancienne animosité contre elle ; il souffroit, avec la derniere impatience, les honneurs, les richesses, le luxe & l'orgueil des Nobles, & il attendoit que quelqu'un voulût se mettre à sa tête pour le venger. Ce fut aussi ce parti que César prit, comme je l'ai dit dans sa vie. Il employa toutes sortes de moyens pour gagner la bienveillance du Peuple, il lui donna de magnifiques spectacles pour lesquels il étoit passionné, il lui procura des distributions de terres & de bleds, il le mit entierement dans ses intérêts, & ce fut par l'autorité du Peuple qu'il parvint aux premieres dignités.

Cependant la jalousie, qui régnoit entre le Peuple & la Noblesse, n'auroit pas été suffisante pour faire changer le gouvernement de l'Etat, si celle-ci fût demeurée étroitement unie, si elle ne se fût pas entierement livrée à son ambition, au luxe, à la débauche, à l'amour des richesses, & à toutes ses autres passions, avec un excès qui n'avoit point encore eu d'exemple. La République s'étoit soutenue dans les premiers tems, malgré les divisions continuelles des deux Ordres. La rivalité avec laquelle ils se regardoient les empêchoit de rien entreprendre. Le Peuple, ou plutôt ses

Tribuns, toujours attentifs à la conduite des Nobles, les faisoit rigoureusement punir lorsqu'ils s'écartoient de leur devoir, & la République s'étoit rendue la maîtresse du monde, parceque la gloire avoit toujours été le principal objet des Citoyens. Lorsque cette République fut devenue si puissante, qu'elle n'eut plus rien à craindre au dehors, lorsque les richesses des Peuples vaincus eurent été transportées à Rome, lorsque les plaisirs & les délices de l'Asie s'y furent introduits; alors la corruption n'eut plus de bornes, on briguoit avec fureur les Magistratures & les Gouvernemens, dans la seule vue de s'enrichir, & le Peuple vendoit ses suffrages au plus offrant. Les Citoyens que l'on envoyoit dans les Provinces, où ils commandoient souverainement, avoient la liberté de satisfaire toutes leurs passions. Maîtres de la Guerre, de la Finance & de la Justice, rien ne s'opposoit à leurs volontés : quoique ce pouvoir fût limité à une année, quelquefois à deux, ils faisoient tous leurs efforts pour le faire prolonger; lorsqu'ils étoient obligés de le quitter, ils ne pouvoient souffrir de se voir réduits dans Rome à l'état de simples Citoyens, & ils employoient les richesses qu'ils avoient pillées dans les Provin-

ces, pour se procurer de nouveaux Gouvernemens.

Malgré les désordres qu'avoit causés la guerre civile de Marius & de Sylla, la République avoit repris sa premiere splendeur. C'est avec beaucoup de vérité que l'Auteur de l'Esprit des Loix a dit: (1) » Qu'il n'y a point d'Etat qui » menace si fort les autres d'une con- » quête, que celui qui est dans les hor- » reurs de la guerre civile. Tout le mon- » de y devient Soldat; & lorsque par » la paix les forces sont réunies, cet » Etat a de grands avantages sur les au- » tres. D'ailleurs, dans les guerres ci- » viles il se forme souvent de grands » hommes, parceque dans la confusion » chacun se place & se met à son rang«. Pompée n'auroit pas sans doute acquis tant de gloire, si pendant les guerres de Marius & de Sylla, il n'avoit eu l'occasion d'apprendre le métier de la guerre, s'il ne l'eût faite de son autorité en Italie & en Afrique contre les Partisans de Marius, & s'il eût attendu l'âge porté par les Loix pour posséder les Magistratures.

Après que Sylla eut rendu la paix & la liberté à la République, elle n'avoit pas encore vu tant de grands hommes ensemble que dans le siecle dont je

(1) Considérations sur la grandeur des Romains.

parle ; mais l'ambition , dont ils étoient dévorés , surpassoit encore le mérite & les belles qualités qu'ils possédoient. Elle étoit si forte , que la grandeur de l'Empire auroit à-peine suffi pour la satisfaire : elle fut la principale cause de la perte de la Liberté. Si la Liberté se soutint jusqu'au tems de César , ce fut par les différentes nuances de cette ambition, qui étoit variée suivant le caractere particulier de chacun de ces grands hommes qui se nuisoient les uns aux autres , & que César, par la sublimité de son génie , sut réunir pour les faire servir à ses desseins. D'ailleurs , comme l'exemple de Sylla avoit fait connoître que la Republique pouvoit suporter un Maître , chacun se croyoit capable de le dévenir.

ompée. Pompée , peu satisfait d'avoir eu les honneurs du triomphe , dès l'âge de 24 ans , d'avoir en quarante jours détruit les Pirates qui infestoient toute la Mer Méditerranée , & qui avoient mis Rome à deux doigts de sa perte , d'avoir terminé la guerre d'Espagne contre Sertorius , d'avoir vaincu Mitridate qu'il avoit forcé de se donner la mort , & d'avoir soumis tout l'Orient , aspiroit encore à de nouveaux commandemens. Il est vrai qu'il donna des bornes à son ambition. Se trouvant seul Maître des

armées de la République, pouvant s'en rendre le Souverain, il eut la modération de lui remettre plusieurs fois le pouvoir qu'elle lui avoit confié. Mais la jalousie qu'on avoit conçue contre lui ayant diminué son crédit, son ambition méprisée se réveilla, & pour soutenir son autorité il forma avec César & Crassus, ce fameux Triumvirat qui renversa la Liberté Romaine. Quand il voit que César devient trop puissant, il ne peut souffrir ce Rival : il est cause de la guerre civile ; & lorsque César lui fait les propositions de paix les plus raisonnables, Pompée s'écrie : Faudra-t-il donc que je sois redevable à César de mon retour à Rome, & de la conservation de mes honneurs & de ma gloire !

Catulus s'étoit rendu recommandable par l'honneur qu'il avoit acquis dans l'exercice des premieres Dignités de l'Etat. Il avoit mérité d'être élu plusieurs fois Prince du Sénat. Il étoit en si grande cosidération, qu'un jour, s'opposant dans l'assemblée du Peuple au choix qu'on vouloit faire de Pompée pour la conduite de la guerre des Pirates, sous le prétexte qu'il falloit conserver ce Général pour des occasions plus importantes : il demanda au Peuple quel Capitaine il pourroit mettre à sa place, si l'on venoit à le perdre : Toi-même, Catulus.

lui répondit le Peuple, d'une voix unanime. Cependant cet homme si sage devient ennemi irréconciliable de César, parceque César lui a été préféré dans l'élection au souverain Pontificat (1).

Crassus. Crassus avoit donné de grandes marques de courage dans les guerres civiles de Marius & de Sylla, & dans celle des esclaves. Il avoit gagné l'estime & la bienveillance de ses Citoyens par toutes sortes de moyens honnêtes & obligeans, mais il étoit jaloux à l'excès de la gloire de Pompée. D'ailleurs il étoit dominé par une avarice insatiable, qui lui fit commettre les actions les plus odieuses.

Lucullus. Lucullus étoit peut-être le plus parfait Citoyen que pût posséder une République; » il fut, dit l'Abbé de Saint Réal, » toujours juste & modéré; il fut bon » Fils, bon Frere, bon Ami, bon Ci- » toyen, bon Soldat, bon Général «. Dégouté par les désordres qu'il voyoit régner dans l'Etat, il se retira de bonne heure des affaires, mais il fut toujours opposé à Pompée, & il ne put jamais lui pardonner de lui avoir enlevé la gloire de terminer la guerre de Mithridate.

Metellus. Metellus étoit un grand homme de

(1) Voir la Vie de César. Tome premier.

guerre, extrêmement brave, & très expérimenté : il avoit acquis beaucoup de gloire dans la guerre de Sertorius ; mais, s'étant trop livré au luxe & à la débauche, on lui ôta la conduite de cette guerre pour la donner à Pompée, contre lequel il conserva toujours du ressentiment.

Hortensius brilloit à Rome par une éloquence qui l'avoit conduit aux premieres Dignités. Il conçut, contre Cicéron, qui s'élevoit par la même voie, une jalousie, qu'il eut cependant grand soin de cacher sous les dehors trompeurs de l'amitié ; mais il eut la bassesse de contribuer, par ses brigues secretes, à faire exiler son Rival, qui s'en plaint amerement dans ses écrits. Hortensius.

Caton étoit sans doute le plus vertueux Citoyen de la République, & sa vertu étoit d'autant plus pure qu'elle ne paroissoit conduite par aucune vue de gloire ni d'intérêts ; mais elle étoit tellement hérissée par la dureté des maximes stoïciennes, que l'Etat n'en put jamais retirer aucun avantage. Peut-être même cette vertu n'étoit-elle qu'une ambition d'un caractere différent de celui des autres Citoyens. Caton.

L'ambition de Cicéron ne cherchoit pas à se satisfaire par la voie des armes. Il n'avoit pas les qualités nécessaires Cicéron.

aux hommes de guerre ; il vouloit régner plus paisiblement par la force de son éloquence. Il avoit une probité qui paroissoit à toute épreuve, une prudence consommée, une politique sage & éclairée qui pénétroit loin dans l'avenir ; ses avis & ses décisions étoient dictés par une justesse de raisonnement dont il y a peu d'exemples. Son mérite & ses talens l'avoient placé à la tête du Sénat. Il étoit le Maître des délibérations ; il persuadoit au Peuple tout ce qu'il vouloit, & il entraînoit tous les suffrages par la solidité de ses discours. Lorsqu'il vit que les affaires se préparoient à une rupture, il fit tous ses efforts pour empêcher la guerre civile, son ambition lui faisant prévoir que le bruit des armes étoufferoit sa voix, & feroit évanouir sa gloire.

Il y avoit encore à Rome, dans ce même tems, un grand nombre de Citoyens riches & puissants, qui avoient au moins autant d'ambition que ceux dont je viens de parler, mais ils n'avoient pas à beaucoup près autant de mérite. On ne voit parmi eux que des hommes perdus de luxe & de débauche.

C'est Verrès qui avoit pillé la Sicile avec plus d'avidité que les Corsaires les plus barbares. C'est Catilina, qui, de concert avec plusieurs Citoyens des pre-

mieres Maiſons de Rome, avoit formé le plan de cette horrible conjuration qui devoit l'enſevelir ſous ſes ruines. Ce ſont Clodius & Milon, les deux plus audacieux & les plus méchans Citoyens, qui, continuellement environnés d'eſclaves armés, ſe livroient des combats au milieu de Rome, & qui empêchoient les élections des Magiſtrats. C'eſt Curion, c'eſt Paulus Æmilius, qui, après avoir diſſipé leurs immenſes Patrimoines, ſont obligés, pour payer leurs dettes, de ſe vendre à Céſar. C'eſt Marc Antoine & Dolabella, les deux hommes de la République les plus débauchés & les plus inſolens; & tant d'autres Citoyens qui affichoient publiquement leurs vices, ſans que perſonne oſât les faire punir. Falloit-il donc laiſſer la République à la diſcrétion de pareils Citoyens? Non, il falloit néceſſairement, ou qu'elle fût entierement détruite, ou qu'elle fût ſoumiſe au pouvoir d'un ſeul: il importoit fort peu que ce fût Céſar ou Pompée qui s'en rendît le Maître, pourvu que celui qui le feroit, non-ſeulement en empêchât la ruine, mais lui conſervât ſa gloire & ſa puiſſance, comme il arriva effectivement ſous le regne de Céſar & de ſes Succeſſeurs.

Si c'eût été le vœu de la plus grande

partie des Citoyens, de rétablir la liberté après la mort de César, s'ils n'eussent pas été contens de leur situation, ils n'auroient pas aidé Octave à s'assurer la domination que son oncle avoit établie. Il avoit à-peine vingt-deux ans lorsqu'il se présenta pour recueillir la succession de César & pour venger sa mort. Il étoit sans crédit, sans troupes & sans argent. Les amis de César & ceux qui souhaitoient le bien de la République, le soutinrent & lui procurerent la facilité de succéder à la puissance de son oncle.

Mais, dira-t-on, ce ne fut pas le Corps des Citoyens & de la République qui lui accorda ce pouvoir, ce ne fut pas par une élection unanime, semblable à celles qui nommoient autrefois les Dictateurs, les Consuls & les autres Magistrats, ce furent leurs Soldats, qui, corrompus à force de récompenses, s'arrogerent ce droit.

Cela est vrai, mais ces Soldats étoient tous Citoyens Romains, ils faisoient la plus grande partie de ce Peuple qui étoit le maître de dispenser les graces à ceux qu'il en jugeoit les plus dignes. Avant l'élevation de César, la Noblesse avoit donné l'exemple de cette corruption, en achettant publiquement les suffrages des Citoyens, pour parvenir

aux Dignités. Les Patriciens eux-mêmes & les Grands de Rome vendoient cherement leur protection aux Rois & aux Princes soumis à l'Empire. On sait les sommes immenses que Pompée & ses amis reçurent de Ptolomée Auletès, Roi d'Egypte, pour le faire rétablir sur son Trône (1). » O Ville venale, » s'écria Jugurtha, en sortant de Rome, après avoir épuisé toutes ses richesses à corrompre les Grands pour se faire confirmer dans le Royaume de Numidie, qu'il avoit usurpé sur ses neveux, » tu seras bientôt asservie, si » tu peux trouver quelqu'un assez riche » pour achetter ta liberté «. On ne doit donc pas être étonné si le Peuple aima mieux vendre la sienne à César & à Auguste, que de la voir opprimée par autant de Tyrans qu'il y avoit de Nobles.

Pour juger sainement si le changement de la République en Monarchie fût utile à l'Etat, il suffit de comparer la situation où il se trouva sous les Empereurs avec celle où il étoit sous les Magistrats annuels. Je ne parlerai pas des tems qui s'écoulerent jusqu'à la Conjuration des Gracques, ce sont les plus beaux jours de la République : elle eût été encore plus heureuse, & se fût peut-

(1) Voyez, dans l'Abbé de S. Réal, l'Histoire du rétablissement de ce Roi.

être soutenue, si, mettant des bornes à son ambition, elle n'eût pas voulu donner des Loix à toute la terre, & si elle eût pû détruire les divisions intestines qui la déchiroient. Ce furent ces divisions qui produisirent la Conjuration des Gracques, la guerre civile de Marius & de Sylla, celle de César & de Pompée, celle d'Octave & de Marc Antoine, & les évenemens qui éleverent Auguste à l'Empire.

On ne peut lire sans horreur les meurtres, les proscriptions, les crimes, les destructions des Villes, les vexations inouies exercées dans les Provinces, le luxe & la débauche qui désolerent la République jusqu'au tems d'Auguste. Ce fut sous son regne & depuis la défaite d'Antoine, que l'on vit naître une tranquillité que Rome n'avoit jamais goûtée. Auguste donna la paix à tout l'Univers, le Temple de Janus fut fermé pour la troisieme fois depuis la fondation de l'Empire. Toute la différence dont on s'apperçut dans cette révolution, c'est que l'Etat fut soumis au pouvoir d'un seul, car d'ailleurs rien ne fut changé dans la forme du Gouvernement. Il laissa subsister les dignités & les fonctions des Consuls, des Préteurs, des Gouverneurs de Provinces & des autres Magistrats. Le Sénat,

toujours conſulté, conſerva ſon luſtre. Le mérite fut recherché; il eut la liberté de ſe produire & de parvenir aux dignités. Les brigues & les diſſenſions ceſſerent, les Peuples ne furent plus expoſés aux brigandages & aux vexations de leurs Gouverneurs, la juſtice fut exactement rendue, & il n'y eut de malheureux que ceux qui voulurent troubler la tranquillité publique. Le génie ſupérieur d'Auguſte, ſa capacité pour le Gouvernement, ſa prudence & ſa politique, ſoutenus par la longueur de ſon regne, donnerent à l'Empire Romain une conſiſtance ſi ſolide & ſi ferme, qu'il ſe conſerva très longtems après ſans aucune variation, & ſans que les violentes ſecouſſes dont il fut agité puſſent l'ébranler.

Tibere a été ſans doute un méchant homme, c'eſt du moins ce que Tacite a voulu nous perſuader, mais il eſt forcé de convenir que ſes vices n'ont point influé ſur le gouvernement des Peuples: à-peine s'apperçurent-ils que l'Empire avoit changé de Maître, par la douceur dont ils continuerent de jouir ſous ſon regne, & par l'exactitude avec laquelle il fit rendre la juſtice.

Caligula fut un furieux qui ne marqua d'eſprit que dans les lâches complaiſances qu'il eut pour Tibere dans

la vue de parvenir à un Empire, que sa folie, ses extravagances & sa cruauté lui firent perdre. On a dit de lui qu'il n'y eut jamais un meilleur Esclave, & un plus mauvais Maître.

Claudius fut un imbécile, dont l'élevation ne servit qu'à donner plus d'éclat aux débauches de sa femme Messaline, & à faire régner quelques Affranchis, qui lui firent épouser Agrippine, dans le dessein de procurer l'Empire à Néron.

Néron, devenu Souverain par le crime d'Agrippine sa mere, remplit Rome de meurtres, de dissolutions & de débauches. Autant efféminé, qu'audacieux à commettre les actions les plus horribles, il perdit l'Empire aussi lâchement qu'il l'avoit gouverné.

Galba, homme d'ailleurs sage & modéré, fit dire de lui que la seule faute qu'il eût faite en sa vie, étoit d'avoir voulu goûter de l'Empire, dont il étoit digne d'ailleurs; ou plutôt de s'y être laissé conduire dans un âge trop avancé pour en soutenir le poids.

Othon, avant que de parvenir à l'Empire, avoit fait voir, dans son Gouvernement de l'Espagne, une prudence & une modération que l'on n'attendoit pas d'un homme qui s'étoit livré, dans

ſa jeuneſſe, à toutes les diſſolutions de la Cour de Néron. La fermeté avec laquelle il ſe donna la mort, fit connoître que le véritable courage ne s'amollit jamais, & qu'il triomphe toujours du luxe & de l'amour des plaiſirs.

La crapule & l'ivrognerie de Vitillius lui laiſſerent à-peine quelques momens de ſang froid pour s'appercevoir qu'il étoit monté ſur le Trône, & pour en deſcendre avec autant de baſſeſſe que d'ignominie.

La puiſſance de ces trois derniers Princes paſſa comme un éclair. L'Italie fut ſeule ſpectatrice de cette révolution, une année fut plus que ſuffiſante pour les élever, les précipiter, & mettre à leur place Veſpaſien & ſon fils Titus. Ces deux Princes parvinrent à l'Empire avec toutes les belles qualités qui forment les grands hommes. Ils regardoient comme perdus les jours qui n'étoient point marqués par quelques-uns de leurs bienfaits, auſſi furent-ils appellés les délices du genre humain.

Leur exemple ne put corriger la férocité du cœur de Domitien leur ſucceſſeur. La tyrannie avec laquelle il ſe conduiſit ne cauſa cependant d'autre révolution dans l'Empire, que d'y conduire tranquillement, & ſans autre effuſion de ſang que le ſien, Nerva, qui

s'associe au Gouvernement Trajan ; un des plus grands Princes qui aient régné. Il avoit pour maxime qu'il falloit que les Citoyens le trouvassent tel, qu'il eût voulu lui-même trouver l'Empereur, s'il eût été simple particulier.

Adrien, Antonin, Marc Aurele, & tant d'autres grands Empereurs, dont on se fait un plaisir d'admirer la sagesse & les vertus, se succedent les uns aux autres. L'Empire est tranquille au dedans, & triomphant au dehors ; & si ces Princes ont des guerres à soutenir, c'est pour le garentir de l'invasion des Barbares. Il n'avoit pu être ébranlé, ni par les cruautés & la tyrannie de Tibere, de Caligula, de Néron & de Domitien, ni par les guerres civiles occasionnées par Galba, Othon & Vitillius ; les Peuples vécurent, pendant ce tems-là, dans la plus grande tranquillité, à l'abri des orages qui s'élevoient dans la Cour de ces Princes.

L'Etat Monarchique.

Après ce que je viens de rapporter de l'instabilité des Gouvernemens Républiquains, de leurs défauts & de leurs inconvéniens, je crois que pour peu que l'on soit instruit de l'Histoire Universelle, on conviendra facilement que l'Etat Monarchique est le Gouvernement le plus ancien, le plus solide & le plus conforme à la raison & à la justice.

M. Bossuet paroît lui donner la préférence. Ce savant homme (1), après avoir fait une brillante description de cette Liberté dont jouissoient les Grecs, & des maximes de leurs Gouvernemens, s'explique ainsi : » Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi » solides que spécieuses, mais la Grece » en étoit charmée, & préféroit les in» convéniens de la Liberté, à ceux de » la sujétion légitime, quoiqu'en effet » beaucoup moindres «.

C'est, je crois, s'expliquer assez nettement sur la préférence du Gouvernement Monarchique. Le modele en est pris dans la puissance paternelle. Il est naturel de penser qu'après la Création, Dieu ayant ordonné au premier homme de croître & de multiplier, & cet homme ayant engendré plusieurs enfans, il devoit naturellement les conduire & les gouverner, du moins dans les premieres années de leur vie. C'étoit lui qui leur donnoit la nourriture, & ensuite l'éducation ; c'étoit lui qui conduisoit leur foible raison, en attendant qu'elle fût entierement développée. Il leur donnoit les instructions nécessaires, il les acoutumoit dès leur enfance à avoir pour lui du respect & de la soumission. Comme ils étoient

(1) Hist. Univ. p. 526.

persuadés qu'ils tenoient tout de lui, ils le regardoient comme leur Maître & leur Conducteur; enfin cet amour & cette déférence des enfans pour leur pere, sont si profondément gravés dans le cœur de tous les hommes, que le sentiment s'en est perpétué jusqu'à nous, sans la moindre altération, malgré les siecles qui se sont écoulés depuis la Création. On peut donc penser que les Peres & les Chefs de familles ont été les premiers Rois.

Lorsque la population est devenue si nombreuse, que les Peuples ont été obligés de chercher de nouveaux climats, ils se sont mis en société, ils ont bâti des Villes, & ceux qui, semblables aux Peres de famille, avoient plus de sagesse, plus de vertu & plus d'expérience, ont eu la principale autorité. Nous voyons, dès le tems d'Abraham, des Royaumes déja considérables, lui-même est un Roi dans sa famille. Il ne tient sa puissance que de lui seul, il n'a pas besoin d'assembler de Conseil pour retirer Lot, son neveu, des mains de ces Rois qui l'avoient enlevé (1), c'est avec trois cens hommes, pris dans sa maison, qu'il le délivre. L'Ecriture Sainte, le Livre le plus authentique & le plus ancien que nous ayons, nous

(1) Genese. chap. XIV.

fait voir des Nations entieres deſcendues de ces Chefs de familles. Abraham ſeul eſt la tige de trois différens Peuples, les filles de Lot donnent naiſſance à deux autres (1).

Dès ce tems-là, les Chefs de famille avoient puiſſance de vie & de mort ſur ceux qui dépendoient d'eux. Nous avons l'exemple de Judas, fils de Jacob (2), qui condamne au feu Thamar, ſa bru, veuve & ſans enfans, parcequ'elle ſe trouve enceinte, & qu'il croit qu'elle a manqué à ſon devoir. Ainſi il y a lieu de croire que c'eſt dans la puiſſance paternelle que la Royauté a pris ſa naiſſance. Le Roi procure à ſes Peuples les mêmes avantages que le pere procure à ſes enfans : il leur rend la juſtice, il les défend de leurs ennemis, il arrête l'effet des haines, des jalouſies & des ſéditions ; il fait punir ceux qui troublent la Société ; enfin ſa principale occupation eſt d'entretenir l'union & la tranquillité dans l'Etat, comme le pere dans ſa famille.

Dès le tems d'Abraham, l'Egypte étoit déja un puiſſant Royaume ; ſes loix, ſes coutumes, ſes uſages, ſont ſi conformes à l'équité & à la raiſon, qu'on les peut regarder comme le plus

(1) Ibid. chap. XIX.
(2) Ibid. chap. XXXVIII.

parfait modele du Gouvernement, & je ne sais si aucun des Etats Monarchiques ou Républiquains qui ont existé, ou qui subsistent encore, peuvent être comparés à ce Royaume. Les autres Peuples de l'Univers ont toujours été gouvernés par des Rois, sans qu'aucune Nation ait pensé à se soustraire à leur autorité légitime. Les Royaumes des Egyptiens, des Assyriens, des Médes, des Perses, des Juifs, ont subsisté, sans que personne se soit jamais avisé d'invoquer cette liberté, dont on a depuis fait tant d'éloges.

Cette forme de Gouvernement est aussi ancienne que les tems où les hommes se sont unis pour vivre en société, parcequ'ils ont connu dès-lors la nécessité qu'il y avoit que les plus sages commandassent aux autres, & qu'ils eussent en même-tems assez de puissance pour arrêter les inconvéniens & les désordres qui devoient résulter des différentes passions auxquelles les hommes sont sujets. Lorsque les Juifs demandent un Roi à Samuel, ils lui disent (1), » nous serons comme les » autres Nations de la terre, notre » Roi jugera nos différends, il marche» ra devant nous à la guerre, & il nous » défendra contre nos ennemis » ; &

(1) Jug. chap. VIII.

lorſque Samuel conſulte Dieu ſur la demande des Juifs, Dieu répond, » ce » n'eſt pas vous qu'ils ont rejetté, c'eſt » moi, ils ne veulent pas que je ſois » leur Roi ». Moyſe, le plus grand Philoſophe, & le plus ſage Légiſlateur qui ait jamais exiſté, parcequ'il étoit conduit par la main de Dieu, ne donne pas aux Juifs un Gouvernement Républiquain. Il eſt lui-même, pour ainſi dire, leur Souverain; il tranſmet même ſa puiſſance à Joſué ſans le conſentement du Peuple. Ceux qui doivent conduire ce Peuple ne ſont pas élus à la pluralité des voix. Dans la guerre contre les Benjamites, Dieu, conſulté pour ſavoir qui doit être leur Chef, ordonne que ce ſoit Judas (1). Ils n'ont point de part à l'élection de leurs Juges, qui étoient des eſpeces de Souverains, c'étoit Dieu qui les choiſiſſoit: & lorſqu'il eſt queſtion d'élire un Roi, c'eſt le ſort qui paroît en décider.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les hommes qui ont recherché la liberté avec tant d'ardeur, étoient forcés de convenir que pour le bien & l'utilité d'une ſociété, il falloit qu'elle fût conduite par un ſeul, & ils ne mettoient de différence entre l'Etat Mo-

(1) *Jug. chap. XX. Judas ſit dux veſter.*

narchique & l'Etat Républiquain, que celle de vouloir que dans celui-ci chacun pût parvenir au Gouvernement à son tour, c'est pourquoi l'on changeoit si souvent les Magistrats auxquels on confioit l'autorité supérieure.

Ce fut environ l'an 3490 de la création du monde, & 513 ans avant Jesus-Christ, qu'un esprit de liberté & d'indépendance parut dans un coin de l'Univers, je veux dire dans la Grece & le Péloponese, contrées qui n'ont pas deux cens lieues de circonférence, & de là se répandit dans les Régions septentrionales, car dans les Régions orientales il n'y fût jamais connu.

Ce fut alors qu'on vit naître ces petites Républiques, Athenes, Lacédémone, Thebes, Corinthe, Argos, & tant d'autres que je ne nomme pas: elles partagerent entr'elles ce médiocre terrein. Il me semble que je vois ces fourmis, pour lesquelles Mercure dit, qu'il étoit descendu du Ciel afin de leur partager un fil d'herbe, qui étoit le sujet d'une guerre cruelle. Ces Villes lutent long-tems les unes contre les autres, pour se ravir cette liberté que chacune d'elles veut avoir le droit de posséder seule; & dans le tems qu'elles ne parlent que de justice & d'égalité, elles commettent les actions

les plus contraires à ces vertus, en voulant s'aſſujettir entr'elles, & commander aux autres Nations.

Ce fut à-peu-près dans le même tems que Rome expulſa ſes Rois pour ſe mettre en liberté, & qu'elle adopta pour ſervir de modele à ſon Gouvernement une partie des Loix que les Grecs avoient établies.

Ces Etats étoient ſi petits & ſi bornés, que la moindre action d'éclat, ſur-tout en faveur de la liberté, n'y pouvoit être cachée. Leurs Hiſtoriens, leurs Poètes, leurs Orateurs, en ont fait des deſcriptions ſi pompeuſes & ſi magnifiques, & l'on nous a accoutumé de ſi bonne heure, dès notre jeuneſſe, à les admirer, que nous ne nous ſommes pas donné la peine d'en pénétrer le faux & la médiocrité. Si comme les Grecs, les autres Nations avoient eu des Hiſtoriens qui euſſent fait valoir leurs belles actions, ou ſi ces mêmes Grecs n'avoient pas affecté de les ſupprimer, nous verrions peut-être leurs héros bien inférieurs aux grands hommes des Nations qu'ils appelloient barbares. Ce que nous ſavons de Cyrus eſt ſi beau, ſi noble & ſi grand; ſa conduite, quoique celle d'un Conquérant, eſt accompagnée de tant de ſageſſe, de prudence, & de modé-

ration, que les vertus d'un grand nombre de Capitaines Grecs jointes ensemble, auroient de la peine à former un aussi grand homme que ce Monarque, sur-tout si l'on compare la dureté dont Lacédémone, Athenes, Carthage, Rome, & les autres Républiques usoient envers les Peuples qu'elles avoient assujettis, avec la douceur du Gouvernement de Cyrus, & la générosité avec laquelle il traitoit les Rois vaincus.

Si nous avions eu des Historiens tels que Thucydide ou Tite-Live, qui eussent écrit les fastes de notre Nation; si nous avions eu des Poètes pour les célébrer & les transmettre à la postérité, combien d'actions brillantes & courageuses de nos ancêtres n'auroient-ils pas fait valoir? Si l'on pouvoit ôter des Auteurs Grecs les mensonges & les exagérations qu'ils ont mis dans leurs Ouvrages, nous diminuerions peut-être beaucoup de l'estime que nous avons conçue pour eux. Je ne voudrois qu'une Histoire bien écrite de nos guerres sous Charles VII, dont tous les Capitaines & les Soldats étoient autant de Héros, qui, joignant la plus grande valeur à l'amour & au respect qu'ils portoient à leur Prince, lui ont conservé un Royaume que de malheureuses circonstances avoient été sur le

point de lui enlever : l'on verroit leur valeur laiſſer bien loin derriere elle celle de ces anciens Républiquains. Nos François de ce tems-là ſavoient, comme ceux d'aujourd'hui, que ce n'eſt que dans leur fidélité & leur attachement à leur Prince que conſiſte leur véritable liberté.

Une des plus fortes preuves de la préférence abſolue que l'Etat Monarchique doit avoir ſur l'Etat Républiquain, eſt ſa ſtabilité. La liberté de la Grece n'a duré qu'environ 260 ans, depuis le tems que les Athéniens chaſſerent les Piſiſtratides juſqu'au tems de Philippes de Macédoine. Quoiqu'on ne ſache pas précifément le tems ou Carthage ſe forma en République, on préſume qu'elle a duré environ 400 ans. La République Romaine, qui avoit commencé en même-tems que celle d'Athenes n'a duré que 470 ans. La République des Juifs, ſi l'on peut lui donner ce nom, quoiqu'elle ne reſſemble en rien à toutes les autres (1), n'a duré que 490 ans. Si jamais Peuple a paru jouir d'une entiere liberté, c'eſt celui-là. » Dans ce tems-là, dit l'Ecritu- » re (2), il n'y avoit point de Roi en

(1) C'étoit une Théocratie.

(2) *Jug. chap. XVII. In illis diebus non erat Rex in Iſrael, ſed unuſquiſque faciebat quod ſibi rectum videbatur.*

» Israël, mais chacun se conduisoit » suivant ce qu'il jugeoit le plus con- » venable ». Cependant cette Nation faisoit un si mauvais usage de sa liberté, que pendant cet intervalle elle fut réduite cinq fois en servitude, dont elle n'étoit délivrée que par des hommes sages & prudens, qui, sous le nom de Juges, la gouvernoient avec un pouvoir absolu : enfin, forcée d'avoir recours à la Royauté, elle a subsisté 1095 ans, tant sous ses Rois & ses grands Sacrificateurs, que sous les dominations des Rois d'Assyrie & de Perse, qui ont été fort courtes.

Si nous parcourons les différentes Régions de l'Univers, nous y verrons de grands & puissans Etats Monarchiques subsister très long-tems, sans qu'il soit fait mention de liberté Républiquaine. La seule Monarchie d'Egypte a duré seize siécles, dont elle en a passé treize dans une profonde paix (1): enfin, je pourrois parler de notre France, qui subsiste en Monarchie depuis 1275 ans, sans que cet esprit de Liberté imaginaire, qui s'est emparé de quelques uns de nos voisins, ait jamais osé s'y produire, quoique les Calvinistes, pendant nos guerres de Religion, aient fait leurs efforts pour

(1) M. Bossuet. Hist. Univ. p. 506.

l'y introduire. Que dirons-nous de ce vaſte Empire de la Chine, de celui des Indes, de la Perſe, de l'Empire Ottoman, que nous connoiſſons depuis long-tems pour être de puiſſantes Monarchies, malgré les défauts que nous croyons appercevoir dans leurs Gouvernemens; & ce qui fait encore plus pour mon opinion, c'eſt que ces Républiques, Athenes, Carthage, Rome, & les autres, étoient nées Monarchiques; c'étoient des Rois, qui, à l'exemple des autres Etats de l'Univers, leur avoient donné leur forme primitive. Ce ne fût que pour s'emparer eux-mêmes de l'autorité, que les Sujets la ravirent à leurs Souverains (1). Brutus & Collatinus, après avoir chaſſé Tarquin le Superbe, regnerent eux-mêmes à Rome ſous le nom de Conſuls, & firent régner leurs Concitoyens; les autres Nations, qui ſe ſont miſes en Républiques, en ont agi de même.

Mais lorſqu'on parle des Etats Monarchiques, on entend de toutes parts les Républiquains qui crient au Deſpotiſme.

» Le Deſpotiſme, dit l'Auteur de l'Eſ-
» prit des Loix (2), cauſe à la nature

(1) Nous pourrions bien dire la même choſe de la plûpart des Républiques qui ſubſiſtent encore aujourdhui.
(2) Liv. 2. chap. 4.

» humaine des maux effroyables (1);
» il faut de la crainte dans un Gouver-
» nement Despotique; pour la vertu,
» elle n'y est point nécessaire : on ne
» peut parler sans frémir de ces Gou-
» vernemens monstrueux ». Ce sont-là de grands mots, qui ne sont propres qu'à effrayer des enfans.

Quoique cet Auteur veuille nous donner à penser qu'il entend par un Gouvernement Despotique celui du Grand Seigneur, ou des autres Princes de l'Orient, cependant il paroît incliner à les confondre avec les Etats Monarchiques, & vouloir imprimer à tous, indistinctement, un caractere tendant au Despotisme : il ne veut pas le dire en termes formels, mais il craint que ses lecteurs ne conçoivent pas assez sa pensée. » Je me hâte, &
» je marche à grands pas, dit-il (2),
» afin qu'on ne pense pas que je fasse
» une satyre du Gouvernement Mo-
» narchique ». Mais ce qu'il en dit ailleurs est suffisant pour faire connoître que la Monarchie n'est pas de son goût. Il manifeste plus clairement son sentiment, lorsqu'il dit (3), » autant
» que le pouvoir du Clergé est dange-

(1) Liv. 3. chap. 9.
(2) Liv. 3. ch. 6.
(3) Liv. 2. ch. 4.

» reux dans une République, autant il » est convenable dans une Monarchie, » sur-tout dans celles qui vont au Des- » potisme. Où en seroient l'Espagne & » le Portugal, depuis la perte de leurs » Loix, sans ce pouvoir, qui arrête » seul la puissance arbitraire «. N'est-ce pas dire en termes formels, ou peu s'en faut, que ces deux Royaumes sont au rang des Etats Despotiques : je pense que peu de personnes l'en croiront sur sa parole.

Je ne mets point de différence entre le Despote & le Tyran. C'est un homme, qui foulant aux pieds les droits les plus sacrés de la Religion & de la Justice, dispose à son gré de la vie, des biens, & de l'honneur de ses Sujets, pour satisfaire son ambition, son avarice, sa débauche, & toutes les autres passions auxquelles se livre celui qui se croit tout permis, parcequ'il a la puissance en main. Le Souverain d'une Monarchie peut fort bien devenir un Despote, mais il ne s'ensuit pas que tout Monarque soit Despote. Si M. de Montesquieu a regardé le Despote comme un Tyran en ce cas-là, il a eu raison; mais s'il l'a regardé comme un Souverain qui n'a de compte à rendre à personne de ses actions, surtout lorsqu'il se conduit suivant les re-

gles de la justice & de la raison, & suivant les maximes des Peuples qu'il gouverne, il n'a dû lui donner d'autre qualité que celle que l'on donne aux autres Potentats.

Je choisirai pour exemple l'Empereur des Turcs. On l'a toujours regardé comme un Despote, pour ne pas dire un Tyran, lorsqu'on a fait la comparaison des maximes de son Gouvernement avec les nôtres. Une de celles qu'on a trouvées le plus tyrannique, c'est lorsque le Grand Seigneur envoie le fatal cordon à quelque Bacha, ou Gouverneur de Province, avec ordre de le faire mourir, sans forme apparente de procès. On s'est toujours imaginé que de pareils ordres émanoient de la seule fantaisie ou de la cruauté du Prince, sans aucune espece de justice ou de raison, & uniquement dans la vue de s'emparer des biens & des richesses que ces Bachas avoient acquises. Cela pourroit être vrai, si le Grand Seigneur gouvernoit seul ses Etats, s'il n'avoit pas un Conseil réglé qu'il consulte sur toutes les affaires de l'Empire, & s'il n'avoit pas des Ministres continuellement occupés des différentes parties du Gouvernement. On ne doit pas douter, que lorsqu'il a pris le parti de punir quelques-uns de ses Su-

jets, ce ne ſoit qu'après s'être bien informé de leur conduite, & s'être aſſuré qu'ils ſont véritablement coupables. Mais parceque cette Nation n'a pas comme chez nous des Tribunaux deſtinés à faire, avec appareil & dans certaines formes, le procès aux criminels, parceque le Prince n'eſt pas dans l'uſage d'expoſer aux yeux du Public toutes les circonſtances des crimes commis par les particuliers, & que les punitions paroiſſent émaner de ſa ſeule autorité, on l'accuſe de n'avoir d'autre loi ni d'autre regle de juſtice que ſa volonté. Dans quels déſordres ne ſeroit pas tombé cet Empire, qui ſubſiſte depuis ſi long-tems, ſi ce Deſpotiſme qu'on lui reproche étoit réel. Il peut fort bien être arrivé que quelques particuliers, accuſés injuſtement, aient ſouffert des peines qu'ils n'avoient pas méritées. De tous les hommes, les Princes ſont les plus expoſés à être ſurpris. Leur Cour eſt le ſéjour le plus ordinaire de l'envie, de la haine, de la jalouſie, & de la calomnie. Lorſque le Grand Seigneur commet des fautes en ce genre, c'eſt moins à lui qu'on doit les reprocher, qu'à ceux qui l'environnent, & qui abuſent de ſa confiance; & ceux-ci ſont ordinairement punis avec la plus grande ſévéri-

té, quand la vérité peut parvenir jusqu'au Thrône. Mais ces sortes de fautes ne rejaillissent pas sur tous les Ordres de l'Etat. Le Peuple y vit dans une grande liberté; chacun y jouit paisiblement de son bien, en payant les subsides légitimement dûs au Prince, & la Justice y est d'autant plus exactement rendue, que n'y ayant qu'une Loi & une Coutume, les Juges n'ont pas besoin d'une si grande capacité. Une des plus grandes preuves de la liberté dont jouissent les Sujets de cette immense Monarchie, c'est qu'on ne les a point vus jusqu'à présent chercher à se soustraire à l'obéissance, & que, quoique ceux qui professent la Religion dominante ne composent pas la moitié des habitans, cependant les autres Religions n'ont jamais causé aucune révolution dans l'Etat.

Autrefois le Royaume de Perse a été regardé par les Grecs comme un Etat Despotique, mais ce n'étoit que par la grande différence qu'ils avoient mise entre leur Gouvernement & celui des Perses. Ce que nous connoissons de leurs anciennes Histoires, nous prouve que cet Etat étoit très bien gouverné. Nous voyons encore dans Hérodote, Xénophon, Platon, & plusieurs autres Auteurs, les louanges qu'ils donnent,

& le détail qu'ils font des sages maximes qui servoient de base au Gouvernement Persan. Les Perses (1) avoient une générosité naturelle à leur Nation, qui leur faisoit traiter les Rois vaincus avec douceur & modération. Ils étoient honnêtes, civils, libéraux envers les Etrangers, & savoient s'en servir. Les gens de mérite étoient connus parmi eux, & ils n'épargnoient rien pour les gagner (2). Dans les derniers tems, avant les guerres qui désolent ce Royaume depuis plusieurs années, la Perse a eu des Monarques qui se sont rendus recommandables par leurs belles qualités, par leurs talens pour le bon Gouvernement, & par la justice exacte qu'ils faisoient rendre à leurs Sujets. Le nom de Scha Abas, surnommé le Grand, est encore en vénération dans tout l'Orient, par la sagesse avec laquelle il a gouverné les Peuples.

L'Empire du Mogol est à-peu-près gouverné comme les Etats dont je viens de parler. Je crois qu'on ne regardera pas l'Empire de la Chine comme un Etat Despotique, si nous voulons ajouter foi aux relations que nous en

(1) Hérodote. Liv. III. M. Bossuet. Hist. Univ.

(2) Tavernier, célèbre Voyageur, qui avoit beaucoup vécu en Perse, dit qu'ils avoient encore de son tems les mêmes qualités.

avons ; mais si l'on remarque dans ces Gouvernemens quelque chose de plus ferme & de plus absolu que dans les autres, c'est peut-être que le naturel vif & violent de ces Peuples le demande. En effet, on voit régner chez eux une ambition, qui n'étant pas conduite par une Religion pure & éclairée, qui nous donne la véritable vertu, cause souvent des révolutions qui n'arrivent que chez eux ; ensorte que le Souverain, pour sa propre sûreté, ne peut retenir, que par la rigueur & la crainte des châtimens, des crimes dont il a souvent donné l'exemple : mais cela n'empêche pas que les Peuples ne jouissent paisiblement de leur Liberté, dont le plus ferme appui est la justice que leur fait rendre le Prince qui gouverne, & qui fait que ses intérêts, son pouvoir, sa gloire & sa grandeur, sont tellement liés avec le bonheur de ses Sujets, que les uns ne sauroient subsister sans l'autre.

Au surplus, que l'on donne aux Etats, qui sont sous le pouvoir d'un seul, telle dénomination que l'on voudra, qu'on les appelle Monarchiques ou Despotiques, ce n'est qu'une question de noms. Je soutiens qu'il n'y a point de Gouvernement qui soit conduit suivant les maximes de ce Des-

potiſme imaginaire dont on a voulu nous faire peur. Je regarde le terme de Deſpote comme ſynonyme avec celui de Tyran. Si M. de Monteſquieu a affecté de nous dire qu'il y avoit trois ſortes de Gouvernemens, c'étoit pour voiler ſon ſentiment, car il paroît n'en vouloir connoître que deux, le Républiquain & le Deſpotique. Il n'a pas oſé donner ouvertement la préférence au premier ſur le Monarchique ; mais lorſqu'on examine attentivement ce qu'il a écrit, on voit que c'étoit ſon ſentiment. Il eſt cependant forcé de convenir que l'Etat Monarchique eſt le plus durable. » Ce qui » fait, dit-il (1), que les Etats libres » durent moins que les autres, c'eſt » que les malheurs & les ſuccès qui » leur arrivent, leur font preſque tou- » jours perdre leur Liberté ; au lieu » que les ſuccès ou les malheurs d'un » Etat où le Peuple eſt ſoumis, confir- » ment également ſa ſervitude «. Sans chercher à donner d'autre explication à cette propoſition, j'en tirerai du moins une conſéquence certaine, qui revient à ce que j'ai avancé, c'eſt que les Etats Monarchiques étant les plus ſtables, ils ſont plus conformes à la

(1) Page 94 de ſes Conſidérations ſur la grandeur des Romains.

raison & au bon Gouvernement, ils sont moins sujets aux variations, & ils sont en tout préférables aux Etats Républiquains.

On a vu par les faits que j'ai rapportés de ces trois Républiques, Athenes, Carthage, & Rome, que ce qui y avoit causé le plus de désordres, étoit l'ambition. Leurs Législateurs ne leur avoient pas donné des Loix capables d'en arrêter les mauvais effets. Ils avoient cru qu'il suffisoit, pour la modérer, de partager l'autorité entre les Citoyens; mais quelle erreur! Ce fut précisément ce partage de l'autorité, qui causa la ruine de ces Républiques. L'amour propre inspirant à chaque Citoyen qu'il étoit plus capable que tout autre de commander, l'envie & la jalousie s'emparerent de tous les cœurs. On ne fût plus occupé que du soin de se supplanter les uns les autres. De-là les brigues, les cabales, les émotions, les meurtres, les proscriptions, & enfin la destruction de l'Etat.

Mais puisqu'il est de l'essence de l'humanité qu'elle ait de l'ambition, je ne vois que les Etats Monarchiques où elle ne puisse pas être regardée comme un vice. Lorsque le Prince est sage & vertueux, son unique ambition est de rendre ses Sujets heureux, sans cher-

cher à s'aggrandir aux dépens de ſes voiſins. Il eſt lui-même le terme de l'ambition de ſes Sujets, qui vient expirer aux pieds de ſon Thrône. Il veut qu'elle ſoit en eux un deſir modeſte d'être utiles à l'Etat, qu'ils connoiſſent leurs forces & leurs talens, qu'ils ſachent qu'ils en ont, & qu'ils les lui faſſent connoître. Il veut que le Soldat ait l'ambition de parvenir aux premiers grades Militaires, & l'homme de Robe aux premieres Charges de la Magiſtrature; il veut même qu'ils s'en croient dignes, & alors il ſait les placer chacun au rang deſtiné à leur mérite; mais, il ne ſouffre pas que dans ſes Etats l'ambition dégénere en un deſir immodéré de commander aux autres, & lorſqu'elle veut s'émanciper, il lui ſuffit d'un regard pour la confondre. Il n'en eſt pas de même dans les Républiques, lorſqu'un Citoyen veut devenir trop puiſſant, il faut pour le réprimer des remedes violens, & preſque toujours une guerre civile qui détruit la Liberté, ou ſi elle la conſerve, c'eſt toujours à recommencer, juſqu'à ce que quelque Citoyen plus habile, ou plus heureux, ſe ſoit rendu le maître: tant le cœur de l'homme eſt avide de commander.

Il s'eſt élevé au ſujet de la mort de

César une question, qui a paru à plusieurs personnes difficile à décider; savoir, si sa puissance étoit légitime ou usurpée, & si ceux qui l'assassinerent avoient droit de lui ôter la vie.

Les partisans de la Liberté l'ont regardé comme un usurpateur, ils ont approuvé sa mort, & ils ont donné des louanges excessives à ceux qui en étoient les auteurs. D'autres Citoyens, qui prétendoient connoître le véritable intérêt de la République, ont été d'un sentiment contraire, & c'étoit le plus grand nombre, puisqu'ils ont soutenu César & ses successeurs dans le changement du Gouvernement.

Comme je suis persuadé que la puissance de César étoit acquise légitimement, par le consentement & par l'approbation de la plus grande partie des Citoyens, je proposerai quelques réflexions que j'ai faites pour soutenir mon opinion, dans laquelle je persisterai, jusqu'à ce que quelque personne plus éclairée que moi m'ait convaincu que je me trompe.

Malgré les louanges que l'on a données au Gouvernement Républiquain, il faut cependant convenir qu'il prenoit sa source dans la révolte, dans l'indocilité de ceux qui l'avoient établi, & dans leur ambition. Pour n'être pas

eux-mêmes regardés comme uſurpateurs, & de peur d'exciter l'envie des autres Citoyens, ils partagerent avec eux le pouvoir qu'ils raviſſoient à leur légitime Souverain. Lorſque le premier Brutus chaſſa Tarquin de Rome, il en avoit conçu le deſſein long-tems avant l'inſulte faite à Lucrece. Il accompagnoit les deux fils de Tarquin au Temple de Delphes, où ceux-ci étoient venus conſulter l'Oracle, pour ſavoir lequel régneroit le premier après leur pere; l'Oracle ayant répondu que ce ſeroit celui qui embraſſeroit ſa mere le premier, Brutus expliqua cette réponſe en ſa faveur, ſe laiſſa tomber ſur la terre, qu'il baiſa, comme la mere commune de tous les humains, tandis que les deux fils de Tarquin couroient en diligence à Rome pour embraſſer leur mere Tullie, & il prit dès lors des meſures pour accomplir l'Oracle. Je n'entrerai point dans le détail de ce qui ſe paſſa, lorſque les autres Républiques ſe mirent en Liberté; ce ne fût que le deſir de régner qui donna lieu à leur établiſſement. J'ai fait voir comment les Romains expulſerent leurs Rois. Les Nobles s'emparerent de toute l'autorité; ils réduiſirent le Peuple dans une eſpece d'eſclavage; il ſe révolta pluſieurs fois, & enfin, après de lon-

gues divisions, il vint à bout de partager les Magistratures avec la Noblesse. Le pouvoir du Peuple devint si grand par la suite, qu'il pouvoit être regardé comme le Roi de l'Etat. Seul maître de distribuer les Dignités & les Gouvernemens, il a donc pû disposer de l'Empire, sur-tout dans la situation où il se trouvoit du tems de César, troublé par les divisions, les dissensions, & l'ambition des Grands, qui ne tendoient qu'à l'asservir. Ce Peuple, voyant qu'il étoit sur le point de succomber, remit entre les mains de César toute sa puissance, il lui confia son autorité, il l'éleva aux premieres Dignités, il lui donna les Gouvernemens des Gaules & de l'Illyrie, avec le commandement de ses armées. Il fit en faveur de César ce qu'il avoit fait pour Marius quelques années auparavant. Les Nobles & les ennemis de César firent tous leurs efforts pour le priver de ses emplois; le Peuple s'obstina à les lui conserver, il combattit avec lui, & pour lui; enfin, il l'éleva à la Souveraineté. S'il est vrai, comme il n'en faut point douter, que le Peuple eut le souverain pouvoir entre les mains, il pouvoit le donner à César; & ce qui marque une volonté déterminée de le lui conserver, c'est qu'il ne fit aucun mouvement pour

l'en dépoſſéder, comme il le pouvoit facilement. Céſar pouvoit donc jouir d'un bienfait qui lui avoit été accordé ſi libéralement par celui qui en étoit le maître. C'eſt le vœu de tout un Peuple, joint à l'obéiſſance volontaire, qui forme l'autorité légitime: celle que Céſar avoit acquiſe portoit ce caractere; d'ailleurs, elle ſe trouvoit ſi étroitement unie avec le bien de l'Etat, & avec le génie ſupérieur de ce grand homme, ſeul capable de gouverner cet Empire immenſe, que la plus grande partie des Citoyens voyoit avec plaiſir l'élévation de celui qui étoit le plus digne de commander: on ne la doit donc pas regarder comme une uſurpation.

La puiſſance de Céſar étoit bien différente de celle qu'avoient uſurpée ces petits Tyrans des Républiques Grecques. C'étoient des hommes qui n'étoient pas Citoyens de ces Villes, & qui, conduiſant avec eux des Soldats étrangers & mercénaires, s'en emparoient à force ouverte, les pilloient avec la derniere avidité, pour s'enrichir eux & leurs Soldats, traitoient les Citoyens avec la plus grande barbarie, & les ſacrifioient à leurs moindres ſoupçons. De pareils hommes devoient être regardés comme des enne-

mis de l'Etat, contre lesquels toute sorte de défense étoit permise. Lysandre, Général des Lacédémoniens, ayant pris Athenes, en avoit changé le Gouvernement, & lui avoit donné trente Gouverneurs, qui la traitoient avec plus de dureté que n'auroient fait les Perses. Aussi cette République fit-elle tous ses efforts, & vint à bout de se délivrer d'une si odieuse tyrannie.

César étoit à Rome, à-peu-près, ce que les Médicis furent, depuis, à Florence. Cette famille, par sa sagesse, sa vertu, sa prudence, son économie, & son grand commerce, avoit acquis des richesses immenses, elle en avoit fait un si bel usage en faveur de la République, par sa libéralité & ses bienfaits, qu'elle avoit réuni en sa faveur les cœurs de tous les Citoyens, qui, pour la récompenser, lui accorderent la Souveraineté. De méchans Citoyens, jaloux de l'autorité de cette illustre famille, & de l'amour que les honnêtes gens lui portoient, formerent une conjuration contre les deux freres, Laurent & Julien de Médicis, qui en étoient les Chefs: Julien fut tué, Laurent évita la mort; & cette conjuration, ainsi que celle faite contre César, au lieu de diminuer ou détruire l'autorité des Médicis, ne fit que l'affermir da-

vantage ; ils demeurerent Souverains de Florence, ſans que depuis ce tems-là perſonne ait conteſté cette Dignité, qu'ils avoient méritée par toutes ſortes de voies légitimes.

Céſar devoit toute ſa puiſſance à l'eſtime & à la bienveillance que ſes Citoyens avoient conçues pour lui ; s'il fut obligé de ſe ſervir de la voie des armes, ce fut pour la conſerver contre des particuliers qui vouloient la lui ravir. Il jouiſſoit d'un bien que le plus grand nombre de ſes Citoyens lui avoit donné. Ceux qui pouvoient s'y oppoſer, étoient dans la claſſe de ceux qui dans les élections compoſent le plus petit nombre. Leurs oppoſitions ne peuvent arrêter l'activité des ſuffrages de la multitude. Lorſque le Peuple, dans le tems que la République ſubſiſtoit, donnoit les Dignités, c'étoit à la pluralité des voix. Céſar étoit-il donc criminel, pour les avoir mieux méritées que ſes concurrens ? La préférence qu'il obtenoit par ſon mérite étoit-elle donc un crime ? Il eſt vrai que depuis long-tems dans cette République, c'en étoit un aux yeux des méchans Citoyens ; il ſuffiſoit d'avoir obtenu une Dignité au préjudice d'un autre qui la demandoit, pour s'en faire un ennemi déclaré, comme j'en ai donné des

exemples. Ceux qui avoient élevé César, ne réclamoient pas une autorité qu'ils lui avoient confiée. Ils pouvoient cependant le faire facilement s'ils avoient voulu, & s'ils l'avoient regardé comme un usurpateur : ils n'avoient qu'à mettre bas les armes, & abandonner César ; sa puissance tomboit d'elle-même, puisque ceux qui la soutenoient étoient tous des Citoyens qui n'avoient pas besoin d'un assassinat pour l'arrêter, étant les maîtres de ne plus lui obéir.

Mais la plus grande partie du Peuple, fatiguée des véxations & des injures de la Noblesse, voulut avoir un Maître pour les réprimer. Il avoit choisi César, il le soutenoit; la puissance de César, quoique nouvelle, étoit aussi légitime, & devoit être aussi stable, que celle que les autres Souverains ont acquise par une longue possession, & par le consentement des Peuples qui se sont donnés à eux. Ce fut donc sans aucune justice, & sans aucun droit, qu'une troupe de scélérats l'immolerent à leur ambition & à leur basse jalousie.

En supposant même que César méritât d'être puni comme usurpateur, étoit-ce à ceux qui lui ôterent la vie à commettre ce crime ? Une pareille

action doit nous donner de l'horreur pour les hommes de ce tems-là, malgré le ſpécieux nom de Vertu dont ils ont voulu ſe parer. La plûpart étoient ſes amis, & avoient été comblés de ſes bienfaits ; ils lui avoient même aidé à ſe rendre le Maître, ils avoient porté les armes en ſa faveur, pour lui aider à vaincre Pompée & d'autres concurrens. Ils le paient de la plus noire ingratitude, ils lui ôtent lâchement la vie dans le tems qu'il eſt déſarmé, & qu'il ſe repoſe ſur la foi de l'amitié qu'ils lui témoignent, & des bienfaits qu'ils ont reçus de lui. C'eſt-là ce que M. de M. appelle » une Ver-» tu qui s'oublie pour ſe ſurpaſſer elle-» même «. Ce fut bien tard qu'ils ſe trouverent épris de cette Vertu, ils l'avoient apparemment laiſſée dormir, & ils ſe réſervoient de la réveiller, lorſqu'à l'abri de l'amitié de Céſar ils auroient acquis des honneurs & des richeſſes, que leur peu de mérite n'auroit jamais pu leur procurer.

Je ne ſais comment l'on doit expliquer ce que M. de M. avance au ſujet de l'aſſaſſinat de Céſar (1) : il dit » qu'il y avoit un certain droit des » gens dans toutes les Républiques de

(1) Chap. XI de ſes Conſidérations ſur la grandeur des Romains.

» Grece & d'Italie, qui faisoit regar-
» der comme un homme vertueux l'as-
» sassin de celui qui avoit usurpé la sou-
» veraine puissance. C'étoit un amour
» dominant pour la Patrie, qui, sor-
» tant des regles ordinaires des crimes
» & des vertus, n'écoutoit que lui seul,
» & ne voyoit ni Citoyen, ni Ami, ni
» Bienfaicteur, ni Pere : la vertu sem-
» bloit s'oublier pour se surpasser elle-
» même, & l'action qu'on ne pouvoit
» d'abord approuver, parcequ'elle étoit
» atroce, elle la faisoit admirer com-
» me divine «. Et ensuite il dit : » En
» effet le crime de César, qui vivoit dans
» un Gouvernement libre, n'étoit-il
» pas de s'être mis hors d'état d'être
» puni autrement que par un assassinat «.

Que M. de M. nous ait rapporté les premieres paroles de ce discours, comme l'opinion des Grecs & des Romains sur la Liberté, cela peut être. Mais je ne puis lui pardonner l'approbation qu'il y donne, ainsi qu'à l'assassinat de César par ces dernieres paroles, qui sont une réflexion de lui seul, lorsqu'il dit » En effet le crime » de César n'étoit-il pas de s'être mis » hors d'état d'être puni «. C'est, à mon avis, se déclarer trop ouvertement en faveur du génie Républiquain, pour ne rien dire de plus.

Quelle eſt donc cette eſpece de vertu » qui ſemble s'oublier pour ſe ſurpaſſer » elle même, & qui fait admirer com- » me divine une action qu'on ne peut » approuver, parcequ'elle eſt atroce «. C'eſt ſans doute cette vertu qu'il a dit (1) n'être pas néceſſaire dans un Etat Monarchique. Nous ſerions effectivement bien à plaindre, ſi de pareilles vertus y étoient admiſes. Un particulier fanatique, dont l'imagination ſeroit échauffée par la fermentation d'une bile furieuſe & mélancolique, s'aviſeroit d'interpréter d'une façon ſiniſtre, la conduite & les actions du Souverain, & attenteroit à ſes jours, ſous prétexte » que c'eſt une vertu qui s'oublie pour » ſe ſurpaſſer elle-même «, & mettroit tout un Etat en combuſtion. Nous pleurons encore en liſant notre Hſtoire, les déſordres que de pareils ſentimens ont cauſés dans notre Monarchie, qui ont fait périr deux de nos plus grands Rois, & dont notre Auguſte Monarque a penſé être la victime. Je ſuis ſurpris que M. de M. ne nous ait pas donné le contre-poiſon de pareilles maximes. Avant que de priver nos Etats Monarchiques de ce qu'il appelle la vertu, il auroit dû nous en donner la définition. Sans doute qu'il nous auroit dit

(1) Liv. 3. chap. IX, de l'Eſprit des Loix.

d'après Aristote » que c'est une habitu-
» de au bien qui consiste dans une es-
» pece de milieu entre les deux extrê-
» mités du vice «. Alors on lui auroit fait voir que la vertu peut résider au moins autant dans les Gouvernemens Monarchiques, que dans les Républiquains; mais s'il parle de cette vertu Républiquaine, qui ne tend qu'à conserver une Liberté immodérée, à entretenir l'ambition démesurée des Citoyens, & à produire des actes aussi affreux que ceux dont je viens de parler, on peut bien lui répondre que nous la détestons, & qu'il a bien fait de la bannir de nos Etats Monarchiques.

O Vertu, nom spécieux dont les hommes abusent pour couvrir leurs vices & leurs crimes, c'est toi qui inspires la sagesse, la modestie, la prudence, la modération, l'éloignement des voluptés, le mépris des richesses : c'est toi qui arrêtes l'ambition & le desir effrené de commander aux autres : c'est toi qui donnes la justice, la tempérance, la magnanimité, l'affabilité, la douceur, enfin toutes les belles qualités qui doivent faire notre bonheur. Si ceux, dont j'ai parlé, t'avoient véritablement connue, ils n'auroient pas commis les actions horribles qui ont tant fait verser de sang dans leurs Républiques.

Lorſque je lis dans Cicéron ces beaux préceptes de morale qu'il a répandus dans ſes Offices & dans ſes autres Ouvrages philoſophiques, j'admire ſa ſageſſe, ſa prudence, ſa capacité, ſes lumieres, ſon amour pour le bien public : il m'inſpire pour la vertu le même goût qu'il fait paroître.

Mais d'un autre côté, lorſque j'examine ſes Lettres dans leſquelles il fait voir à ſes amis le fond de ſon cœur ; quand je lis les autres Ouvrages qu'il a faits depuis les brouilleries de la République, je vois chez lui une variété de ſentimens, qui me découvre toutes ſes foibleſſes & l'ambition dont il étoit dévoré. Je ſuis ſurpris de l'inégalité de ſa conduite, & combien il eſt peu clairvoyant ſur l'utilité & le véritable intérêt de la République. Il voit regner dans Rome un ſi grand déſordre, qu'il convient qu'il faut qu'elle ſoit ſoumiſe au pouvoir d'un ſeul, il ne voit aucun Citoyen capable de la ſoutenir. S'il oſoit, il nous diroit qu'il eſt ſeul digne de commander. Il blâme ouvertement la conduite de Pompée : dans une Lettre qu'il écrit à Atticus il lui mande : » Pompée juſqu'à préſent n'a montré ni prudence, ni réſolution ; j'ajoute qu'il n'a eu aucun égard à tous mes avis, je pourrois faire voir que c'eſt lui qui a donné à Céſar des armes & des forces contre la Répuplique «. Dans

une autre Lettre : » Je n'ai aucune con-
» fiance dans nos Consuls, ils sont plus
» legers que la feuille ou la plume qui
» vole au gré des vents «.

En parlant de Servius Sulpitius, homme Consulaire, » de tous les hommes
» que j'ai vus, dit-il, c'est le seul en
» qui j'ai trouvé plus de lâcheté qu'en
» Marcellus, qui se repent d'être Con-
» sul (1) «. Il parle avec mépris de tous ceux qui suivent le parti de Pompée, il est persuadé qu'ils seront vaincus, il craint même qu'ils soient victorieux, parcequ'il appréhende les suites de leur victoire : il dit » qu'ils parlent
» hautement de tenir la même con-
» duite que Sylla, qu'ils ne pensent
» qu'à se venger cruellement de César
» & de leurs ennemis, & qu'ils les me-
» nacent d'une proscription générale (2).

Dans un autre tems, ses intérêts particuliers font fléchir sa vertu & sa probité. » Il mande à Atticus, » que (3)
» l'envie & la malignité des Grands
» lui faisoient presqu'oublier ses an-
» ciens principes ; & que si cela n'al-
» loit pas jusqu'à lui faire oublier sa
» Dignité, il jugeoit aussi que l'intérêt
» de sa sûreté le dispensoit de bien des
» devoirs qui auroient pû s'accorder

(1) *Ad. At. X.* 15.
(2) *Ad. At. X.* 7.
(3) Traduction de M. l'Abbé Prevôt.

» néanmoins avec ceux qu'une juſte » prudence lui impoſoit pour lui-même, s'il y avoit eu plus de droiture » & de véritable zele dans les princi» paux Citoyens «. Dans une autre Lettre il dit : » Si je demeure en Italie, il » faut que je reconnoiſſe un Maître, » (Céſar) : il eſt vrai qu'il me traite » avec beaucoup d'amitié, & que j'ai » eu ſoin, comme vous ſavez, de le » ménager de longue main, dans la » crainte de l'orage qui eſt prêt à tom» ber ſur nous.

Cicéron rend juſtice en toute occaſion aux vertus guerrieres, civiles & politiques, à la modération & à la clémence de Céſar, & il fait connoître clairement qu'il doit devenir le Maître.

Mais lorſqu'il réfléchit ſur la Liberté qu'il voit prête à ſe perdre, il parle avantageuſement de Pompée & des principaux Citoyens, il exalte leurs vertus & leurs belles qualités : il invective continuellement Céſar, il le traite de tyran & de voleur, ſes injures & ſes invectives ne tariſſent point. Il ne voit autre choſe dans la perte de la Liberté que celle de ſon crédit ; il a trop de prévoyance pour ne pas s'appercevoir qu'il faut que quelqu'un ſe mette à la tête de la République pour empêcher ſa deſtruction : cependant comme il eſt aveuglé par ſon ambition, il ne veut

pas convenir de l'utilité qu'elle retirera de ce changement. Il aime mieux la voir à la discrétion d'un nombre de méchans Citoyens livrés à toutes leurs passions. Il ne cesse par ses discours de les exciter à secouer un joug qu'il ne trouve trop pesant, que parcequ'il ne peut plus regner, comme autrefois, par la force de son éloquence. Il se plaint que la guerre & la puissance de César ont étouffé sa voix, qu'on ne l'entend plus éclater au Sénat & dans les assemblées du Peuple. Il n'emploie plus cette éloquence qu'à exhorter, avec les instances les plus vives & les plus pressantes, les ennemis de César à délivrer la Patrie de sa domination, & à l'immoler à leur vengeance & à leur fureur. Enfin par ses exhortations & ses discours il est le principal auteur de la conjuration qui fit périr César, comme tout le monde l'en a accusé, & comme on en doit juger par les louanges continuelles & excessives qu'il donne aux Assassins de ce grand homme.

La passion qui guidoit Cicéron ne lui permit pas de refléchir sérieusement sur les suites d'une pareille entreprise. Il jetta la République dans une nouvelle guerre civile, qui ne fut éteinte que par son sang & celui d'un grand nombre de Citoyens, trop zèlés pour une Liberté qu'ils ne connoissoient pas. Ils affermirent

rent une Monarchie qu'ils vouloient détruire, & qui à l'exemple de celle de Sylla seroit peut-être tombée d'elle-même, si l'on avoit laissé César jouir tranquillement d'un pouvoir qu'il tenoit du consentement de la plus grande partie des Citoyens, & qui étoit dû à son mérite, aux grandes actions qu'il avoit faites, & à l'utilité que la République en retiroit.

Tel fut le fruit de l'éloquence de Cicéron, de cet art aussi dangereux que sublime, par la facilité de persuader souvent les choses les plus injustes. Cicéron ne fut pas le seul qui abusat de ce talent. Lorsqu'on voudra comparer sa conduite avec celle de Démosthenes, on y découvrira les mêmes circonstances. Cet Orateur avança la perte de la Liberté de sa Patrie par la véhémence indiscrete, mais éloquente, de ses discours contre Philippe de Macédoine: il fit dresser des autels à Pausanias qui avoit assassiné ce Prince. Il inspira aux Grecs, & sur-tout aux Thébains, cette fureur avec laquelle ils déclarerent la guerre à Alexandre; il fut cause de l'entiere destruction de Thebes, & il ne fit que resserer les nœuds de la servitude de la Grece.

Mais, sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, (car les

hommes, de tous les siecles, se ressemblent), je citerai la révolution arrivée en Dannemarc pendant l'année 1660, qui vit naître de la dissension de ses Citoyens, une tranquillité dont elle n'avoit presque pas joui jusqu'alors, & qui subsiste sans altération depuis près de cent ans (1).

Cet évenement fait l'éloge de cette Nation & de Frédéric III, qui régnoit alors sur elle. Il mérita, par ses vertus & ses grandes qualités, que la Couronne fût rendue héréditaire dans sa famille, & que la Nation donnât à ce Prince un pouvoir absolu & sans bornes.

La Couronne de Dannemarc étoit élective. Lorsque la Nation avoit fait choix d'un Prince pour la gouverner, il étoit obligé, avant son couronnement, de signer & de jurer l'observation d'une capitulation qui limitoit son autorité au point qu'il la partageoit avec le Sénat & les Etats; à-peine s'étendoit-elle au-de-là du droit de présider au Sénat, & de commander les armées. Le Sénat, composé des seuls Nobles, gouvernoit le Royaume dans

(1) Voyez les Lettres sur le Danemarck, écrites par M. Roger, qui se débitent chez les Sieurs Desaint & Saillant, Libraires, rue S. Jean de Beauvais. Elles contiennent le détail de cette révolution.

les intervalles des Diettes. Ces Diettes, compoſées de la Nobleſſe, du Clergé & du Tiers Etat, décidoient toutes les grandes affaires; mais, lorſqu'elles étoient ſéparées, la Nobleſſe partageoit avec le Roi toute l'autorité. Il y avoit quatre grands Officiers tirés de ſon Corps, le Grand Maître du Royaume, le Chancelier du Roi, le Maréchal du Royaume & l'Amiral, qui avoient preſqu'autant de pouvoir que le Prince. Ce mélange de l'autorité Royale avoit cauſé dans l'Etat de grandes diviſions.

Lorſque Frédéric III étoit monté ſur le Trône, on l'avoit obligé de ſouſcrire à une capitulation très onéreuſe. Le Sénat, ayant voulu en exiger l'exécution avec trop de rigueur, ſe brouilla avec le Roi. Quelques Seigneurs, qui avoient voulu prendre trop d'autorité, avoient été obligés de ſortir du Royaume. Charles Guſtave, Roi de Suede, ſous prétexte de ſecourir le Roi contre le Sénat, ou plutôt dans le deſſein de profiter de leurs diſſenſions, étoit entré, à la tête de ſon armée, en Dannemarc; il avoit mis le ſiége devant Copenhague, mais le Roi, à la tête de la Bourgeoiſie, ſe défendit avec tant de valeur, qu'il fit lever le ſiége, & les Hollandois

lui ayant envoyé du secours, il força le Roi de Suede à faire un Traité de paix, le 27 Mai 1660, & à se retirer. Ces avantages avoient affermi & augmenté l'autorité du Roi. Comme la guerre avoit causé dans le Royaume beaucoup de désordres auxquels il étoit nécessaire de remédier, Frédéric convoqua les Etats. Les Bourgeois des Villes, qui s'étoient enrichis par le commerce, lassés de la domination de la Noblesse, & irrités de ce qu'elle avoit été cause de la guerre, étoient peu disposés à concourir avec elle à soutenir les usurpations qu'elle avoit faites sur l'autorité Royale. Les Bourgeois de Copenhague, sur-tout, qui s'étoient comportés avec beaucoup de bravoure à la défense de leur Ville, & qui avoient été témoins de la valeur, de la prudence & de la sagesse du Prince qui les commandoit, avoient conçu pour lui tant d'amour & une si haute estime, qu'ils prirent la résolution de lui donner les marques les plus éclatantes de leur zele. Les Etats s'étant assemblés, sur-tout à l'effet de fournir les subsides nécessaires pour les besoins de l'Etat, la Noblesse proposa l'imposition de certains droits, mais dont elle ne vouloit payer sa part que pendant trois ans, & dont elle ne

dévoit ſupporter que la plus foible partie, elle affecta même de faire connoître que c'étoit par condeſcendance qu'elle conſentoit à ſe relâcher de ſes priviléges, mais le Clergé s'étant joint au Tiers Etat, contre les prétentions de la Nobleſſe, ils propoſerent de donner à ferme au plus offrant, les Fiefs dont elle jouiſſoit, ſous une modique redevance : elle s'y oppoſa ; il y eut de grandes altercations à ce ſujet, mais enfin la raiſon prévalut ; & ce qui doit donner une grande idée de la Nation Danoiſe, c'eſt que les têtes les plus ſages d'entre les Députés lui firent connoître que pour arrêter les troubles & les diſſenſions qui avoient juſqu'alors agité l'Etat, il étoit de l'intérêt général de rendre la Couronne héréditaire dans la famille Royale, & de donner au Prince régnant & à ſes Succeſſeurs un pouvoir abſolu. Les trois Ordres, convaincus que cette forme de Gouvernement étoit la plus ſage & la plus conforme à la raiſon, à l'équité & à la tranquillité publique, ſe réunirent, & d'un conſentement unanime, ils remirent au Roi, chacun ſéparément, un acte par lequel ils rendoient la Couronne héréditaire à ſa famille, dans la ligne maſculine & féminine. Ils conférerent au Roi un

pouvoir absolu ; cet acte fut signé & scellé par tous les Sénateurs, par les Chefs de toutes les familles Nobles, par les Députés du Clergé, par les Pasteurs des Paroisses, par les Députés du Tiers Etat & par les Magistrats & les Notables de chaque Ville. On abrogea la capitulation qui limitoit le pouvoir du Roi, & on lui prêta un nouveau serment de fidélité, par lequel on s'obligea de maintenir sa puissance & son autorité. Ce qu'il y a de plus admirable, & ce qui fait connoître la sagesse du Prince & de la Nation Danoise, c'est que cette fameuse révolution se passa sans qu'il y eût une goutte de sang répandu. On vit renaître, entre le Prince & les trois Ordres de l'Etat, une union que les Successeurs de Frédéric III ont rendue indissoluble par leur prudence, par leur modération qui a toujours été plus grande que leur pouvoir, & par leur amour pour les Peuples. Ces belles qualités brillent avec éclat dans la personne de Frédéric V, actuellement régnant, dont la sage conduite fait le bonheur de ses Sujets & l'admiration de toute l'Europe.

Il ne seroit pas possible de trouver dans l'Histoire un plus bel exemple d'une domination acquise avec plus de douceur & d'unanimité, que celle que

les Rois de Dannemarc poſſedent. L'on ne ſauroit douter que quoique nous ne connoiſſions pas l'origine des autres Monarchies de l'Europe auſſi parfaitement que celle de Dannemarc, qui s'eſt pour ainſi dire établie ſous nos yeux, le pouvoir de leurs Souverains n'ait été acquis par un ſemblable concours de la part des Peuples qui s'y ſont volontairement ſoumis.

Quelle différence pour la Ville de Rome, ſi ſes Citoyens avoient pu concevoir, comme les Danois ont fait depuis, que l'autorité, partagée entre les différens Ordres de l'Etat, eſt contraire au bien public; que leur ambition & le deſir de commander avoient cauſé dans la République tant de diviſions, d'animoſités, de guerres civiles & de proſcriptions, qu'ils avoient beſoin d'un Maître pour arrêter tous ces déſordres; & qu'enfin s'ils s'étoient ſoumis de bonne grace à celui qui étoit le plus digne de commander, au lieu de faire répandre le ſang d'un ſi grand nombre de Citoyens, ils auroient joui beaucoup plutôt de cette tranquillité, dont Auguſte leur fit goûter les douceurs pendant les dernieres années de ſon regne, & dont ils ont joui ſous ſes Succeſſeurs.

Lorſque je vois toutes les circonſtances qui ſe réuniſſent pour élever à l'Em-

pire celui de tous les Citoyens Romains, que le Peuple reconnoît pour le plus digne de commander, je ne puis m'empêcher de dire que César a eu raison de garder un pouvoir, qui étoit le seul moyen de conserver à l'Etat sa gloire & sa splendeur. On ne sauroit l'accuser de l'avoir usurpé, puisqu'il le tenoit de la bienveillance de ses Citoyens, & des suffrages du plus grand nombre. Ceux qui lui étoient opposés ne pouvoient pas le regarder comme criminel, puisqu'il ne s'en étoit pas mis en possession par la force & la violence, malgré tous les Ordres de l'Etat. Ils pouvoient encore moins de leur autorité privée lui ravir l'Empire & la vie, sans l'avoir fait condamner par le Peuple, son seul Juge. Ainsi je soutiens que la conjuration qui fit périr ce grand homme, fut l'acte le plus injuste qui ait jamais été fait, & en même tems le plus odieux, le plus inhumain, & le plus contraire à la vertu & à toutes les Loix. Aussi la Justice divine, qui ne laisse aucuns crimes impunis, en tira-t-elle une vengeance, qui doit faire trembler tous ceux qui osent se livrer à de si horribles excès.

FIN.

TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES
contenues dans cet Ouvrage.

A.

Q.

R.

S.

T.

U.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit, qui a pour titre : *la Vie de Jules César* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 12 Janvier, 1758.

GRAVES.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur de BURY Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La Vie de Jules César* ; S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces

Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier, notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles, le vingt-huitieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-huit, & de notre Régne le quarante-troisieme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

Je reconnois avoir cédé le présent Privilége à M. Didot l'aîné, Imprimeur Libraire à Paris, pour par lui en jouir en mon lieu & place, suivant les conventions faites entre nous, A Paris, ce 2 Avril 1758. DE BURY.

Registré ensemble la Cession du présent Privilége, sur le Registre XIV de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 324. fol. 292 & 293. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 11 Avril 1758.

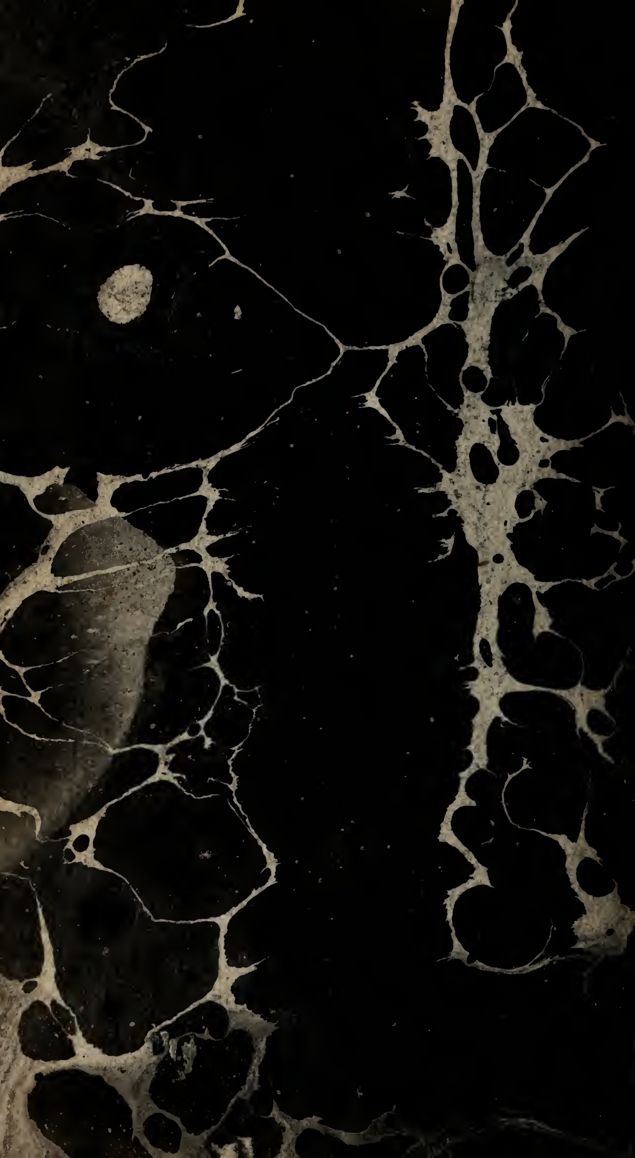
P. G. LE MERCIER, *Syndic*.

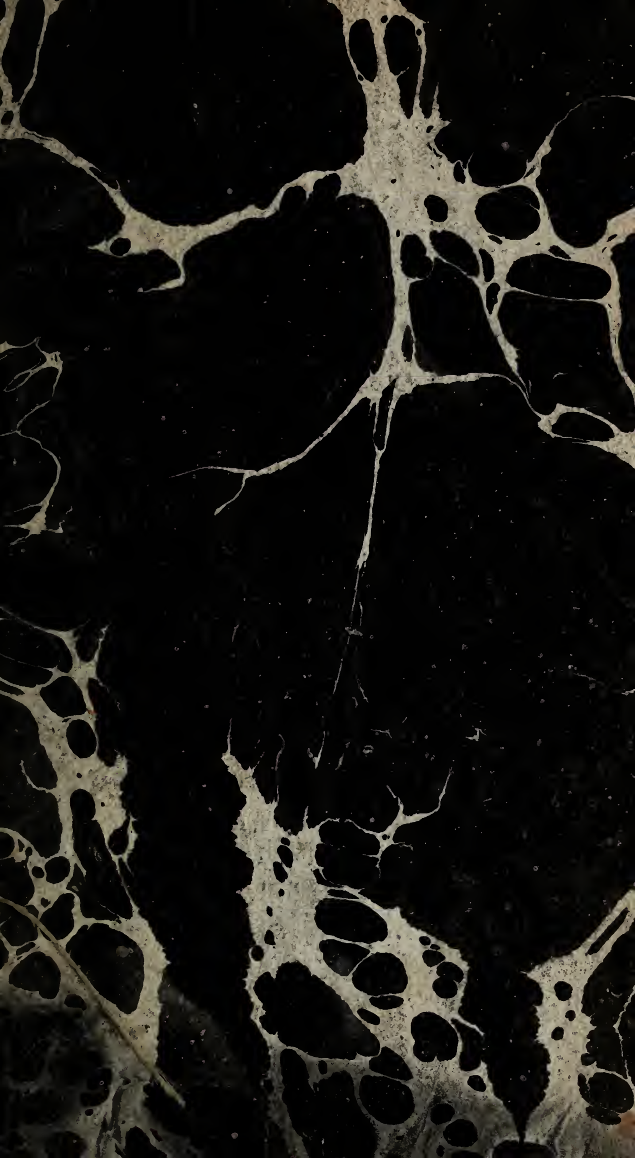
Fautes à corriger dans le premier Volume

PAGE 54, ligne 8, où il aspiroit, *lisez* auxquels il aspiroit. P. 62, l. 28, fit ordonner, *lis.* fit statuer. P. 65, l. 20, Mulia, *lis.* Mutia. P. 94, l. 15, *lis.* ses quatre vieilles Légions. P. 101, l. 6, insupportables, *ôtez l's finale.* P. 103, l. 11, de la plus foible, *lis.* du plus foible. P. 111, l. 9, *lis.* les Tribuns & les Centurions, au lieu de ses. P. 114, l. 17, *lis.* ses Alliés. P. 120, l. 24, *rayez* la-dessus. P. 136, l. 16, qu'il blâmoient, *lis.* qu'ils. P. 161, l. 22, témoin, *lis.* témoins. P. 163, l. 15, *rayez* tout. P. 169, l. 26, *rayez ces mots*, & d'achever les conquêtes qu'ils méditoient. P. 227, l. 21, avoit marqué, *lis.* toujours marqué. P. 228, l. 14, *rayez le mot* comme. P. 283, l. 22, *lis.* ses troupes. P. 306, l. 22, *rayez* se. P. 309, l. 9, les premiers, *lis.* les Prisonniers. P. 339, l. 19, leur avoit, *lis.* qu'il avoit.

Fautes à corriger dans le second.

PAGE 4, ligne 28, Brindes, *lis.* Corfinium. P. 28, l. 28, *rayez* tous. P. 30, l. 6, *rayez* mais. P. 34, l. 14, l'Ebre, *lis.* l'Ibere. P. 61, l. 32, il ordonnoit *lis.* il avoit ordonné. P. 66, l. 13, après quelques-uns, *ajoutez* de tués. P. 69, l. 19, Dinachium, *lisez* Dirrachium. P. 71, l. 12, de sommes, *lis.* de somme. P. 77, l. 19, se mettre, *lis.* le mettre. P. 79, l. 8, les troupes, *lis.* ses troupes P. 81, l. 10, Gregovia, *lis.* Gergovia. P. 97, l. 7, sur celle de César, *lis.* sur l'aîle droite de César. P. 108, l. 29, sa grandeur, *lis.* la grandeur. P. 154, l. 16, Zila, *lis.* Ziela. P. 160, l. 15, *rayez* l'y. P. 164, l. 18, après le mot troupes, mettez une virgule au lieu du point. P. 176, l. 18, après le mot y avoit, *ajoûtez* mis. P. 177, l. 3, porter, *lis.* poster. P. 184, l. 9, défendent, *lis.* défendoient. P. 237, l. 1, couler, *lis.* écouler. P. 240, l. 20, présentoient, *lis.* présenterent. P. 329, l. 26, leur qualité, *lis.* leurs belles qualités. P. 391, l. 24, César, *lis.* contre César. *Ibid.* l. 26, *rayez* & ses invectives.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
871 C2.WBU C001 v.2
Historie de la vie de Jules Cesar suiv
3 0112 089148594